L'Égypte des Pharaons

1.000 fr.

PAYOT PARIS

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

ADOLPHE ERMAN
PROFESSEUR A L'UNIVERSITE DE BERLIN

L'ÉGYPTE DES PHARAONS



TRADUCTION DE HENRI WILD
CHÉ A L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE

PAYOT, PARIS

L'ÉGYPTE DES PHARAONS



BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

ADOLPHE ERMAN
Professeur à l'Université de Berlin

L'ÉGYPTE DES PHARAONS

TRADUCTION DE HENRI WILD
DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE DU LOUVRE
ATTACHÉ A L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE

Réimpression
Avec 1 carte, 57 figures et 53 gravures hors texte



PAYOT, PARIS
106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1952



TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 7
Introduction 9
I. — Le pays et ses habitants, autrefois et aujourd'hui 13
II. — L'Egypte oubliée 20
III. — Champollion et le déchiffrement des hiéroglyphes 24
IV. — L'écriture des Egyptiens 35
V. — Recherches ultérieures 46
VI. — Les dieux et leur culte 51
VII. — Légendes divines 60
VIII. — Les morts et leurs tombeaux 69
IX. — Les plus anciennes tombes royales, les pyramides et les temples solaires 76
X. — Les tombeaux des nobles sous l'Ancien-Empire 88
XI. — Les Grands sous l'Ancien-Empire 99
XII. — L'art et la littérature de l'Ancien-Empire ... 109
XIII. — La chute de l'Ancien-Empire 116
XIV. — Opinion de la postérité sur l'Ancien-Empire ... 120
XV. — Le Moyen-Empire 131
XVI. — La littérature du Moyen-Empire 141
XVII. — La médecine des temps anciens 160
XVIII. — Débuts du Nouvel-Empire 166
XIX. — Les enfants de Touthmosis Ier 174
XX. — La fin de la XVIIIe dynastie et la période hérétique 190
XXI. — Tout·ankh·amon et Hor·em·heb 207
XXII. — Ramessès II 214
XXIII. — Ramessès III 226
XXIV. — L'école et le genre épistolaire sous le Nouvel-Empire 238
XXV. — Contes du Nouvel-Empire 252
XXVI. — Chants du Nouvel-Empire 268
XXVII. — Maximes du Nouvel-Empire 275
XXVIII. — Décadence et domination étrangère 281

L'ÉGYPTE

L'ÉGYPTE DES PHARAONS

INTRODUCTION

Le pays que parcourt le Nil a constitué de tout temps un monde à part. Très tôt s'y est épanouie une culture qu'aucun obstacle ne vint arrêter dans son développement et qui aboutit à une civilisation très avancée. Comme sur les bords de l'Euphrate, cet essor fut favorisé par un climat favorable et un sol fertile. Les habitants de ces régions ne connaissaient ni la faim ni le froid, tandis que ceux d'autres pays devaient s'efforcer de les combattre. A vrai dire, l'Égypte et la Babylonie n'étaient pas des pays de cocagne où les fruits mûrissent à portée de la bouche. Le paysan du Nil et de l'Euphrate devait cultiver son champ à la sueur de son front, mais le sol le lui rendait plus richement qu'en aucun autre pays. Au cours des siècles, d'autres peuples profitèrent largement de la civilisation qui s'était ainsi développée sur les bords du Nil et de l'Euphrate et ce sont avant tout les Grecs et les Romains qui nous transmirent cet héritage. Si nous écartions de notre vie quotidienne tout ce que cet héritage nous a apporté, nos maisons et nos villes offriraient un spectacle étrange. Ainsi donc, la civilisation de ces anciens pays ne nous est pas aussi étrangère que celle de la Chine et du Pérou anciens. En effet, ce que nous trouvons chez les Égyptiens et les Babyloniens, ce sont les germes de notre propre culture. Et de ces deux pays, l'un nous tient de plus près ; c'est l'Égypte. Il faut en voir la raison dans le fait que nous connaissons la manière de vivre de ses habitants beaucoup mieux que le genre d'existence que menaient les Babyloniens. Car, en Égypte, les objets les plus fragiles se sont conservés pendant des millénaires grâce au sable du désert et à la sècheresse de l'air. Si par exemple, en fermant une

chambre funéraire, il y a quatre mille ans, on a jeté un chiffon de papier avec d'autres ordures, on le retrouve encore aujourd'hui à l'endroit où il est tombé. Si on l'étend, on constate, en le lisant, que ce sont d'anciennes lettres écrites par un père à son fils ; à travers quarante siècles parvient jusqu'à nous l'écho de la colère que causa à l'expéditeur de ces lettres le désordre de sa maison. Ainsi, le peuple ancien continue à vivre avec nous et nous vivons avec lui. Nous contemplons ses constructions imposantes ; nous voyons la gloire de ses rois et nous assistons à leurs hauts faits ; mais, d'un autre côté, nous lisons aussi combien de blé a manqué cette fois encore dans le tribut, quels ouvriers ne sont pas venus à leur travail et que le jeune scribe a été paresseux en classe. Nous apprenons de quels soins un prince a entouré les petites gens, avec quelle piété le peuple a adoré ses dieux, depuis les grandes divinités jusqu'aux vaches et aux chats sacrés. La longue suite de siècles que notre regard embrasse nous permet de constater aussi comment, chez le peuple, la vie de l'esprit s'est progressivement développée depuis l'époque très reculée où il s'était à peine libéré de l'emprise de la barbarie jusqu'au temps de sa plus haute culture, dont nous-mêmes pouvons encore tirer quelque enseignement. C'est dans ce monde de l'Égypte ancienne que nous allons jeter quelques regards, et si ce ne sont que des tableaux isolés que nous pouvons ainsi entrevoir, nous les enchaînerons et les compléterons facilement par l'imagination.

Ce fut la tâche des égyptologues, durant plus d'un siècle, de faire surgir ces images, comme par enchantement, de la nuit d'un passé fort lointain. Il ne sera pas question dans ce livre de tout le travail qu'ils ont fourni et nous voulons simplement nous réjouir des résultats obtenus.

Tableau succinct de l'Histoire de l'Égypte. (Voir les remarques du chapitre V, p. 48 et suiv.)

I. Ancien-Empire :
   L'époque des pyramides.
   IVe dynastie (2720-2560 av. J.-C. ou avant).
   V^e^ dynastie (2560-2420 av. J.-C. ou avant).
   VIe dynastie (2420-2270 av. J.-C. ou avant).

II. Moyen-Empire :
   XIe dynastie (2100-2000 av. J.-C.).
   XIIe dynastie (2000-1790 av. J.-C.).
   XIIIe dynastie (1790-1700 av. J.-C.).

III. Nouvel-Empire :
   La période des Hyksos (1700-1555 av. J.-C.).
   XVIIIe dynastie (1555-1350 av. J.-C.).
   XIXe dynastie (1350-1200 av. J.-C.).
   XXe dynastie (1200-1090 av. J.-C.).

IV. La période de décadence :
   XXIe dynastie (1090-945 av. J.-C.).
   XXIIe dynastie (945-745 av. J.-C.).
   XXVIe dynastie (663-525 av. J.-C.).

V. L'Égypte sous la domination perse (525-332 av. J.-C.).

VI. L'Égypte sous la domination grecque (332-31 av. J.-C.).

VII. L'Égypte sous la domination romaine (à partir de l'an 31 av. J.-C.).

VIII. L'Égypte sous la domination arabe (à partir de l'an 640 ap. J.-C.).

CHAPITRE PREMIER

LE PAYS ET SES HABITANTS, AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Lorsqu'il écrivit son histoire, Hérodote déclara qu'il avait l'intention de s'étendre davantage sur l'Égypte que sur les autres pays, cette région renfermant plus de prodiges qu'aucune autre. A ses yeux, le ciel de l'Égypte et le fleuve qui parcourt tout le pays présentent quelque chose de particulier et les Égyptiens eux-mêmes se distinguent sur beaucoup de points des autres peuples. Plus de deux mille ans se sont écoulés depuis qu'Hérodote écrivit cela et, pendant ce temps, bien des choses se sont modifiées, mais le sentiment que nous éprouvons est encore aujourd'hui le même que celui de l'historien grec. Pour nous aussi, l'Égypte est un pays de merveilles ; son peuple a sans doute surpassé tous les autres par ses ouvrages, son ciel est plus fortuné que celui d'autres régions et son sol doit au fleuve miraculeux sa fertilité et sa richesse. Aujourd'hui encore les champs sont envahis chaque été par l'inondation (Pl. III *a*) et lorsque, l'automne venu, les eaux se retirent, elles laissent sur le sol le limon qui fait croître les semences. De même, le paysage d'Égypte n'a guère subi de changement. Comme autrefois, le grand fleuve fait rouler ses eaux jaunâtres entre les champs verts, tandis qu'en bordure de la vallée se dressent les falaises du désert : à l'est, montagnes escarpées et désolées ; à l'ouest, collines rocheuses, auxquelles succèdent peu à peu les dunes du Sahara. Au nord, à l'endroit où le Nil se ramifie, s'ouvre la vaste plaine du Delta avec ses lacs et ses marais et avec ses champs fertiles.

Le merveilleux climat du pays est demeuré le même depuis l'antiquité. Seul le Delta, pour ainsi dire, connaît les nuages et la pluie, et encore en hiver seulement ; en

Haute-Égypte, un ciel bleu immuable, sans nuages, inonde le pays de lumière. C'est aux déserts qui l'entourent que la vallée doit la sécheresse de son atmosphère ; la chaleur, cependant, est tempérée par de fréquents vents du nord, « par le doux souffle du vent du nord », comme disaient les anciens Égyptiens. Ce qui, dans le paysage égyptien, paraît le plus singulier, — l'absence de forêts et la rareté des arbres —, existait certainement déjà dans l'antiquité. Ce n'est que dans les vallées des déserts de Haute-Égypte et de Nubie que se rencontraient quelques bois isolés d'acacias. Il fallait faire venir du Liban tout le bois de construction, car le bois des arbres indigènes, sycomores, palmiers et acacias, ne se laissait façonner que difficilement. Par contre, l'Égypte ancienne possédait une plante, disparue aujourd'hui et qui, à bien des points de vue, remplaçait pour elle le bois. C'était le papyrus, ce beau roseau haut sur tige dont les grands fourrés avaient envahi les marais du Delta. Il pouvait servir à toutes sortes d'usages. On en construisait de petites embarcations ; on en tissait des nattes, des cordes et des sandales, et avant tout on utilisait la moëlle de sa tige à faire du papier. Les langues modernes ont conservé le vieux nom de « papier » et ce n'est qu'en parlant des Égyptiens, des Grecs et des Romains que nous nous servons du mot « papyrus ».

De nos jours, les fourrés de papyrus n'existent plus : la main de l'homme les a extirpés comme elle a exterminé aussi les grands animaux qui les peuplaient et qui vivaient dans le fleuve, crocodiles et hippopotames. Ils ont dû céder la place à la civilisation. Lions et panthères ont subi un sort analogue. Seuls subsistent les hyènes et les chacals. De même ont disparu les bœufs sauvages qui vivaient en troupeaux dans le désert avec les antilopes, les gazelles et les autruches.

Les animaux domestiques sont les mêmes que dans les temps anciens : bœufs et vaches, moutons, chèvres, cochons

et ânes. Cependant, leur nombre s'est accru de deux espèces, qui, à l'origine, étaient étrangères au pays et sans lesquelles on ne saurait s'imaginer aujourd'hui l'Égypte : le buffle et le chameau. On ne peut davantage se figurer les champs de l'Égypte actuelle sans le coton et la canne à sucre, richesse du pays. Ces deux plantes n'ont été introduites que de nos jours dans la vallée du Nil et, avec elles, l'agri-

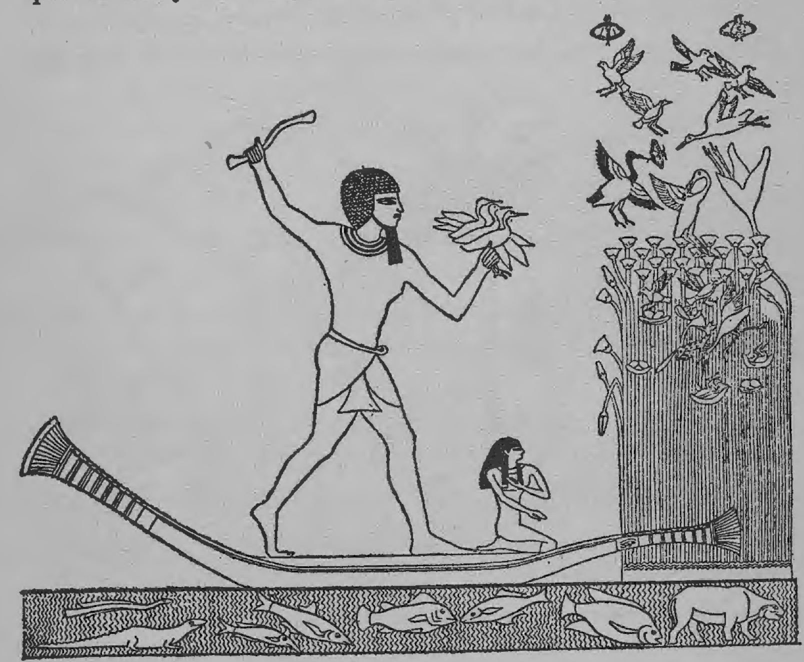


Fig. 1. — Fourré de papyrus.

culture et l'irrigation si primitives à l'origine ont subi bien des transformations. Des réservoirs et des barrages règlent l'inondation ; de même, on a maintenant recours aussi aux engrais. Autrefois, lorsqu'on cultivait principalement le blé, l'orge et le trèfle, le limon de l'inondation suffisait largement ; mais aujourd'hui, beaucoup de champs doivent être enrichis artificiellement au moyen d'engrais que les *fellahîn* vont chercher dans les viei les

cités en ruines. Cet engrais, appelé *sebbakh*, n'est autre que les ordures des anciennes villes et c'est lui qui apporte aux champs du *fellah* du xxe siècle leur fertilité.

L'ancienne Égypte possédait une richesse qui ne provenait ni de ses champs ni de ses marais, mais des montagnes de ses déserts. Celles-ci lui fournissaient la pierre nécessaire à ses grandes constructions, destinées à durer « éternellement », et qui, en effet, proclament encore aujourd'hui la gloire du peuple d'autrefois ; sans le calcaire et le grès qui

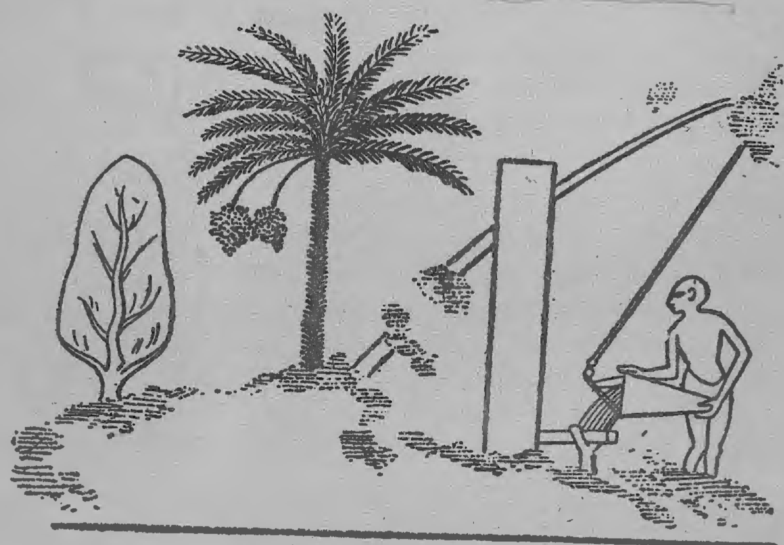


Fig. 2. — Shadouf antique.

se laissent si aisément travailler, jamais l'art égyptien n'aurait eu un si grand épanouissement, ni l'écriture un tel développement. Les Égyptiens avaient encore à leur disposition d'autres matières plus précieuses : l'albâtre et les granits de couleurs ; ces derniers provenaient de la frontière méridionale de l'Égypte, barrière naturelle à travers laquelle le Nil se fraie péniblement un passage. Cependant, au fond du désert oriental se trouvait une plus grande source de richesse encore : l'or. L'Égypte ne passait-

elle pas précisément dans l'antiquité pour le « Pays de l'Or » ?

Grâce à la fertilité de son sol, l'Égypte a toujours été un pays favorisé, et elle l'est encore de nos jours ; mais aujourd'hui pas plus que dans l'antiquité la prospérité ne s'acquiert sans le travail de la terre. Malgré l'inondation annuelle de l'été, les champs doivent être irrigués artificiellement, et, autant que le paysan actuel, celui

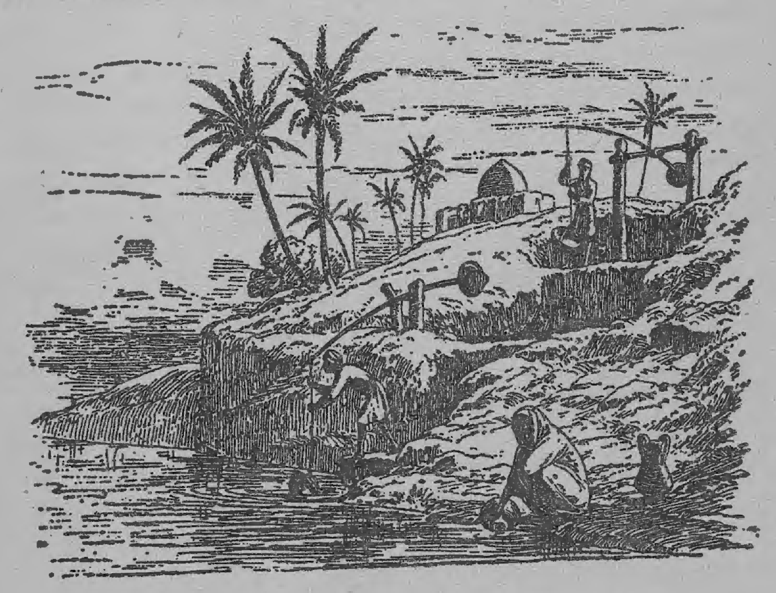


Fig. 3. — Shadouf moderne.

d'autrefois dut peiner en actionnant le *shadouf*, afin d'empêcher que les champs situés à un niveau supérieur ne fussent privés d'eau. Sur d'autres points encore, les paysans de l'antiquité ne doivent pas nous apparaître très différents de ceux d'aujourd'hui. Eux aussi menaient une pénible existence ; toute leur vie durant, ils s'épuisaient dans l'accomplissement de leurs durs travaux et ils supportaient patiemment toutes les corvées qu'on leur imposait.

De nos jours, il existe à côté des paysans une popula-

tion citadine d'un tout autre genre. Intelligente et active de nature, elle ne considère pas sans mépris les *fellahîn*, c'est-à-dire les paysans. Il ne devait pas en aller autrement dans l'antiquité. Comme aujourd'hui, les citadins étaient sans doute d'une classe intellectuelle supérieure à celle des paysans. Et ce sont eux, vraisemblablement, qui ont créé cette civilisation qui fait encore aujourd'hui l'objet de notre admiration. C'est à eux que l'Égypte doit son écriture, son art, son administration.

Au point de vue physique, les anciens Égyptiens ne différaient assurément pas beaucoup de leurs descendants actuels. La couleur de leur peau était sensiblement la même : brun roux chez les hommes, ocre clair chez les femmes, lesquelles s'exposaient moins à l'air et au soleil. Ils attachaient de l'importance au fait qu'ils ne ressemblaient pas aux autres peuples ; c'est ce que nous montre une image d'un ancien livre religieux où « les Égyptiens » sont appelés « les hommes », tandis que les peuples de couleur différente sont nommés de leurs noms respectifs : Asiatiques, Nègres, Libyens (fig. 4). De toute antiquité, les Égyptiens considérèrent de haut tous ces étrangers.

Parmi ces peuples, ceux dont le voisinage leur était le moins agréable étaient les tribus à demi sauvages qui vivaient au désert en bordure du pays : à l'ouest, les tribus nomades des Libyens ; à l'est, les Bédouins et les peuplades que les Grecs appelaient Troglodytes. Leur gagne-pain était de conduire les voyageurs à travers le désert et de les dévaliser occasionnellement. L'Égypte fut de tout temps un objet de convoitise pour les pauvres habitants du désert et, de l'est, du nord et de l'ouest, les nomades envahirent ses champs et subjuguèrent le pays temporairement. Ce n'est pas se hasarder trop, semble-t-il, que d'admettre qu'une semblable invasion d'habitants du désert ait donné, à une époque très lointaine, au peuple égyptien, le caractère qui devait devenir le sien. En effet,

nous constatons que la langue égyptienne s'apparente pour une bonne part aux langues sémitiques en usage dans l'Arabie et en Syrie. De même que les Bédouins du désert arabique avaient occupé la vallée de l'Euphrate et apporté aux Sumériens une nouvelle langue, le babylonien, de même les Bédouins avaient dû autrefois envahir l'Égypte



Fig. 4. — Les quatre races humaines avec le dieu Horus.

et transformer la langue du pays. Ces changements ont certainement dû se produire en des temps immémoriaux, et, si haut que nous pouvons remonter dans l'histoire du peuple égyptien, celui-ci croit qu'il a de tout temps habité le « pays noir », créé pour lui par les dieux, et non pas le « pays rouge », c'est-à-dire les déserts où campent les barbares.

CHAPITRE II

L'ÉGYPTE OUBLIÉE

L'Égypte est aujourd'hui un pays moderne. Elle a ses chemins de fer et ses fabriques ; le commerce et l'industrie y florissent. Elle compte deux grandes villes et possède une des principales routes du trafic international : le canal de Suez. Des bateaux à vapeur remontent le Nil et des avions suivent son cours dans leur route vers le centre de l'Afrique. Sur les pistes du désert, l'automobile remplace peu à peu le chameau et, dans les villes, l'âne cède la place à des moyens de transport plus modernes. Ainsi donc, l'Égypte d'aujourd'hui nous apparaît un peu comme un pays d'Europe. Chaque hiver, ses grands hôtels se remplissent de voyageurs venus chercher le repos sous ce doux climat ; des foules de touristes avides de s'instruire viennent admirer les monuments de l'antiquité.

A considérer l'Égypte actuelle, si bien organisée, on a peine à croire que ce pays était, il y a moins de cent cinquante ans, l'un des pays où régnaient le plus de confusion et la plus grande anarchie. Ce n'est qu'avec les ports d'Alexandrie, de Rosette et de Damiette que les marchands européens entretenaient des relations commerciales suivies, auxquelles participait également la capitale, le Caire. Par contre, l'intérieur du pays n'était que rarement visité par un voyageur.

C'était une tentative téméraire que de vouloir s'aventurer au delà du Caire. Les quelques explorateurs qui risquèrent l'aventure au cours du XVIIIe siècle ne purent

jeter qu'un coup d'œil furtif sur les anciens monuments. Les bateliers en qui ils avaient mis leur confiance ne les laissaient débarquer qu'à regret, craignant que la population n'attaquât leurs bateaux à cause de ces « Francs » (1). Les habitants n'étaient-ils pas fermement convaincus que les Francs venaient de leur lointain pays en Égypte dans le seul but de lui ravir les trésors que leurs ancêtres avaient enfouis ? Ces trésors gisaient très certainement dans les anciennes constructions que les Francs avaient un si grand désir de voir. Ils avaient sans doute des moyens magiques pour retirer l'or de ces pierres. Sans aucun doute, toutes les caisses qui se trouvaient sur le bateau étaient déjà remplies d'or, d'or qu'il fallait enlever à ces mécréants. De nos jours encore, cette pensée hante l'esprit du peuple égyptien. Un prêtre copte me racontait un jour que deux Européens étaient arrivés, portant avec eux un coq pourvu d'un pouvoir magique ; à l'endroit où ce coq se mettait à chanter dans les ruines, ils se mettaient à creuser et trouvaient l'or. Même un voyageur aussi expérimenté que le Danois Norden rencontra en 1738 les plus grandes difficultés à jeter un regard sur les ruines de Thèbes. Les pyramides elles-mêmes, qui sont pourtant dans le voisinage du Caire, ne pouvaient être approchées sans danger. En 1761, Carsten Niebuhr y fut menacé et dévalisé. L'anarchie la plus complète régnait. Cependant, depuis 1517, l'Égypte faisait partie de l'Empire turc et un pacha siégeait au Caire en qualité de gouverneur. Mais le pouvoir réel était aux mains d'une troupe de soldats appelés les Mamelouks. Leurs chefs, portant le titre de beys, gouvernaient à leur fantaisie dans les différentes villes et ils étaient fréquemment en conflit les uns avec les autres.

Il est difficile d'imaginer à quel point l'insécurité et la misère régnaient alors en Égypte. Le peuple était exploité

(1) Nom des Européens en Orient (N. d. T.).

par les Mamelouks ; il y avait partout des villages de brigands dont les habitants assaillaient les bateaux sur le Nil ; du désert, les Bédouins faisaient irruption dans la vallée. Alexandrie elle-même fut victime de l'incursion d'une semblable horde. On comprend que, dans ces conditions, l'Égypte soit tombée dans l'oubli en Europe. Et l'on comprend surtout qu'on eût perdu à peu près toute notion des monuments antiques. En 1798, le pays sortit subitement de son sommeil et celui qui l'éveilla ne fut autre que Napoléon. Sa campagne audacieuse fit rentrer l'Égypte dans l'horizon européen ; par la même occasion, se déchira le voile qui, jusque-là, avait couvert l'ancienne Égypte. Le génial conquérant avait aussi en vue l'exploration scientifique. Il adjoignit à son armée une escorte de savants, dont la mission fut d'explorer la nouvelle Égypte comme l'ancienne.

La grande tentative de Bonaparte échoua et certainement l'Égypte serait retombée sous le régime de la terreur si un autre homme n'était survenu en libérateur. Parmi les soldats turcs qui avaient combattu contre les Français, un jeune Albanais de modeste origine s'était mis en vedette. Proclamé pacha en 1805, il réussit en 1807, avec le concours des Mamelouks, à chasser les Anglais. Cependant, en 1811, il se débarrassa également des Mamelouks. Il les invita à une grande fête sur la citadelle du Caire et il les fit massacrer au nombre de 480 par ses troupes albanaises. Si atroce que nous apparaisse cette tuerie, elle fut cependant une libération pour le pays durement éprouvé et ce fut le signal du relèvement de l'Égypte. Mohammed Ali régna encore près de quarante ans en puissant souverain. Il fit la guerre en Arabie, au Soudan, en Syrie et en Asie Mineure, et, si les puissances européennes ne l'en avaient pas empêché, il se fût rendu maître également de la Turquie. Mais à côté de ses entreprises guerrières, Mohammed Ali travailla inlassablement au relèvement de son pays, à l'amélioration

de l'agriculture et de l'irrigation, du commerce et de l'industrie. C'est à lui, aussi bien qu'à ses successeurs, que l'Égypte doit sa prospérité actuelle. Et c'est à eux aussi que les savants sont redevables d'avoir pu explorer en toute tranquillité l'Égypte du passé. Cependant, la science n'aurait jamais pu nous faire connaître l'Égypte ancienne, si vingt ans auparavant un jeune Français de génie n'était parvenu à déchiffrer l'écriture des Égyptiens, les hiéroglyphes.

CHAPITRE III

CHAMPOLLION ET LE DÉCHIFFREMENT DES HIÉROGLYPHES

Si les Égyptiens sont sortis bien avant d'autres peuples de l'état de barbarie, il faut en voir l'une des raisons, et non des moindres, dans leur écriture. Ils l'avaient élaborée dans des temps extrêmement reculés. Ils s'en servaient dans l'administration de leur État et elle contribuait en même temps au développement de leur esprit. Le principe de cette écriture était simple et compréhensible. Elle conserva toujours ce caractère d'une chose logique, même lorsque, au cours des millénaires, elle continua à se développer et vit le nombre de ses signes augmenter. Cependant, à l'époque gréco-romaine, lorsque les anciens Égyptiens commencèrent à avoir la réputation d'avoir été un peuple de prêtres sages, on voulut attribuer à tout ce qui était égyptien un caractère mystérieux et sacré. Et l'écriture passa aussi pour une chose pleine de mystère. Les signes très simples qui la composaient : oiseaux, plantes, hommes, animaux et objets divers, devaient assurément cacher des pensées très profondes ; c'étaient des « signes sacrés », des « hiéroglyphes », suivant l'expression grecque. De nos jours encore, cette opinion erronée touchant la nature de l'écriture égyptienne s'est maintenue, et bien des gens pensent encore à quelque chose d'énigmatique au seul mot d'hiéroglyphes. Et, lorsqu'on se mit à étudier, à Rome, au XVIe siècle, différentes inscriptions hiéroglyphiques, on croyait encore que chacun des signes était un symbole. On se figurait que des prêtres érudits avaient caché une profonde sagesse dans ces inscriptions, de manière à la soustraire aux profanes. Mais si l'on s'en tenait à une telle manière de comprendre l'écriture égyptienne, la chose en était surtout imputable à un petit ouvrage d'époque gréco-romaine. Son auteur, Horapollon, possédait une liste d'hiéroglyphes, dont chaque signe était

accompagné de sa signification en grec. Mais il ne se contenta pas de ces simples indications ; il imagina des significations qui lui parussent convenir à une écriture aussi sacrée. Ainsi, par exemple, sa liste indiquait que l'oie signifiait « le fils », le vautour « la mère » et le chien « le juge ». La chose s'explique, comme nous allons le voir, par le fait que les mots « fils » et « oie », « mère » et « vautour », « juge » et « chien » se prononçaient de la même manière ; on pouvait ainsi remplacer dans l'écriture l'un des mots par son homonyme. Mais Horapollon en savait plus long. L'oie signifie « le fils », prétend-il, parce que cet oiseau aime ses petits plus qu'aucun autre, et le vautour signifie « la mère » parce qu'il n'existe que des vautours femelles. Si l'on écrit « le juge » au moyen du signe figurant un chien, cela n'a rien d'impropre, car un chien éprouve aussi peu de crainte devant les images divines qu'un bon juge devant le roi. Ce sont les extravagances de ce livre qui ont répandu chez nous, depuis le XVIIe siècle, l'opinion erronée suivant laquelle les inscriptions hiéroglyphiques ne cachent pas les mots d'une langue, mais sont des symboles, des signes énigmatiques, dont il serait vain de vouloir deviner le sens. Aussi les savants raisonnables n'essayèrent-ils même pas de lire les hiéroglyphes et ce que d'autres croyaient déchiffrer était pur non-sens. Le Père Athanasius Kircher, autrefois fort connu, n'avait-il pas lu « la vie des choses après la victoire remportée sur Typhon, l'humidité de la nature, par la vigilance d'Anubis » dans les sept signes, qui, en réalité, représentent simplement les mots *ḏd-mdw ỉn Wsỉr*. Si quelque lecteur est curieux de savoir par quel moyen Kircher obtenait de si belles interprétations, il peut consulter son ouvrage intitulé « Sphinx mystagoga ».

Et pourtant, il n'était pas nécessaire de comprendre l'écriture hiéroglyphique d'une manière aussi fausse, car

on possédait une authentique traduction grecque d'une inscription hiéroglyphique. L'empereur Constantin avait autrefois fait transporter à Rome un obélisque, et Ammien, dans son histoire, avait donné la traduction de la longue inscription figurant sur ce monument. Cette traduction ne comprenait rien de mystique ni de mystérieux ; elle ne contenait que la louange du roi qui avait fait ériger l'obélisque. Mais la croyance au caractère mystérieux des hiéroglyphes était si fortement enracinée que personne ne voulait accorder crédit à cette traduction ; c'est pourquoi personne ne s'y reporta, bien qu'elle eût pu être d'un grand secours pour la lecture des hiéroglyphes. Ainsi subsista l'idée traditionnelle du mystère impénétrable des hiéroglyphes. Deux hommes seulement du XVIIIe siècle s'en faisaient une idée plus juste. Ce sont les deux savants germano-danois : l'explorateur de l'Arabie Carsten Niebuhr et le grand archéologue Zoëga. Niebuhr constata que, dans les inscriptions hiéroglyphiques qu'il avait relevées au Caire, certains signes revenaient très souvent, et il se demanda si ce n'étaient pas là peut-être des signes alphabétiques. Zoëga, d'autre part, reconnut avec raison que les liens qui entourent plusieurs hiéroglyphes contiennent les noms des rois.

Le premier pas vers la solution exacte de la grande énigme ne fut accompli que plus tard, au cours de l'expédition de Bonaparte. Grâce à cette dernière, les monuments de l'Égypte devinrent enfin accessibles aux savants explorateurs, et pour la première fois le monde fut informé de l'existence des innombrables inscriptions recouvrant les parois des temples et des tombeaux. A toutes ces inscriptions vint s'ajouter encore la plus curieuse de toutes, une dalle de pierre (fig. 5) que les soldats français avaient découverte à Rosette au cours de travaux de retranchement. Cette pierre porte une triple inscription ; en haut figurent quatorze lignes d'hiéroglyphes, au milieu trente-deux lignes de signes curieux et en bas cinquante-quatre lignes en langue

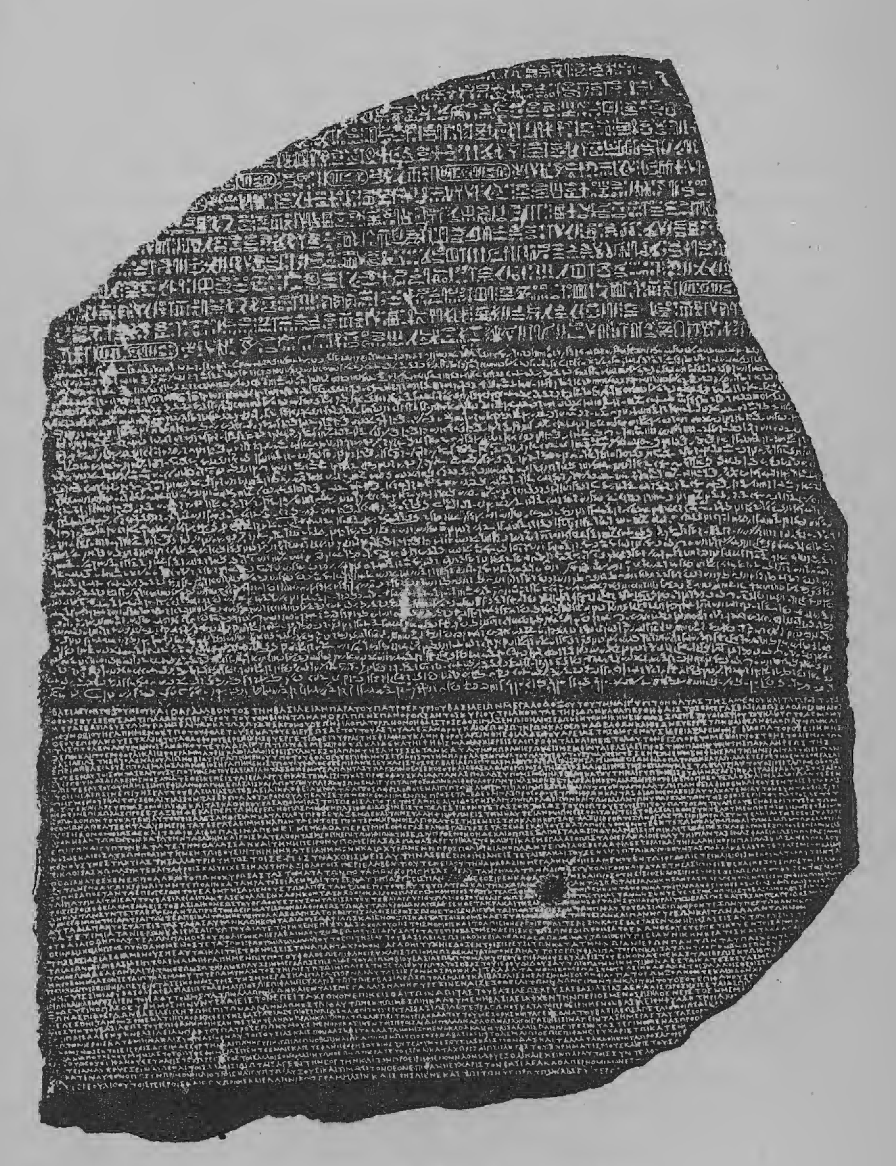


Fig. 5. — La Pierre de Rosette.

grecque. Cette inscription grecque permit de reconnaître de quoi il s'agissait. En l'an 196 avant Jésus-Christ, les prêtres de toute l'Égypte avaient tenu un concile à Memphis et avaient délibéré au sujet des honneurs que l'on devait porter au jeune roi Ptolémée Epiphane en récompense de tout le bien qu'il avait fait au peuple, aux temples et au clergé. On élèverait dans chaque temple une statue du roi, à côté de laquelle serait placée une table rapportant cette décision du clergé. Cette table, d'ailleurs, porterait le décret sous trois formes, la première en hiéroglyphes comme il se devait pour les temples, une autre en langue vulgaire appelée démotique et la troisième dans la langue de la cour, le grec. C'est précisément l'une de ces tables que les soldats avaient mise au jour. Elle fut emportée à Londres avec le reste du butin et c'est pourquoi la « Pierre de Rosette » compte au nombre des objets les plus précieux du British Museum.

C'est avec raison que l'on espéra trouver, grâce à la version grecque de cette inscription, le sens des deux versions égyptiennes. A vrai dire, la besogne ne fut pas aussi aisée qu'on l'avait imaginé. De l'inscription démotique, on ne put tout d'abord lire que quelques signes alphabétiques, les lettres composant le nom grec de Ptolémée . C'est au Suédois Akerblad que revient l'honneur d'avoir reconnu ces signes en 1802, mais sa lecture devait s'arrêter là. Quant aux hiéroglyphes, personne ne voulut tout d'abord s'y attaquer, car on ne pouvait se défaire de l'idée erronée qu'ils n'étaient que des signes symboliques. Ce préjugé cependant fut finalement vaincu, car les noms propres qui figuraient dans le texte grec devaient se trouver également dans l'inscription hiéroglyphique ; comment d'ailleurs aurait-on pu les écrire sans l'aide de signes phonétiques ? L'écriture hiéroglyphique devait donc contenir des signes phonétiques tout comme l'écriture démotique, et elle ne

pouvait être composée de symboles seulement. Cette constatation, qui devait aboutir au déchiffrement des hiéroglyphes, revient au médecin anglais Thomas Young, le savant à qui la science doit la théorie ondulatoire de la lumière. En 1814, il reconnut que le nom de Ptolémée devait se cacher sous les signes et il lut d'une manière assez correcte les lettres *p*, *l*, *ole*, *ma*, *i*, *os* ; quant au signe , il le considérait comme un signe négligeable. Néanmoins, il ne put aller plus avant, bien qu'il réussît à deviner encore l'un ou l'autre mot écrit en hiéroglyphes : ce n'était pas là son domaine propre de recherches. Le succès devait couronner les efforts d'un autre savant, le jeune Français Jean-François Champollion.

CHAMPOLLION

Champollion naquit en 1790 à Figeac en Guyenne. Tout jeune, il manifesta un vif intérêt pour l'Égypte ancienne, dont le nom était sur toutes les lèvres à la suite de l'expédition de Bonaparte. Son frère aîné vivait à Grenoble, où il remplissait les fonctions de scribe du préfet Fourier, remarquable mathématicien qui avait accompagné Bonaparte en Égypte en qualité de secrétaire. Le frère prit le petit François auprès de lui et le jeune garçon fut autorisé un jour, au cours de l'automne 1802, à voir la collection d'antiquités égyptiennes du préfet. A partir de ce jour, il prit la résolution, ainsi qu'il le raconta lui-même par la suite, de déchiffrer l'écriture égyptienne. Il se mit désormais à rassembler et à étudier tout ce qui avait quelque rapport avec l'Égypte et il s'efforça avant tout de se familiariser avec le copte, langue des chrétiens d'Égypte. Il se trouvait de ce fait incomparablement mieux préparé que Young à la grande tâche du déchiffrement des hiéroglyphes. Il est vrai

que lui aussi ne pouvait se libérer du préjugé que les hiéroglyphes étaient une écriture faite de symboles. Même lorsque, plus tard, il eut identifié, comme Young l'avait fait, le nom de Ptolémée, il se demandait encore si le lion qui y figure représentait vraiment la consonne « l » ou s'il n'était pas plutôt le symbole de « ptolemos », la guerre. Ainsi, ses pensées erraient deci delà par des chemins détournés et sur de fausses pistes : c'était un génie, incapable de suivre les voies communes. Il porta pendant longtemps tous ses efforts vers la solution du problème ; le résultat vint subitement. La même activité incessante se traduisait aussi dans sa vie, qui, au surplus, devait s'écouler dans la période orageuse de l'Empire et de la Restauration. Tantôt il cherchait à créer des écoles populaires, tantôt il se lançait dans la politique. Ce ne fut pas sans déboires, car il fut combattu, perdit sa place et son modeste revenu. Peu de temps avant le jour de sa grande découverte, il n'échappa que difficilement à une accusation pour haute trahison.

Agé de trente ans, privé de place et de ressources, gravement malade, il se rendit à Paris, où vivait son frère aîné. C'était en l'année 1821. C'est précisément en cette période de profonde misère que la grande énigme devait enfin trouver sa solution. Déjà en décembre 1819, il avait découvert que les signes hiéroglyphiques ne pouvaient absolument pas constituer des symboles ayant un sens propre. Le texte hiéroglyphique ne comptait-il pas trois fois plus de signes que le texte grec ne comptait de mots ? Ainsi donc, chaque signe hiéroglyphique ne pouvait représenter un mot entier, et les mots devaient nécessairement s'écrire au moyen de plus d'un signe. Un papyrus démotique lui avait fait connaître ensuite, outre celui de Ptolémée, le nom d'une reine Cléopâtre, sous la forme suivante : . Au cours de ses recherches incessantes, il avait reconnu de quels hiéroglyphes ces signes démotiques étaient probablement dérivés. Il pouvait ainsi se représenter comment

le nom de Cléopâtre devait s'écrire en hiéroglyphes. Il savait qu'il existait en Angleterre un petit obélisque portant, ainsi qu'en faisait foi une inscription grecque correspondante, le nom de Cléopâtre. En janvier 1822, il obtint un dessin de cet obélisque, et, en effet, le nom de Cléopâtre y figurait presque exactement comme il l'avait imaginé, .



Fig. 6. — J.-François Champollion (1790-1832).

Il connaissait ainsi avec certitude deux noms royaux Ptolémée et Cléopâtre, et ces deux noms lui fournissaient les lettres *p*, *t*, *o*, *l*, *m*, *i*, *s*, *k*, *e*, *a*, *r*, ainsi qu'un deuxième signe pour *t*.

Il n'y avait pas de doute possible, il avait déchiffré les hiéroglyphes, pour autant du moins qu'ils sont des signes

alphabétiques. Les progrès dès lors, ne subirent aucun arrêt : partout où il portait ses regards, il reconnaissait des noms de rois grecs et d'empereurs romains, dont quelques-uns, il est vrai, étaient écrits avec encore d'autres lettres que celles qu'il avait identifiées.

Alexandros

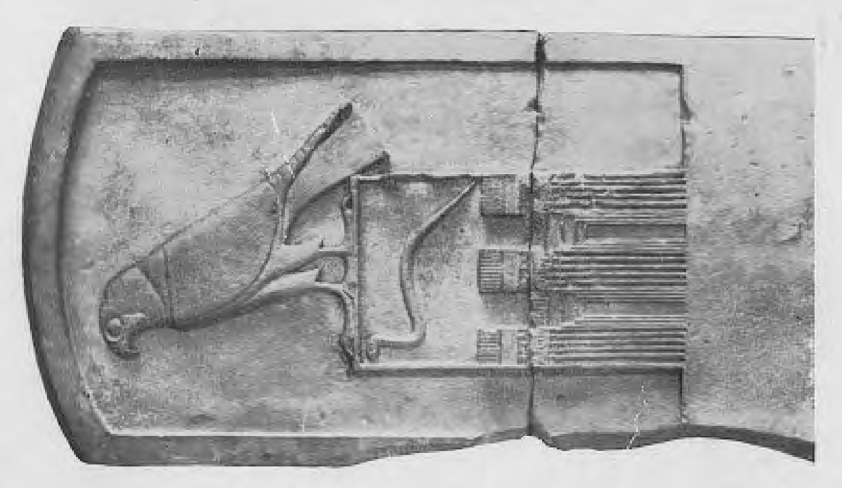
Traianus (Trajan)

Germanicus

Autocrator

Néanmoins, la clef de voûte manquait encore à son édifice, et lui-même ne croyait pas que l'on écrivait de cette manière autre chose que des noms grecs et romains ; c'est alors qu'il obtint, le 22 septembre 1822, d'un architecte nommé Huyot, qui faisait un voyage en Égypte, des dessins de monuments égyptiens. Il y releva un nom royal se terminant par deux *s*, devant lesquels se trouvait un signe inconnu, précédé lui-même du signe du soleil, qui, en copte, se lit *re* : . S'agissait-il peut-être de Ramessès ? Et il continua à parcourir les dessins de Huyot et tomba sur un autre nom royal qui se terminait par un seul *s*, devant lequel se trouvait de nouveau le même signe inconnu, précédé lui-même de l'ibis sacré du dieu Thoth : . Etait-ce là le nom de Touthmosis ? Il ne subsistait plus aucun doute, il avait percé le mystère. Il eut encore la force d'aller auprès de son frère et de lui annoncer : « Je tiens l'affaire ! » (1) Puis, vaincu par le surmenage, il perdit connaissance et fut plongé pendant plusieurs jours dans un état d'épuisement complet. Le 27 septembre 1822, commu-

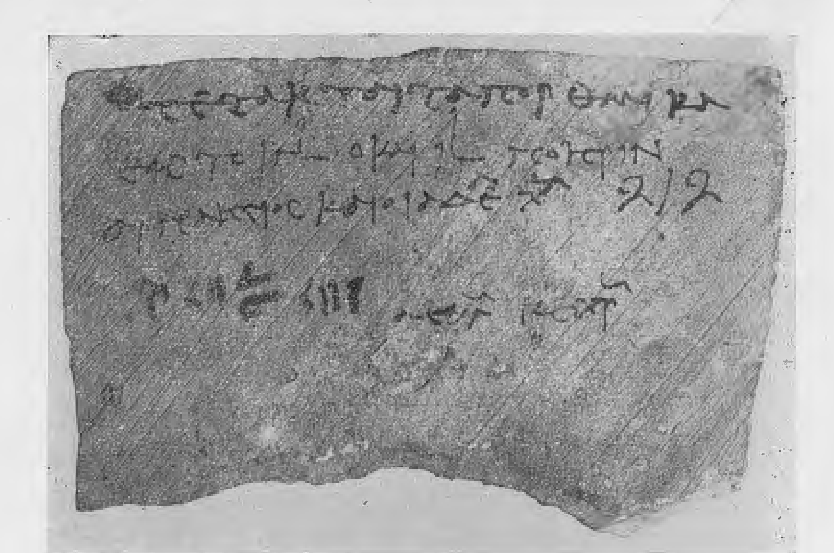
(1) En français dans le texte (N. d. T.).



b) Stèle du Roi-Serpent.
(Epoque thinite, Ire dynastie).



a) Palette de Nar-mer.
[Ire dynastie (?)].



a) Ostracon d'époque grecque.

b) Page de papyrus portant un texte copte.

nication fut faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres que les hiéroglyphes étaient déchiffrés.

Les interminables travaux préparatoires que Champollion avait accomplis toutes ces années durant portaient maintenant leurs fruits : l'interdit était levé, et le déchiffrement fit des progrès foudroyants.

Mais le bonheur du jeune savant fut troublé par toutes sortes de soucis d'ordre matériel, car il était considéré comme un ennemi du régime, et qui sait quel sort lui eût été réservé s'il n'avait trouvé tout à fait inopinément un protecteur en la personne du duc de Blacas. Cet ami de l'antiquité s'intéressa au savant poursuivi et il attira l'attention de Louis XVIII sur la grande découverte scientifique survenue sous son règne.

C'est à ce bienfaiteur également que Champollion dut de pouvoir se rendre en 1824 à Turin, où il visita et put étudier à loisir l'importante collection d'antiquités égyptiennes dont le roi de Sardaigne s'était rendu acquéreur. C'est là que pour la première fois s'offraient réellement à ses yeux des inscriptions égyptiennes, et que lui fut révélée l'existence d'une foule de papyrus couverts d'hiéroglyphes cursifs appelés écriture hiératique. Quel événement pour lui, lorsqu'il lut, sur une quantité de lambeaux de papyrus, une liste des rois égyptiens ! Ses recherches allèrent ainsi de succès en succès pendant les quelques années qui lui restèrent à vivre. Quiconque lit aujourd'hui les lettres qu'il adressait d'Égypte, en 1829, à son frère, constate avec un étonnement toujours nouveau à quel point chaque inscription lui était déjà compréhensible et combien la langue lui était déjà familière. Il « savait » l'égyptien. Il l'avait appris dans ces quelques années à peu près comme on apprend une langue à l'étranger, seul, et presque sans s'en rendre compte. A vrai dire, il ne s'agissait pas et ne pouvait être question d'une connaissance systématique de l'écriture et de la langue ; sa mort prématurée en est la cause.

Cent ans se sont écoulés depuis lors ; le nombre des inscriptions s'est accrû dans des proportions extraordinaires et les progrès réalisés sont tels que nous comprenons l'égyptien avec presque autant de sûreté que les autres langues de l'antiquité. Mais nous songeons avec un respect d'autant plus grand à l'homme qui nous a frayé la voie.

CHAPITRE IV

L'ÉCRITURE DES ÉGYPTIENS

Lorsqu'un peuple a dépassé l'état primitif de la « barbarie », il éprouve le besoin de consigner d'une manière ou d'une autre ses pensées, que ce soit pour sauver de l'oubli un événement ou faire parvenir un message à quelqu'un sans que le messager puisse en prendre connaissance. On trace alors certaines images qui suggèrent les objets dont il est question. S'il s'agit par exemple de cinq bœufs, on dessine un bœuf suivi de cinq traits |||||, et si trois pots de lait doivent être livrés pendant deux mois, on dessine un pot de lait et une lune suivis des chiffres respectifs ||| ||. Les Égyptiens possédèrent aussi autrefois une écriture figurée d'une simplicité aussi grande, et nous en rencontrons parfois des traces sur des monuments très anciens. Ainsi, par exemple, à côté d'une image qui représente un roi triomphant d'un ennemi agenouillé à ses pieds, est dessinée une bande de terrain portant une tête humaine ; une corde est passée entre les lèvres de celle-ci et un faucon la tient entre ses serres (Pl. I *a*). Voici ce que cet ensemble signifie pour un Égyptien de très haute époque : le roi, que l'on représente volontiers en poésie sous les traits d'un faucon, a emmené captifs les gens d'un pays. Si, en outre, des feuilles de papyrus émergent de ce morceau de terrain, cela signifie qu'il s'agit de la conquête d'une partie du Delta, pays du papyrus. *Oua*, le nom du pays vaincu, peut être ajouté à la scène par simple adjonction d'un harpon, lequel s'appelle aussi *oua*. Et si l'on place encore sous le harpon un rectangle dans lequel sont tracées des lignes figurant l'eau, il devient évident que ce pays était situé au bord d'un lac.

Il a pu s'écouler un temps assez long jusqu'au moment où

cette écriture figurative (1) de l'époque primitive se fût transformée dans l'écriture aux règles bien établies que les Égyptiens possédèrent par la suite. Cette dernière encore est basée sur le principe de *signes* prenant la valeur de *mots*. Ainsi, par exemple, signifie « maison », « soleil », « œil », « visage », « scarabée », etc. Une action peut aussi s'exprimer au moyen d'une image : signifie « aller », « frapper » ; une oreille (il s'agit d'une oreille de vache) se lit « entendre », tandis que l'attirail du scribe — calame, palette et godet à eau — représente le verbe « écrire ». Cependant, quantité de mots subsistent, qui ne peuvent être ainsi figurés. Comment peut-on, par exemple, représenter un « fils » ou une « mère », ou un adjectif qualificatif comme « bon », un verbe comme « louer », « aimer », « rester » ? On a recours, dans ce cas, à un moyen bien simple. On écrit, au lieu du mot qui ne peut être dessiné, un mot qui se prononce de façon analogue. Pour un Égyptien, l'analogie existe déjà lorsque les deux mots n'ont de semblable que les consonnes. Cela tient à la structure particulière de sa langue, car en égyptien comme dans les langues sémitiques apparentées, les consonnes rendent le sens du mot, tandis que les voyelles en indiquent la forme grammaticale. Nous n'aurions jamais l'idée de remplacer, dans une écriture figurative une « lèvre » par un — livre —, un « chasseur » par une — chaussure — ou la forme verbale « parle » par une — perle — (2). L'Égyptien sentait la chose différemment ; il écrivait par exemple sans scrupules au moyen de la maison *pr* toutes les formes de *pr* « sortir », si différentes que fussent les voyelles de ces mots. De même, il ne se souciait pas davantage des différentes voyelles lorsqu'il écrivait le vase *ḥś* (1) pour *ḥs* « louer », l'oie *sꜣ* pour *sꜣ* « le fils », le vautour *mwt* pour *mwt* « la mère », la table d'offrande *ḥtp* pour *ḥtp* « se reposer » et le scarabée *ḫpr* pour *ḫpr* « devenir ».

(1) Pour l'introduction à l'étude de l'écriture égyptienne, consulter mon petit ouvrage « Die Hieroglyphen », Coll. Göschen, Berlin 1917. (En français, consulter Sottas-Drioton : Introduction à l'étude des hiéroglyphes, Paris, 1922. — N. d. T.).

(2) Il va sans dire que les exemples allemands donnés par l'auteur ne pouvaient être utilisés dans une édition française. Nous les avons donc remplacés (N. d. T.).

Il arriva ensuite que de nombreux signes ne furent plus employés pour des mots déterminés, mais servirent finalement pour tous les mots qui avaient les mêmes consonnes. La houe *mr* ne sert plus seulement à écrire *mr* « aimer », l'échiquier *mn* à écrire *mn* « rester », le lièvre *wn* à écrire *wn* « être », l'hirondelle *wr* à écrire *wr* « grand » et le chasse-mouches *mś* à écrire *mś* « enfanter ». Ces signes ont acquis une valeur purement phonétique ; ils correspondent à deux consonnes et on peut les employer dans tous les mots où apparaissent ensemble ces deux consonnes. Les signes bilitères les plus fréquents sont ceux qui finissent par *ỉ* et *w* et par le son faiblement aspiré *ꜣ* : *bꜣ*, *kꜣ*, *šꜣ*, *tỉ*, *rw*, *nw*, *św*, etc.

Comme il existait des mots d'une seule consonne, — exemples : *r* « la bouche », *p* « le siège », *š* « le lac » —, ces signes, lorsqu'ils étaient employés phonétiquement, n'équivalaient qu'à une seule lettre. Ils étaient de simples signes, au même titre que nos consonnes. De cette manière, les Égyptiens obtinrent un alphabet de vingt-quatre consonnes. Nous le donnons ci-dessous avec la transcription admise aujourd'hui par la plupart des égyptologues :

(1) On a coutume de transcrire les hiéroglyphes au moyen de caractères italiques. Les accents ou signes particuliers indiquent des nuances de prononciation étrangères à nos langues (cf. p. 37 et p. 38).

ȝ — aspirée douce du *spiritus lenis* grec, *'aleph* de א l'hébreu.

i, y — sans doute le plus souvent non exprimée, en tant qu'initiale.

ʿ — son guttural étranger à notre langue, *ʿain* ע de l'hébreu.

w — *w* anglais et voyelle *ou*.

b

p

f

m

n

r — aussi *l*.

h

ḥ — *h* fort.

ḫ — comme le *ch* allemand dans « Dach ».

ẖ — même son que le précédent, mais plus dur.

s — comme le *z* français (*s* doux).

ś — (*s* dur).

š — *sh* anglais ; *sch* allemand.

ḳ — *ḳoph* ק de l'hébreu.

k

g

t

ṯ

d

ḏ — son voisin de *dj*.

Il faut ajouter à cette liste les signes suivants plus récents :

y et *ï*

ï

w (anglais) et *ou*.

A une époque plus récente encore viennent s'ajouter :

m

n

Nous avons vu au chapitre précédent (pp. 31 et 32) quels signes étaient utilisés dans la transcription des voyelles des noms grecs.

Cet alphabet est l'une des plus grandes créations de l'esprit égyptien. Il n'est pas douteux qu'il est le prototype de l'alphabet phénicien, qui sert de base à toutes les écritures du monde moderne, à l'exception de l'écriture chinoise.

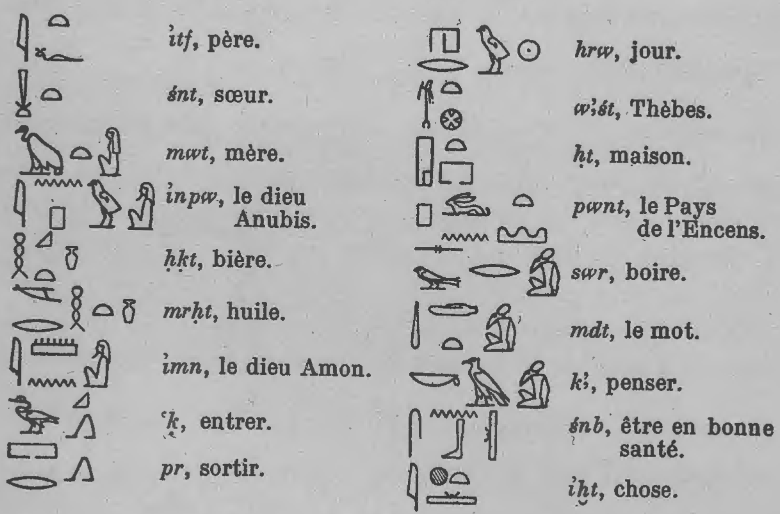
Ces consonnes auraient pu suffire, à vrai dire, pour écrire n'importe quel nom égyptien. Mais les Égyptiens s'étaient habitués à leur écriture figurative et, étant donné leur esprit conservateur, ils n'ont jamais pu s'en défaire tout à fait. Un petit nombre de mots seulement, d'un usage particulièrement fréquent, s'écrivent purement à l'aide de signes alphabétiques, comme « tu es », « parmi vous », « ce », « à » (avec idée de mouvement), etc. En général, on mélange signes figuratifs et signes alphabétiques. Ce procédé présentait l'avantage d'attirer l'attention du lecteur sur la manière de lire chaque signe-mot, car, pris isolément, beaucoup de ces signes-mots pouvaient correspondre à différents mots. Si donc on ajoute au vase et à la table d'offrande les consonnes dont ces noms se composent, — exemples : *ḥś*, *ḥtp* —, il devient évident qu'il faut lire *ḥś* et *ḥtp* ; généralement, on se contente d'ajouter les consonnes finales : et .

L'écriture que les Égyptiens s'étaient ainsi composée au moyen de signes-mots et de signes alphabétiques eût été suffisamment lisible par elle-même, malgré l'absence de toute voyelle. Mais, de bonne heure, on s'est efforcé de la rendre encore plus compréhensible. On plaçait, à la fin de tout mot dont le sens ne s'imposait pas, un signe déterminatif, c'est-à-dire un signe suggérant la signification du mot.

En voici quelques-uns :

détermine un homme.	(ou) détermine la force.
» une femme.	détermine l'action d'aller.
» un dieu ou un roi.	» le soleil.
» une plante.	» la ville.
» un animal.	» un pays étranger.
	» un bâtiment.
	» un liquide.

Pour « manger » et « boire », on emploie le signe , qui sert aussi pour les verbes « parler » et « penser ». Un mot abstrait reçoit comme déterminatif le signe , représentant un papyrus scellé. On écrit ainsi :



ỉtf, père.	*hrw*, jour.
śnt, sœur.	*wꜣśt*, Thèbes.
mwt, mère.	*ḥt*, maison.
ỉnpw, le dieu Anubis.	*pwnt*, le Pays de l'Encens.
ḥḳt, bière.	*swr*, boire.
mrḥt, huile.	*mdt*, le mot.
ỉmn, le dieu Amon.	*kꜣ*, penser.
ʿḳ, entrer.	*śnb*, être en bonne santé.
pr, sortir.	*ỉḫt*, chose.

Si l'écriture est devenue au cours des temps toujours plus compréhensible et plus commode, elle conservait néanmoins de l'ancienne écriture figurative certains éléments qui, en réalité, ne lui convenaient plus. Ainsi, il était d'usage que les noms royaux fussent enfermés dans un cartouche. Exemple : *ḫwfw*, (Khéops, le bâtisseur de la grande pyramide). Notons également la coutume bizarre

de n'écrire pas toujours les mots dans leur ordre logique, mais parfois suivant un ordre hiérarchique. Un mot désignant un dieu ou un roi passe avant un autre. Ainsi dans : *ḫʿ.f-Rʿ*, « Son-éclat-est-Rê » (nom du roi Khefren), *ḥm nṯr*, serviteur du dieu, prêtre.

ḥmt nṯr, femme du dieu, épouse divine.

sꜣ nśwt, fils du roi.

— où les mots « Rê » (le soleil), « dieu » et « roi » sont placés en évidence, contrairement à l'usage.

Dans un mot comportant une idée de pluralité, on écrit le signe-mot ou le déterminatif trois fois :

nṯrw, les dieux.

ḥmwt, les femmes.

Par la suite, on simplifie cette graphie laborieuse en notant une seule fois le signe en question et en le faisant suivre de trois traits : , .

Un trait unique a une autre signification que les trois traits du pluriel ; on l'ajoute à un signe-mot quand celui-ci est employé dans son sens premier et quand il n'est accompagné d'aucun signe phonétique. Ainsi *pr* « la maison », *ḥr* « le visage », *r* « la bouche ».

Extérieurement, les hiéroglyphes peuvent avoir des aspects très divers ; tantôt ils sont gravés dans la pierre en signes minuscules, tantôt ils couvrent de leur écriture monumentale les parois des temples et des tombeaux. Sous cette forme, ils sont exécutés jusque dans leurs plus petits détails et rehaussés de leurs couleurs réelles.

De telles inscriptions constituent véritablement une belle décoration et on a souvent l'impression qu'elles n'ont été exécutées que dans ce but. La chose est encore confirmée par le fait que deux inscriptions correspondantes sont tra-

cées dans des directions opposées. L'une va, comme d'ordinaire, de droite à gauche, l'autre va de gauche à droite, sens auquel les Égyptiens n'étaient pas accoutumés, mais que nous autres utilisons aujourd'hui pour des raisons d'ordre pratique. Le lecteur pourra constater l'aspect que peut avoir un texte hiéroglyphique suivi à plusieurs endroits de ce livre : une inscription de l'Ancien-Empire à la Planche VI ; une autre, du Moyen-Empire, à la Planche XIII *a* ; d'autres, datant du Nouvel-Empire, à la Figure 46 et à la Planche XVIII *b*.

Il va de soi que les Égyptiens ne pouvaient pas former les signes de leur écriture d'usage courant d'une manière aussi soignée que ceux de leurs inscriptions. Lorsqu'on se servait d'encre et d'une plume (il s'agissait en réalité d'un calame en roseau), on ne conservait des signes que leurs lignes caractéristiques. Ainsi :

m	devient	
n	»	
ꜣ	»	
i	»	
š	»	

Le signe si fréquent s'abrège généralement en .

L'écriture des papyrus n'est donc qu'une forme cursive des hiéroglyphes et elle est, par rapport à ces derniers, ce qu'est notre cursive par rapport à l'écriture d'imprimerie. Mais les Grecs, qui ont donné à l'écriture égyptienne le nom impropre d'hiéroglyphes, désignaient aussi cette écriture cursive d'une manière peu adéquate. Ils lui donnèrent le nom d'écriture « hiératique », c'est-à-dire écriture des prêtres.

Dans ces vieux papyrus hiératiques, il n'est question

qu'exceptionnellement de prêtres ; par contre, ils nous sont précieux pour d'autres raisons. Ils nous révèlent, en effet, à travers leurs documents officiels et leurs lettres, la vie des Égyptiens ; c'est à ces documents que nous devons presque tout ce que nous savons de la littérature égyptienne.

L'écriture hiératique elle-même n'avait pas toujours une forme fixe. Dans l'écriture soignée d'un livre, les signes ont

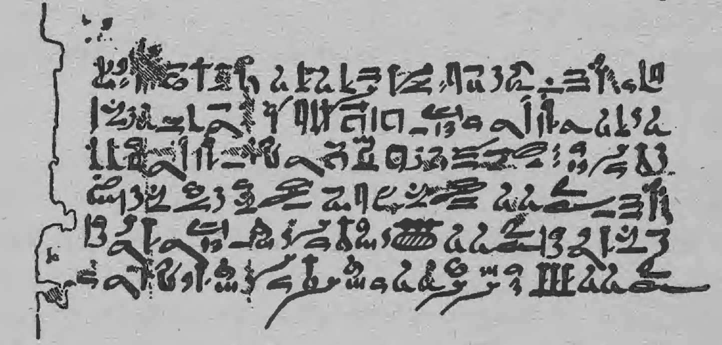


Fig. 7. — Spécimen d'écriture hiératique (extrait du papyrus Westcar, cf. p. 122)

Fig. 8. — Transcription hiéroglyphique du texte précédent.

des formes fixes et se suivent sans ligatures ; de nombreux papyrus sont des chefs-d'œuvre de calligraphie.

Mais dans les affaires courantes, le scribe ne peut pas prendre tant de soins. Il abrège encore davantage les signes et en relie sans autre plusieurs ensemble. Et lorsqu'il écrit des mots dont il admet que le lecteur pourra les reconnaître sans peine, il n'agit pas autrement que nous-mêmes, quand

nous sommes pressés. Il écrit de façon lisible les premiers signes du mot, tandis qu'il se contente, pour les derniers, de quelques traits et points méconnaissables. Ainsi, l'on écrit « ma lettre » au moyen des signes .

Pour déchiffrer de tels griffonnages, on en est réduit aux conjectures, et encore la chose est-elle malaisée quand on ignore de quoi il retourne dans le document.

Cette cursive « hiératique » de caractère commercial s'est transformée, vers le milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ, en une nouvelle écriture dont les signes n'ont plus guère de ressemblance avec les anciens hiéroglyphes.

Les Grecs ont aussi donné un nom à cette écriture ; ils l'appellent « démotique », c'est-à-dire écriture du peuple, et en effet, c'était l'écriture dont se servait plus spécialement le peuple à l'époque gréco-romaine. En ce temps-là, les fonctionnaires rédigeaient les actes et les décrets en grec, mais la majorité du peuple se servait de l'écriture démotique. Seuls les prêtres maintenaient l'usage de l'écriture hiératique et des hiéroglyphes, qu'aucun profane ne savait plus lire.

Lorsque les Égyptiens furent devenus chrétiens et qu'ils traduisirent la Bible en leur langue, ils se servirent tout simplement de l'écriture grecque plus commode (Pl. II *a*). Mais comme il n'existait point d'équivalents dans l'alphabet grec pour quelques sons égyptiens, ils se servirent, pour les exprimer, des signes démotiques, et c'est ainsi que figurent encore dans la Bible copte des signes qui sont en réalité dérivés des anciens hiéroglyphes (Pl. II *b*).

ϥ est le serpent *f*,

ϧ est la feuille de lotus *ḫꜣ*,

et ϣ n'est autre que le signe *šꜣ*.

Et le prêtre copte, qui, aujourd'hui, récite ses textes liturgiques au cours du service religieux, ne se doute guère qu'ils contiennent de vieux signes d'origine païenne dont l'usage remonte à bien des millénaires.

Fig. 9. — Passage tiré des fables égyptiennes du Mythe de l'Œil d'Horus (Papyrus démotique de Leyde).

(*Traduction littérale*)

« Il était une fois sur la montagne un lion, qui était grand de force et qui chassait bien. Les bêtes sauvages de la montagne éprouvaient de la crainte et de la terreur devant lui. Un jour, il rencontra une panthère dont la peau était écorchée (?), dont la fourrure était déchirée (?)... Le lion dit alors : « Comment en es-tu venue à te mettre en l'état où tu te trouves ? Qui a déchiré ta peau en écorchant (?) ta fourrure ? » La panthère lui dit alors : « C'est l'homme. » Le lion lui répondit : « L'homme, qui est-ce ? » La panthère lui dit alors : « Il n'est rien de plus (rusé) que lui, l'homme. » Le lion se mit en colère contre l'homme (et) quitta la panthère pour se mettre à la recherche de l'homme. »

CHAPITRE V

RECHERCHES ULTÉRIEURES

A la mort de Champollion en 1832, il n'était personne en France qui pût poursuivre son œuvre, et la jeune science à laquelle il avait donné le jour faillit s'éteindre. Le sort voulut qu'un jeune savant allemand nommé Richard Lepsius survînt pour continuer l'œuvre du savant disparu. Quelque géniale que fût la manière dont il lisait les inscriptions égyptiennes, Champollion ne s'était cependant jamais rendu compte de façon très claire de l'agencement de cette écriture. Aussi son système de déchiffrement n'offrait-il que trop de points faibles aux attaques de ceux qui mettaient en doute son étonnant succès.

Ce fut le mérite de Lepsius de comprendre clairement et d'exposer d'une manière irréfutable la nature de l'écriture hiéroglyphique. Ainsi fut jetée une base permettant d'étudier méthodiquement et de comprendre les inscriptions. Lepsius ne poursuivit pas lui-même l'œuvre ainsi commencée ; d'autres tâches devaient l'absorber par la suite.

On aurait pu s'attendre à ce que tous les savants qui s'occupaient de l'antiquité et des langues orientales dussent s'adonner avec joie à la nouvelle science. Ce ne fut pas le cas, et, pendant plus de trente ans, les historiens et les orientalistes conservèrent leur méfiance. Ils admettaient bien qu'on pût lire les noms de quelques rois égyptiens ; mais, que l'on voulût traduire les textes des monuments et des papyrus, c'était peine perdue, selon eux. Leurs doutes subsistèrent jusqu'au moment où une nouvelle découverte, faite en 1869, vint les confondre. Il s'agissait d'un pendant de la Pierre de Rosette (p. 26) : le Décret de Canope. Cette inscription était également rédigée de trois manières, en grec, en égyptien hiéroglyphique et en démo-

tique ; mais elle était beaucoup plus étendue que le texte de la Pierre de Rosette. A vrai dire, cette seconde inscription trilingue n'apporta guère de faits nouveaux aux égyptologues, mais elle convainquit les sceptiques les plus endurcis.

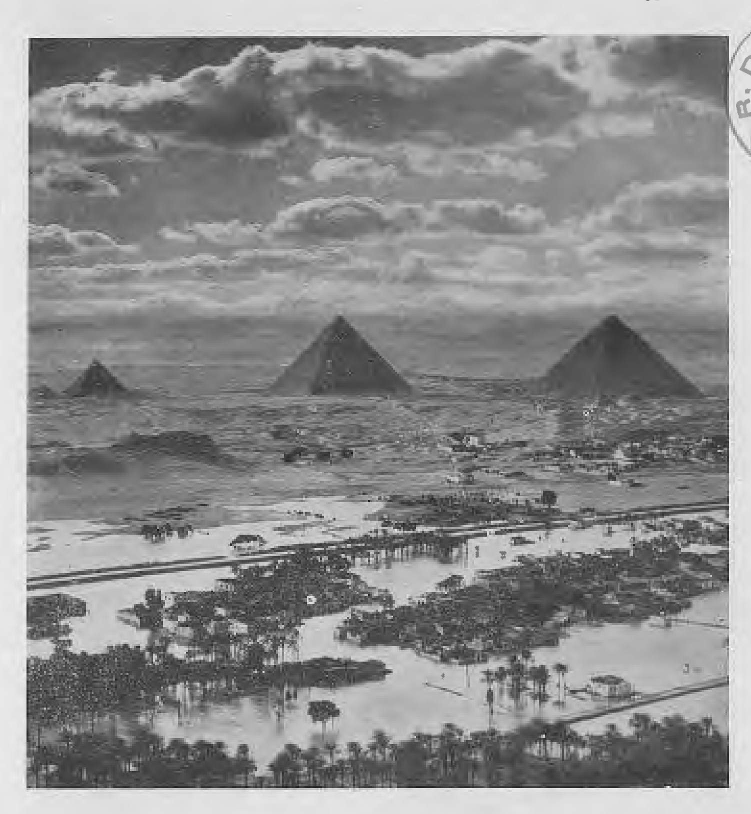
Cette réserve de la vieille génération de savants ne causa guère de tort à la nouvelle science, car les esprits qui se vouèrent à cette étude avaient tout l'élan et toute la force de la jeunesse. C'est avec enthousiasme et sans préjugés que ces savants s'adonnèrent à leur grande tâche. En France, le jeune juriste Emmanuel de Rougé se mit à l'étude de l'égyptien tout par hasard. Il avait l'avantage d'avoir fait, comme étudiant, de l'arabe, et il se donna pour tâche de traduire suivant une méthode rigoureuse les inscriptions hiéroglyphiques. Il fut le premier également à étudier avec autant de sens critique les papyrus hiératiques. Deux autres savants portèrent leurs efforts sur le déchiffrement des papyrus ; ce sont François-Joseph Chabas, un commerçant de Chalon-sur-Saône, et Charles Wycliffe Goodwin, un avocat de Londres. Le lecteur se souviendra avec reconnaissance de ces trois noms : Rougé, Chabas et Goodwin, car ce sont eux qui nous ont révélé le contenu de presque tous les papyrus dont il sera question dans ce livre.

En Allemagne, l'égyptologie trouva un disciple enthousiaste en la personne de Heinrich Brugsch. Alors qu'il n'était encore que lycéen, il réussit à lire avec exactitude l'écriture démotique. Et au cours de sa longue existence, il accomplit d'un esprit perspicace et avec un zèle infatigable une grande œuvre. Ainsi que nous l'avons signalé déjà, Lepsius n'avait contribué que faiblement à l'étude des textes. Il devait cueillir ses lauriers ailleurs.

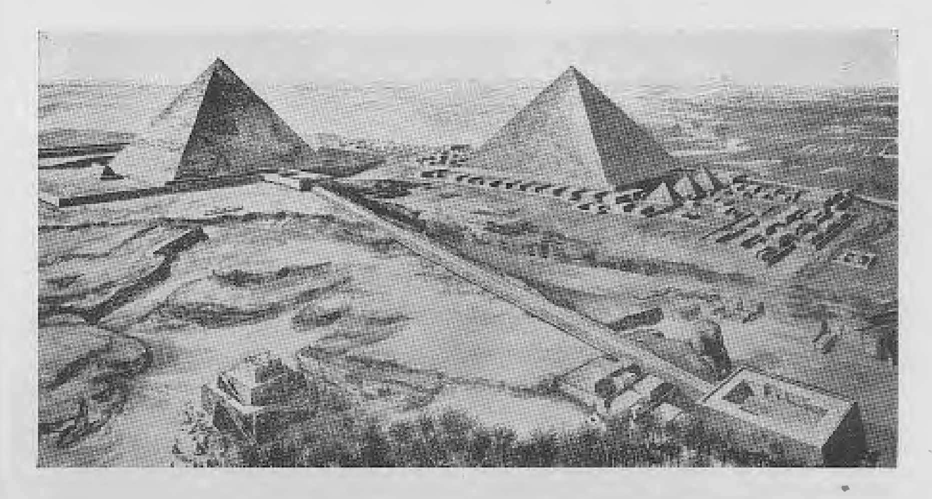
Depuis que l'Égypte ancienne avait éveillé la curiosité du monde savant, l'État prussien s'était aussi intéressé à ce domaine de l'antiquité. Il s'était notamment rendu acquéreur de la grande collection de l'Italien Passalacqua,

laquelle forme le fonds primitif de la collection du musée de Berlin. En 1842, Frédéric-Guillaume IV envoya, sous la direction de Lepsius, une expédition dont la mission était de faire connaître d'une manière scientifique l'ancienne Égypte. Grâce au gouvernement stable de Mohammed Ali, Lepsius et son collaborateur Erbkam purent explorer la vallée du Nil jusque bien avant dans la Nubie. Ils ne se contentèrent pas de dessiner les monuments innombrables qui se présentaient à eux et d'y copier des tableaux et des inscriptions, mais il leur fut donné de mettre au jour des monuments qui, depuis des siècles, étaient enfouis sous le sable. Pour ne citer qu'un seul exemple des heureux résultats de cette entreprise, ces fouilles ont fait surgir aux yeux du monde savant, dans la nécropole de Memphis, l'époque que nous nommons aujourd'hui l'Ancien-Empire (troisième millénaire avant Jésus-Christ) et dont on ne soupçonnait pas l'existence. Lepsius inaugura ainsi la longue série de fouilles que tous les pays ont accomplies depuis lors en Égypte en rivalisant de zèle et qui encore aujourd'hui continuent à étonner par leurs résultats. En fait, Lepsius ne prit plus part à ces fouilles par la suite. Il s'orienta vers des recherches purement scientifiques et il devint le premier historien de l'Égypte. Champollion lui-même n'était guère sorti des limites qu'avaient tracées, en demeurant dans un monde confus de légendes, les auteurs grecs. Grâce à ses travaux, Lepsius put établir avec certitude la longue liste des rois égyptiens suivant un ordre qui s'est toujours trouvé confirmé par la suite.

Le peuple égyptien a connu une longue période de haute culture. Trois mille ans environ se sont écoulés depuis le temps où furent édifiées les pyramides jusqu'à l'époque où l'Égypte devint une province romaine. Nous pouvons mesurer la durée d'une période semblable en constatant que, reportée sur l'histoire de la civilisation occidentale, elle nous ramène bien loin dans la période préhistorique.



a) Gizeh pendant l'inondation.
(Vue aérienne).



b) Gizeh : La pyramide de Khéops, entourée de mastabas, et la pyramide de Mykérinos, avec sa chaussée ascendante et le sphinx.
(Reconstitution).



a) Le roi Khephren.
(IVe dynastie).



b) Le grand Sphinx et la pyramide de Khephren.
(IVe dynastie).

Les Égyptiens eux-mêmes, qui ne possédaient pas de système continu pour compter les années, eurent de la difficulté à s'y retrouver dans ces longs espaces de temps. Ils les divisèrent en « dynasties », périodes au cours desquelles la même maison régnante exerça le pouvoir. C'est exactement comme si l'on divisait notre histoire du moyen-âge en dynasties carolingienne, saxonne, franque et des Hohenstaufen. C'est Manéthon, prêtre qui écrivit une histoire de l'Égypte pour ses souverains grecs, qui numérota les dynasties égyptiennes. Nous avons conservé cette numérotation et c'est ainsi que nous disons que la IVe dynastie a bâti les grandes pyramides, que la XIXe a édifié la grande salle hypostyle de Karnak et que la XXVIe a compté au nombre de ses souverains Psammétique et Amasis. Le procédé est pratique, mais il ne constitue qu'un pis-aller ; nous ne pouvons, à vrai dire, établir qu'une chronologie approximative. Si, par exemple, nous disons que la XIIe dynastie a régné de 2000 à 1790 avant Jésus-Christ et la XIXe de 1350 à 1200 avant Jésus-Christ, notre indication sera approximativement juste, mais ne pourra prétendre à une exactitude absolue. Aussi avons-nous pleinement raison de maintenir la division par dynasties.

Pour des durées plus longues, nous nous contentons de diviser l'histoire égyptienne en grandes périodes que nous appelons « empires » :

L'Ancien-Empire, IVe à VIe dynasties (2720-2270 av. J.-C. ou avant) — époque des pyramides ;

Le Moyen-Empire, XIe à XIIIe dynasties (2100-1700 av. J.-C.) — époque classique de l'Égypte ;

Le Nouvel-Empire, XVIIIe à XXe dynasties (1555-1090 av. J.-C.) — époque de l'Égypte, première puissance mondiale.

Puis vient la longue période de décadence et de la domination étrangère, jusqu'à la conquête de l'Égypte par Alexandre en 332 avant Jésus-Christ.

Nous aussi, nous nous servirons dans ce livre des termes « empires » et « dynasties », car ils parlent mieux que des dates. Signalons encore sur quoi sont basées nos datations approximatives. Elles reposent principalement sur deux dates que l'on peut établir astronomiquement : l'accession au trône de Sésostris III, l'un des souverains de la XIIe dynastie, et celle d'Aménophis Ier, l'un des rois de la XVIIIe. Grâce à ces deux dates définitivement établies, on peut dresser avec plus ou moins de certitude la chronologie de l'histoire d'Égypte, pour autant du moins qu'il s'agit du Moyen et du Nouvel-Empire. Malheureusement, il en va autrement pour l'Ancien-Empire, pour lequel nous ne possédons aucune date astronomique bien définie ; nous risquons ici de nous tromper considérablement suivant que nous allongeons ou raccourcissons la période intermédiaire pratiquement inconnue qui sépare la VIe et la XIe dynastie (1). Nous prions, par conséquent, le lecteur d'admettre les dates qui figurent dans ce livre pour ce qu'elles valent seulement ; nous les indiquons telles qu'elles apparaissent le plus fréquemment dans des ouvrages très répandus. Et, de fait, il n'importe guère pour nous, qui voyons l'Égypte ancienne de si loin, de savoir si un roi est monté sur le trône quelques années ou quelques dizaines d'années plus tôt.

(1) C'est pour cette raison que, dans ce livre, les dates de l'Ancien-Empire sont suivies de l'expression « ou plus tôt ».

CHAPITRE VI

LES DIEUX ET LEUR CULTE

Les Grecs et les Romains considéraient les Égyptiens comme les plus pieux de tous les hommes ; mais, s'ils leur rendaient cet hommage, ils ne se faisaient pas faute cependant de plaisanter parfois aussi sur les dieux bizarres qu'ils adoraient. En fait, la religion égyptienne provoquait sur plus d'un point la raillerie ; ne comportait-elle pas l'adoration de bœufs et de boucs, de chats et de loups, de faucons et de vautours ? Ne considérait-on pas comme dieux jusqu'aux crocodiles et aux serpents ? Ce côté étonnant de la croyance égyptienne nous demeure singulier, mais il ne nous paraît pas ridicule. Nous savons en effet que ce culte des dieux-animaux comportait des idées remontant à une époque très reculée, conceptions que ce peuple si fidèle à toute tradition avait conservées pendant plusieurs milliers d'années. Leurs ancêtres, paysans comme eux, vivaient parmi leur bétail ; les bœufs tiraient leurs charrues, les vaches leur fournissaient le lait. On éprouvait à leur égard un sentiment de reconnaissance et on leur rendait hommage. Quant aux serpents et aux crocodiles, c'est de la crainte qu'ils inspiraient et l'on jugea bon, pour cette raison, de rendre également hommage à ces créatures peu rassurantes. L'idée que les Égyptiens se faisaient de l'univers et des dieux qui le régissent était tout aussi simple. Ainsi, l'on se représentait le ciel comme une vache debout sur la terre, ou sous les traits d'une femme s'arqueboutant au-dessus de Geb, dieu de la terre. On se figurait aussi le ciel bleu comme une mer et, quand le soleil le traversait, c'est sur un bateau splendide, assurément, qu'il devait le faire. C'étaient là des conceptions bien naïves et il importait peu que ces pensées fussent souvent en contradiction les unes avec les autres. Ainsi, l'on pensait aussi qu'un

faucon volait à travers le ciel et que l'œil lumineux de l'oiseau était le soleil. Plus étrange encore est la conception suivant laquelle un grand scarabée roulait devant lui le soleil tout comme le bousier égyptien pousse devant lui sa boule de fumier. Une image plus plaisante montrait le soleil mis au monde chaque matin par la déesse du ciel, sous forme d'un enfant lorsque l'on se représentait la divinité comme une femme, ou d'un veau lorsqu'on la figurait sous les traits d'une vache. Le soir, le soleil, devenu vieux, disparaissait dans le monde inférieur. Ce monde inférieur est le sombre empire où séjournent les morts ; le soleil le parcourt la nuit et il renaît au matin. Les êtres célestes dont nous venons de parler sont également adorés à titre de dieux et ils ont chacun leur nom particulier. La déesse du ciel s'appelle Hathor ou Nout ; le faucon qui plane au ciel est le dieu Horus ; le soleil du matin représenté sous l'aspect d'un scarabée est Khepri, et le soleil du soir parvenu au terme de sa course s'appelle Atoum. Outre ces deux noms, le soleil porte, dans une acception plus générale, le nom de Rê. La lune aussi a son dieu, Thoth, qui est en même temps le dieu de la sagesse ; on le représente sous forme d'un ibis ou avec la tête d'un ibis ; ses adorateurs le vénéraient aussi sous les traits d'un babouin pensif. Cependant, ces grands dieux du ciel et de la terre étaient trop éloignés des hommes pour prendre part au sort heureux ou malheureux de ceux-ci. On s'adressait donc plus volontiers aux petites divinités dont la terre était toute peuplée et que l'on se plaisait, ainsi que nous l'avons dit, à se figurer sous forme animale. De tels dieux existaient partout dans le voisinage des hommes et aucun village ni aucune ville n'en manquait assurément. Certains d'entre eux s'étaient montrés particulièrement secourables à l'occasion de grandes détresses, tandis que d'autres avaient la réputation de frapper d'une manière terrible les ennemis et les criminels. La renommée de tels dieux franchit les limites de

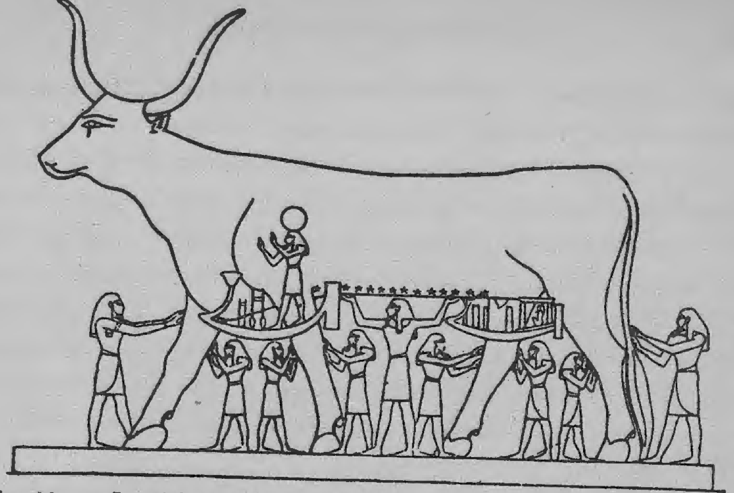


Fig. 10. — Le ciel sous les traits d'une vache, soutenue par Shou et d'autres dieux. Sous son ventre, les étoiles et les barques solaires.

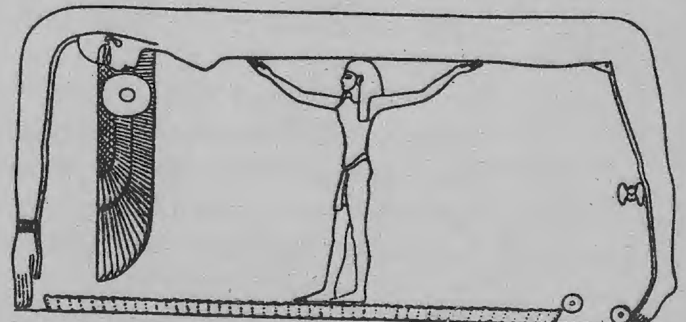


Fig. 11. — Le ciel sous l'apparence d'une femme, portée par Shou, avec le soleil représenté sous forme de disque ou de scarabée.

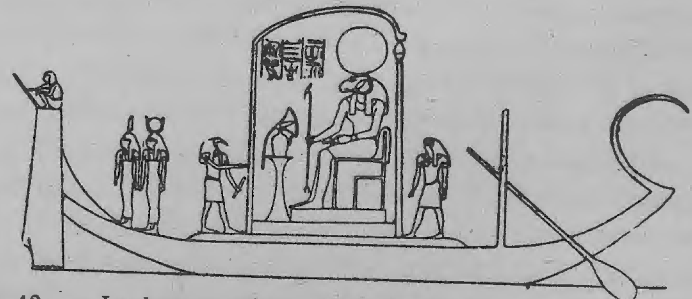
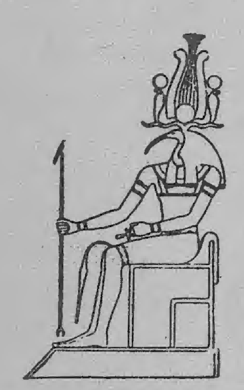


Fig. 12. — La barque solaire, siège du gouvernement de l'univers. Devant le dieu, assis sur un trône dans une chapelle, se tient Thoth en sa qualité de vizir, qui lui fait un discours. Le dieu a une tête de bélier, comme c'est le cas au cours de son voyage nocturne à travers l'autre monde.

leur propre patrie ; ils devinrent avec le temps des grands dieux adorés dans le pays tout entier.

Ces croyances simples des temps primitifs se sont développées en une religion qui fut celle à laquelle les Égyptiens se rattachèrent au temps de leur plus haute culture. Ils avaient, en effet, conservé fidèlement l'héritage de leurs ancêtres et ils ne se demandaient certes pas longtemps si tout cela convenait encore à leur manière de voir plus avancée ; une fois seulement, — nous le verrons au chapitre XX —, on essaya sérieusement de réformer l'ancienne croyance.


Fig. 13. — Thoth.

Les dieux étaient légion ; dans chaque ville, on adorait, outre un grand dieu, toutes sortes de petites divinités que l'on se figurait volontiers comme la famille du grand dieu. D'autres fois, on pensait qu'une grande ville devait posséder neuf dieux que l'on nommait l'Ennéade ; cette conception est due au fait que la ville très sainte d'Héliopolis en comptait réellement autant.

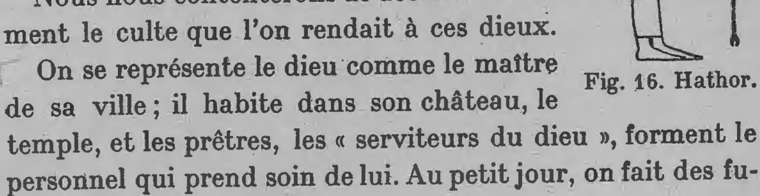
Les dieux de la période historique dont il est question ici n'ont plus que rarement l'apparence purement animale qu'ils revêtaient dans les temps primitifs. Le dieu Sobek n'est plus un crocodile et la déesse Bastet n'est plus un chat. On continue néanmoins à les considérer comme des animaux sacrés dans les temples, et à leur mort on les enterre dans le plus grand apparat. Cependant on s'imagine le dieu lui-même déjà comme un être humain, dont seule la tête rappelle encore l'ancienne nature animale. Ainsi Sobek a la tête d'un crocodile, la joyeuse Bastet celle d'un chat ; quant à Thoth, dieu de la sagesse et de la lune, il doit s'accommoder du long cou et du bec recourbé de l'ibis. Les grands dieux célestes étaient figurés de la même manière : la déesse

du ciel, Hathor, porte la tête de la vache céleste ou pour le moins ses cornes ; le dieu du soleil, Horus, porte celle d'un faucon, car on n'a pas oublié l'ancienne représentation où on le voit planer au ciel sous forme d'un faucon étincelant. Cependant certains dieux ne sont pas représentés avec une tête animale et l'on peut bien admettre que l'origine de telles divinités ne remonte pas aux temps primitifs. Le grand dieu Amon de Thèbes, par exemple, qui devint sous le Nouvel-Empire le dieu suprême, a un aspect purement humain.


Fig. 14. — Sobek. Fig. 15. Bastet.

Il en est de même pour le couple divin pour qui les Égyptiens avaient une prédilection toute particulière, Isis et Osiris, dont nous raconterons l'histoire au chapitre suivant. Pour ceux que cela intéresse, une étude plus poussée de ces différents dieux se trouve dans notre ouvrage « La Religion des Egyptiens » (1).

Nous nous contenterons de décrire brièvement le culte que l'on rendait à ces dieux.


Fig. 16. Hathor.

On se représente le dieu comme le maître de sa ville ; il habite dans son château, le temple, et les prêtres, les « serviteurs du dieu », forment le personnel qui prend soin de lui. Au petit jour, on fait des fu-

(1) Traduction française par H. Wild, un vol. in-8, Payot Paris, 1937.

migations devant lui et on le réveille. Le prêtre officiant ouvre la chapelle dans laquelle l'image du dieu repose. Il asperge d'eau la statue, l'oint et la farde, la revêt de bandelettes neuves de lin blanc ou de couleur. Tout cela s'accomplit solennellement et posément durant que le prêtre récite inlassablement d'anciennes formules. Pour finir, le dieu reçoit des aliments solides et liquides ; on dépose sur sa table d'offrandes des pains, des oies, des cuisses de bœufs et des fleurs,

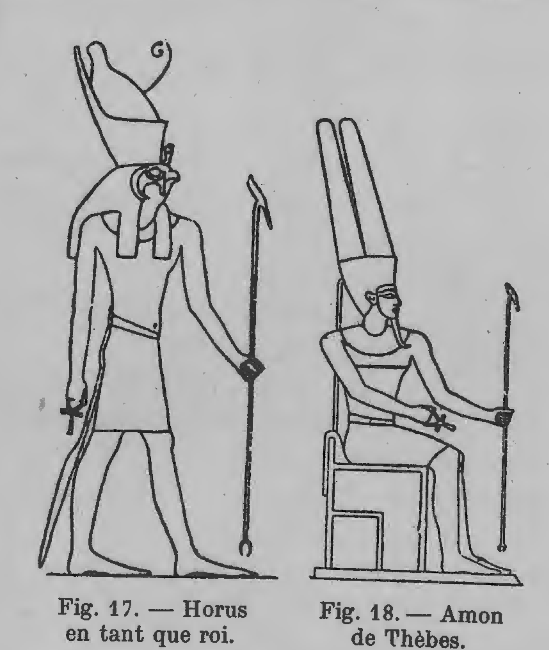


Fig. 17. — Horus en tant que roi.

Fig. 18. — Amon de Thèbes.

sans oublier le vin et l'eau. Quand le dieu « s'est rassasié » de ces aliments, les prêtres peuvent sans doute en disposer. Ainsi se déroule chaque jour dans le temple le culte ordinaire. Mais il existe aussi des jours de fête où l'on sort le dieu du temple au cours d'une solennelle procession. On le transporte, à cette occasion, dans une chapelle portative ayant la forme d'une barque, car un Égyptien ne peut se figurer un voyage autrement que sur

le Nil. Hors du temple, le dieu reçoit une offrande plus riche en quelque endroit sacré, cérémonie à laquelle prennent part non plus seulement les prêtres, mais le peuple. La foule a le privilège alors de voir la statue divine, qui, autrement, demeure cachée dans le temple. A l'occa-

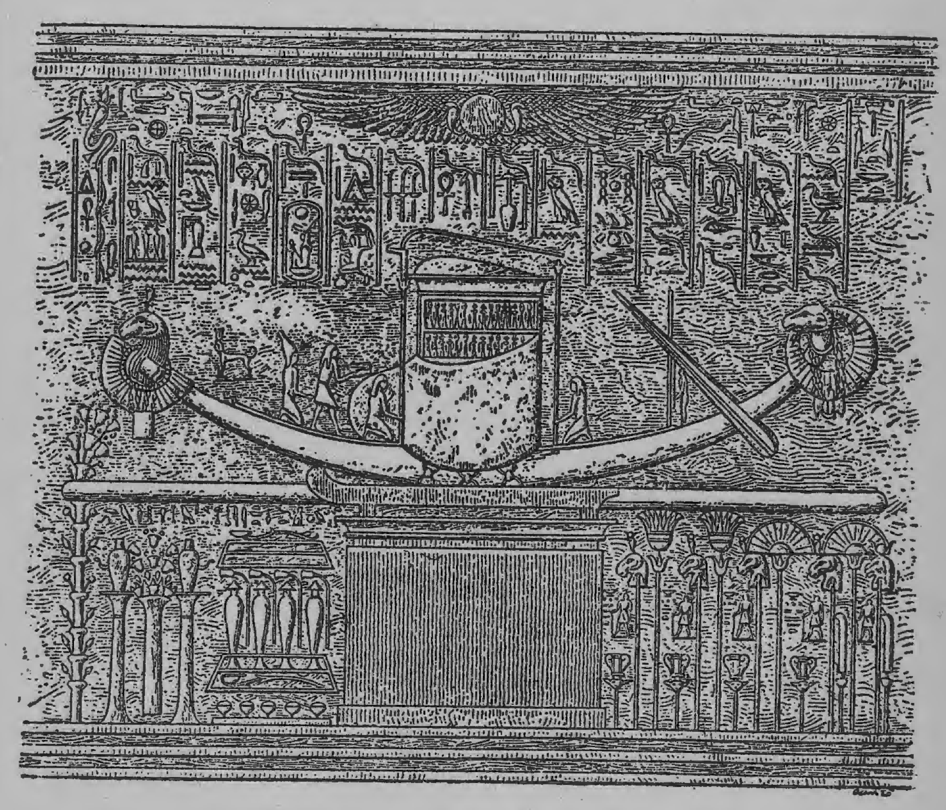


Fig. 19. — Barque de procession.

sion d'autres grandes fêtes, il arrive que le dieu se rende en bateau dans une autre ville, où habite une divinité avec laquelle il entretient des relations d'amitié. Il lui rend visite, et le peuple le reçoit ici également avec des cris de jubilation et l'honore en lui faisant des offrandes.

C'est de cette manière que se déroulait sans doute le

culte aux temps anciens ; les temples aussi étaient alors des édifices relativement simples. Plus tard, dans la période si florissante du Nouvel-Empire, les rois rivalisèrent de zèle pour agrandir les temples et en faire des monuments gigantesques ; dans le culte aussi s'étala le plus grand faste. Les prêtres ne sont plus les simples serviteurs de leurs dieux ; dans les grands temples, le clergé est constitué de personnages de la plus haute considération et l'un d'entre eux parvient même à monter sur le trône. Et pourtant, nous aurions tort de nous représenter la religion qui, au Nouvel-Empire, revêtit un caractère si somptueux et si brillant, comme une religion superficielle et sécularisée. Car c'est précisément de cette époque que nous sont parvenus des prières et des hymnes qui, par l'esprit de piété simple qui les anime, nous révèlent combien l'homme du peuple était attaché à son dieu et avait confiance en lui tout en le craignant. Ainsi nous lisons quelque part : « Amon-Rê, je t'aime, je t'ai enfermé en mon cœur et je ne m'abandonne pas au souci qui est dans mon cœur, car ce qu'Amon a ordonné prospère. » Et un pauvre homme, qui comparaît tout seul devant le tribunal et qui n'a ni or ni argent pour suborner les scribes, sait qu'il a un soutien divin en la personne d'Amon : « Il sera le vizir et il fera que j'obtienne justice. » — Si un homme s'est rendu coupable, le dieu le punit de maladie, mais s'il se repent, le dieu le secourt de nouveau : « Le serviteur est-il prêt à commettre un péché, le maître est aussi prêt à être indulgent ». — Un jour qu'un « homme ignorant et insensé, qui ne savait pas ce qui est bien et ce qui est mal », s'était rendu coupable à l'égard de la déesse de sa ville, elle le punit de maladie « jour et nuit ». Mais il promit solennellement de proclamer devant tout le peuple sa puissance ; elle tourna alors vers lui sa faveur et elle lui fit oublier sa maladie.

Comme nous l'avons dit, ce sont là des signes de piété de gens qui vivaient sous le Nouvel-Empire, mais nous commettrions sans doute une erreur en pensant que ce sentiment religieux ne se rencontre qu'à cette époque tardive.

Assurément, les Égyptiens de temps plus reculés éprouvaient à l'égard de leurs dieux les mêmes sentiments, mais le hasard ne nous a pas conservé leurs prières.

CHAPITRE VII

LÉGENDES DIVINES

Les dieux dont nous avons parlé ici nous paraissent peut-être plus prosaïques que ceux d'autres peuples, mais ce n'est là aussi qu'une apparence ; nous savons bien peu de chose, en effet, de toutes les légendes dont l'imagination du peuple les avait ornés autrefois.

Voici tout d'abord une légende concernant la formation du monde. — A l'origine, le monde avait le même aspect que celui qu'offre encore aujourd'hui l'Égypte au moment de l'inondation : une grande nappe d'eau grise, l'eau primordiale, la recouvrait. Les flots s'étant écoulés peu à peu, comme cela se passe encore annuellement de nos jours, une éminence était apparue. C'est cette place que les Égyptiens nommaient « la magnifique colline des temps primordiaux » et que l'on montrait comme un lieu sacré en différents endroits. Dans le limon de cette colline se tenaient huit créatures qui convenaient bien à ce monde humide : grenouilles et serpents. Là se trouvait aussi un œuf, duquel sortit une oie, « le grand piailleur », qui se mit à survoler le ciel ; c'était Rê, le dieu du soleil. Alors prit fin l'obscurité qui jusque-là s'étendait sur la terre ; l'apparition de Rê marqua le commencement de la lumière et de la vie. C'est de lui que tous les dieux et tous les êtres vivants sont nés. Tout est sorti de lui. A vrai dire, celui à qui le monde devait tout eut encore à soutenir bien des luttes. Chaque jour, le dragon des nuages Apophis le guette lorsqu'il parcourt le ciel sur sa barque, et les dieux qui l'accompagnent doivent toujours à nouveau combattre ce monstre. Pour comble de malheur, les dieux et les hommes se soulevèrent un jour contre Rê, et, s'il sortit vainqueur de ce combat, il ne le dut qu'à son œil, « l'œil du soleil », qui consuma les enne-

mis. Cet œil du soleil était, au fond, le soleil lui-même, mais d'autres divinités comme la déesse du ciel Hathor et la déesse-lionne Tefnet portaient la même épithète. Cet œil du soleil n'était cependant pas toujours une servante fidèle de son maître et Rê avait de la peine à la maîtriser.

LÉGENDES DE L'ŒIL DU SOLEIL

Un jour, alors que Rê était déjà vieux, les hommes complotèrent contre lui. Il fit appeler les dieux à son palais et leur demanda conseil. Ils estimèrent qu'il lui suffirait de braquer sur eux « son œil ». Mais les hommes s'étant enfuis de peur dans le désert, il parut préférable aux dieux qu'il envoyât « l'œil » lui-même contre les hommes. C'est ce qu'il fit. « L'œil » descendit sur terre sous l'aspect de la déesse Hathor et fut pris d'une rage sanguinaire contre les hommes. Quand la déesse retourna auprès de son maître, elle se vanta de son exploit, mais Rê craignit qu'elle exterminât tout le genre humain le lendemain. Il imagina une ruse. Il fit brasser sept mille cruches de bière à laquelle il fit mélanger une couleur rouge, de manière que la bière eût l'aspect du sang. Le lendemain, Rê fit répandre cette bière à l'endroit où Hathor voulait tuer les hommes ; il y en avait une hauteur de quatre palmes. Le matin venu, la déesse sortit ; son visage se réfléchit joliment dans la bière. Elle en but, y prit goût, se grisa, et ne trouva pas les hommes. Ainsi, le dieu avait épargné la race humaine.

Une autre fois, l'« œil du soleil » avait quitté son maître et s'était enfui. Il s'était arrêté dans le désert de Nubie et avait pris la forme de la terrible déesse-lionne Tefnet. Toute joie avait disparu de l'Égypte avec lui, car l' « œil du soleil » était en même temps la joyeuse Hathor et la gaie Bastet. Rê qui, en vérité, avait besoin de la déesse pour l'aider à se défendre contre ses ennemis, lui envoya un messager, en la personne de son scribe, Thoth, le sage

dieu de la lune. Celui-ci prit l'apparence sous laquelle on avait aussi coutume de l'adorer, celle d'un singe. Il rappela à la raison la déesse en furie en lui exposant combien elle avait été heureuse autrefois en Égypte, où on l'adorait en tout lieu. Et malgré la rage de la lionne, qui le menaçait de mort, il parvint à émouvoir son cœur. Elle se mit à pleurer et retourna avec lui en Égypte. A Philae, limite méridionale de l'Égypte, elle rafraîchit son ardeur dans les eaux de la cataracte et redevint une belle déesse. Dans toutes les villes où elle fit halte au cours de son voyage, on l'adora de nouveau comme une joyeuse déesse : à Dendéra en tant que Hathor, à Bubastis en tant que Bastet.

La légende d'Isis et d'Osiris

Ces légendes pâlissent devant la belle histoire d'Osiris et de sa fidèle épouse Isis. Cette légende fut de tout temps celle que préférait le peuple égyptien, dont elle influença en outre la manière de penser et de sentir. Sans cesse on y faisait allusion ; mais du fait même qu'elle était connue de tous, on n'estimait pas nécessaire d'en faire le récit *in extenso*. Ce n'est que par l'écrivain grec Plutarque que nous la connaissons intégralement.

Voici à peu près comme on racontait la légende osirienne sous sa forme ancienne : Le dieu de la terre, Geb, et la déesse du ciel, Nout, avaient deux fils, Osiris et Seth, et deux filles, Isis et Nephthys. Isis devint la femme d'Osiris et Nephthys celle de Seth. Osiris reçut en héritage, de son père, la terre, et il la gouverna en roi excellent. Il enseigna à ses sujets l'agriculture et mit fin à leurs combats. Il fut néanmoins en même temps un grand conquérant. Il régnait également sur les dieux, qui tous l'aimaient. Mais cet état de félicité fut troublé, car son propre frère Seth nourrit à son égard des sentiments de jalousie. Celui-ci cherchait à le faire mourir. Pendant longtemps, il ne put rien

contre lui, car Isis protégeait son époux. Seth imagina alors une ruse : il construisit, comme le raconte Plutarque, un superbe coffre ayant exactement la longueur du corps


Fig. 20. — Osiris.


Fig. 21. — Isis portant sur sa tête l'hiéroglyphe de son nom.

d'Osiris. Au cours d'un festin, il promit en plaisantant de donner le coffre à celui qui, en s'y couchant, le remplirait exactement. Osiris s'y étendit et, au même instant, les compagnons de Seth accoururent et fermèrent le couvercle. Puis ils jetèrent le coffre dans l'eau. Isis se trouva seule et abandonnée, ignorant même où se trouvait le cadavre de son époux. Elle le chercha infatigablement en parcourant tout le pays. Lorsqu'elle l'eut enfin retrouvé, elle s'assit avec sa sœur Nephthys auprès de lui et se lamenta en ces termes : « Viens dans ta maison, beau jeune homme, afin que tu me voies ; ne suis-je pas ta sœur que tu as aimée ? Ne me quitte pas. Je ne te vois pas et pourtant mon cœur soupire ardemment après toi et mes yeux te désirent ; viens auprès de ta sœur, viens auprès de ta femme, toi dont le cœur ne bat plus. Les dieux et les hommes tournent leur visage vers


Fig. 22. — Seth.

toi et te pleurent. Je t'appelle et te pleure si haut qu'on l'entend au ciel, mais tu n'entends pas ma voix, et pourtant je suis ta sœur que tu as aimée sur terre. Tu n'en as point aimée d'autre que moi. » Rê entendit cette plainte au ciel ; il envoya sur terre, auprès d'Isis, son fils Anubis. Celui-ci enterra Osiris ; il réajusta le corps du défunt tombé en décomposition ou, suivant une autre version, découpé en morceaux par Seth, et il l'enveloppa de bandelettes comme les Égyptiens le firent par la suite pour leurs momies.

Isis parvint, en éventant Osiris au moyen de ses ailes, à le faire revivre : il se remit à respirer et à se mouvoir ; mais, s'il ne put continuer à vivre sur terre comme il l'avait fait jusque-là, il put cependant commencer une nouvelle vie dans le royaume des morts du monde inférieur. De souverain des vivants, reconnu juste par tous les dieux, il devint le souverain des morts. Mais même sur terre devait triompher la cause d'Osiris : Isis lui donna un fils posthume, Horus, dont la mission fut de venger son père. Par crainte de Seth, Isis éleva son enfant dans les marais du Delta et, lorsqu'il fut devenu grand, il combattit le meurtrier de son père. Ce fut une lutte terrible ; les deux dieux furent blessés ; Horus perdit son œil. Mais le sage dieu Thoth les guérit. Seth fut vaincu dans le combat et Isis conduisit son fils dans la salle de Geb, son grand-père, où les dieux le saluèrent joyeusement : « Sois le bienvenu, toi, le fils d'Osiris, toi, courageux, triomphant ; toi, l'héritier d'Osiris et le fils d'Isis. » Mais Seth ne se tint pas pour vaincu ; il mit en doute qu'Horus fût un fils légitime d'Osiris, puisqu'il n'était né qu'après la mort d'Osiris. Les dieux siégèrent dans la grande salle et rejetèrent l'accusation. Ainsi Horus fut reconnu comme le souverain légitime du monde et c'est en qualité de ses successeurs que tous les rois d'Égypte occupent son trône. Tout comme le bien l'emporte ici sur le mal, il continuera à en avoir raison, pour peu que les hommes soient aussi bons qu'Osiris et aussi fidèles qu'Isis.



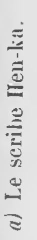
c) Groupe familial.





b) Meten. (Ancien-Empire).





a) Le scribe Hen-ka.



Fausse-porte de la chambre d'offrandes de Ma-nefer.
(Fin de l'Ancien-Empire).

C'est là l'enseignement que les Égyptiens tirèrent de cette légende et quiconque espérait se justifier un jour, une fois mort, devant le tribunal du souverain des morts, Osiris, devait lui-même, durant sa vie, avoir été aussi pur et bon qu'Osiris.

Tout cela était beau et sacré et tenait au cœur du commun des mortels, et l'on ne soupçonnerait pas que le peuple, de bonne heure, eût raconté une partie de la légende sous forme de farce. C'est pourtant ce qui arriva.

Le procès de Seth contre Horus

Cette histoire raconte les phases du procès d'Horus et de Seth et le jugement des dieux devant qui ils comparaissent. L'auteur s'est plu à l'orner de toutes sortes de traits satiriques et à représenter les dieux comme des hommes, avec toutes les faiblesses de ceux-ci. Dans ce procès, les dieux siègent depuis quatre-vingts ans déjà. Cependant, ils ne sont pas encore parvenus à trancher le débat, bien qu'ils eussent consulté d'autres dieux. Cela n'a rien d'étonnant, car la question de savoir si Horus est réellement le fils d'Osiris n'est pas facile à résoudre. Circonstance plus fâcheuse encore, le président du tribunal, le dieu du soleil, Rê-Hor-akhti (Hor-akhti signifie « Horus qui demeure à l'horizon »), n'est pas du tout impartial. Il favorise Seth, car c'est ce dieu qui lui prête assistance contre les ennemis qui menacent la barque solaire. Les deux parties n'apparaissent pas non plus sous un jour très reluisant. Seth est un personnage brutal et vulgaire, qui n'hésite pas à proposer au tribunal qu'on les laisse sortir, lui et Horus, et il déclare qu'il lui ferait bien son affaire. Une autre fois, il va jusqu'à menacer le tribunal de prendre sa grande arme et d'abattre chaque jour l'un des dieux. Quant au jeune

Horus, on ne trouve rien à lui reprocher ; par contre, sa mère Isis sait inventer toutes sortes de ruses. Le procès est favorable tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et, à un certain moment, il est si avancé que Rê, le président, se jette à terre, de dépit. Il reste étendu tout un jour dans sa tente, triste et solitaire, jusqu'au moment où sa fille Hathor lui rend sa bonne humeur en faisant une plaisanterie vulgaire. — Une autre fois, Seth jure qu'il ne reviendra plus au tribunal tant qu'Isis y sera. Rê-Hor·akhti ne manque pas d'accéder au désir de son protégé ; il transporte le tribunal sur une île, et interdit au passeur de l'endroit de transporter sur l'autre rive aucune femme qui ressemble à Isis. Cependant, Isis n'est pas à court de stratagèmes ; elle se change en vieille femme et raconte au passeur qui ne veut la prendre sur sa barque une histoire touchante : son petit garçon garde le bétail dans l'île et il n'a rien eu à manger depuis cinq jours. Le passeur hésite, mais tous ses scrupules disparaissent lorsqu'Isis lui fait cadeau d'un petit anneau d'or. Sur l'autre rive, où les dieux sont précisément en train de prendre leur repas dans la tente, Isis se change en une jolie jeune fille qui se promène sous les arbres. Mais Seth l'épie ; il quitte le repas sans être remarqué, s'en va vers elle et lui dit : « Me voici, jolie jeune fille ! » Elle lui répondit : « Mon grand seigneur, je suis la femme d'un bouvier et j'ai mis au monde pour lui un fils, mais mon époux est mort et le garçon garde maintenant le troupeau de son père. Un étranger est venu, qui s'est installé dans mon enclos, et il a dit à mon fils : « Je te battrai et je t'enlèverai les bestiaux de ton père. » C'est ainsi qu'il parla. Et je voudrais maintenant que tu deviennes mon soutien. » Seth lui dit alors : « Donnera-t-on le bétail à un étranger tant qu'il existera un fils de l'homme ? » Isis prit la forme d'un oiseau et s'envola sur un arbre, d'où elle cria : « Honte à toi ! Tu as prononcé ta propre condamnation. » Seth l'avait fait d'une manière d'autant plus formelle que les

mots « fonction » et « bétail » sont homonymes en égyptien. Il avait donc réellement affirmé que la fonction d'Osiris ne devait appartenir qu'au fils de celui-ci. Seth s'en alla tout honteux auprès de Rê-Hor·akhti et il lui annonça avec force lamentations que la méchante femme était revenue. Il lui raconta son aventure et Rê lui-même dut admettre que Seth s'était jugé lui-même.

Cependant, cet épisode n'amène pas le dénouement du procès, dont les péripéties se succèdent encore longtemps. Ainsi Seth demande un jour qu'Horus et lui soient priés de naviguer sur des embarcations de pierre. Horus est prudent et se construit lui-même une barque de bois qu'il enduit de chaux. Mais le stupide Seth se taille véritablement un bateau dans un éperon rocheux. Son embarcation, bien entendu, coule aussitôt, mais la chose ne profite pas à Horus, car Seth se change en hippopotame et endommage la barque d'Horus.

Enfin le procès se termine grâce à une solution à laquelle on n'avait pas songé jusque-là : Thoth, dieu de la sagesse, propose en effet qu'on écrive à Osiris, qui, depuis sa mort, règne sur les défunts dans le monde inférieur. La proposition est acceptée et la réponse que donne le dieu est des plus énergiques. Après quelques paroles ironiques, il leur rappelle simplement qu'il a près de lui, dans le monde inférieur, des messagers de la mort qui vont chercher les hommes et ne craignent pas non plus les dieux et les déesses. S'il les lâche, ils chercheront tous ceux qui font le mal, et ajoute-t-il, ceux-ci doivent séjourner avec moi dans le monde inférieur. Cette menace ne manque pas de produire son effet et tous les dieux déclarent alors à l'unanimité que seul Horus a droit à la dignité de son père.

Cette belle histoire montre que l'on n'entourait pas les dieux d'un respect excessif. Elle n'est au fond qu'une satire des tribunaux égyptiens, car, bien qu'on y parlât constamment de vérité et de justice, les choses devaient s'y passer

souvent de façon douteuse. Cependant, les gens qui prenaient plaisir à ces plaisanteries étaient certainement de fidèles serviteurs de leurs dieux. Et leur piété n'en était pas plus atteinte que les sentiments profonds des Grecs n'étaient froissés par les récits joyeux et équivoques que l'on faisait sur le compte des dieux de l'Olympe.

CHAPITRE VIII

LES MORTS ET LEURS TOMBEAUX

Est-il question de l'Égypte ancienne, toujours la pensée est ramenée vers les tombeaux, vers leur décoration, leurs inscriptions et tout ce qu'en dehors de cela ils peuvent encore contenir. D'ailleurs les monuments les plus imposants que nous aient laissés les Égyptiens, les pyramides, sont des tombeaux. Que de merveilles architecturales, parmi les grandes tombes rupestres et parmi les temples funéraires, n'ont-ils pas conçues ! Pendant des milliers d'années, ils ont voué à leurs disparus une sollicitude que n'ont jamais égalée les autres peuples de l'antiquité. Des conceptions très simples sont à l'origine de ce dévouement pour les morts, conceptions qui se retrouvent avec beaucoup d'analogie chez d'autres peuples. L'âme de l'homme,

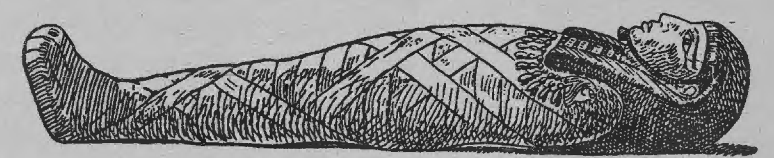


Fig. 23. — Momie du Moyen-Empire.

si elle abandonnait celui-ci au moment de sa mort, pouvait néanmoins retourner auprès du cadavre à condition qu'il fût conservé intact. C'était donc le devoir le plus sacré des survivants que de préserver de la destruction le corps du défunt. Aussi ne suffisait-il pas d'ensevelir les morts dans une fosse. Il était préférable d'élever une masse de pierres sur la tombe, précaution qui rendait toute destruction du cadavre impossible. Mais le cadavre lui-même devait être garanti de la décomposition, et on avait recours pour cela à toutes sortes de procédés d'embaumement. On l'enveloppait ensuite de longues bandelettes de toile, ce qui

lui donnait la forme curieuse que nous appelons « momie ». Ce procédé réussit : les cadavres résistèrent aux siècles, et, aujourd'hui encore, nous pouvons, à notre étonnement, voir les grands rois du Nouvel-Empire (cf. p. 290).

Enfin, dans la tombe, la momie était protégée par une caisse de bois que l'on plaçait, si on en avait les moyens, dans un sarcophage de pierre très dure. Ainsi le mort pouvait séjourner pour toujours dans sa tombe, « sa maison d'éternité », comme l'appelait l'Égyptien. Dans cette maison, le défunt devait assurément prendre plaisir aussi à toutes les images et à toutes les inscriptions lui rappelant le souvenir de sa vie passée. Mais le mort avait besoin aussi de nourriture, et c'était le devoir des survivants de la lui assurer. On lui apporte régulièrement des aliments solides et liquides ; il apparaît alors — sans être vu, bien entendu — et se régale des bonnes choses que sa famille lui a apportées.

Cependant, l'âme ne demeure pas toujours dans la tombe. Elle veut jouir aussi de l'éclat du soleil, et, comme on se la représente sous l'aspect d'un oiseau, on admet volontiers qu'elle se tient, parmi les oiseaux, sur les arbres que le défunt a plantés lui-même autrefois. Mais la patrie véritable des trépassés ne reçoit malheureusement pas la lumière du soleil, car c'est un monde de ténèbres. De même que le soleil descend chaque soir, au couchant, dans le monde inférieur, on se figure que les morts y descendent également ; ils habitent le triste et sombre royaume de l' « Occident » et ce n'est que lorsque la barque solaire passe auprès d'eux pendant la nuit qu'ils ont leur part de lumière et de joie. Dans ce monde inférieur règne Osiris, le dieu qui fut lui-même arraché autrefois à la vie. Il gouverne là certainement comme il le faisait lorsqu'il était vivant, et tout ce qui est mal lui est en horreur. Aussi ses sujets doivent-ils être sans péchés. Nombreux sont les péchés qu'un Égyptien doit n'avoir point commis s'il

veut trouver grâce devant Osiris, et outre les grands péchés que tous les peuples considèrent comme des crimes existent toutes sortes de petites fautes. Le mort doit pouvoir assurer qu'il n'a faussé ni poids ni mesures, qu'il n'a pas proféré d'injures ni prononcé de calomnies, qu'il n'a point menti ni commis d'indiscrétion. Il ne s'est point rongé le cœur, c'est-à-dire qu'il ne s'est pas abandonné à de vains regrets. Mais cette déclaration ne suffit pas ; dans la salle d'Osiris se dresse une grande balance sur laquelle le cœur de l'homme est pesé par Anubis et Horus. Lorsque Thoth, en qualité de scribe, a constaté que le mort est sans péchés, celui-ci est un « justifié » et il reste auprès d'Osiris. Ceux qui sont reconnus coupables sont certainement punis d'une manière



Fig. 24. — L'âme sous l'aspect d'un oiseau.

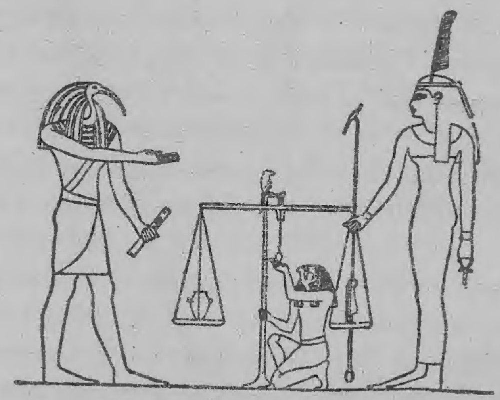


Fig. 25. — La balance dans le royaume des morts.

ou d'une autre par les quarante-deux juges, aux noms terribles comme « Dévoreur-d'entrailles », Mangeur-d'ombres » ou « Briseurs-d'os ».

A ces conceptions simples de la vie d'outre-tombe sont venues se mêler par la suite d'autres idées qui ne s'accordent

pas avec elles. Ainsi, les rois et les nobles étaient choqués à l'idée qu'eux aussi, ayant occupé un rang si élevé dans la vie, dussent continuer après la mort, à vivre dans les ténèbres du monde inférieur. Ils se demandaient s'il n'existait pas peut-être un meilleur royaume des morts dans le ciel. Cette croyance se répandit ensuite peu à peu parmi le peuple. On se représente les morts comme des étoiles : ils se tiennent assis, la nuit, près de leurs lampes ; on s'imagine encore un autre séjour des morts dans le ciel : des champs magnifiques, où l'eau ne fait pas défaut et où l'orge atteint sept coudées de haut. Là encore règne Osiris, et en sa qualité de roi, il répartit les travaux des champs entre ses sujets. — Cependant, Osiris n'est pas seulement le souverain des morts, mais il est le prototype de chaque mort en particulier. Osiris n'est-il pas mort et néanmoins ressuscité ? C'est pourquoi l'on dit de chaque mort : « Aussi vrai qu'Osiris est vivant, il vivra lui aussi ; aussi vrai qu'Osiris n'est pas mort, lui non plus ne mourra pas. » On en arrive ainsi à considérer le mort tout à fait comme un second Osiris et l'on se met, à une époque ancienne déjà, à faire précéder le nom de personnes défuntes de l'épithète « Osiris ». On dira ainsi par exemple pour un homme « Osiris Djehouti-mosé » et pour une femme « Osiris Nefrou-rê ».

A tout cela vient s'ajouter encore la croyance suivant laquelle on peut adoucir le sort du défunt au moyen de formules magiques, car les dangers qui le menacent dans l'au-delà sont nombreux. Ainsi, il peut lui arriver, pour ne citer qu'un exemple, de ne plus savoir son propre nom. Autre chose peut lui être pour le moins désagréable ; lorsqu'Osiris assigne à ses sujets, sans faire de distinctions, leur part du labourage, cette perspective n'a certes rien d'agréable pour un homme qui fut de son vivant haut fonctionnaire. C'est alors qu'on a recours à la magie. On place dans le tombeau des figurines mummiformes — nous

les nommons « oushebti » — tenant des outils aratoires et portant l'inscription : « O toi, oushebti ! Quand je sera appelé et dénombré pour accomplir toutes sortes de travaux qui se font dans le monde inférieur, pour faire pousser les champs et pour irriguer les rives, dis : Me voici ! » La figurine se présentera alors à la place du mort et accomplira pour lui les travaux grossiers.

Le lien mystérieux qui unit les vivants aux morts peut aussi offrir un côté inquiétant. Ce n'est pas sans raison que la mère supplie le dieu du soleil, qui voit tout, de surveiller les morts qui abandonnent leurs tombes, car ils pourraient s'introduire secrètement auprès de son nourrisson et le rendre malade. Déjà elle soupçonne qu'une femme morte est entrée dans sa maison et elle s'adresse au spectre en ces mots : « Es-tu venue pour embrasser cet enfant ? Je ne te permets pas de l'embrasser. Es-tu venue pour apaiser cet enfant ? Je ne te permets pas de l'apaiser. Es-tu venue pour l'emporter ? Je ne te permets pas de l'emporter. » Et la morte ne touche pas à l'enfant. Peut-être un membre de la famille même garde-t-il dans la tombe quelque rancune ; il est capable de s'abandonner à son ressentiment en frappant les survivants de misère et de maladie.



Fig. 26. Oushebti.

Des lettres déposées dans la tombe afin d'apaiser le parent irrité témoignent à quel point cette croyance était répandue. Pour être sûr que le mort lira le message, on l'écrit de préférence sur le récipient dans lequel on lui présente sa nourriture. Un autre procédé plus charmant fut employé vers l'an 1300 avant Jésus-Christ par un haut fonctionnaire qui envoya un message à son épouse défunte. Il plaça dans la tombe de celle-ci une figurine de bois

représentant une servante, après lui avoir fixé, comme à une messagère, le petit rouleau de papyrus contenant sa plainte.

Trois ans s'étaient écoulés depuis la mort de sa femme sans qu'il pût maîtriser son chagrin. Il se demanda si ce n'était pas peut-être sa femme qui lui en voulait, car il avait été obligé de la quitter au cours de sa dernière maladie : Il lui écrit dans ces termes :

« A l'esprit excellent Ankh-iri.

« Quel mal ai-je donc commis à ton égard pour que je sois tombé en l'état où je suis ? Que fais-je donc contre toi pour que tu portes ta main sur moi, alors que je ne fais aucun mal contre toi ? Depuis que je suis devenu ton époux jusqu'à ce jour, qu'ai-je fait contre toi que je doive cacher ? J'en appelle maintenant aux dieux de l'Occident, pour qu'ils jugent entre toi et moi.

« Je t'ai prise pour femme lorsque j'étais garçon ; je ne t'ai pas abandonnée et je ne t'ai pas affligée. Quand je revêtis les grandes dignités de Pharaon, je ne t'ai pas abandonnée et j'ai dit : « Elle a toujours été avec moi. » Mais vois : si tu ne laisses pas mon cœur se réjouir, j'intenterai une action en justice contre toi et l'on verra ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. »

Il lui rappelle ensuite qu'il l'a toujours entourée d'égards. Une fois, lorsqu'il faisait l'instruction des officiers du roi, il les envoya auprès d'elle. Ils s'inclinèrent devant elle et lui apportèrent des présents. Et jamais il ne lui a manqué de considération comme le vulgaire en a l'habitude. Dans la haute situation où il se trouvait alors et qui ne lui permettait plus de vivre avec elle, il lui avait fidèlement donné tout ce qu'il recevait en aromates, pains et vêtements. Et « lorsque tu es tombée malade de la maladie que tu as eue, j'ai envoyé un chef-médecin et il a apprêté des remèdes pour toi et il a fait tout ce que tu ordonnais. Et lorsque j'ai suivi Pharaon quand il est allé dans le sud, j'ai passé

huit mois sans manger ni boire (certainement à cause de l'inquiétude qui le rongeait au sujet de la mourante). Et lorsque je suis revenu à Memphis, j'ai demandé un congé à Pharaon ; je me suis rendu chez toi et j'ai beaucoup pleuré avec tes gens devant ta maison. J'ai donné des vêtements de lin fin pour te revêtir, j'ai fait faire beaucoup de vêtements et il n'existe rien de bon que je ne t'aie fait.

Et voilà, j'ai passé trois ans jusqu'aujourd'hui ; je suis assis ici et je ne vais dans aucune maison, et pourtant un homme tel que moi n'avait pas besoin de faire cela. C'est pour toi seulement que je l'ai fait. Mais vois : si tu ne sais pas ce qui est bien et ce qui est mal, on intentera une action en justice contre toi. »

Le ton de cette lettre, qui n'était nullement destinée à être lue par des étrangers, n'a-t-il pas quelque chose de touchant ?

CHAPITRE IX

LES PLUS ANCIENNES TOMBES ROYALES, LES PYRAMIDES ET LES TEMPLES SOLAIRES

Le plus ancien monument d'Égypte est peut-être le tombeau de Négada en Haute-Égypte, découvert par de Morgan en 1897. Ce n'était rien moins, semble-t-il, que la sépulture du roi Ménès lui-même (environ 3200 avant Jésus-Christ ou même antérieurement), avec qui les Égyptiens firent par la suite débuter leur histoire. C'est un édifice de briques crues, mesurant cinquante mètres sur sa longueur. Au centre se trouve la chambre funéraire, où le corps du défunt était déposé. Cette salle est entourée de quatre chambres, qui contenaient sans doute les objets précieux qu'on avait déposés auprès du roi défunt. Pour protéger ces salles, on avait eu soin de les entourer d'une muraille solide, ayant des niches pour tout décor, ce qui conférait à l'ensemble de l'édifice l'aspect du palais royal.

D'autres tombes des premiers souverains ont été retrouvées à Abydos. Cet endroit, qui devait devenir par la suite le siège du plus fameux de tous les sanctuaires d'Osiris, était situé à proximité de la ville de This, résidence des anciens rois. Les tombes de ces souverains de la Ire et de la IIe dynasties (3200 av. J.-C. ou plus tôt) sont très endommagées, mais elles nous fournissent cependant bien des renseignements curieux. Dans la chambre où le roi dormait de son dernier sommeil se dresse une magnifique pierre sur laquelle ne se lit rien d'autre que son nom, sans aucune adjonction (Pl. I *b*). Cette concision n'est certes pas une preuve de modestie ; elle exprime au contraire qu'un si grand souverain n'a que faire de louanges. Tout ce que l'on avait déposé auprès du roi, lits de repos aux pieds d'ivoire, vases d'albâtre, etc., était d'une magnificence royale. Mais plus encore, il avait auprès de lui dans la

tombe sa suite, laquelle était ensevelie dans les chambres dépendantes du tombeau. De petites stèles funéraires nous font connaître tous ceux qui sommeillent là. Voici une femme qui, autrefois, de son vivant, a connu « Horus et Seth », c'est-à-dire le souverain. Il s'agit peut-être de la reine elle-même. Voici d'autres femmes, qui ne portent pas un titre aussi beau ; voici un guerrier qui certainement avait pour tâche de protéger le roi. On trouve là aussi des

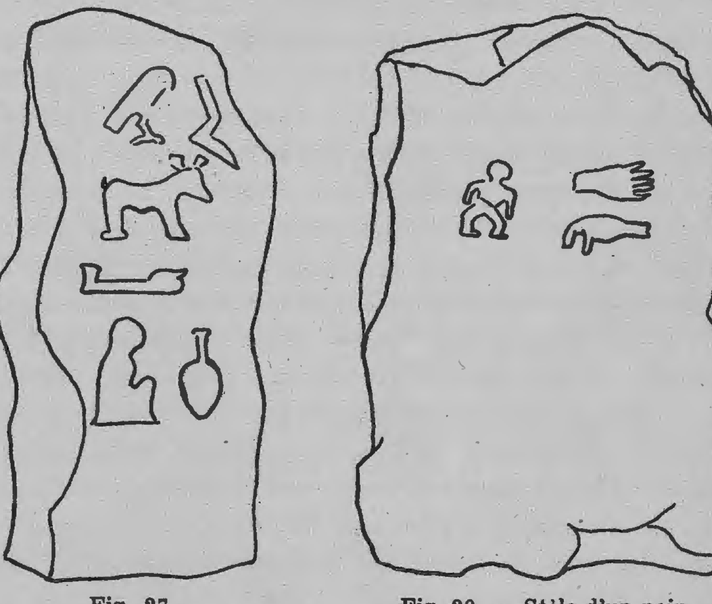


Fig. 27.
Stèle d'une reine.

Fig. 28. — Stèle d'un nain.

nains comme il en existait au service de toutes les personnes de rang élevé.

Le roi pouvait avoir autour de lui d'autres compagnons qui lui étaient chers, car le déterminatif (cf. p. 39) que présentent ces noms nous apprend que « Neb » était l'un de ses chiens. Devons-nous admettre que le roi ait dû attendre, pour avoir sa suite auprès de lui, que chacun des membres de sa cour fût mort ? La chose aurait pu durer

longtemps et l'on aurait au surplus, à l'occasion de chaque décès, été obligé de troubler la paix de la sépulture royale. Il semble bien qu'on ait fait suivre dans la tombe tout l'entourage immédiat du roi. Cette coutume nous paraît monstrueuse, mais qui sait si ces victimes ne considéraient pas comme un honneur de pouvoir mourir ainsi ? N'avaient-elles pas le bonheur, de cette façon, de pouvoir être toujours auprès de leur maître dans l'au-delà ?

Sous l'Ancien-Empire (2720-2270 av. J.-C. ou plus tôt) ce vestige de coutumes barbares disparaît. Dorénavant, les grands de la cour se construisent eux-mêmes leur imposante sépulture et le roi ne participe à l'entreprise qu'en embellissant la tombe de ses favoris par le moyen de donations.

La tombe royale elle-même prend alors un autre aspect. La simple construction de briques est remplacée par le monument qui symbolise pour nous l'ancienne Égypte, la pyramide. On avait bien remarqué que le mur le plus épais ne pouvait assurer à la longue aucune protection à la dépouille royale, car les trésors que l'on avait déposés auprès du roi présentaient une trop grande tentation aux pilleurs de tombeaux, qui ne manquaient certes pas en Égypte. Il fallait donc construire une tombe si gigantesque et en matériaux si solides que les voleurs ne pussent, à vues humaines, la violer. La pyramide n'est donc rien d'autre qu'une masse de pierres dont le seul but est de protéger le corps du roi, soit que celui-ci fût enterré dans le sous-sol rocheux, soit qu'il fût enseveli dans une chambre funéraire ménagée à l'intérieur de la maçonnerie. C'est le roi Djeser (vers 2800 av. J.-C. ou plus tôt) qui, semble-t-il, a élevé la première construction de ce genre, la Pyramide à degrés. Nous savons qui en fut le constructeur : c'est le vizir I·m·hotep, vénéré par les générations suivantes comme un grand architecte et également comme un sage. A l'époque grecque, il eut même le privilège de passer pour un dieu guérisseur au même titre qu'Asclépios. Il n'imaginait certainement pas, en élevant la pyramide de son roi, que, trente siècles plus tard, il serait l'objet d'une telle vénération.

Comme on fermait, au moyen de blocs de granit, après les funérailles, les chambres étroites dans lesquelles reposaient les dépouilles royales, il était impossible d'apporter aux rois des offrandes solides et liquides, dont ils avaient autant besoin que les autres morts. On construisait donc devant chaque pyramide un grand édifice que nous appelons aujourd'hui le temple funéraire. C'est là que l'on présentait au roi les offrandes alimentaires, et c'est là également que se déroulaient les cérémonies traditionnelles que l'on croyait profitables au salut du défunt.



Fig. 29. — Le sage I·m·hotep.

Environ un siècle après Djeser régnèrent les trois rois qui édifièrent les grandes pyramides de Gizeh : Khéops, Khephren et Mykérinos, ainsi que les appellent les Grecs (Pl. III, *a* et *b*). Les deux plus grandes, celle de Khéops et celle de Khephren, dépassaient cent quarante mètres de haut et leur base carrée mesurait deux cent trente mètres de côté. Il faut donc se représenter une surface de plus de cinquante mille mètres carrés, sur laquelle s'élève un édifice qui rivalise de hauteur avec nos cathédrales les plus élevées. On a calculé que les blocs de pierre qui ont servi à la construction de la pyramide de Khéops ne mesurent pas moins de deux millions de mètres cubes. Cette masse énorme de pierre a été taillée et amenée sur place par la main de l'homme. Le seul moyen dont on disposât pour mettre chaque bloc à l'endroit qui lui

était destiné était la rampe en briques crues que l'on exhaussait et étendait à mesure que l'édifice s'élevait.

Mais comment une construction aussi gigantesque, dont l'érection durait plusieurs dizaines d'années, pouvait-elle être achevée, telle que son bâtisseur l'avait projetée ? Aucun roi ne pouvait compter sur une existence assez longue pour voir la fin d'une telle entreprise. Et s'il la laissait inachevée, pouvait-il supposer que son successeur, obéissant à un sentiment de piété, la terminerait ? En effet, celui-ci n'avait-il pas à s'occuper de sa propre pyramide ? L'énigme se résout très simplement. Chaque souverain commençait par élever une pyramide de petites dimensions, dont les proportions lui permettaient d'espérer en voir l'achèvement de son vivant. Au cours du règne le projet pouvait être amplifié ; et s'il était accordé au roi d'avoir une longue existence, le projet pouvait être amplifié encore une fois. Ainsi, l'on peut distinguer encore trois projets dans la pyramide de Khéops. Dans le premier, la chambre funéraire se trouvait dans le sous-sol rocheux ; dans le deuxième, la chambre se trouvait déjà dans la maçonnerie de la pyramide ; dans le troisième et définitif, elle se trouvait encore plus haut. Devant chaque pyramide, il y avait, comme nous l'avons déjà dit, son temple funéraire, autre bâtiment imposant. En montant de la vallée vers la pyramide de Khephren (cf. Pl. III *b*), on commençait par traverser une entrée monumentale, de plan carré, ne mesurant pas moins de quarante-sept mètres de côté et construite dans les matériaux les plus précieux : granit rose et albâtre. Cet édifice était dépourvu de tout ornement, statues du roi mises à part. De là partait une longue chaussée ascendante conduisant au plateau désertique où se dressait le temple funéraire proprement dit, lui aussi orné seulement de statues du roi (Pl. IV *a*). Dans sa cour se rassemblait sans doute, aux jours de fête, la foule montée par la chaussée en cortège solennel. Cette foule ne



a) La dame Nofret.
(IVe dynastie).



b) Jeunes veaux à l'attache.
(Ve dynastie).



Le " Sheikh el Beled ".
(Ve dynastie).

prenait sans doute pas part aux cérémonies et aux sacrifices, qu'accomplissaient les prêtres funéraires du roi dans la partie du temple adossée à la pyramide. A côté des grandes pyramides et de leurs temples funéraires se dresse encore dans la nécropole de Gizeh un quatrième monument imposant, le Sphinx (Pl. IV *b*), dont la célébrité ne le cède guère à celle des autres. Le Sphinx n'a en réalité aucun rapport avec les pyramides ; ce n'est d'ailleurs pas un monument fait de main d'homme ; c'est un rocher naturel, comme il s'en rencontre fréquemment dans cette région du désert. Le roi Khephren ou son architecte se seront dit que ce rocher informe, situé à proximité de l'entrée monumentale et de la chaussée, gênait à l'harmonie de l'ensemble architectural. Il y avait moyen d'y remédier en taillant dans la pointe du rocher une tête royale et en ajoutant devant le rocher deux pattes de lion en maçonnerie. On obtiendrait ainsi un lion à tête royale, autrement dit la figure symbolisant aux yeux des Égyptiens la dignité royale.

C'est ainsi que vit le jour ce merveilleux monument, qui, par ses dimensions énormes — il a soixante-treize mètres de long et vingt mètres de haut, — et par sa situation dans le désert, laisse une profonde impression malgré le voisinage des pyramides.

Les rois bâtisseurs des grandes pyramides furent suivis d'une douzaine de pharaons constituant la Ve et la VIe dynasties (2560-2270 av. J.-C. ou plus tôt). Parmi eux se trouvaient certainement des souverains puissants, mais aucun d'entre eux n'a construit dans ce style gigantesque, où toute ornementation était évitée et qui s'imposait par la masse seule. Assurément, on devait être las d'une exagération aussi excessive. Par la suite, les plus grandes pyramides ne dépassent pas cinquante mètres de hauteur et les murs des temples funéraires s'ornent de bas-reliefs. Que n'a-t-on représenté dans ces vastes ensembles, dans

le temple funéraire lui-même, dans son entrée monumentale et dans le long couloir ascendant qui les réunit ! Nous voyons, par exemple, dans le temple funéraire du roi Sahou-rê (env. 2550 av. J.-C.) des dieux et des déesses gratifiant de vie le souverain, et la déesse Nekhbet présentant le sein au jeune roi qui se tient debout devant elle. De longues files de sujets lui apportent des offrandes sous la conduite des dieux de leurs nomes. La flotte maritime du souverain se rend dans un pays d'Asie et en rapporte toute sorte de butin, parmi lequel on voit également des ours et des prisonniers. L'équipage salue le roi qui les attend sur le rivage et les prisonniers doivent en faire autant (fig. 30). Une autre expédition fut envoyée, semble-t-il, contre les Libyens habitant à l'ouest de l'Égypte ; nous voyons le roi assommant leur prince en présence des dieux qui, suivant la croyance égyptienne, gouvernent les Libyens. Le tableau montre aussi de nombreux prisonniers se lamentant ; le butin rapporté par l'armée de Sahou-rê est prodigieux :

123.440 pièces de gros bétail
223.400 ânes
232.413 chèvres
243.688 moutons.

Ce sont là des nombres impressionnants, mais les Libyens étaient un peuple nomade dont la richesse consistait en bestiaux. D'autres tableaux représentent la vie privée du roi, la remise de précieux ornements en or à ses fidèles ; d'autres nous montrent la splendide barque officielle sur laquelle le roi parcourt le pays. Ailleurs, nous le voyons dans les marécages, monté sur un frêle esquif et se livrant parmi les fourrés de papyrus à la chasse aux oiseaux et à la pêche. Nous assistons également à une chasse dans le désert ; l'endroit est entouré de filets et les rabatteurs traquent le gibier au moyen de gourdins et de lassos et le poussent à l'intérieur de cette enceinte. Le roi se tient

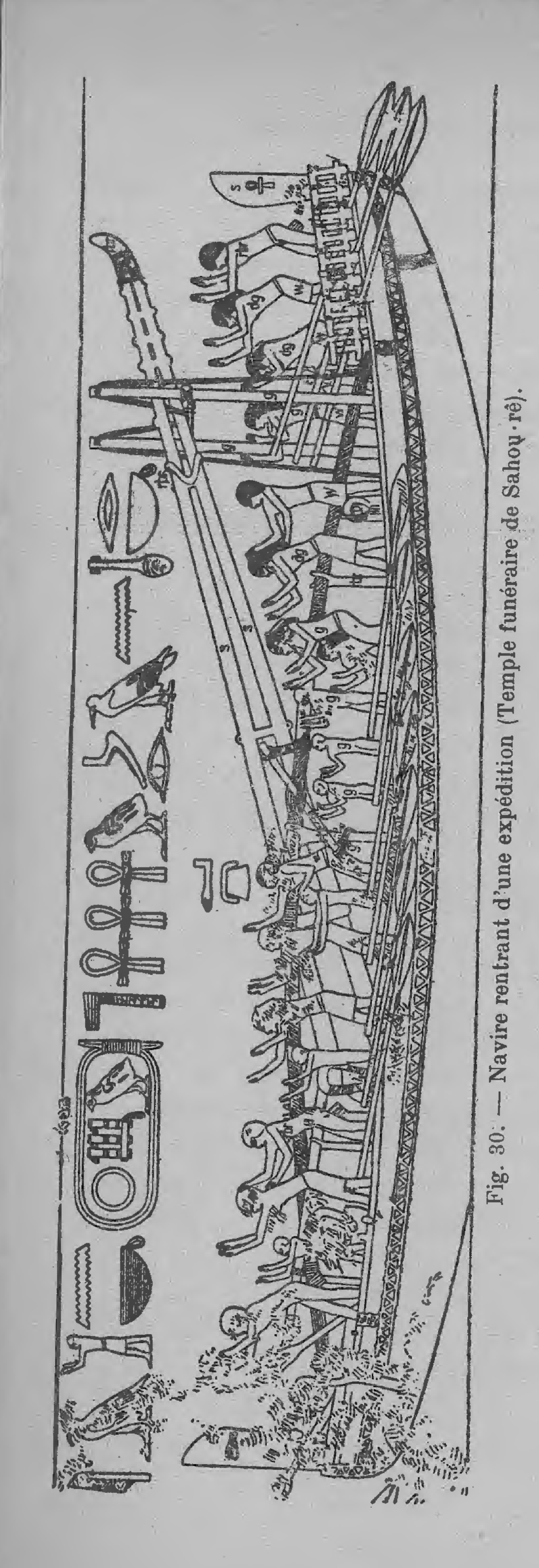


Fig. 30. — Navire rentrant d'une expédition (Temple funéraire de Sahou-rê).

Fig. 31. — Fragment d'une scène de chasse (Temple funéraire de Sahou-rê).

au dehors, accompagné des plus hauts personnages de sa cour et lance sans arrêt ses traits contre les animaux qui cherchent en vain à s'enfuir (fig. 31). Le calme ne règne plus qu'à un seul endroit : là, une gazelle dort paisiblement et une gerboise disparaît dans son trou.

Outre leurs temples funéraires, les rois de la Ve dynastie (2560-2420 av. J.-C. ou avant) élevèrent d'autres temples sur le même territoire désertique. Ces souverains descendaient, ainsi que le raconte la légende (cf. p. 125), d'un grand prêtre du dieu du soleil et chacun d'eux tint à édifier non loin de sa résidence un temple particulier en l'honneur de ce dieu. Ces sanctuaires reçurent de beaux noms comme « Siège-favori-de-Rê », « Joie-de-Rê », « Satisfaction-de-Rê », et les nobles de la cour avaient le droit d'y remplir les fonctions de prêtres. Ces sanctuaires étaient construits sur le modèle du temple solaire d'Héliopolis ; au fond d'une cour s'élevait une construction ressemblant à un obélisque. Pareillement aux temples funéraires, les temples solaires étaient ornés de nombreux bas-reliefs. Si certains tableaux figuraient toutes sortes de cérémonies à la représentation desquelles ne pouvaient prendre plaisir que des Égyptiens pieux, d'autres réjouissent d'autant mieux nos regards. Nous y voyons représenté tout ce qui, grâce au gouvernement bienfaisant du dieu du soleil, prospère sur terre. Les scènes se succèdent dans l'ordre des saisons et celles-ci, personnifiées par une déesse, apportent en offrande au dieu du soleil l'ensemble de leurs produits. Voici toutes les espèces de céréales, toutes les variétés d'arbres et de plantes ; ailleurs les oiseaux voltigent ou couvent leurs œufs dans le nid, les poissons nagent dans l'eau, les bêtes s'accouplent et mettent bas. Quant aux hommes, ils se livrent à leurs occupations ; ils sèment et fauchent, ils cueillent des figues, ils pêchent au filet et à la nasse, prennent des oiseaux, construisent des bateaux, brassent la bière, recueillent le miel, font paître les troupeaux et chassent le gibier. Bref, c'est toute la création du dieu suprême que font défiler devant nous ces tableaux charmants.

La plupart des temples funéraires et des temples solaires sont aujourd'hui entièrement détruits. N'offraient-ils pas aux chaufourniers de la ville voisine de Memphis d'excellents matériaux pour leur travail ? Comme ces constructions de rois oubliés depuis longtemps ne revêtaient plus aucun caractère sacré qui pût les protéger, ils prirent bloc par bloc, au cours des siècles qui suivirent, le chemin des fours à chaux. Subsiste-t-il de l'un ou de l'autre de ces temples encore tant de fragments, ils le doivent à des circonstances fortuites. Ainsi, sous le Nouvel-Empire, une statue de la déesse léontocéphale de la guerre, Sekhmet, avait acquis parmi les gens du voisinage le renom d'opérer des miracles. On se rendait auprès d'elle en pèlerinage et de petites tablettes votives nous sont parvenues, témoignant que Sekhmet de Sahou-rê avait exaucé les prières de ceux qui lui avaient demandé secours. C'est à cette croyance que nous devons de posséder du moins quelques vestiges de ce splendide édifice.

Textes des Pyramides

Avec le dernier roi de la Ve dynastie apparaît quelque chose de nouveau dans les pyramides de Memphis. Si l'on avait soigneusement évité jusque-là de mettre des inscriptions dans les pyramides elles-mêmes, il en fut tout autrement à partir du roi Ounas (Onnos). Désormais, toutes les parois de leurs couloirs et de leurs chambres sont couvertes d'inscriptions, parfois fort longues. Toutefois, si quelqu'un s'avise de chercher dans ces « Textes des Pyramides », ainsi qu'on les appelle, des détails sur l'existence et le sort des souverains par qui et pour qui elles ont été élevées, il sera profondément déçu. S'il ignore qui fut le

roi Ounas et le roi Pepi (Phiops), il ne l'apprendra pas en déchiffrant ces inscriptions. En effet, celles-ci ne contiennent rien sinon d'interminables formules qui, lorsque le souverain défunt les récitait, devaient contribuer à son salut. Aussi prenait-on la précaution de les lui graver dans sa pyramide. Ces Textes des Pyramides ont cependant une valeur toute particulière à nos yeux ; car, s'ils ne nous apprennent rien sur l'Égypte de l'Ancien-Empire, ils nous informent en revanche d'autant mieux sur des temps bien antérieurs à l'Ancien-Empire. Lorsque ces formules furent écrites dans les pyramides, elles appartenaient déjà depuis fort longtemps au patrimoine populaire et depuis des générations leurs rois défunts en furent sans doute gratifiés.

Dans la plupart de ces formules, il est fait allusion au fait que le roi défunt ne doit pas séjourner comme les autres mortels dans le sombre monde inférieur ; il lui est accordé de monter au ciel et de demeurer auprès du dieu du soleil, que ce soit sur la barque de celui-ci ou dans le champ des bienheureux. On lit par exemple : « Celui qui vole, il vole ! Il s'envole loin de vous, ô humains ! Il n'est plus sur la terre, il est au ciel... Il s'est élancé au ciel sous forme de héron, il a baisé le ciel sous forme de faucon, il a sauté au ciel sous forme de sauterelle. » Ou bien on s'adresse en ces termes aux dieux du ciel : « Éveillez-vous, vous qui dormez, éveillez-vous... devant le grand oiseau qui s'élève du Nil et devant le dieu chacal qui surgit des tamarisques. » L'oiseau et le chacal sont évidemment le roi défunt qui effraie les dieux lorsqu'il apparaît au ciel. Et ce n'est pas sans raison que les dieux s'effraient, car leur nouveau compagnon est plus puissant qu'eux : « Il conquiert le ciel et il en fend l'airain. » Il peut arriver quelque chose de plus terrible encore : le nouveau dieu est capable d'engloutir les anciens dieux. « Le ciel se couvre de nuages, il pleut des étoiles..., les os du dieu de la terre tremblent... lorsqu'ils le voient, ce dieu, qui vit de ses pères et dévore ses mères. Il est aussi splendide au ciel et aussi fort à l'horizon que son père, le dieu du soleil Atoum, qui l'a engendré plus fort que lui-même. Il est celui qui dévore les hommes et se nourrit des dieux. » D'ailleurs, il ne manque pas de serviteurs divins pour lui apporter et pour lui apprêter cette nourriture de cannibale. « Le dieu du pressoir les lui dépèce et lui en apprête une partie dans ses chaudières du soir. C'est lui qui mange leur pouvoir magique et qui avale leur gloire. Les grands d'entre eux forment son repas du matin, les moyens son goûter et les petits son repas du soir. Les vieux et les vieilles parmi eux, il s'en sert pour rôtir... » Ici, nous plongeons vraiment notre regard dans les temps les plus reculés de l'Égypte, époque où le cannibalisme des peuples primitifs n'était pas encore oublié.

Mais le nouveau dieu se nourrit aussi d'aliments moins sauvages : « Eh bien, où vas-tu donc, mon fils ? — Il se rend auprès des dieux qui sont au ciel et il partage leur pain. » « Eh bien, où vas-tu donc, mon fils, toi, le roi ? — Il se rend auprès de ces deux mères à lui, les deux déesses vautours, aux longs cheveux et aux seins gonflés, qui se trouvent sur la montagne Sehseh. Elles portent leur sein à sa bouche et elles ne le sèvreront jamais. »

On compare aussi le roi à Osiris, le dieu mort et ressuscité, et on lui affirme qu'il ne manque rien à son corps : « Tu as ton cœur, Osiris ; tu as tes bras, Osiris. » Il possède son propre cœur, ses propres pieds, il a ses propres bras. Des ennemis voudraient-ils ravir au roi défunt son souffle et ses aliments, il est plus fort qu'eux et il leur infligera un châtiment terrible. « Leurs cœurs s'effondrent à l'approche de ses doigts, leurs entrailles appartiennent (aux oiseaux) du ciel, leur sang (aux animaux) de la terre. Leurs héritiers tombent dans la misère, leurs maisons dans le délabrement. » Et si des serpents, à juste titre fort redoutés en Égypte, venaient à menacer le mort, les Textes des Pyramides opposent à leurs tentatives toutes sortes de formules magiques.

CHAPITRE X

LES TOMBEAUX DES NOBLES SOUS L'ANCIEN-EMPIRE

Les rois de la plus haute époque entraînaient avec eux dans la mort — nous l'avons vu au chapitre IX — leur entourage, leurs femmes, leurs serviteurs, leurs nains et leurs chiens. La période plus civilisée de l'Ancien-Empire avait certainement aboli cette coutume barbare et, si le souverain désirait avoir autour de lui ses fidèles, il leur donnait la permission de s'aménager eux-mêmes leurs tombeaux non loin de sa pyramide (Pl. III *b*). Ainsi donc, chaque pyramide se trouve entourée des tombeaux des nobles, constructions elles aussi d'une grandeur souvent considérable, mais minuscules à côté de la sépulture gigantesque du roi. Ce sont là les tombes que nous désignons du nom arabe de « mastaba » (banc). Grâce aux bas-reliefs et aux inscriptions qu'elles contiennent, publiés pour la première fois par Lepsius et Mariette, nous avons aujourd'hui devant les yeux un tableau extrêmement vivant de l'Ancien-Empire.

En fait, le mastaba n'est lui aussi qu'un amas de pierres, que l'on a rassemblées au-dessus de la tombe proprement dite. Le cadavre repose dans une petite chambre creusée dans le rocher et à laquelle conduit un puits. Après l'enterrement, on comble ce puits avec des cailloux de tout acabit et l'on élève par-dessus le tas de pierre. On revêt celui-ci de pierre de taille et le tombeau prend ainsi l'aspect d'un édifice régulier. Ces sépultures, souvent d'une grandeur remarquable, n'ont d'autre but que de protéger le cadavre. Mais cette protection ne suffit pas à assurer le bien-être du disparu ; il doit recevoir aussi des aliments et des boissons et il faut accomplir pour lui les usages qu'exige la tradition. A cet effet doit être prévu sur le

lieu de la sépulture un endroit spécial, soit en dehors du tombeau, soit dans une chambre ménagée à l'intérieur de celui-ci. C'est là que se place la table d'offrandes en pierre sur laquelle seront déposés les aliments. Derrière elle se dresse, encastrée dans le mur, une dalle de pierre ayant la forme d'une porte (Pl. VI). On croit que c'est par cette porte (nous l'appelons « fausse-porte ») que le mort « sortira à la voix » de ses survivants. A l'abri des regards, il se régalera ensuite des aliments qui auront été déposés pour lui, il prendra plaisir aux rites accomplis et aux paroles prononcées pour lui dans un esprit de profonde piété.

Telle est la destination proprement dite de la chambre funéraire ; mais ce ne fut pas toujours la seule et nous avons tout lieu de nous en réjouir. Des tableaux et des inscriptions qui n'ont que très peu de rapports avec cette destination en décorent les murs. Voici, par exemple, la chambre funéraire du premier capitaine des chasses Meten, l'un des trésors du Musée de Berlin. Meten vivait sous le règne du roi Snefrou (vers 2750 av. J.-C. ou avant), prédécesseur de Khéops ; aussi les tableaux de la chambre funéraire ont-ils quelque chose de simple et d'archaïque. Ils nous montrent des paysans et des paysannes apportant des présents provenant des domaines du défunt. Des serviteurs apportent de la toile, des sandales, de l'huile, des coffrets et de l'eau, toutes choses dont le mort a besoin. Sur l'un des bas-reliefs, nous voyons Meten assister à la chasse en qualité d' « intendant du désert ». Ses lévriers saisissent des gazelles et des bouquetins, sans toucher aux petits animaux du désert, hérissons, gerboises et lièvres. L'existence de Meten se passa vraisemblablement sous le signe du succès : il nous raconte comment il se distingua au cours de sa carrière de fonctionnaire. Il administra plusieurs nomes dans le Delta et fut aussi grand-prêtre de la ville de Létopolis, située dans la même région. Ce n'est pas sans fierté qu'il nous parle de sa maison, lon-

gue de deux cents coudées et large d'autant. Il l'avait édifiée au milieu d'un beau jardin, dans lequel il avait aménagé une pièce d'eau. Ce jardin contenait de nombreux figuiers et plants de vigne et l'on y faisait du vin en quantité. La statue aussi de Meten (Pl. V *b*) fut retrouvée dans son tombeau, plus précisément dans une étroite chambre située, comme dans beaucoup de mastabas, à côté de la chambre funéraire. Cette chambre est reliée à cette dernière par le moyen d'une fente et, lorsqu'il plaît à l'âme du défunt de se poser sur sa statue, elle respire le parfum de l'encens et celui des offrandes alimentaires et entend tout ce qui se passe dans la chambre. Une autre chambre funéraire du Musée de Berlin appartient à un prince du nom de Mer·ib, fils du roi Khéops (vers 2690 av. J.-C. ou avant). Il était trésorier royal, et comme il lui incombait, en cette qualité, de se procurer les trésors destinés au roi, il avait aussi la direction de ses bateaux. C'est pour cette raison qu'il se fit également représenter dans le tombeau en train de voyager en bateau à voile ou en barque à rames, assisté de timoniers et de pilotes. A vrai dire, il n'apparaît plus dans ces tableaux en train d'accomplir un voyage terrestre, mais il se rend, en sa nouvelle patrie, le ciel, au « Champ des aliments », le champ des morts bienheureux. Au-dessus de la porte de la chambre sont énumérées en grande écriture les fêtes à l'occasion desquelles des offrandes doivent être présentées au défunt. A l'entrée, Mer·ib en personne fixe les yeux sur le visiteur et sur les richesses, qui lui sont apportées dans la tombe : tissus, encens, fards et onguents. Il considère également l'offrande funéraire que lui apportent les gens du palais. Un scribe lui en présente la liste, portant les chiffres de quantités prodigieuses de pain, de bière, de bœufs, de gazelles et d'oies. Dans ces tableaux, Mer·ib est aussi entouré de ses enfants. Une petite fille, une fleur à la main, se tient à son bâton, tandis qu'un garçon, Mer·ib junior, est déjà scribe.

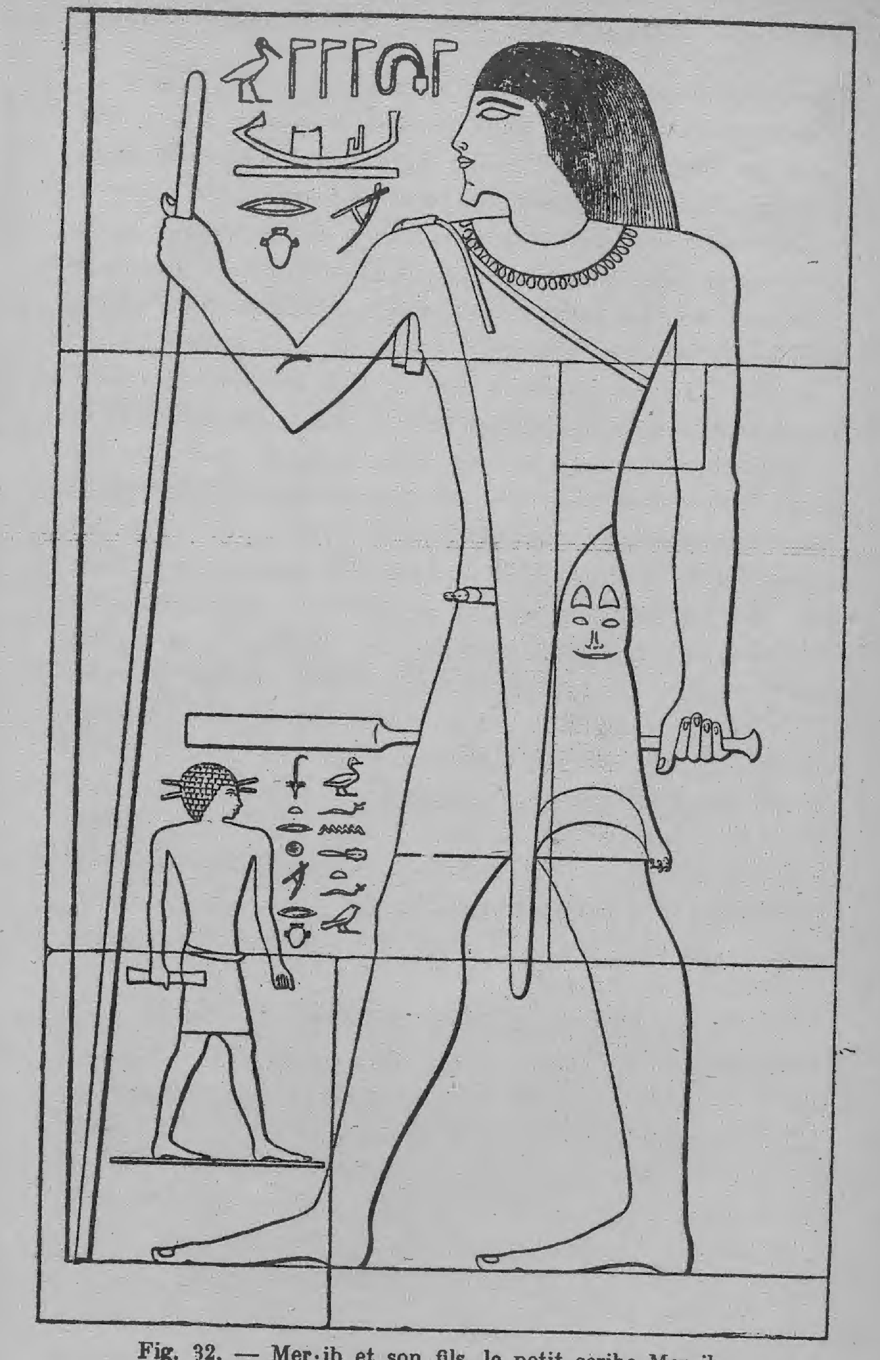


Fig. 32. — Mer·ib et son fils, le petit scribe Mer·ib.

C'est ce qu'atteste le rouleau de papyrus qu'il porte et ce que montrent aussi les deux plumes de roseau fixées derrière son oreille, car le scribe égyptien a besoin de deux calames, l'un pour l'encre rouge et l'autre pour la noire.

La vie que reflètent les décorations des tombeaux de la Ve et de la VIe dynasties apparaît sous un aspect toujours plus riant et plus riche. A leur vue, un visiteur hâtif pourrait réellement oublier qu'il s'agit de manifestations de sollicitude envers un mort. Les artistes qui les ont créées ont pris plaisir à représenter tout ce qui se passait dans la maison du défunt et sur ses domaines. Le tombeau du vizir Ptah·hotep, pour n'en citer qu'un parmi d'innombrables, nous montre comment ce noble seigneur de la Ve dynastie (2560-2420 av. J.-C. ou avant) commence sa journée (fig. 33). Un serviteur lui met sa perruque, un autre soigne ses pieds, un troisième s'occupe des vêtements et quatre nains rangent les grands colliers de leur maître. Derrière Ptah·hotep se tient un serviteur, tenant en laisse le singe favori et trois chiens ; il faut espérer que ceux-ci se tenaient tranquilles et ne troublaient pas de leurs aboiements le concert de harpe et de flûte destiné à réjouir le maître pendant la toilette ! Les occupations journalières commençaient déjà à ce moment ; en effet, ses douze fonctionnaires sont devant lui, genou à terre, et le premier d'entre eux lui tend un document.

Une autre série de tableaux représente toutes les joies auxquelles Ptah·hotep prend part dans ses domaines. Ici on cueille le raisin et on le foule ; des garçons s'exercent à toutes sortes de jeux. Là, les troupeaux rentrant du Delta passent un gué, l'eau jusqu'au ventre, et les bouviers qui les accompagnent en petite barque attirent les vaches en leur montrant leurs petits veaux ; au fond de l'eau, le crocodile est aux aguets. Dans le désert, les grands lévriers font la chasse aux antilopes et aux bouquetins, tandis qu'un hérisson s'est mis lui aussi en campagne et a capturé

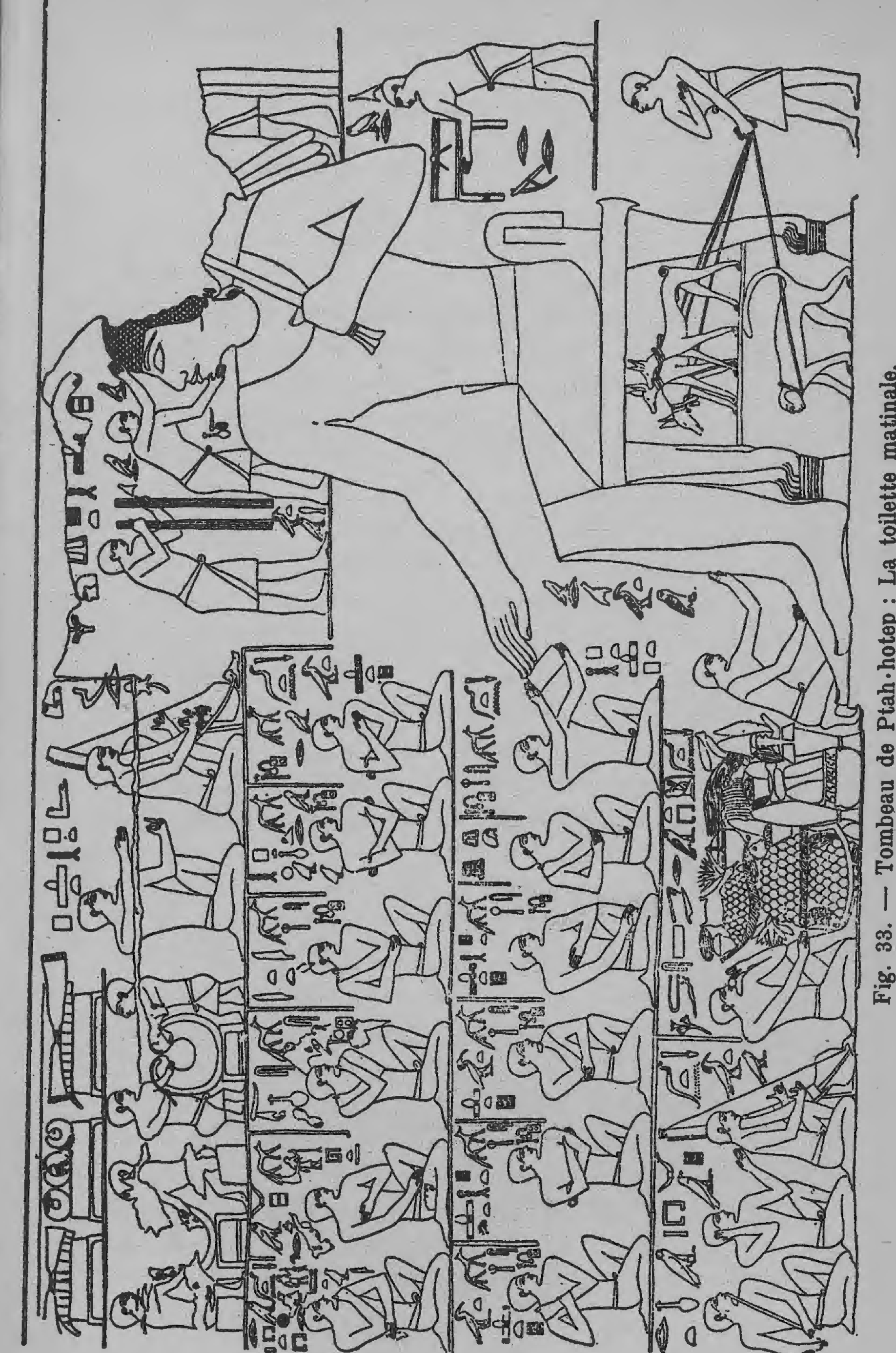


Fig. 33. — Tombeau de Ptah·hotep : La toilette matinale.

une sauterelle. Le produit de la chasse est ensuite apporté devant le maître et ce ne sont pas qu'antilopes, gazelles et lièvres, mais on a capturé aussi deux lions que l'on amène dans des cages. Un autre tableau nous conduit dans les marécages ; on y ouvre et dessèche le poisson et l'on attache ensemble des roseaux de papyrus pour en confectionner de légères embarcations (fig. 34). On tend aussi un grand filet pour la prise des oiseaux aquatiques (fig. 35). Un homme annonce que les volatiles se sont rassemblés sous le filet ; à ce signal, ses compagnons tirent sur une corde, pour refermer le filet, avec tant de force qu'ils sont finalement étendus de tout leur long sur le dos ; on sort ensuite les oiseaux du filet et on les enferme dans des cages.

Ailleurs, des bateliers qui voulaient se dépasser en viennent aux mains et se frappent sans pitié. Derrière ces barques et leurs scènes de luttes et de bagarres s'avance une petite nacelle, où tout se passe le plus calmement du monde. On y voit un vieil homme assis, en train de prendre un repas copieux : des figues, une oie et une coupe à couvercle sont placés devant lui ; il y a aussi de grandes amphores ; un jeune garçon le sert et lui tend précisément un vase duquel le vieillard semble boire à longs traits. Qui donc est ce vieux au visage jovial et rustique et au crâne marqué par une calvitie naissante ? Ses traits ne sont-ils pas tout différents de ceux des gens qui l'entourent ? La réponse nous est fournie par le texte qui accompagne le tableau : nous nous trouvons en présence du sculpteur en chef Ptah·ânkh·ni, « à qui Ptah·hotep a fait des présents, lui qui l'aimait et l'entourait de vénération ». Le petit tableau nous montre donc sans aucun doute l'artiste qui créa les beaux reliefs de ce tombeau ; il fut autorisé à s'y représenter lui-même et à transmettre ainsi son image à la postérité (fig. 36), usage qui se retrouve d'ailleurs dans d'autres décorations de tombeaux égyptiens.

Ainsi que nous l'avons relevé déjà, toutes ces repré-

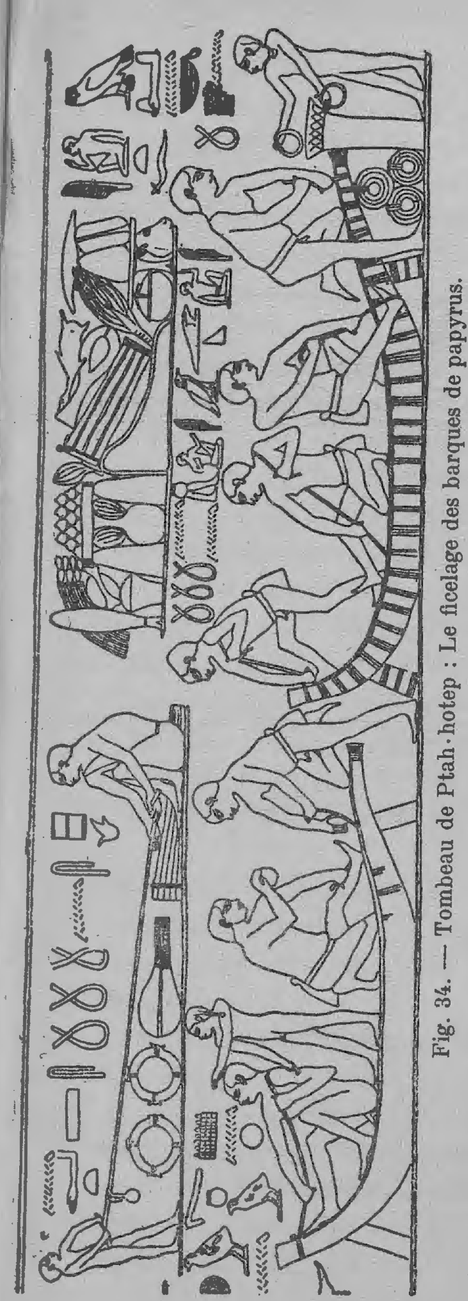


Fig. 34. — Tombeau de Ptah·hotep : Le ficelage des barques de papyrus.



Fig. 35. — Tombeau de Ptah·hotep : La chasse au filet.

sentations des tombeaux de la fin de l'Ancien-Empire n'ont rien de très commun avec le caractère sérieux d'une sépulture, et les sculpteurs qui les ont créées tout comme les nobles qui les ont commandées ont assurément songé davantage au monde terrestre empreint de sérénité qu'au royaume des morts. Non seulement les tableaux accusent ce caractère, mais les inscriptions qui les accompagnent reflètent le même esprit. Partout se lit en quels termes s'interpellent les ouvriers, ainsi qu'on pouvait l'entendre n'importe où dans la vie. Une femme occupée à moudre du blé exhorte sa compagne en lui disant : « Mouds bien », et celle-ci la rassure : « Mais je mouds si fort que je peux ! » — Au marché figuré sur un autre tableau, on entend les boniments des marchands : « Voyez le délicieux gâteau » — « voyez la solide sandale ! » Un acheteur demande : « Que coûte l'huile ? », et dans un autre débat touchant le prix d'une marchandise tombe la remarque : « C'est trop peu ! » — Les gens qui attachent les barques de papyrus sont à court de cordes et un ouvrier appelle son garçon : « Sobek-kaï, apporte-moi des cordes ! » Mais le jeune homme n'apporte que deux petites ficelles (fig. 34) et dit dans sa bêtise : « Père, prends cette corde. »

Lorsque les pêcheurs retirent le filet, nous les entendons s'émerveiller : « Quelle quantité de poissons là-dedans, quel coup de filet, quelle prise ! » Deux ouvriers de campagne sont à traire en secret une vache à leur profit, et l'un dit à son compagnon : « Trais, fais vite, avant que ce berger n'arrive. »

Toutes sortes de coupables sont amenés pour le règlement de leur compte et gémissent : « Ma conscience est en règle, qu'ai-je fait ? », mais on leur répond : « Parle et ne dissimule rien ! » Un individu particulièrement coupable doit entendre les mots suivants : « Criminel à l'égard de ton maître, objet d'horreur de ta maîtresse, toi qui es exécré de l'administration de ton maître ! »

Les porteurs chargés de la litière de leur maître chantent : « Nous préférons que la litière soit pleine, plutôt que vide » ou encore : « Nous sommes contents, elle est mieux pleine que vide. »

Les traits d'esprit ne manquent pas dans ces légendes, encore que nous ne les comprenions pas toujours bien. Ainsi, l'un des ouvriers qui préparent un bâton pour leur maître, dit : « Voici le bâton, qui servira à m'oindre », et cela signifie certainement : le bâton avec lequel le maître

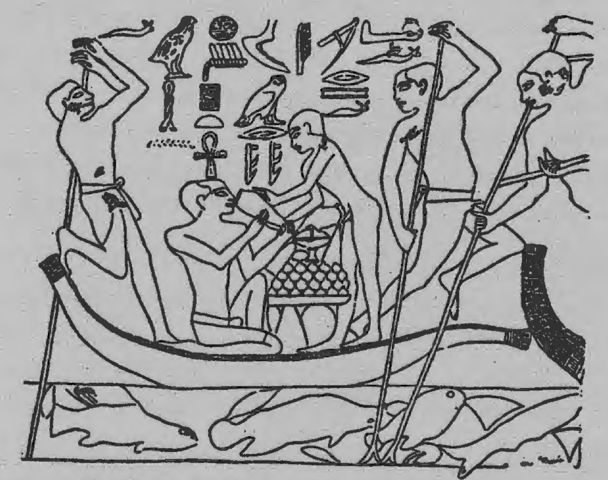


Fig. 36. — Tombeau de Ptah-hotep : Le sculpteur du tombeau dans sa barque.

me frappera. — Parmi les mariniers qui se battent, l'un crie à son compagnon : « Ouvre-lui donc la boîte », c'est-à-dire défonce-lui le crâne. — Et quand, après l'inondation, les bergers conduisent leurs troupeaux de brebis dans le limon, pour qu'ils y enfoncent les semences au moyen de leurs sabots, ils se raillent eux-mêmes de patauger parmi les flaques d'eau, où en réalité il devrait y avoir encore des poissons, et ils chantent : « Le berger est dans l'eau, en compagnie des poissons. Il parle avec le silure et demande : « Comment se portent les poissons ? »

C'est un monde rempli de joie que nous révèlent aujourd'hui, après quatre mille cinq cents ans, les parois de ces tombeaux et qui enchante notre vue ; nous ne pouvons douter que les Égyptiens aient éprouvé la même joie que nous à ces décorations. Elles n'étaient plus réservées aux quelques survivants, qui apportaient leurs offrandes au défunt dans l'étroite chambre funéraire, mais elles devaient réjouir un grand cercle de parents et d'amis. C'est la raison pour laquelle les chambres du tombeau se multiplièrent au point que finalement la simple chambre funéraire fut remplacée par une enfilade de salles. Le tombeau de Mere-rou-ka, vizir du roi Pepi Ier (Phiops), ne compte, en effet, pas moins de trente et une chambres. Nous ne nous méprendrons sans doute pas en imaginant que se déroulaient dans cet édifice, comme l'usage s'en retrouve plus tard en Égypte, des fêtes et des banquets en l'honneur du disparu.

CHAPITRE XI

LES GRANDS SOUS L'ANCIEN-EMPIRE

On s'attendrait à trouver dans les inscriptions des tombeaux des princes et des nobles enterrés autour des pyramides le récit des hauts faits qui marquèrent l'existence de leurs propriétaires. Mais ce n'est pas le cas et, en règle générale, elles ne nous apprennent rien d'autre que leurs noms, leurs dignités et leurs beaux titres. Quelquefois, cependant, nous avons le bonheur de rencontrer une inscription nous révélant un peu mieux le côté humain des personnages qui reposent dans cette nécropole. Ainsi, par exemple, le médecin en chef du roi Sahou-rê, Ni-ânkh-sekhmet, nous raconte : J'avais exprimé devant Sa Majesté que son esprit aimé de Rê voulût bien ordonner que l'on me donnât pour ce mien tombeau dans la nécropole une fausse-porte en pierre. Alors Sa Majesté me fit venir une fausse-porte de la carrière de Toura. Elle fut apportée devant le roi, et les artistes les plus éminents de la cour y travaillèrent en présence du roi. Le travail avançait ; le roi en faisait chaque jour l'inspection, et il fit peindre l'inscription en précieuse couleur bleue. Cependant, cette générosité du roi était bien fondée, car Sa Majesté dit : « Ce mien nez, qu'aiment les dieux, est en bonne santé », ce qui signifie, suivant la manière de s'exprimer des Égyptiens : « Je respire et je vis, et c'est à toi que je le dois. » Et le roi dit ensuite : « Un grand âge puisse-t-il t'être accordé à toi aussi. » Je remerciai le roi, qui connaît tous les désirs de son entourage. — Telle est l'opinion du médecin attaché à la personne du roi et c'est avec peine qu'il aurait supposé que Mariette, lorsqu'après des millénaires il mit au jour le tombeau, s'étonnerait de la pauvreté de la sépulture, laquelle ne correspondait aucunement à la splendeur de la fausse-porte.

L'inscription de Ptah-shepses, qui fut grand prêtre de Memphis, nous conduit dans un milieu plus noble et plus fortuné. Ce personnage naquit au temps de Mykérinos (2600 av. J.-C. ou avant) et fut élevé sous le règne de ce souverain et de Shepses-kaf, son successeur, dans le harem du roi. Il fut « plus honoré » des deux souverains « que tout autre enfant et que tout autre jeune homme ». Le roi Shepses-kaf lui donna même sa fille Maât-khâ en mariage, car Sa Majesté préféra qu'elle vécût avec lui plutôt qu'avec tout autre homme. Il fut également entouré d'honneur sous la Ve dynastie. Il devint grand prêtre de Memphis et lorsque le roi montait en bateau, c'est à lui qu'incombait sa garde ; dans des circonstances où d'autres devaient baiser le sol devant le roi, Sa Majesté permit qu'il lui baisât le pied.

Pendant trois siècles, l'usage voulut que des personnages de haut rang fussent ensevelis dans le voisinage de la pyramide du roi. Mais vers la fin de l'Ancien-Empire, nous rencontrons aussi des tombeaux de grands dignitaires loin de la capitale.

Les uns construisent leur tombeau à Abydos, en Moyenne-Égypte, espérant que ce lieu saint du dieu des morts Osiris leur sera une source de bénédiction. D'autres se font enterrer dans le nome où est établie leur famille ; ils se contentent alors d'une tombe rupestre, chambre taillée au flanc de la montagne. Ces sépultures provinciales ne peuvent se comparer, pour la richesse de leur ornementation, aux tombes contemporaines de Memphis, mais leurs inscriptions nous rapportent bien des détails des hauts faits de leurs occupants.

Les exploits d'Ouni

A Abydos se trouve la modeste tombe, en forme de mastaba, d'un homme qui portait le nom d'Ouni. Une petite

chambre d'offrande y est adossée ; un bloc unique lui sert de paroi de fond ; il porte une longue inscription racontant la vie, riche en exploits, d'Ouni. Né sous le règne de Teti (vers 2400 av. J.-C. ou avant), il commença très tôt sa carrière comme fonctionnaire subalterne. Sous le règne de Pepi Ier (vers 2375 av. J.-C. ou avant), il fut attaché en qualité de prêtre d'une classe plus élevée à la pyramide de celui-ci, il obtint le « rang d'un ami » et une fonction de juge. Le souverain n'avait-il pas mis en lui plus de confiance qu'en aucun autre de ses serviteurs ? Aussi était-il autorisé, et lui seul, à mener les plus secrètes délibérations avec le juge suprême, même dans le harem du roi, car, dit-il, « Sa Majesté avait plus grande confiance en moi qu'en tous ses princes, tous ses nobles et tous ses serviteurs. » Cette confiance s'exprima aussi par un présent du roi ; Pepi, en effet, lui offrit un sarcophage en bon calcaire de Toura ; ce sarcophage fut amené, avec une table d'offrandes et d'autres parties du tombeau, sur le chaland royal ; « jamais encore chose semblable n'avait été faite pour un serviteur du roi ».

Alors survint un événement curieux dans l'existence d'Ouni. Une instruction fut ouverte, dans le harem du roi, contre la grande épouse royale Iamtès ; ni le juge suprême, ni aucun des princes, ne furent autorisés à assister à cette enquête. Seul Ouni, assisté d'un unique juge, rédigea le procès-verbal, bien que cette opération ne rentrât nullement dans ses attributions, et « jamais auparavant » un homme de sa condition n'avait été mis au courant des secrets de la maison royale. Car, ainsi qu'Ouni le relève constamment, le roi avait plus de plaisir à lui qu'à tous ses serviteurs.

Mais de plus grands honneurs devaient échoir à Ouni, car il fut chargé de conduire l'armée dans une grande guerre : Sa Majesté combattit les habitants du sable, c'est-à-dire les Bédouins. Sa Majesté leva une armée de plusieurs

dizaines de mille provenant de toutes les régions d'Égypte, et même six tribus de Nubie obéirent à son appel et se joignirent à l'armée. C'est Ouni que le roi plaça à la tête de cette armée. « Voici, les princes des nomes, les amis les plus proches du roi, les chefs de toutes les villes de Haute et de Basse-Égypte, les grands prêtres des temples, chacun était à la tête de ses troupes. » Mais c'est Ouni qui commandait à tous, bien que sa situation ne lui en donnât point le droit. Cependant, il fut exactement l'homme qu'il fallait à ce poste, et il maintint l'armée entière en parfait ordre. Nul ne fit du tort à son prochain, aucun n'enleva au voyageur son pain ou ses sandales, aucun ne vola du pain dans un village et personne ne déroba de chèvre à personne. Ouni rassembla cette armée sur l'« île septentrionale » du Delta et en fit le dénombrement, ce que jamais aucun serviteur n'avait fait jusque-là.

L'inscription d'Ouni nous fait ensuite le récit de la victoire de son armée, et cette description apparaît comme le chant qui, autrefois, célébra cette victoire. Elle est conçue en ces termes :

« Heureux fut le retour de cette armée, après qu'elle eut saccagé le pays des habitants du sable.

« Heureux fut le retour de cette armée, après qu'elle eut renversé ses fortifications.

« Heureux fut le retour de cette armée, après qu'elle eut coupé ses plants de vigne et ses figuiers.

« Heureux fut le retour de cette armée, après qu'elle eut tué plusieurs dizaines de mille.

« Heureux fut le retour de cette armée, après qu'elle eut ramené une foule de prisonniers. »

Aussi le roi le récompensa-t-il infiniment.

A cinq reprises encore, le roi le renvoya au pays des habitants du désert, car ils ne cessaient de se révolter. Et toujours Ouni mérita les louanges du souverain. Puis survint une nouvelle guerre. Le bruit courut que des rebelles se trouvaient parmi ces barbares dans le pays du « Nez de Gazelle ». Ouni se rendit en bateau avec ses troupes et aborda au nord du pays des habitants du désert. Lorsqu'il eut amené l'armée sur la route de terre, il les battit tous et il tua tous les rebelles. Nous ignorons où était situé le pays du « Nez de Gazelle ». Mais il est hors de doute qu'il s'agissait là d'une guerre menée contre la Palestine et ses Bédouins. C'est le dernier exploit qu'Ouni accomplit sous le règne du roi Pepi Ier. Alors commença, sous Mer-en-rê, une nouvelle période de sa vie, période qui ne fut pas moins remplie d'honneurs que la précédente. Le nouveau roi l'éleva, lui qui jusque-là n'avait été qu'un fonctionnaire du palais, au rang de prince et aux fonctions de gouverneur de la Haute-Égypte tout entière. Cela aussi fut la marque d'une confiance particulière de la part du nouveau souverain, car jamais auparavant cette dignité n'avait encore été octroyée. Mais Ouni justifia cette confiance. Par deux fois, il fit évaluer toutes les possessions de l'État et, par deux fois également, enregistrer toutes les corvées dont l'État avait le bénéfice ; « jamais chose semblable » n'avait été faite en Haute-Égypte, et le roi le loua de tout ce qu'il avait fait. La frontière méridionale de sa province lui imposa des tâches particulières avec ses carrières, ses rapides et ses peuples nubiens limitrophes. Il raconte que Sa Majesté l'avait envoyé à la carrière d'Ibhet, afin qu'il en ramenât le sarcophage destiné à la pyramide du roi ; il chercha en outre différents blocs aux carrières de granit d'Éléphantine pour la construction de cette pyramide. Et il se rendit à la pyramide avec douze chalands, escortés d'un seul bateau de guerre. Cela aussi fut une chose inouïe, et jamais encore, sous aucun autre roi, l'escorte d'un seul bateau de guerre n'avait été suffisante pour l'accomplissement des travaux dans ces carrières. Ouni

fut également envoyé aux carrières d'albâtre d'Hat·noub, dans le désert de Haute-Égypte. Il en rapporta une grande table d'offrande et il parvint à mener l'entreprise à chef en dix-sept jours seulement. Durant ce court laps de temps, il avait fait tailler la table, l'avait fait amener au fleuve et charger sur un bateau de transport construit à cet effet en acacia du désert. Il avait fallu se hâter, car on était déjà au troisième mois de l'été, période de Nil bas. Ouni réussit néanmoins à aborder avec son bateau non loin de la pyramide, ainsi que le pharaon l'avait ordonné.

La dernière tâche que le roi Mer·en·rê imposa à Ouni le ramena dans le territoire des cataractes. Il s'agissait d'aménager cinq canaux dans les rapides du fleuve, c'est-à-dire des passages permettant aux bateaux de franchir cet obstacle naturel. On avait notamment construit avec le bois d'acacia que les princes nubiens fournirent, des bateaux qu'il fallut ensuite amener en Égypte. Ouni parvint à mener à bien ces deux entreprises en une année. Puis il rechargea les bateaux de granit provenant des carrières locales pour la pyramide. Aujourd'hui encore, nous possédons un témoignage de ces exploits d'Ouni, car un rocher du territoire de la première cataracte nous montre une image du roi Mer·en·rê auquel quatre princes nubiens rendent leurs hommages. L'inscription qui accompagne le bas-relief porte la date où le roi, au cours de l'an V de son règne, séjourna là en personne ; sans doute était-il venu aussi pour inspecter les travaux d'Ouni.

Nous ignorons si Ouni a connu le règne du souverain suivant, le jeune Pepi II ; son inscription ne dit rien à ce sujet. Quiconque est tenté de taxer d'exagération bien des épisodes de la biographie d'Ouni doit reconnaître cependant qu'il accomplit une grande œuvre, dans ses fonctions militaires et dans ses fonctions civiles. Mais comment ne pas s'étonner de ce qu'il n'ait pas été enseveli, à l'instar des grands de son temps, dans une splendide sépulture

à côté de la pyramide de son roi, qui cependant lui avait autrefois fait tant de merveilleux présents pour son tombeau ? Il est, au contraire, enterré à Abydos, dans le mastaba le plus simple, ayant pour unique ornement cette grande inscription. Il y a une raison certaine à ce fait, mais nous ne parvenons pas à en percer le mystère.

Les princes d'Eléphantine

C'est à la même époque et à la même frontière méridionale d'Égypte, où Ouni fut aussi à l'œuvre vers la fin de sa vie, que nous reportent les inscriptions des tombes rupestres d'Éléphantine. Les nomarques qui y furent ensevelis avaient également la surveillance des pays limitrophes de Nubie. Aussi nous font-ils le récit de toutes sortes de dangereuses expéditions, qu'ils eurent à entreprendre sur les territoires de ces barbares. Ainsi, le prince Sabni avait appris que son père Mekhou était mort en Nubie. Il rassembla les troupes de son nome et se rendit avec elles en Nubie. Il avait emmené avec lui cent ânes, chargés de tout ce qui est nécessaire à l'embaumement d'un cadavre et, en plus, de présents pour les barbares. Il réussit à obtenir le cadavre de son père, il le chargea sur un âne et confectionna un cercueil pour l'y placer. Il parvint aussi à le ramener de Nubie. Ce fut un exploit dont Sabni informa aussi le roi et celui-ci le loua d'une action aussi admirable.

Her·khouf, un autre de ces princes, nous donne un récit plus détaillé de ses voyages dans les pays du Midi. La première expédition, entreprise encore aux côtés de son père, eut pour but le pays d'Iam. Sa tâche fut de reconnaître un chemin d'accès à ce pays ; elle fut menée à bien en sept mois. Il rapporta de là en Égypte, à la joie de son souverain, toutes sortes de trésors.

Le second voyage entrepris par Her·khouf dura huit mois. Il amena l'explorateur au pays d'Irtet, où celui-ci

acquit beaucoup d'objets précieux. Il établit son itinéraire du retour à travers d'autres pays et il les explora également ; ce fut un exploit tout à fait inouï.

Au cours de son troisième voyage qui le ramenait au pays d'Iam, Her·khouf rencontra le prince de cette région alors qu'il entreprenait précisément une campagne contre les Libyens, afin de battre ces habitants du désert « jusqu'à l'angle occidental du ciel ». Her·khouf suivit le prince d'Iam et parvint à lui faire abandonner ses projets belliqueux. Il semble que cette intervention ait eu des conséquences heureuses pour le roi du pays d'Iam, car il en manifesta de la reconnaissance. La caravane avec laquelle Her·khouf rentra au pays ne comptait pas moins de trois cents ânes, et ils étaient chargés d'encens, d'huile, d'ébène, de blé, de peaux de panthères, d'ivoire, de boumerangs et d'autres choses encore. Les chefs de tribus dont il traversait les pays, sur le chemin du retour, étaient stupéfaits à la vue de cette caravane et de la nombreuse escorte de gens d'Iam accompagnant les troupes d'Her·khouf. Ils jugèrent bon de lui offrir des troupeaux et ils le conduisirent par-dessus les montagnes d'Irtet. Le pharaon se réjouit de ce succès et lorsqu'Her·khouf se rendit à la cour, le souverain lui envoya du vin de dattes, du pain et de la bière comme présent de bienvenue. Sous Pepi II, le jeune successeur du roi, Her·khouf entreprit encore un voyage dans les lointains pays du Midi, et il en rapporta au roi quelque chose de tout à fait fabuleux. Nous en possédons le témoignage dans la lettre du roi, dont Her·khouf désira perpétuer la teneur en la faisant copier dans son tombeau. En voici les termes exacts :

« De la part du roi en personne. — En réponse. Année 2, 15e jour du 3e mois de l'inondation — rescrit royal adressé à l'Ami Unique (du roi), *kher·heb*, chef drogman Her·khouf. J'ai pris connaissance du contenu de cette tienne lettre, que tu as faite à l'adresse du roi et envoyée au palais, afin de faire savoir que tu es revenu sain et sauf du pays d'Iam avec l'armée qui est avec toi. Tu as dit en cette tienne lettre que tu as apporté tous les trésors grands et beaux qu'Hathor, déesse d'Iam, a donnés pour le roi Pepi II. En outre, tu as dit en cette tienne lettre que tu as amené un « Deng » (nain) pour les danses du dieu, provenant du Pays des Esprits, semblable au nain qu'a rapporté de Pount, pays de l'encens, le trésorier Ba·our·djed au temps du roi Isesi. Tu as dit à Ma Majesté que jamais encore semblable ne fut ramené d'Iam, sinon par toi. Année après année, je vois que tu fais tout ce que souhaite et loue ton maître. Nuit et jour, tu fais ce que souhaite, loue et ordonne ton maître. Aussi Ma Majesté te comblera-t-elle de si grands honneurs qu'ils brilleront encore pour tes enfants et tes petits-enfants, à jamais. Et tous les hommes qui entendront ce qu'a fait pour toi Ma Majesté diront : « Il n'est rien de semblable à ce qui fut fait à l'Ami Unique (du roi) Her·khouf, lorsqu'il est redescendu du pays d'Iam et qu'il eut fait ce que son maître avait désiré et ordonné. »

« Viens donc aussitôt en bateau à la Résidence ! Amène avec toi ce Deng que tu as ramené du Pays des Esprits, vivant, prospère et bien portant, pour les danses du dieu et pour l'agrément de ton maître. Et quand il montera avec toi dans le bateau, fais que des hommes de confiance le gardent des deux côtés du bateau pour qu'il ne tombe pas à l'eau. Quand il dormira pendant la nuit, fais que des hommes de confiance l'entourent dans sa cabine et inspecte dix fois par nuit. Car Ma Majesté désire voir ce Deng plus que les trésors du Pays des Mines et du Pays de l'Encens. Lorsque tu arriveras à la Résidence et que tu auras ce nain vivant, prospère et bien portant avec toi, Ma Majesté fera pour toi encore plus que n'a été fait pour le trésorier Ba·our·djed au temps du roi Isesi, car c'est pour Ma Majesté un désir particulièrement cher de voir ce Deng.

« Des ordres ont été envoyés aux gouverneurs des villes

et aux grands prêtres, pour qu'ils prélèvent des magasins et des temples les approvisionnements nécessaires (à ton voyage). »

Quelle que soit la part que l'on doive faire au style redondant d'une semblable épître royale, il est hors de doute que le souverain se réjouissait extrêmement de posséder ce Deng. Et comme nous savons par d'autres sources que le roi Pepi II semble être monté sur le trône alors qu'il était enfant, nous pourrions tenir son envie pour un désir enfantin. Mais, on ne doutera certes pas qu'un tel nain Deng était quelque chose de tout à fait particulier. Il est vrai que l'on rencontrait aussi des serviteurs nains (p. 77, 111) dans les maisons des grands à cette époque, mais on n'avait guère vu jusque-là de Deng. Il ne semble pas invraisemblable à ce propos de songer aux nains qui, aujourd'hui encore, peuplent les forêts du cœur de l'Afrique. L'un de ces Pygmées avait été ramené en Égypte, bien des années auparavant, du pays de Pount, c'est-à-dire de la côte des Somali ; et maintenant, Her-khouf en ramenait un second du pays d'Iam, c'est-à-dire de la partie la plus méridionale du Soudan.

En faisant graver ces inscriptions dans leurs tombeaux, les princes d'Éléphantine n'avaient d'autre but que de protéger leurs noms de l'oubli, ou, comme on dit en égyptien, « de faire vivre leurs noms ». Mais nous leur savons gré de nous avoir aussi, par ce moyen, fourni les premiers renseignements, si imprécis qu'ils puissent être, sur les pays de l'Afrique centrale.

CHAPITRE XII

L'ART ET LA LITTÉRATURE DE L'ANCIEN-EMPIRE

Le tableau que nous avons tracé de l'Ancien-Empire au cours des chapitres précédents serait incomplet si nous ne songions pas aussi à l'art et à la littérature qui florirent à cette époque.

Ce qui nous réjouit encore aujourd'hui dans cet art, c'est la reproduction vivante et sincère de la nature. Dans les bas-reliefs de la Ve dynastie, tout est représenté avec la plus grande simplicité et la plus exacte vérité, comme cela se montrait aux yeux des artistes, et c'est avant tout l'observation attachante et fidèle des animaux, qui toujours à nouveau nous enchante (Pl. VII *b*, IX, XII *b*). Cependant, bon nombre de statues que nous ont livrées les mastabas méritent encore plus de louange que ces bas-reliefs. Car, à côté de celles qui représentent le défunt dans une attitude figée solennelle (Pl. V), se rencontrent d'autres œuvres où les artistes se sont efforcés de rendre, tels qu'ils les voyaient, les traits du visage et les formes du corps. Et ils ont atteint leur but avec une si grande sûreté et un sentiment si délicat que de telles œuvres doivent être comptées au nombre des plus belles créations de la statuaire de tous les pays et de tous les temps. Voici par exemple, pour n'en citer qu'une parmi tant d'autres, la statue de bois de cet homme à la forte corpulence, que nous nommons aujourd'hui le « Sheikh el beled », le maire du village (Pl. VIII). Elle porte ce nom parce que les ouvriers arabes qui la découvrirent au cours des fouilles s'écrièrent stupéfaits que

c'était le maire de leur village. On a dit avec raison que ses traits reflétaient la bienveillance et l'aisance d'un vieillard satisfait de lui-même et du monde.

Le fameux scribe du Louvre (Pl. XII *a*) est un autre chef-d'œuvre de cet art. Il est assis sur le sol dans l'attitude qu'il avait certainement autrefois lorsqu'il notait les ordres du roi. Il tient sa feuille de papyrus sur ses genoux et sa main droite conduit la plume. Son visage ferme et intelligent est tout attention. Il tend l'oreille aux mots qui lui sont dictés. L'étonnante vivacité de la figure est encore accrue par la peinture et par les yeux incrustés, faits de quartz, de cristal de roche et de bronze, d'une exécution parfaite.

Une curieuse statue de nain nous montre aussi avec quelle joie ces artistes observaient la nature. Ce nain était un serviteur de la cour de haut rang, pour qui fut aménagé un magnifique tombeau, et cependant le sculpteur qui exécuta sa statue n'a point embelli son aspect difforme. Les collections des musées allemands comptent aussi des statues de l'Ancien-Empire dignes de figurer à côté de ces chefs-d'œuvre connus de chacun. Voici, par exemple, la statue du prince Hem·ioun de Hildesheim, voici la belle statue de bois de Per·her·nofret de Berlin, voici encore dans le même musée le groupe charmant où le mort est représenté entouré de sa femme et de son enfant (Pl. V *c*). Lui-même siège plein de dignité au centre, sa femme est agenouillée à côté de lui et le petit garçon s'appuie de l'autre côté contre son père. Ici encore la tête de l'homme est évidemment un portrait ; les yeux sont incrustés comme chez le scribe et les corps ont la couleur de la peau.

Il y avait aussi déjà, sous l'Ancien-Empire, une littérature au sens élevé du terme et ne consistant pas seulement en formules religieuses ou en livres de médecine. Jusqu'à l'époque tardive, on se souvint du sage vizir I·m·hotep et du sage prince Her·djedef « avec les paroles de qui on

parle partout », c'est-à-dire dont chacun a les sentences sur les lèvres. Les écrits de ces deux sages ne nous sont pas parvenus, mais nous possédons par contre le fameux livre de sapience de Ptah·hotep, dans lequel les élèves du Moyen et du Nouvel-Empire devaient apprendre la sagesse et la



Fig. 37. — Statue d'un nain.

bonne manière de s'exprimer. C'est l'un des sommets de la littérature égyptienne. Ptah·hotep était le vizir du roi Isesi et il semble être le même personnage que le propriétaire du tombeau dont nous avons décrit ci-dessus les beaux reliefs.

On peut évidemment mettre en doute que Ptah·hotep

soit véritablement l'auteur du livre, mais ce qu'on est forcé d'admettre c'est que celui-ci remonte à une époque fort reculée.

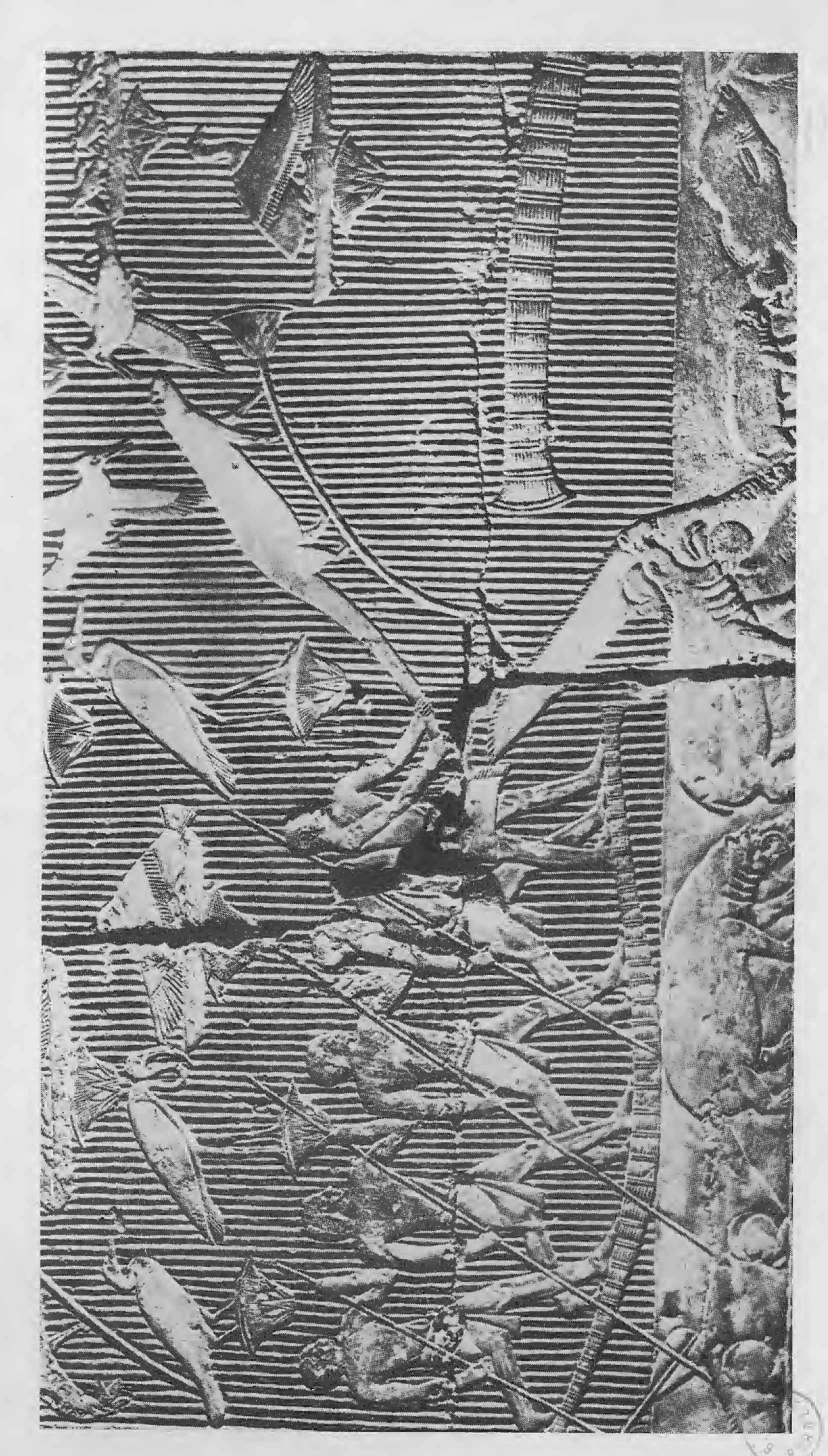
Le livre (1) débute par des paroles pathétiques, dans lesquelles Ptah-hotep dépeint au roi les souffrances que l'âge entraîne avec lui : « La force a disparu pour l'homme fatigué. La bouche est muette et ne parle plus. Les yeux sont faibles et les oreilles sont sourdes. Le cœur est oublieux et ne se souvient plus de la veille. Les os souffrent de l'âge et le nez est obstrué et ne respire pas. Que l'on soit debout ou assis, on se trouve mal. Le bien s'est transformé en mal. Tout goût a disparu. Ce que l'âge procure à l'homme, c'est que tout va mal pour lui. »

Pour cette raison, Ptah-hotep demande au roi de lui donner son fils comme compagnon, « comme bâton de vieillesse » pour employer l'expression égyptienne. Le roi y consent et lui ordonne d'élever le fils à la manière d'autrefois, dans l'obéissance et dans la juste intelligence des choses.

Viennent ensuite « les belles sentences prononcées par le vizir Ptah-hotep, au moyen desquelles il amène les ignorants à la connaissance et [leur apprend] la justesse de beaux discours, bénédiction pour celui qui les écoutera et malédiction pour celui qui s'en écartera ».

Voici la première chose qu'il inculque à son fils : « Ne sois pas fier de ta science, ne mets pas ta confiance dans ton savoir, cherche conseil auprès des ignorants aussi bien qu'auprès des initiés. Une bonne parole est plus dissimulée, il est vrai, que la pierre précieuse verte, et pourtant, on la trouve aussi chez les femmes esclaves qui se penchent au-dessus de la meule. » « Si tu es un homme de haute condition, aspire à tout ce qui est excellent, jusqu'à ce que plus aucun défaut n'entache ta nature. La vérité (c'est-à-dire

(1) Traduction littérale dans : Ad. Erman, *Die Literatur der Ægypter* (Leipzig, 1923), p. 86.



Dans un fourré de papyrus.
(V^e dynastie).



Tête d'homme dite " Tête Salt ".
(IV[e] dynastie).

le droit) est excellente et durable, et depuis le moment où le dieu du soleil l'a créée, elle n'est point altérée, mais celui qui enfreint ses lois est puni. » Elle est aussi le vrai chemin à suivre pour celui qui n'a rien. Si le mal peut conquérir des trésors, la force de la vérité est de durer et l'homme droit dit : « Ceci est le bien (que je tiens) de mon père », c'est-à-dire : que mon père m'ait élevé dans la vérité est ce qu'il m'a laissé de meilleur.

Mais la sagesse se recommande aussi dans la conduite



Fig. 38. — Esclave à sa meule.

que l'on a envers son supérieur : « Baisse ta face lorsqu'il te salue et ne parle qu'après qu'il t'a salué. Ris quand il rit ; cela sera agréable à son cœur. Et lorsque tu manges avec un homme plus haut placé que toi, ne porte tes regards que sur les aliments qu'on a placés devant toi et non pas sur les plats qui sont devant lui. »

Si tu es chargé d'une mission de confiance auprès d'un grand par l'un de ses pairs, transmets le message avec exactitude, sans en rien dissimuler, même si tu dois par ce fait raconter quelque chose de désagréable. Garde-toi aussi de

proférer de vilaines paroles et de t'exprimer à la manière de tout le monde (c'est-à-dire du vulgaire).

As-tu un chef issu d'une classe inférieure, ignore tout de sa petitesse d'antan et ne sois pas rempli d'orgueil pour cela, car c'est le dieu (c'est-à-dire vraisemblablement le roi) qui l'a entouré de faveurs.

Courbe l'échine devant ton supérieur, et ta maison durera avec tous les biens qui en dépendent, et ta rétribution sera juste.

Quand tu attends dans l'antichambre d'un grand, n'essaie pas de prendre de l'avance. L'antichambre a son étiquette bien établie, tirée au cordeau, et on n'y obtient rien par le coude.

Sois aimable à l'égard d'un pétitionnaire, ne le rudoie pas ; il aime qu'on lui fasse amicalement signe de la tête jusqu'à ce qu'il ait exposé sa requête. Sois également généreux avec tes familiers, car tu ignores s'il n'arrivera pas un jour de malheur (c'est-à-dire de disgrâce du roi), où tu seras content qu'ils te saluent encore.

On lit ensuite : « Garde-toi de la cupidité ; c'est un mal inguérissable, qui désunit amis et parents. » « C'est un bagage de méchancetés de toutes sortes et un sac de toute espèce de choses blâmables. »

Chaque fois que tu entres dans une maison, que ce soit en maître, en frère ou en ami, prends garde aux femmes. Des milliers courent à leur perte à cause d'elles ; leurs beaux membres font perdre la raison.

Mais sitôt que tu en as les moyens, fonde un foyer et aime ta femme. Emplis son corps (c'est-à-dire : donne-lui à manger) et revêts son dos, et donne-lui des onguents pour ses membres et réjouis son cœur, aussi longtemps qu'elle vivra ; elle est ce qu'il existe de meilleur pour son maître.

Lorsque tu recherches une amitié, sois prudent et sonde premièrement l'ami dans un entretien, afin de voir s'il mérite ta confiance.

Tels sont, parmi d'autres, les préceptes que Ptah-hotep expose à son fils : « Si tu prêtes l'oreille, dit-il, à ce que je t'ai dit, ta nature deviendra aussi bonne que celle des ancêtres. Ce qui subsiste de leur vérité est admirable et leur souvenir ne disparaît pas sur les lèvres des hommes, tant sont beaux leurs préceptes. »

En lisant ce livre de Ptah-hotep, n'a-t-on pas l'impression que l'Égypte de l'Ancien-Empire jouissait d'une haute culture et qu'elle était un État bien réglementé, pour autant du moins qu'il s'agit des couches supérieures de la population ? Et pourtant, cet État a sombré dans la terreur, et ce sont les classes inférieures du peuple qui furent les agents de sa destruction.

CHAPITRE XIII

LA CHUTE DE L'ANCIEN-EMPIRE

La période qui succéda à l'Ancien-Empire présente un aspect très différent dans tout ce qui nous en est parvenu ; la marche est nettement rétrograde. La royauté, dont les pyramides et les mastabas sont les témoins, est bien chose du passé. Il apparaît manifestement qu'un grand malheur s'est abattu sur le pays. On s'est demandé si quelque peuple barbare n'avait pas conquis l'Égypte. Mais on sait maintenant, grâce à un papyrus du Musée de Leyde, quelle fut la cause de la catastrophe. Ce ne sont pas des ennemis extérieurs qui ont provoqué la chute de l'empire égyptien. mais des ennemis intérieurs. Le peuple s'était soulevé.

Il régnait une fois sur l'Égypte, nous raconte le papyrus (1), un vieux roi. Nous ne connaissons pas son nom, mais il semble bien qu'il s'agisse de Pepi II (vers 2500 av. J.-C. ou avant) qui, suivant la tradition, exerça le pouvoir pendant quatre-vingt-treize ans. C'est précisément le roi qui, comme nous l'avons vu ci-dessus (p. 107), s'était tant réjoui de posséder un nain. Il était alors un enfant, mais il est devenu maintenant un homme extrêmement âgé. Ce vieux roi vit paisiblement dans son palais et ne soupçonne pas ce qui se passe autour de lui. Un sage, nommé Ipou-our s'avance devant lui et lui dit ouvertement dans quelle situation se trouve le pays : « Il en est ainsi, le Nil déborde et pourtant l'on ne laboure pas pour lui. Chacun dit : nous ne savons pas ce qu'il adviendra dans le pays. — Il en est ainsi, le rire a disparu. C'est la tristesse, mêlée de lamentations, qui parcourt le pays. » Mais toute cette désolation provient du fait que le peuple s'est soulevé contre les fonctionnaires. On démolit les bureaux de l'administration, on enlève les listes et les serfs deviennent les maîtres. Les listes des préposés aux céréales sont effacées ; chacun peut se servir de blé, tant qu'il en désire. Les lois du tribunal sont jetées sur la chaussée ; on les foule aux pieds et on les déchire.

(1) Traduction littérale : Ad. Erman, *Die Literatur der Ægypter*, p. 132 et suiv.

Et ce soulèvement contre les fonctionnaires gagne du terrain : « Les seigneurs ne cessent de se plaindre, les gens de petite condition se réjouissent. Chaque ville dit : « Nous voulons chasser les forts, c'est-à-dire les nobles, du milieu de nous. Le pays tourne comme un tour de potier. Les hauts conseillers sont affamés et les bourgeois en sont réduits à s'asseoir à la meule. — La peste parcourt le pays et le sang est partout ; les morts gisent ensevelis dans la rivière. — Les cheveux de tous sont incultes et les fils des nobles ne sont plus reconnaissables. Petits et grands disent : « Ah ! que la mort me paraît souhaitable ! » — Les enfants des grands, on les cogne aux murs, et les nourrissons, on les jette sur le sol du désert. — Les servantes esclaves donnent maintenant le ton et elles ne supportent pas que leurs maîtresses parlent. Au cou des esclaves pendent les bijoux les plus précieux ; les dames par contre sont couvertes de haillons, et leur cœur frémit lorsqu'on les salue. Elles parcourent le pays en demandant l'aumône et disent : « Ah ! que n'avons-nous à manger ! »

Des étrangers aussi se pressent dans le pays ; le vol et le meurtre règnent partout. Le voleur, assis dans le buisson, épie le voyageur, lui dérobe ce qu'il porte et le tue. — Les villes sont anéanties, les tombeaux éventrés et les momies des nobles arrachées du lieu où elles reposent. — Aux champs, on n'ose plus labourer. — On se nourrit d'herbages et on boit de l'eau ; poussé par la faim, on vole aux porcs leur nourriture. On manque de tout et chacun dit : « Il n'y a plus rien. »

Ainsi, ce que l'on voyait hier encore a disparu, et le pays ressemble à un champ sur lequel le lin a été arraché. On

ne forme plus que ce vœu : « Ah ! puisse le genre humain prendre fin et qu'aucun homme ne naisse plus ! Puisse le vacarme cesser sur terre et puisse-t-il ne plus y avoir de dispute ! »

Mais la tragédie qu'Ipou-our fait se dérouler devant nos yeux n'est pas encore à son terme. Une seconde strophe du poème nous apprend un fait que les temps anciens n'avaient point connu. La fureur populaire s'est levée contre le roi lui-même. Le pays est arraché à la royauté par quelques insensés. Le secret du roi est violé et la résidence s'effondre en un instant. Alors commence le règne de la populace : « Voyez, les pauvres du pays sont devenus des riches et celui qui possédait quelque chose est maintenant dénué de tout. » Celui qui d'ordinaire n'avait point de pain possède maintenant une grange, mais ce qui est dans son grenier appartenait autrefois à un autre. Celui qui n'employait point d'huile pour sa tête chauve possède maintenant des vases pleins de myrrhe ; la femme qui se regardait dans l'eau a maintenant un miroir. Celui qui autrefois était pauvre possède aujourd'hui des troupeaux et des bateaux, mais ceux-ci appartenaient naguère à un autre propriétaire. D'ordinaire, le pauvre était son propre messager, mais aujourd'hui il prend son plaisir à envoyer autrui. Il offre maintenant aussi de l'encens à son dieu, mais c'est l'encens d'un autre. Ainsi, tandis que ceux qui n'avaient rien sont devenus riches, ceux qui naguère furent riches gisent sans abri en plein vent, sans lit, en haillons et dévorés par la soif. Et le plus scandaleux de tout : « Celui qui naguère n'avait rien possède aujourd'hui des trésors et un prince le loue », — et même les conseillers de l'ancien État flattent es nouveaux parvenus.

A la suite de ce tableau de lamentations venaient d'autres strophes proclamant l'avènement de temps meilleurs, mais elles sont en grande partie détruites. La seule chose que nous y puissions reconnaître, c'est que la royauté subsistera malgré tout et qu'une ère de bonheur approche. Une ère où l'on rendra de nouveau honneur aux dieux. Les bateaux remonteront le cours du fleuve et le redescendront, les hommes rebâtiront des pyramides, creuseront de nouveau des étangs et planteront de nouveau des arbres pour les dieux. On reprendra des oiseaux et des poissons, et la bouche sera de nouveau remplie de cris de jubilation. Les seigneurs des villes reprendront leurs possessions et verront régner la jubilation dans leurs maisons.

Nous ignorons si les choses se sont passées réellement ou même à peu près comme ce sage les avait prévues. Tout ce que nous voyons, c'est que quelques siècles plus tard l'Égypte jouit de nouveau d'un régime stable. Mais avant de porter notre attention sur cette ère nouvelle, le Moyen-Empire, nous considérerons sous quel jour apparut aux générations suivantes cette grande époque de l'Ancien-Empire dont les pyramides devaient devenir pour la postérité le symbole.

CHAPITRE XIV

OPINION DE LA POSTÉRITÉ SUR L'ANCIEN-EMPIRE

De tout temps, les grandes pyramides ont occupé l'imagination des hommes. Il paraissait peu naturel que des constructions de dimensions aussi colossales eussent pour unique objet de cacher un cadavre. Aussi ne manqua-t-il jamais de gens que cette simple explication ne satisfaisait point et qui voulaient découvrir d'étranges mystères derrière ces monuments gigantesques. De nos jours encore, il nous est donné de voir surgir à nouveau ces sottises, bien qu'un siècle de recherches eussent dû les faire disparaître depuis longtemps. Il se trouve en Angleterre et malheureusement aussi en Allemagne d'innombrables personnes se figurant le plus sérieusement du monde que la pyramide de Khéops recèle des vérités très profondes. Et comme la pyramide de Khéops ne présente aucune espèce d'inscriptions susceptibles de contenir ces enseignements, ceux-ci doivent, suivant l'opinion de ces esprits exaltés, s'exprimer d'une autre manière, et ce sont les mesures des différentes parties de la pyramide qui doivent nous les révéler. Il est toujours des gens qui aiment à jongler avec les chiffres et ils se sont mis à exercer leurs talents avec les dimensions de la grande pyramide. Si sa base a telle surface et son arête telle longueur, si la chambre du sarcophage a telle largeur et telle hauteur, et si le sarcophage a telle grandeur, telle hauteur et telle épaisseur, on retourne et interprète ces chiffres jusqu'à ce qu'ils paraissent fournir quelque donnée singulière. Ainsi, la pyramide a soi-disant été construite pour révéler à la postérité la longueur de la circonférence du cercle par rapport au diamètre, ou la durée exacte de l'année, ou encore la distance de la terre au soleil. Les dimensions du sarcophage indiquent, paraît-

il, la densité de la terre. Mieux encore : cette révélation peut s'étendre au domaine religieux, et en Angleterre on est allé jusqu'à lire dans la grande pyramide les dogmes chrétiens.

Après tout cela, les pensées que les grandes pyramides inspirèrent aux Égyptiens des générations suivantes nous semblent autrement plus raisonnables et naturelles. Eux ne rêvent pas de doctrines mathématiques et astronomiques et songent seulement que le sort d'un peuple auquel on imposait la construction des grandes pyramides ne pouvait être que misérable. Ils estiment aussi qu'un roi qui élevait pour lui tout seul un monument aussi fabuleux ne devait pas avoir fait grand chose pour les temples et pour les dieux. Aussi pensent-ils que les rois des grandes pyramides ont durement opprimé le peuple et vécu sans dieux. Et si la pyramide de Mykérinos est plus petite que celles de Khéops et de Khephren, c'est précisément parce que ce souverain avait été meilleur que son père et son grand-père. C'est du moins ce que l'on rapporta à Hérodote lorsqu'il parcourut l'Égypte (vers 450 av. J.-C.) et se fit raconter, en voyageur curieux de s'instruire, toutes sortes de choses au sujet des grandes pyramides.

Conte du roi Khéops

L'idée suivant laquelle le roi Khéops n'était pas généreux à l'égard des dieux sert aussi de base à un conte qui nous est conservé dans un papyrus (1) de la collection de Berlin. Le conte semble avoir été écrit au XVIIIe siècle avant Jésus-Christ, donc environ mille ans après l'époque où vécut Khéops. Au premier abord, le sentiment de l'impiété du souverain n'apparaît pas nettement. Le roi Khéops nous est seulement représenté comme un prince

(1) Traduction littérale : Ad. Erman, *Die Literatur der Ægypter*, p. 64 et suiv.

prenant plaisir à entendre parler de magiciens et de leurs miracles. Il se fait raconter de telles histoires par ses fils et les goûte sans soupçonner l'importance qu'un de ces magiciens prendra bientôt pour lui. Dans le premier récit, aujourd'hui perdu, il était question du roi Djeser (III[e] dynastie ; 2780-2720 av. J.-C. ou avant), bâtisseur de la pyramide à degrés.

Le prince Khephren, le futur souverain, raconte la seconde histoire, qui se passe sous le règne du vieux roi Neb·ka : Chaque fois que Sa Majesté se rendait à Memphis, au temple de Ptah, il visitait le *kher·heb* (prêtre-magicien) Ouba·ôner. Or, celui-ci avait une femme qui s'était éprise d'un manant. Elle lui fixa rendez-vous dans un pavillon situé dans le jardin d'Ouba·ôner. Ils y demeurèrent jusqu'au coucher du soleil à boire ensemble, puis le manant se baigna dans le lac du jardin. On rapporta la chose à Ouba·ôner. Il se confectionna un petit crocodile avec de la cire et prononça sur lui une formule magique : « Quiconque viendra se baigner dans mon lac, saisis-le. » Il le remit au gardien du jardin et lui dit : « Lorsque le manant se baignera dans le lac, comme il le fait tous les jours, jette le crocodile derrière lui dans l'eau. » Lorsque, la fois suivante, la femme infidèle rencontra le manant dans le kiosque et que, le soir venu, l'homme reprit son bain, le gardien fit ce qui lui avait été ordonné. Le petit crocodile devint un animal long de sept coudées et il saisit le manant. Le crocodile demeura sous l'eau pendant sept jours avec lui.

Ouba·ôner dit alors au roi : « Viens voir un miracle qui s'est réalisé de ton vivant. » Le roi le suivit et le *kher·heb*, s'adressant au crocodile, lui ordonna de rapporter le manant à la surface. C'est ce qu'il fit. Le roi fut frappé de terreur et dit : « Ce crocodile est effrayant. » Mais Ouba·ôner se pencha et le prit dans sa main, et aussitôt l'animal redevint une figurine de cire. Lorsque le roi apprit la faute commise par le manant, il dit au crocodile : « Va chercher ce qui t'appartient. » Le crocodile emporta le manant on ne sait où, et le roi ordonna qu'on brûlât la femme coupable.

Le roi Khéops admira fort cette histoire et témoigna sa satisfaction en faisant de riches offrandes au roi Neb·ka et au sage Ouba·ôner, dans leurs tombeaux, il va sans dire. Le roi reçut mille pains, cent cruches de bière, un bœuf et deux mesures d'encens ; le magicien reçut pour sa part une cruche de bière, un grand morceau de viande et une mesure d'encens, et le roi Khéops dit ensuite : « J'ai vu un exemple de sa science. »

Le conte merveilleux que narre ensuite le prince Baouf·rê nous reporte au règne du roi Snefrou, père de Khéops. Un jour, le roi était triste et cherchait en vain une distraction. Le *kher·heb* Djadja·em·ânkh lui proposa de faire monter les plus belles jeunes filles de son palais sur une barque et de les faire ramer. Il retrouverait sa joie à les voir circuler ainsi en ramant et les beaux rivages aussi du lac lui réjouiraient le cœur. Alors, le roi fit chercher vingt des plus belles jeunes filles et leur donna des rames d'ébène ornées d'or ; des filets leur tenaient lieu de vêtements. Elles se mirent à ramer et le cœur de Sa Majesté fut réjoui. Mais cette joie fut de courte durée : subitement, une rangée de rameuses se tut et cessa de ramer. Le roi dit : « Vous ne voulez donc plus ramer ? » Elles répondirent que leur barreuse avait cessé de ramer ; lorsqu'il eut interrogé celle-ci, elle lui dit que son ornement de coiffure, en turquoise neuve, était tombé à l'eau. Snefrou lui en fit chercher un autre pour le lui remplacer, mais la belle ne l'accepta pas et dit : « J'aime mon objet plus que son semblable » (1). Le roi fit revenir Djadja·em·ânkh et lui raconta ce qui s'était passé ; le magicien sut immédiatement quel

(1) Cette phrase et la suivante correspondent au texte hiératique, avec transcription hiéroglyphique, de la p. 43.

parti prendre : il prononça une formule, fendit le lac, replia un côté du lac sur l'autre, — la parure se trouvait précisément sur le sol à cet endroit. Il la remit à la jeune fille et, par un nouveau sortilège, rétablit l'eau comme elle était auparavant. — Ici encore, le roi Khéops témoigna sa satisfaction en faisant des largesses au roi Snefrou et au sage.

Si les récits de magie dont les princes avaient jusqu'ici entretenu le roi Khéops se rapportaient aux temps passés et pouvaient éveiller quelques soupçons sur l'exactitude des faits qu'ils rapportaient, le souverain dut se réjouir d'autant plus lorsque le prince Her·djèdef lui déclara qu'il existait encore en leur temps un grand magicien. — Son nom est Djedi et il habite la ville de Djed·snefrou. Bien qu'âgé de cent dix ans, il est encore si vert qu'il mange cinq cents pains et une cuisse de bœuf et boit dix cruches de bière. Il sait remettre en place une tête coupée et un lion le suit, même lorsqu'il ne le tient pas à la laisse. Il connaît, en plus de cela, les serrures du sanctuaire du dieu Thoth. Or, le roi Khéops avait, depuis longtemps déjà, cherché ces serrures, désirant en confectionner de semblables pour sa pyramide.

Alors, le roi Khéops envoya le prince lui-même à Djed·snefrou. Il remonta le fleuve et, lorsque les bateaux furent parvenus au débarcadère, il se fit transporter sur un palanquin d'ébène dont les brancards étaient plaqués d'or. Il trouva le magicien étendu à son aise sur une natte devant sa maison. Il le salua et le félicita de son état de santé. N'était-il pas exempt de maladies et à l'abri de la vieillesse et de la mort ? Puis il lui annonça en termes choisis qu'il avait mission de l'amener auprès de son père, le roi Khéops. Il vivrait désormais à la cour jusqu'au jour de sa mort. Djedi répondit, en termes aussi choisis, qu'il obéissait à l'appel du roi. Le prince l'aida à se lever et le conduisit aux bateaux. Djedi voyagea lui-même sur celui du prince, mais

il demanda encore une autre barque pour ses enfants et ses livres.

Lorsqu'ils furent parvenus à la cour, le prince annonça leur arrivée et le roi les reçut dans la grande salle du palais. Il dit à Djedi : « Comment se fait-il que je ne t'aie encore jamais vu ? » Djedi répondit : « Quiconque est appelé vient ; Une Majesté m'a appelé et je suis venu. — Est-il vrai, à ce que l'on me dit, poursuivit le roi, que tu sais remettre en place une tête coupée ? » Djedi ayant répondu affirmativement, le roi voulut immédiatement éprouver le talent du magicien sur un criminel. Mais Djedi s'y refusa et proposa de faire plutôt l'essai sur un animal. On chercha donc une oie et on lui coupa la tête ; on plaça son corps d'un côté de la salle et la tête de l'autre. Djedi prononça sa formule magique ; le corps et la tête se mirent aussitôt en marche l'un vers l'autre en se dandinant et l'oie fut de nouveau là et se remit à barboter. L'expérience fut renouvelée sur un bœuf. Enfin, le roi posa la question qui lui tenait tant à cœur et il lui demanda ce qu'il savait des serrures du sanctuaire de Thoth. Djedi ne savait rien de particulier, sinon la place où se trouvaient ces serrures. « Elles sont dans un coffret de silex qui se trouve lui-même dans une chambre du temple d'Héliopolis. Moi-même, ajouta Djedi, je ne peux pas te les apporter. » Le roi lui demanda alors qui les lui apporterait et Djedi répondit : « L'aîné des trois enfants que mettra au monde Roud·djedet te les apportera. » Le roi ayant demandé qui était cette Roud·djedet, Djedi lui dit que c'était la femme d'un grand prêtre du dieu du soleil Rê, du nom de Râ.ouser, à laquelle le dieu avait prédit qu'elle mettrait au monde trois enfants, qu'ils règneraient sur tout le pays et que l'aîné d'entre eux serait grand prêtre d'Héliopolis.

Le roi devint alors très triste, car les paroles de Djedi signifiaient que le dieu suprême avait rejeté sa lignée et qu'il allait créer une nouvelle dynastie royale. Djedi le

consola en lui déclarant : « Ton fils, le fils de celui-ci, l'un d'eux » ; il voulait dire par là, naturellement, que les rois Khephren et Mykérinos règneraient encore avant la prise du pouvoir par la nouvelle dynastie. Lorsque fut venu le moment où Roud-djedet devait enfanter, le dieu du soleil dit aux déesses Isis, Nephthys, Meskhenet et Heket et au dieu Khnoum : « Allez auprès de Roud-djedet et assistez-la, car les trois enfants qu'elle mettra au monde seront rois dans le pays tout entier. Ils bâtiront vos temples, ils pourvoieront d'aliments vos autels et ils multiplieront vos offrandes. » Ainsi, les nouveaux rois montreraient plus de piété au service des dieux que le roi Khéops ne l'avait jamais fait. Les cinq divinités répondirent volontiers à l'appel de Rê, et, pour éviter qu'on les reconnût, les quatre déesses se changèrent en musiciennes et le dieu Khnoum les accompagna en qualité de serviteur. Lorsqu'elles se mirent à faire de la musique devant la maison de Râ-ouser, celui-ci voulut les en empêcher par égard pour sa femme ; mais les déesses déclarèrent qu'elles étaient expertes dans l'art de délivrer une femme, et il leur permit d'entrer. En effet, elles assistèrent réellement Roud-djedet pour la naissance de trois garçons, lesquels ressemblaient extérieurement à des rois, car ils portaient déjà la parure royale et sur leurs membres se lisaient déjà leurs titres inscrits en or. Isis leur donna leurs noms : Ouser-kaf, Sahou-rê et Kakaï, et ce sont là les noms des trois premiers souverains de la V[e] dynastie (2560-2420 av. J.-C.), qui, sans être des descendants du dieu du soleil, le servirent cependant plus que tous les autres dieux ; nous en avons la preuve déjà dans les temples solaires, qu'ils firent élever à côté de leurs pyramides (cf. p. 84).

Après la naissance des trois enfants, les dieux annoncèrent l'événement à Râ-ouser, qui s'en réjouit fort et dit : « Mesdames, comment puis-je vous récompenser en retour ? Donnez donc cet orge à votre serviteur et emportez-le

pour prix de votre travail. » Khnoum se chargea de l'orge. Mais il vint ensuite à l'idée des déesses qu'elles avaient oublié de faire une chose essentielle : elles n'avaient pas accompli pour les enfants de miracle qu'elles pussent signaler à Rê leur père. Elles fabriquèrent donc trois diadèmes royaux et les déposèrent dans l'orge. Puis elles firent éclater une tempête et tomber la pluie et elles retournèrent à la maison de Râ-ouser comme si elles cherchaient un refuge contre le mauvais temps. Elles demandèrent que l'on voulût bien conserver l'orge dans une chambre de la maison jusqu'à leur retour.

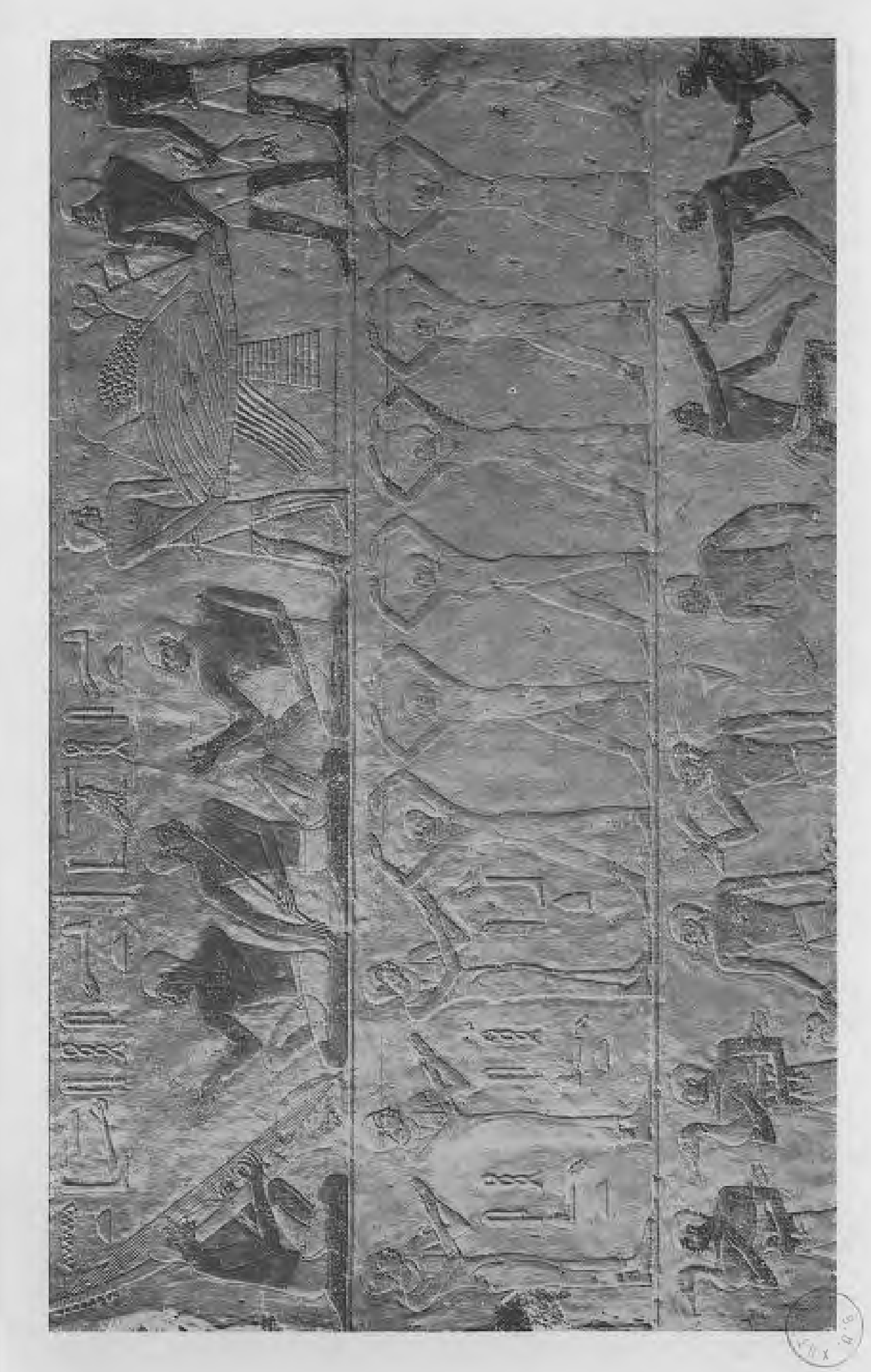
Lorsqu'après quatorze jours Roud-djedet recommença à se soucier de son ménage, elle demanda à sa servante si tout était en ordre dans la maison. Celle-ci affirma que tout était bien en ordre, sauf en ce qui concernait l'orge, car Râ-ouser l'avait donné aux musiciennes. Mais Roud-djedet dit : « Descends donc chercher un peu de cet orge ; quand Râ-ouser reviendra, il leur donnera quelque chose en compensation. » Lorsque la servante redescendit et ouvrit la chambre, elle y entendit de la musique, de la danse et des cris de jubilation, comme s'il s'agissait d'une fête en l'honneur d'un roi. Roud-djedet y descendit elle-même, mais elle ne trouva pas d'où venait la musique jusqu'au moment où elle appliqua l'oreille contre le coffre à grains ; elle remarqua que la musique provenait de là. Elle mit le coffre dans une caisse, qu'elle ferma et ficela, et qu'elle conserva dans la chambre où elle avait ses jarres. Quand Râ-ouser revint des champs, il se réjouit fort et ils s'assirent contents l'un près de l'autre. Un jour cependant que Roud-djedet se disputait avec la servante, elle la fit frapper. La servante dit alors aux gens qui étaient dans la maison : « Est-ce bien, à elle, de faire cela ? N'a-t-elle pas donné le jour à trois rois ? J'irai le dire au roi Khéops. » Elle se mit en effet en route, mais elle rencontra son frère aîné assis sur l'aire en train de lier du lin. Lorsqu'elle lui eut dit ce

qu'elle allait faire, il devint furieux et la frappa. Mais s'étant penchée pour puiser de sa main un peu d'eau, un crocodile la saisit. Le frère alla annoncer ce qui était arrivé à Roud-djedet ; il la trouva assise pleine de tristesse et lorsqu'il lui demanda pourquoi elle était si soucieuse, elle répondit : « La faute en revient à la petite qui a été élevée dans la maison ; elle est partie pour dénoncer ce qui est arrivé. » Mais il la consola et raconta qu'un crocodile l'avait saisie... — C'est ici que s'arrête le papyrus, mais nous pouvons aisément imaginer la suite de l'histoire. Khéops, informé déjà par les prophéties du sage Djedi que les enfants seraient un jour rois, chercha à leur nuire. Mais les dieux, qui avaient certainement déjà envoyé ce crocodile, continuèrent à veiller sur les enfants et déjouèrent les projets criminels du méchant roi. Par la suite, Ouser-kaf, Sahou-rê et Kakaï prirent le pouvoir et se montrèrent de pieux serviteurs des dieux.

Le grand Sphinx

La quatrième merveille de Gizeh, le grand Sphinx, n'a pas échappé au sort d'inspirer aux générations ultérieures, et jusqu'à nos jours, toutes sortes de fantaisies. Son nom fautif de sphinx, que lui ont donné les Grecs et qui a subsisté jusqu'aujourd'hui, y contribue déjà.

Les Grecs avaient coutume de donner à tout ce qui, en Égypte, leur paraissait merveilleux, des noms empruntés à quelque chose de chez eux. Ils appelaient obélisques, c'est-à-dire « broches », les grands piliers dressés devant les temples ; ils nommaient Troie les carrières de Memphis, Labyrinthe — d'après la construction prodigieuse de Crète — un grand temple funéraire ; ils comparaient les tombeaux royaux de Thèbes à des flûtes (*syrinx*) et même les pyramides à des pains blancs (*pyramis*). Et de même qu'à Thèbes on considérait les co-



Musiciens, danseuses et porteurs d'offrandes.
(Vᵉ dynastie).



a) Le scribe accroupi.
(V^e dynastie).



b) Demoiselles de Numidie
(V^e dynastie).

losses du pharaon Aménophis III comme des statues de Memnon, on voyait également dans la figure gigantesque de Gizeh une image du *sphinx*, animal fabuleux qui posait des énigmes aux hommes. Pour nous, modernes, ce nom signifie aussi que quelque chose d'énigmatique et de mystérieux est lié au Sphinx. Aujourd'hui encore, beaucoup de gens ne peuvent se résoudre qu'avec peine à y voir un simple rocher auquel on a donné le visage d'un roi (p. 81), et toujours réapparaît la légende suivant laquelle le sphinx recèle à un endroit ou à un autre un passage conduisant à quelque chose de tout à fait merveilleux, par exemple à une ville enfouie. Le Sphinx aurait, paraît-il, aussi son pendant secret, mais il serait enseveli sous le sable du désert.

Ce sable, qui toujours à nouveau enrobe les parties basses du véritable Sphinx, a fourni matière à réflexion déjà à des époques reculées. Ce fut le cas sous le Nouvel-Empire, période où les gens qui vivaient dans le voisinage du Sphinx adoraient celui-ci comme une image du dieu Harmakhis (Horus dans l'Horizon). On disait qu'un prince, le futur Touthmosis IV (env. 1420-1411 av. J.-C.) l'avait dégagé du sable à la suite d'un songe qu'il avait fait. Le récit veut que le prince se fût diverti dans le désert de Memphis à lancer des javelots à la cible et à faire la chasse aux lions et aux autres bêtes sauvages. Dans ces chasses, il roulait avec des chevaux plus rapides que le vent et il n'était accompagné que de l'un ou l'autre de ses serviteurs. S'ils étaient fatigués, il les laissait prendre du repos non loin du grand Sphinx. S'étant lui-même installé un jour, à l'heure de midi, à l'ombre du grand Sphinx, il s'endormit. Le dieu Harmakhis lui apparut en songe et il lui parla comme un père à son fils et lui dit : « Regarde-moi, lève tes yeux vers moi, mon fils Touthmosis, je suis ton père Harmakhis. Ma vie compte déjà un grand nombre d'années, je porte mes regards vers toi et je soupire après toi ; protège-moi, car tous mes membres souffrent. Le sable du

désert sur lequel je suis couché s'approche de moi ; accours auprès de moi et fais ce que je désire, car je sais que toi, mon fils, tu seras mon protecteur. » A ces mots, le prince se réveilla et il les conserva dans son cœur. — Plus tard, vers la fin du Nouvel-Empire, on inscrivit cette jolie histoire sur un grand bloc de granit, enlevé à la pyramide toute proche de Khephren. On le plaça ensuite entre les pattes du Sphinx et il forma la paroi de fond d'un petit sanctuaire consacré au dieu Harmakhis. Nous ne doutons pas que le prince Touthmosis ait entrepris, une fois devenu roi, l'ouvrage que le dieu lui avait demandé, mais malheureusement, son œuvre ne fut pas durable. Et jusqu'à nos jours le Sphinx a toujours nécessité qu'on le désensablât. Aujourd'hui, il apparaît entièrement dégagé (Pl. IV *b*), non pas seulement, il est vrai, pour le plaisir du dieu Harmakhis, mais aussi pour celui de tous les voyageurs qui viennent admirer les grandes pyramides.

CHAPITRE XV

LE MOYEN-EMPIRE

Les temps troublés constituant la période intermédiaire entre l'Ancien et le Moyen-Empire (env. 2400-2100 av. J.-C.) eurent pour effet de transformer l'Égypte en petites seigneuries autonomes. Ce régime peut se comparer à la féodalité de notre Moyen-Age. Et, de même que chez nous ces petites seigneuries se réunirent en duchés, se formèrent également en Égypte de plus grands États dont les princes voulurent de nouveau passer pour rois. Vers 2100 avant Jésus-Christ, n'existent que deux grands royaumes celui du Nord avec, pour capitale, la ville d'Hat·nen·nesout, la future Héracléopolis de Moyenne-Égypte, et celui du Sud, dont la capitale était la future Thèbes. Ces deux royaumes étaient en guerre l'un avec l'autre. Il semble que l'enjeu de leur lutte ait été la ville de This, résidence des plus anciens rois (p. 76). Non loin de là se trouvait aussi Abydos, la ville sainte d'Osiris, avec tous ses tombeaux (p. 76 et 105). Un papyrus de St-Pétersbourg (1) nous éclaire sur cette période. Il contient les conseils qu'un souverain du royaume septentrional donne à son fils Meri·ka·rê (vers l'an 2200 av. J.-C.), afin de l'initier à l'art difficile d'exercer le pouvoir.

Les enseignements pour Meri·ka·rê

Le vieux roi avait conquis, au cours de ces guerres, la ville de This « comme un nuage d'eau » ; au cours des combats qui avaient eu lieu, des tombeaux avaient également été détruits dans la nécropole et bien que les soldats eussent

(1) Traduction littérale de cette œuvre curieuse dans : Erman, *Die Literatur der Ægypter*, pp. 109-119.

commis ces dévastations à l'insu du roi, celui-ci en fut affecté et considéra l'exploit comme sacrilège. Il recommande vivement à son fils de traiter avec bienveillance, malgré la victoire remportée sur lui, le royaume méridional, car, dit-il, il faut songer à l'avenir. « N'est-ce pas de lui seul que tu peux obtenir le granit dont tu as besoin pour tes constructions ? »

Le Delta oriental, lui aussi au pouvoir de dix maîtres au lieu d'un seul, paie maintenant ses redevances ; sa frontière est peuplée de villes et garnie de troupes d'élite qui tiennent les Asiatiques à l'écart. « Persévère et construis, toi aussi, des villes dans le Delta et peuple-les, de peur que, si le pays du sud se soulève, les Asiatiques ne te menacent également.

Mais il ne suffit pas que tu combattes les ennemis de l'extérieur ; il ne manquera pas de rebelles à l'intérieur du pays. Un homme a-t-il beaucoup de partisans et est-il « un faiseur de discours, poursuis-le, tue-le, efface son nom, supprime son souvenir et extermine le parti qui l'aime ».

Sois généreux envers tes conseillers, car ce n'est que par ce moyen qu'ils seront incorruptibles. Fais que les jeunes gens qui ont grandi avec toi t'aiment ; sois également généreux envers eux et donne-leur des champs et des troupeaux. Ne préfère pas le fils d'un homme de rang élevé à celui d'un bourgeois, mais recherche l'homme pour ses actions. Toi-même, pratique la justice tant que tu seras sur terre. Apaise celui qui pleure, n'inquiète aucune veuve et ne prive personne du bien de son père.

Et avant tout, sois pieux et sers Dieu. Dieu connaît celui qui fait quelque chose pour lui. La vertu de l'homme bien intentionné lui est plus chère que le bœuf dont un malfaiteur lui fait offrande.

L'homme subsiste après la mort et ses actions sont amassées à côté de lui. Mais là, dans le royaume des morts, tu seras immortel. Et les juges qui jugent le mort (p. 71)

ne sont pas indulgents ; mais quiconque vient à eux sans avoir commis de péchés sera là comme un dieu.

Le vieux roi fait encore beaucoup de recommandations à son fils, lui inculquant « le meilleur de son être intime ». L'empire que Meri·ka·rê devait gouverner si excellemment n'a pas eu, semble-t-il, une longue durée ; et finalement les rois du sud le vainquirent, et leur triomphe marque l'avènement de la puissante lignée de souverains que nous appelons la XIIe dynastie (2000-1790 av. J.-C.) et qui apporta à l'Égypte une nouvelle période d'éclat. Son fondateur, le grand roi Amen·em·hat Ier (vers 1980 av. J.-C.) « resplendissait comme le dieu du soleil Atoum. Il chassa le mal et il rétablit tout, comme cela avait été autrefois ». Là où une ville avait empiété sur le territoire d'une autre, il replaça de nouvelles bornes limitrophes. Il répartit à nouveau leurs cours d'eau et il se conforma en toutes choses aux « anciens écrits, car il aimait la vérité ». C'est ce que nous raconte une inscription d'une tombe de Beni Hassan (Pl. XIV *b*). Et la famille de princes qui est ensevelie dans ces tombeaux avait toutes les raisons de se féliciter de ce nouveau régime. Indépendants, ces princes ne l'étaient plus, il est vrai, pas davantage que ceux des autres nomes. Mais ils conservaient néanmoins une apparence d'autonomie, comme nous le montrent les inscriptions de leurs beaux tombeaux. C'est ainsi qu'Imeni, l'un de ces princes, nous raconte comment il administra son nome, et il s'exprime à peu près dans les mêmes termes qu'un souverain parlant de ses sujets : J'ai été bienveillant et j'ai été un souverain que sa ville aimait. Je n'ai maltraité aucune fille de bourgeois et n'ai point opprimé de veuve ; je n'ai gêné aucun cultivateur et n'ai point contrarié de berger. Jamais je n'ai enlevé à un supérieur ses gens pour des corvées. Dans ma région, personne n'était misérable, et de mon temps, personne n'était affamé. Quand sont venues les années de famine (c'est-à-dire d'inondation insuffisante),

j'ai cultivé tous les champs du nome jusqu'à sa frontière méridionale et à sa frontière septentrionale, et ainsi j'ai nourri le peuple et lui ai donné sa subsistance, si bien que personne n'eut faim. Et à cette occasion, j'ai donné à la veuve autant qu'à celle qui avait encore son mari. Et je n'ai pas fait de distinction dans mes dons, entre grands et petits. Lorsque sont revenues de grandes inondations, apportant du blé et toutes choses, je n'ai pas exigé les arrérages des tributs de blé. » Ainsi, Imeni administra sa province comme un prince autonome et l'on comptait les années, dans son nome, d'après celles de son gouvernement, comme s'il était un véritable souverain.

Mais, Imeni eut, en outre, à servir son roi dans l'armée. Pour son premier service — il était alors encore le représentant de son vieux père, — il accompagna le roi dans une campagne militaire dirigée contre des tribus nubiennes. Au cours de cette expédition, il poussa fort avant dans le sud et il rapporta beaucoup d'objets précieux, ce dont on le loua fort à la cour. Dans une autre expédition en Nubie, il accompagna le prince héritier avec quatre cents de ses meilleurs soldats. Il eut pour tâche, cette fois, de rapporter sans encombres en Égypte l'or arraché aux mines de Nubie. Il le fit avec succès et le prince héritier le remercia tout particulièrement. La troisième expédition, comprenant une troupe de six cents hommes, eut le même objet ; elle le conduisit aux mines d'or situées dans les montagnes qui séparent l'Égypte de la mer Rouge. Il put se vanter de n'avoir perdu aucun de ses soldats au cours de ces expéditions guerrières.

Les campagnes de Nubie dont Imeni fait ici le récit n'étaient certainement pas de grandes opérations militaires et ce n'est qu'un siècle plus tard que le roi Sésostris III (Pl. XIV *a*) conquit la Nubie jusqu'à la seconde cataracte. Ce souverain consolida la frontière au moyen d'une série de forteresses, et le Musée de Berlin possède deux

bornes qu'il fit dresser alors dans la forteresse de Heh (aujourd'hui Semneh). Sur l'une d'elles, nous lisons que c'est là la limite méridionale que Sa Majesté a fixée en l'an VIII, « afin qu'aucun Nubien ne la franchisse soit par l'eau en bateau, soit par la terre avec quelque troupeau nubien, exception faite pour les Nubiens se rendant à la ville d'Iken pour y faire du commerce ou y apporter un message. Qu'on fasse à ceux-ci tout le bien possible à condition cependant qu'on ne laisse jamais passer devant la ville de Heh aucun bateau nubien. » Mais le pays ne fut cependant pas soumis définitivement. Il y eut de nouveaux combats et huit ans plus tard fut dressée dans la même forteresse une deuxième stèle-limite (Pl. XIII *a*) célébrant une victoire remportée sur les Nubiens rebelles. Autant le ton de la première inscription est simple et pertinent, autant les mots de la seconde sonnent avec éclat. Le roi dit : « J'ai reculé ma frontière au delà de celle de mes pères et j'ai accrû ce que j'avais hérité. Je suis un roi qui parle, mais aussi qui agit ; ce que mon cœur conçoit, ma main le réalise. » Le roi souligne ensuite qu'il sait se taire, mais exprimer aussi ce qu'il est nécessaire de dire. Car, poursuit-il : « si l'on ne répond pas à une attaque, le cœur de l'ennemi en est plus fort. Le Nubien prête l'oreille à ce qui sort de la bouche, et quand on lui répond, on le repousse. Si l'on est agressif envers lui, il montre son dos ; mais si l'on recule, il devient insolent. Car ce ne sont pas des hommes de force, mais des misérables, brisés de cœur. »

« Ma Majesté l'a vu. Ce n'est pas un mensonge : j'ai capturé leurs femmes, j'ai emmené leurs gens. Je suis allé à leurs fontaines, j'ai frappé leurs bœufs, j'ai coupé leurs blés et j'y ai mis le feu. Par la vie de mon père ! Je dis la vérité, et il n'y a point là de mensonge. »

« Tout fils de moi qui consolidera cette frontière faite par Ma Majesté est bien mon fils et il est né pour Ma Majesté ; il est l'image du fils qui protégea son père et con-

solida les frontières de celui qui l'avait engendré (c'est-à-dire le dieu Horus). Mais celui qui la délaissera et ne combattra pas pour elle n'est pas mon fils et il n'a pas été mis au monde pour moi. »

« Ma Majesté a fait également élever une statue de Ma Majesté sur cette frontière qu'a faite Ma Majesté, afin que vous y prospériez et que vous y combattiez. »

La frontière que le roi fixa si solennellement fut, en effet, durable, et l'on peut dire qu'à partir de ce moment la Nubie septentrionale fut presque constamment sous la domination de l'Égypte. Ce n'est donc pas sans raison que l'on fit adorer par la suite Sésostris III (1881 av. J.-C.) comme un dieu dans le temple de Semneh. Il fut réellement le conquérant de ce pays.

A vrai dire, la Nubie septentrionale n'était pas en soi une possession digne de si grands efforts, car seules d'étroites bandes de terrain en bordure du Nil pouvaient se prêter à la culture. Mais elle constituait le passage vers les pays plus riches du sud et, avant tout, elle était la seule voie d'accès aux importantes mines d'or. Situées dans le désert entre le Nil et la Mer Rouge, celles-ci furent exploitées jusqu'au Moyen-Age et l'on a essayé de nos jours encore d'en tirer profit. Nous avons déjà vu comment le prince Imeni assura avec sa troupe un transport d'or à travers la Nubie non encore soumise. Maintenant, Sésostris III pouvait décorer richement les temples avec l'or qu'il faisait rapporter de Nubie « dans la victoire et le triomphe ».

Le roi Sésostris III est évidemment le légendaire souverain de ce nom, duquel on racontait plus tard qu'il avait fait de grandes conquêtes dans les pays d'Asie. Nous ne savons rien de tels exploits et ses successeurs ne semblent pas davantage avoir fait de grandes guerres. Par contre, ils ont ajouté à leur royaume, par des voies pacifiques, une province qui devait constituer en fin de compte un gain

plus considérable que tous les pays dont ils eussent pu faire la conquête dans le voisinage de l'Égypte : ils ouvrirent le Fayoum à l'exploitation. De tout temps, les eaux de l'inondation envahissaient une large vallée reliée, du côté occidental, à celle du Nil, et cette vallée était devenue une région marécageuse dont le point le plus bas était occupé par un lac, le Lac Moëris des Grecs. Peu à peu,

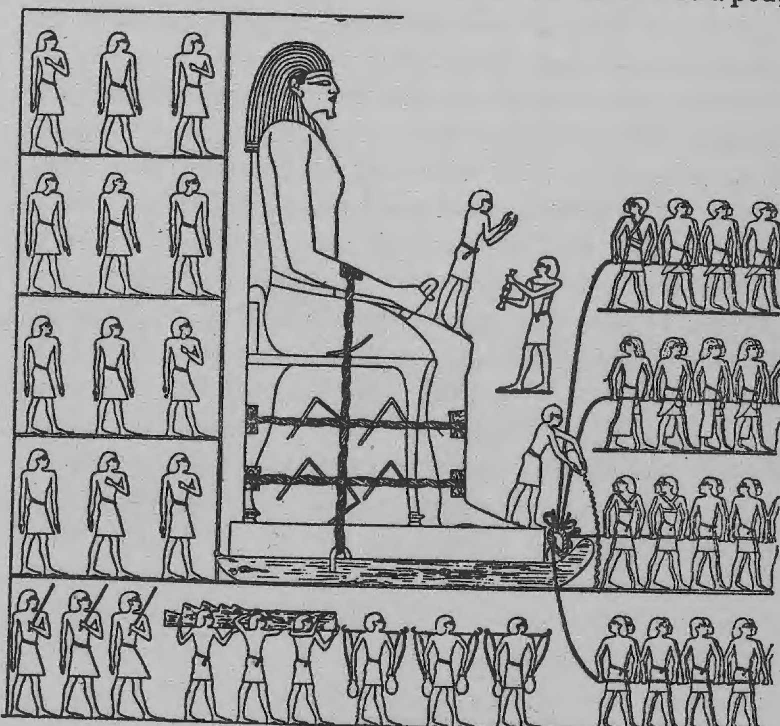


Fig. 39. — Transport d'un colosse.

la main de l'homme avait régularisé les eaux au moyen de barrage et d'écluses et, vers le milieu de la XIIe dynastie, l'assèchement était déjà si avancé que les rois de cette époque établirent leurs résidences dans cette belle contrée. Et surtout, le roi Amen-em-hat III (vers 1820 av. J.-C.) éleva à cet endroit un temple grandiose au dieu Sobek, dieu qui avait, ainsi qu'il convenait à une région de lac

et de marécages, l'apparence d'un crocodile. Le roi avait aussi là sa résidence. Sa pyramide s'y dressait également, près de Hawara, et le temple funéraire de celle-ci n'était autre que le « Labyrinthe », construction gigantesque que les Grecs et les Romains mettaient sur le même plan que les pyramides. L'édifice a totalement disparu aujourd'hui, mais le souvenir de ce roi et de ses œuvres a longtemps subsisté et aux époques tardives on adorait encore au Fayoum ce pharaon à l'égal d'un dieu.

Nous avons vu déjà (p. 132) qu'au Moyen-Empire certaines familles nobles avaient réussi, même sous les puissants rois de la XII[e] dynastie, à conserver dans leurs nomes un semblant d'indépendance. C'est ce que nous révèlent aussi les décorations de leurs tombeaux, où leurs faits et gestes sont célébrés comme s'ils étaient des princes autonomes. La chose est frappante dans une tombe de Bersheh, appartenant à Djehouti-hotep, prince du nome du Lièvre. Ce haut personnage avait fait tailler de lui-même une statue colossale, qui ne mesurait pas moins de six mètres et demi. Mais la carrière d'albâtre d'Hat-noub, où la statue fut taillée, était située dans la chaîne désertique, à cinq heures de la vallée du Nil, et ce n'était pas chose facile que de transporter le colosse. Un grand tableau (fig. 39) nous montre comment on s'y prit, et ce que l'image n'indique pas se trouve consigné dans l'inscription :

« Comme le chemin sur lequel la statue s'avançait était très malaisé, malaisé à l'excès, et comme il était difficile pour les hommes de tirer le bloc précieux à cause du sol rocheux et raboteux, je fis venir des troupes de garçons et de jeunes gens pour qu'ils lui préparassent un chemin, ainsi que des corporations de sculpteurs et de tailleurs de pierre... »

« Les hommes forts s'écrièrent : « Nous venons pour la transporter. »

« Mon cœur jubilait et tous les habitants de la ville poussaient des cris de joie. C'était un spectacle prodigieux. » Chacun redoublait de zèle pour venir en aide au prince bien-aimé, même les vieillards et les enfants, et leur ardeur à tous leur doublait les forces ; « ils devinrent forts ; un seul avait la force de mille. »

Sur un autre tableau figurant dans les tombeaux de Beni Hassan, Khnoum-hotep, prince du nome de l'Antilope, a fait représenter un événement auquel il attachait manifestement une importance particulière. En l'an VI du roi Sésostris II, Ibesha, chef d'une tribu du désert,



Fig. 40. — Cortège d'immigrants étrangers.

était venu en Égypte avec les siens et avait apporté à titre de présent du fard pour les yeux, si précieux aux Égyptiens. Il y avait en tout trente-sept personnes et le peintre du tableau s'est plu à souligner combien ces étrangers diffèrent des Égyptiens. La couleur de leur peau est claire, leur nez est aquilin et ils portent une barbe en pointe. Et que dire du costume ? Tandis que l'Égyptien ne porte jamais autre chose qu'un pagne de toile blanche, ces barbares sont vêtus de longues robes de tissus de diverses couleurs ; la coupe également de leurs robes n'a rien d'égyptien de même que les chaussures et les bas des femmes. Les étrangers sont conduits par deux fonctionnaires égyp-

tiens devant le prince. Un papier qu'ils lui présentent mentionne l'événement.

Le *sheikh* de la tribu ouvre le cortège; il se prosterne profondément devant le prince et il conduit — un serviteur fait de même — un bouquetin comme on en rencontre encore aujourd'hui dans les montagnes du désert, apparemment un présent tout spécialement destiné à réjouir le prince. Derrière eux s'avancent quatre hommes armés d'arcs et de lances ; ce sont peut-être les fils du *sheikh*. Le sac que l'un d'eux porte sur le dos contient sans doute le précieux fard. Viennent ensuite les femmes et les enfants de la famille ; les deux plus petits sont assis dans une corbeille placée sur le dos d'un âne ; un garçon plus âgé tient déjà une lance. Deux serviteurs ferment la marche. L'un d'eux, chargé également d'un sac, avait à conduire un âne ; mais l'ayant chargé de sa lance, il se contente de jouer de la lyre. — Lorsque cette curieuse peinture fut révélée en son temps, on lui fit l'honneur d'y reconnaître l'arrivée de Jacob en Égypte. Il ne peut naturellement pas en être question, puisque même si cette immigration était certaine, elle ne pourrait avoir eu lieu qu'à une époque plus récente. Mais le tableau nous dépeint néanmoins de manière fort suggestive une arrivée d'immigrants, comme il s'en est produit à toutes les époques de l'histoire de l'Égypte.

CHAPITRE XVI

LA LITTÉRATURE DU MOYEN-EMPIRE

Le Moyen-Empire (environ 2100-1700 av. J.-C.) est la période classique de l'Égypte. C'est l'époque où florit la littérature et où furent rédigés les textes qui, bien des siècles plus tard, passaient encore pour des modèles de beau style et de pensées délicates. C'est à ce titre qu'on les copiait dans les écoles, certainement pas toujours pour le plus grand plaisir des écoliers. Aussi certaines de ces copies fourmillent-elles de fautes, qui nous les rendent trop souvent incompréhensibles.

Les instructions du roi Amen·em·hat Ier

Voyons tout d'abord, en une traduction libre, le bref écrit dû, semble-t-il, au grand pharaon Amen·em·hat Ier (1980 av. J.-C.) en personne. Ce sont des enseignements donnés par le vieux roi à son fils, Sésostris Ier (1). Il lui conseille de ne point se fier aux hommes, ayant été lui-même payé d'ingratitude, car on est allé jusqu'à vouloir attenter à ses jours. — Prête l'oreille à mes paroles afin que ton règne soit heureux : Méfie-toi des subalternes, n'aie point confiance en eux et « ne te fie pas en un frère ; n'aie point d'amis et ne te fais pas de confident ; cela ne sert de rien. » « Lorsque tu dors, que personne ne te garde, car au jour du malheur, tu n'auras aucun partisan. J'ai donné au pauvre et j'ai pourvu à la subsistance de l'orphelin, j'ai laissé celui qui n'était rien atteindre son but aussi bien que celui qui était quelqu'un. » Et néanmoins ils m'ont méprisé, ceux auxquels je donnais des vivres et du lin fin

(1) Traduction littérale dans : Erman, *Die Literatur der Ægypter*, p. 106.

et ceux que j'oignais de myrrhe, et néanmoins on a ourdi un complot contre moi et personne ne me l'a dit.

« C'était après le repas du soir, alors que la nuit était venue ; je m'étais accordé une heure de repos et j'étais étendu sur mon lit. J'étais fatigué et mon cœur commençait à s'abandonner au sommeil. » J'entendis tout à coup un bruit d'armes et je me levai en sursaut. Je saisis mes armes et je repoussai seul le scélérat. « Voici, cette atrocité s'est produite, alors que j'étais sans toi, et que la cour n'avait pas encore entendu que je te transmettrais le pouvoir et alors que je n'habitais pas encore avec toi. »

Gouvernons donc ensemble dorénavant, car ils ne me craignent plus, ils ne m'obéissent pas. — « Était-ce les femmes qui avaient préparé la révolte ? Avait-on ourdi le complot dans la maison ? Avait-on fait perdre la tête aux citoyens ? » N'avais-je pas vécu heureux depuis ma naissance et rempli ma tâche de souverain comme un héros ? J'ai parcouru les frontières du sud et du nord et inspecté le pays. J'ai reculé les frontières par ma force. « Je fus un homme qui créa de l'orge et que le dieu du blé aimait ; partout, le Nil me saluait. De mon temps, on ne connaissait ni la faim ni la soif. » On vivait paisiblement et on disait du bien de moi. Tout ce que j'ordonnais était juste. Les ennemis du sud, je les ai domptés et les Bédouins me suivent comme des chiens. Aussi, ô roi S·en·ousret, « es-tu mon propre cœur, et mes regards se portent-ils sur toi. Voici, j'ai agi au commencement, et tu commandes pour finir. »

LE RÉCIT DE SI·NOUHÉ

Un autre texte nous reporte au temps des mêmes souverains Amen·em·hat Ier (1980 av. J.-C.) et son fils S·en·ousret (Sésostris Ier). C'est l'autobiographie de Si·nouhé, égyptien de haute naissance, qui vivait à leur cour et qui

appartenait à la maison de la reine Nefrou, épouse de S·en·ousret.

En l'an XXX, le roi Amen·em·hat mourut et monta au ciel. La cour était dans le silence, les cœurs pleins d'affliction ; les grandes portes étaient closes ; les courtisans étaient assis la tête sur les genoux et les hommes se lamentaient.

En ce temps-là, l'héritier du trône S·en·ousret était justement parti en guerre contre les Libyens ; il les vainquit et leur enleva de nombreux troupeaux. Les chambellans envoyèrent des messagers pour informer le fils du roi des événements survenus à la résidence. Ils l'atteignirent à l'heure du crépuscule et S·en·ousret se mit aussitôt en route avec ses compagnons les plus proches, sans le faire savoir à son armée. Mais on avait informé également les enfants royaux qui se trouvaient dans l'armée, et le hasard voulut que Si·nouhé apprît la nouvelle. « Alors, raconte-t-il, mon cœur se fendit, mes bras tombèrent, et mes membres se mirent à trembler. Je m'éloignai en courant et me cachai parmi les buissons. Je me mis en route, mais je n'avais nulle envie d'aller à la résidence, car je m'attendais à ce que des troubles s'y produisissent et je craignais de n'y pas survivre. » Si·nouhé ne nous dit pas la raison d'une telle appréhension de sa part et, dans la suite du récit, il évite toute explication. Appartenait-il, à la cour, à un parti qui n'était pas celui du nouveau roi ? — Si·nouhé s'enfuit aux confins du Delta et parvient, dans la soirée du deuxième jour, dans la région où se trouve aujourd'hui le Caire, à peu près à l'endroit où le Nil va se partager en plusieurs bras. Il trouve là, sur la rive, une barque sans gouvernail et, comme le vent d'ouest souffle justement, il est entraîné sans accident sur l'autre rive du fleuve. Le lieu où il aborde est encore bien connu de nos jours ; c'est la fameuse carrière de la « Montagne Rouge ». Si·nouhé poursuit sa route vers le nord et atteint la « Muraille-du-Prince », fortifica-

tion érigée contre les Bédouins. Il continue son récit en ces termes : « Je me blottis dans un buisson, de peur que le gardien de faction sur la muraille ne me vît. » La nuit venue, il se remet en route et parvient à l'aube aux Lacs Amers de l'isthme de Suez. « Là, dit-il, il advint que je tombai de soif, j'étais altéré, ma gorge était en feu, et je dis : « Ceci est le goût de la mort. » Cependant, je me ressaisis, « car j'entendis le mugissement d'un troupeau et j'aperçus des Bédouins. Leur *sheikh*, qui avait été en Égypte, me reconnut ; il me donna de l'eau, il fit bouillir du lait pour moi, et j'allai avec lui dans sa tribu. Ils me traitèrent bien. »

« Un pays me donna à l'autre (c'est-à-dire : je passai de pays en pays) ; je m'éloignai de Byblos et m'approchai de Kedemi, et je passai là un an et demi. Le prince de Retenou supérieur (région palestinienne), Nenshi, fils d'Amou, m'emmena et me dit : « Tu seras heureux avec moi, tu entendras parler égyptien. » Il dit cela, car il savait combien j'étais apprécié (à la cour) et avait entendu parler de ma sagesse ; des Égyptiens qui vivaient dans son entourage lui avaient parlé de moi.

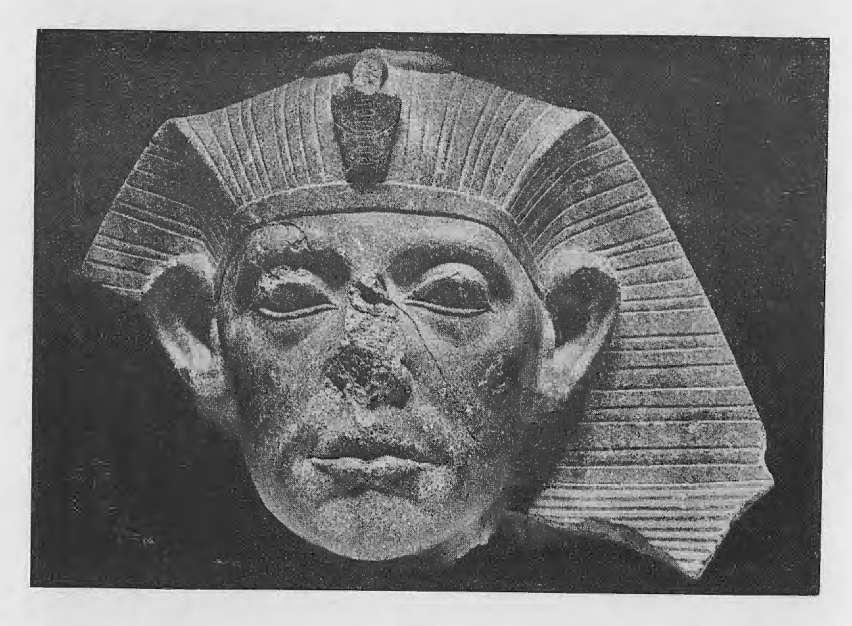
« Alors il me dit : « Pourquoi donc es-tu venu jusqu'ici ? Est-il arrivé quelque chose à la Résidence ? » Je lui répondis : « Le roi Amen-em-hat est allé au ciel et on ne sait rien des circonstances qui ont accompagné cet événement. » Et j'ajoutai en déguisant la vérité : « Je revenais d'une expédition au pays des Libyens, quand on m'en annonça la nouvelle. Mon cœur tressaillit, mon cœur n'était plus dans mon corps. Il m'emmena sur les routes des pays désertiques. Et pourtant, on n'avait pas parlé mal de moi et on n'avait pas craché à mon visage. Je n'avais pas entendu de paroles injurieuses à mon sujet et je n'étais nullement suspect. Je ne sais pas ce qui m'a amené dans ce pays ; c'était comme un dessein de Dieu. » — Alors il me dit : « Qu'adviendra-t-il donc de l'Égypte sans lui, sans ce



a) Stèle dressée par Sésostris III à Semneh.

b) Sphinx de Tanis représentant Aménophis III (?). [XIIe dynastie (?)].

Pl. XIV.



a) Sésostris III.
(XIIe dynastie).



b) Paysage de Moyenne-Egypte : Beni Hassan.

dieu excellent (le vieux roi), dont la crainte parcourait les pays étrangers comme la déesse Sekhmet en une année de peste ? » Quant à moi, je lui dis : « Assurément, son fils est entré dans le palais et il s'est emparé de l'héritage de son père, lui, le dieu sans pareil, qu'aucun autre ne surpasse, un maître de sagesse aux desseins excellents et aux commandements avisés. On part en guerre et on en revient lorsqu'il l'ordonne. N'est-ce pas lui, le fils, qui avait soumis les pays étrangers, alors que son père était dans son palais, et qui, ensuite, lui fit rapport que sa mission était remplie ? »

Si·nouhé entonne un long chant de louange à la gloire du nouveau roi, de sa force, de son courage et de sa bravoure. Son peuple l'aime, mais les pays étrangers, il les conquerra. Tout d'abord, « il vaincra les pays du sud, mais il pensera aussi aux pays du nord. N'a-t-il pas été créé pour frapper les Asiatiques et pour écraser les habitants du désert ? Envoie-lui donc (une ambassade), afin qu'il connaisse ton nom ; ne prononce aucune parole outrageuse contre Sa Majesté, car en vérité il ne manquera pas de faire du bien au pays qui lui sera fidèle. » Il répondit : « Assurément, l'Égypte est heureuse, puisqu'elle a un souverain de si grande valeur. Mais tu es ici et tu resteras auprès de moi et je te ferai du bien. »

« Il me mit à la tête de ses enfants et me donna sa fille aînée pour femme. Il m'autorisa à choisir pour moi une portion de son pays parmi les meilleures qu'il possédait en bordure d'un autre pays. C'était une bonne terre dont le nom était Iaa. Il y poussait des figuiers, ainsi que des vignes, et le vin y était plus abondant que l'eau. Il était riche en miel et en huile et il y avait toute espèce de fruits sur ses arbres, de l'orge et du froment et troupeaux sans nombre. Il me fit chef d'une tribu, parmi les meilleures de son pays. On me servit des pains comme nourriture quotidienne et du vin comme boisson de tous les jours, de la

viande bouillie et de la volaille rôtie. A cela venait s'ajouter le gibier du désert que l'on prenait au piège pour moi et que l'on déposait à mes pieds, sans compter ce que me rapportaient mes chiens. Je reçus aussi du lait apprêté de toute manière. » Si·nouhé vécut ainsi de nombreuses années ; ses enfants grandirent. Les messagers étrangers, qui traversaient son territoire, s'arrêtaient chez lui ; il hébergeait tout le monde, donnait de l'eau à ceux qui avaient soif, il mettait les voyageurs égarés sur leur chemin et secourait ceux qui avaient été dépouillés. En plus de cela, l'armée du prince fut mise sous les ordres de Si·nouhé et, quel que fût le pays où elle se rendît, il chassait les ennemis de leurs pâturages et de leurs abreuvoirs ; il capturait leurs troupeaux, il emmenait leurs gens, les tuait et s'emparait de leurs vivres. Et il triomphait de tout grâce à ses déplacements et ses plans exacts. « Cela plut au prince et il m'aima, car il savait que j'étais brave et il me plaça à la tête de ses enfants. »

Mais la faveur du prince fit naître l'envie autour de Si·nouhé et « un (homme) fort » vint le provoquer. « C'était un champion sans égal et il avait vaincu tout Retenou. Il dit qu'il voulait combattre avec moi, et il songeait à me piller et à dérober mes troupeaux. Le prince de Retenou s'entretint avec moi et je lui dis : « Je ne le connais pas, car je ne suis pas un de ses familiers et ne pénètre pas dans sa tente. Aurais-je jamais ouvert sa porte ou commis quelque autre méfait à son égard ? Ce n'est que méchanceté de sa part, car il voit comme j'exécute tes ordres. Ne suis-je pas comme un taureau dans un troupeau qui n'est pas le sien ? Ne suis-je pas un étranger, que l'on aime aussi peu qu'on aimerait un Bédouin dans le Delta ? Mais, si lui est un taureau avide de combats, je suis moi aussi un taureau de combat et je ne crains pas de me mesurer avec lui : s'il désire combattre, qu'il dise ce qu'il veut. »

Pendant la nuit, Si·nouhé recorda son arc et remit ses

flèches et son glaive en état. Au matin, lorsque les gens de Retenou arrivèrent, tous les cœurs brûlaient pour lui, les femmes étaient en émoi, et tous les cœurs compatissaient avec lui. Lorsque les deux combattants furent près l'un de l'autre, l'ennemi attaqua Si·nouhé ; mais celui-ci tira et sa flèche se fixa dans sa nuque. « Il cria et tomba sur le nez » ; et Si·nouhé l'abattit au moyen de sa propre hache. Il se mit sur son dos et « tous les Asiatiques hurlaient ». « J'adressai des louanges à Montou, dieu de la guerre, déclare Si·nouhé, tandis que ses gens se lamentaient à son sujet. Le prince Neshi, fils d'Amou, me serra dans ses bras. Alors j'emportai les biens de l'ennemi et je capturai ses troupeaux. Ce qu'il avait projeté de faire contre moi, je le fis contre lui. Je m'emparai de ce qui était dans sa tente et je pillai son campement ; j'en devins grand : je m'élargis dans mes richesses et m'enrichis dans mes troupeaux. »

Suivant la conception égyptienne qui veut que le roi soit considéré comme un dieu, Si·nouhé s'imagine alors que c'est au souverain qu'il est redevable de cette victoire sur son ennemi, à ce roi, loin duquel cependant il s'est enfui autrefois : « Cela, c'est Dieu qui l'a fait ; il est propice à un homme qui a péché contre lui et s'est enfui dans un autre pays. Aujourd'hui, son cœur se réjouit de nouveau.

« Un jour, en son temps, un fugitif s'esquiva — maintenant, on est informé sur mon compte à la résidence.

« Un jour, un homme se traînait de faim — à présent, je donne du pain à mes voisins.

« Un jour, j'ai abandonné nu mon pays — maintenant, je resplendis de vêtements et de linge blancs.

« Un jour, un homme s'enfuit, n'ayant personne à envoyer — à présent, j'ai beaucoup de serviteurs.

« Ma maison est belle et mon habitation est large — et l'on se souvient de moi au palais.

« O Dieu, qui que tu sois, qui un jour m'as ordonné cette fuite, sois clément et ramène-moi à la résidence. Peut-être

feras-tu que je revoie l'endroit où mon cœur habite. Que pourrait-il advenir de plus grand que le fait que mon corps soit enterré dans le pays où je suis né ? Viens donc à mon secours ! Ah ! qu'advienne pour moi le bien ; que Dieu m'accorde sa faveur et me prépare, à moi qui l'ai offensé, une bonne fin, et qu'il prenne pitié de moi, qui dois vivre à l'étranger. S'il est vraiment apaisé aujourd'hui, qu'il entende la prière d'un exilé.

« Que le roi d'Égypte m'accorde de vivre par sa faveur ! Puissé-je m'enquérir des vœux de la dame du pays (c'est-à-dire la reine), qui est dans le palais ! Puissé-je entendre les ordres de ses enfants ! — Ah ! que mon corps redevienne jeune, car la vieillesse est venue maintenant et le mal m'a envahi. Mes yeux sont affaiblis, mes bras sont alanguis et mes pieds ont cessé de me suivre. Mon cœur est las et la mort s'approche de moi. Puisse-t-on me mener vers les villes d'éternité (c'est-à-dire vers les tombeaux) ! Puissé-je obéir à la maîtresse de l'univers (c'est-à-dire la reine) ! O puisse-t-elle me dire du bien de ses enfants et puissé-je reposer éternellement à côté de son tombeau !

« Or, il advint qu'on parla à la Majesté du roi Sésostris de la situation dans laquelle je me trouvais. Là-dessus, Sa Majesté me manda des émissaires chargés de présents, comme on en donne aux princes des pays, et les enfants royaux, qui se trouvaient au palais, m'envoyèrent aussi des messages.

« Copie du décret apporté à cet humble serviteur en vue de le ramener en Égypte. — De la part du roi Sésostris : Décret royal au suivant Si-nouhé :

« Vois, on t'apporte cet ordre du roi, afin que tu saches « ce qui suit : Tu as parcouru les pays étrangers et tu es « venu de Kedemi à Retenou ; un pays te donnait à un « autre sur le conseil de ton propre cœur. Qu'avais-tu donc « fait pour que l'on dût agir contre toi ? Tu n'avais pas « proféré d'injures, en sorte que l'on dût repousser tes « paroles, et tu n'avais pas parlé au conseil en sorte que « l'on dût s'opposer à tes avis. Ce n'est que cette pensée qui « a emporté ton cœur (et il n'y avait rien contre toi dans « mon cœur). — Mais ce tien ciel, qui est dans le palais « (c'est-à-dire la reine), demeure et prospère encore au-« jourd'hui, elle participe à la royauté du pays et ses en-« fants sont dans la salle d'audience. — Tu recevras les « mets excellents qu'ils te donneront et tu vivras de leurs « largesses. Reviens donc en Égypte, afin que tu voies la « résidence dans laquelle tu as grandi. Tu baiseras la terre « aux deux grandes portes et tu te joindras aux Amis. — « A présent, tu as commencé à vieillir, tu as perdu ta viri-« lité et tu songes au jour où l'on est enterré parmi les « bienheureux. »

Le roi décrit ensuite le beau tombeau qui sera aménagé pour Si-nouhé, la manière dont on embaumera et enveloppera de bandelettes son cadavre. Sa momie sera déposée dans une gaîne en or, sous un baldaquin, et sera tirée sur un traîneau par des bœufs jusqu'au tombeau. Des chanteurs précéderont le convoi ; au tombeau seront prononcées les formules et accomplis les sacrifices. — Sa tombe sera parmi celles des enfants royaux. Ainsi donc il n'aura pas à mourir à l'étranger, où les Asiatiques l'envelopperaient simplement d'une peau de bélier. Qu'il songe donc à cela et revienne en Égypte. — Et Si-nouhé poursuit son récit en ces termes : « Ce décret royal me parvint alors que je me trouvais au milieu de ma tribu. Quand on me le lut, je me jetai sur le ventre, je touchai la poussière du sol et je la répandis sur ma chevelure. Je parcourus mon campement en jubilant, disant : « Comment se peut-il que cela soit fait à un serviteur que son cœur a entraîné à se rendre dans des pays étrangers. Oui, assurément il est bon le charitable qui me sauve de la mort. Tu me permettras d'achever mon existence à la résidence. »

La réponse, ou, en style égyptien, l'accusé de réception

du décret, que Si·nouhé adresse au roi, nous est aussi communiqué ; sa reconnaissance s'y exprime en termes exaltés. Il invoque tous les dieux de l'Égypte, des pays étrangers et des îles, afin qu'ils accordent la vie au roi, lui qui a subjugué l'univers tout entier. Car, si Si·nouhé n'avait pas porté sa requête devant le roi parce qu'il craignait de dire une si grande chose, le roi ne l'avait-il pas néanmoins apprise dans sa divine omniscience ?

En ce qui concerne la raison de sa fuite, il remarque qu'il ne la connaît pas lui-même ; cela avait été comme un rêve, ce qui l'avait conduit à l'étranger, et il n'avait rien à en craindre et aucune parole malveillante ne l'avait poursuivi. Puis le récit continue : « On me laissa passer encore un jour dans Iaa et je léguai mes biens à mes enfants. Mon fils aîné prit le commandement de ma tribu et reçut tous mes biens, mes gens et mes troupeaux et tous mes arbres doux. Puis, je me dirigeai vers le Sud jusqu'aux Chemins-d'Horus, à la frontière d'Égypte. Le commandant qui, là, avait la charge de la garnison, dépêcha un message à la résidence pour annoncer la chose. Sa Majesté envoya un excellent inspecteur rural avec des bateaux, chargés de présents royaux pour les Bédouins qui m'avaient suivi et accompagné jusqu'aux Chemins-d'Horus. Je nommai un chacun par son nom (c'est-à-dire je les présentai). Puis, je me suis mis en route et je fis voile, et au cours du voyage on fit la cuisine et l'on brassa la bière jusqu'à ce que j'eusse atteint la résidence. — Lorsqu'il fit jour, de bon matin, on vint m'appeler ; dix hommes vinrent et dix hommes s'en furent me conduire au palais. Je baisai le sol entre les sphinx ; les enfants royaux se tenaient dans l'embrasure de la porte et me reçurent. Quant aux chambellans, dont la fonction est d'introduire dans la Grande Salle, me conduisirent au cabinet royal. Je trouvai Sa Majesté sur le trône, à la porte d'or. Je me jetai sur le ventre et perdis connaissance, bien que ce dieu me saluât amicalement. C'est

comme si j'avais été emporté dans l'obscurité. Mon âme s'était évanouie, mon corps frissonnait, mon cœur n'était plus dans mon corps, et je ne savais pas si je vivais ou si j'étais mort.

« Alors Sa Majesté dit à l'un de ces chambellans « Relève-le pour qu'il me parle. » Sa Majesté dit : « Te voilà revenu après avoir parcouru les pays étrangers. — Maintenant que tu as atteint la vieillesse, il n'est certes pas de petite importance que ton corps soit bien enseveli et que ce ne soient pas les Barbares qui t'enterrent. Ne reste pas silencieux, ne reste pas silencieux, parle ; ton nom est déjà prononcé. »

« Je répondis comme répond un homme apeuré : « Que me dit mon maître ? Ah ! si je pouvais répondre ! Mais je ne le puis pas ; c'est comme si la main d'un dieu était sur moi. Une terreur est dans mon corps, semblable à celle qui, un jour, m'a incité à fuir. Voici, je suis devant toi, — à toi la vie ! — et Ta Majesté agira selon son bon plaisir. »

« On fit alors introduire les enfants royaux et Sa Majesté dit à la reine : « Vois, c'est Si·nouhé, qui est revenu comme un Asiatique, comme un vrai Bédouin. » Elle poussa un grand cri et les enfants royaux hurlèrent tous ensemble et dirent à Sa Majesté : « Vrai, ce n'est pas lui, ô roi, mon maître. » Sa Majesté dit : « Si, c'est lui en vérité. » Alors les enfants royaux firent de la musique devant le roi et chantèrent en son honneur un hymne qui finit ainsi : « Fais-nous aujourd'hui un beau présent en la personne de ce Bédouin, de ce Barbare né en Égypte. Ce n'est que par crainte de toi qu'il s'est enfui et à cause de la terreur que tu lui inspirais qu'il a quitté le pays. Mais le visage qui a vu Ta Majesté (dans sa bonté) n'est plus empreint de frayeur, et l'œil qui t'a regardé n'a plus peur. » Sa Majesté répondit : « Il ne faut pas qu'il ait peur, il ne faut pas qu'il s'effraie. Il sera désormais un Ami parmi les Conseillers et il sera placé parmi les courtisans. »

Les enfants royaux lui tendirent ensuite les mains et le conduisirent hors du palais, à la maison d'un fils royal, pourvue d'une chambre de bain. On lui apporta des choses précieuses de la maison du trésor : des vêtements, de la lingerie, de la myrrhe et de l'huile fine. Il y avait aussi des serviteurs et des cuisiniers. Et Si·nouhé fut rendu à sa dignité d'Égyptien de haut rang. « On fit disparaître de mon corps les (traces des) ans ; on me rasa, on peigna mes cheveux. Une cargaison de saleté fut abandonnée au désert et les vêtements grossiers aux Coureurs-de-Sable (les Bédouins) ; on me revêtit de lin fin et l'on m'oignit de la meilleure huile d'Égypte. Je dormis sur un lit et j'abandonnai le sable à ceux qui l'habitent et l'huile d'arbre à celui qui s'en oint. » On donna alors à Si·nouhé la maison d'un Ami ; beaucoup d'ouvriers travaillèrent à sa reconstruction et toute sa charpente fut refaite à neuf. Trois fois par jour et même quatre, on lui apportait des repas du palais, en plus de ce que lui donnaient les enfants royaux. On lui édifia aussi une tombe de pierre ; à la construction de laquelle collaborèrent les entrepreneurs et les décorateurs du roi. On confectionna tout un matériel funéraire et le roi offrit pour la tombe une statue revêtue d'or. « Il n'existe point d'homme de condition modeste à qui l'on ait fait chose semblable, et ainsi je vis, conclut Si·nouhé, comblé par les faveurs du roi, jusqu'à ce que vienne le jour de ma mort. »

L'histoire de Si·nouhé est si curieuse que nous aurions plaisir à être mieux informés sur sa vie, sa jeunesse, sa situation à la cour, sur les pays qu'il parcourut dans sa fuite, et sur son existence parmi les Bédouins. Mais ce n'est pas par un pur hasard que notre récit ne s'attarde pas à tout cela, car l'auteur n'est pas un narrateur ordinaire débitant à ses naïfs lecteurs tout ce qui lui vient à l'esprit. Au contraire, il se contente de brosser quelques tableaux pleins de vie dans lesquels se révèle son talent. Que son

récit soit un chef-d'œuvre, le nombre des copies qui nous en sont parvenues le prouve suffisamment ; les deux plus anciennes, qui appartiennent au Musée de Berlin, remontent à l'époque du Moyen-Empire.

Les plaintes du paysan

Un autre livre de la même époque, fort apprécié également, rentre encore beaucoup plus dans la catégorie de la narration proprement dite (1). Sous le règne d'un souverain d'Héracléopolis (vers 2200 av. J.-C. ; p. 131) vivait au Champ-du-Sel, l'Ouadi Natroun d'aujourd'hui, un pauvre paysan. Un jour, il chargea ses ânes de toutes espèces de produits de cette oasis et se rendit en Égypte pour les y vendre. Arrivé à proximité de la capitale, il rencontra, sur le chemin qui y conduisait, un homme qui était serf du noble majordome Rensi. Lorsque ce serf vit les ânes du paysan, il les convoita et tenta de se les approprier par ruse. La digue était étroite ; d'un côté il y avait de l'eau, de l'autre un champ d'orge. Il étendit une pièce d'étoffe sur la chaussée et, lorsque le paysan s'approcha, il lui cria : « Prends garde, paysan, ne marche pas sur mes vêtements. » Le paysan obéit, et comme il ne pouvait passer dans l'eau, il longea le chemin en bordure du champ d'orge. L'un de ses ânes arracha une touffe d'orge. Le serf s'écria : « Je prends ton âne, il mange mon orge ! » Le paysan dit : « J'ai pourtant bien suivi ma route : comme un côté était obstrué, j'ai mené l'âne sur l'autre, et maintenant tu le prends parce qu'il a rempli sa bouche d'une touffe d'orge. Mais, moi, je connais le propriétaire de ce domaine ; il appartient au majordome Rensi, et c'est bien lui qui s'oppose à tout voleur. Et l'on me volerait sur son domaine ? » Le serf railla le paysan de ce qu'au lieu de lui parler il songe aus-

(1) Traduction littérale dans : Erman, *Die Literatur der Ægypter*, p. 157 et suiv.

sitôt au majordome. Il le frappa et lui enleva l'âne. Le paysan se mit à pleurer très fort. Le tenancier le réprimanda : « Ne crie pas si fort, paysan ! N'es-tu pas en route pour la ville du « Maître du Silence » (Osiris) ? » Le paysan dit alors : « Tu me bats et tu dérobes mes biens, et tu veux encore m'arracher la plainte de la bouche ? »

Pendant dix jours, le paysan implora le serf, mais il resta sourd à ses supplications. Le paysan se rendit alors chez le majordome et il le rencontra au moment précis où il montait dans sa barque officielle. Il n'osa pas retarder le grand seigneur avec sa plainte et se contenta de lui demander l'autorisation de se mettre en rapport avec son homme de confiance. C'est ce qui advint et le majordome dénonça le tenancier voleur aux conseillers de son entourage. Mais ceux-ci trouvèrent une excuse à l'attitude du tenancier ; ils alléguèrent que le paysan, qui devait être de ses gens, se rendait certainement, comme cela arrivait souvent, non pas chez lui, mais chez un autre. Était-ce le cas, réellement, de punir le tenancier « à cause d'un peu de natron et d'un peu de sel » ? Le grand majordome laissa sans réponse ce jugement, où nulle mention n'était faite du vol des ânes et ne donna pas davantage de réponse au paysan. Celui-ci se rendit alors auprès du grand majordome pour l'implorer lui-même et il lui dit : « Grand majordome, mon maître ! le plus grand des grands ! guide de tout ce qui n'existe pas et de tout ce qui existe ! Si tu descends au Lac de Justice, puisses-tu y naviguer par un vent favorable... Qu'aucun malheur ne s'abatte sur ton bateau,... que les flots ne t'emportent pas ! Tu ne dois pas goûter la méchanceté du fleuve, tu ne dois pas voir de visage apeuré. Les poissons qui sont pourtant craintifs viendront à toi et des oiseaux gras seront ta proie ! Car tu es le père de l'orphelin, le mari de la veuve, le frère de la répudiée, le vêtement de celui qui n'a pas de mère.

« Ah ! si je pouvais établir pour toi en ce pays un renom qui vaille davantage que toute bonne loi ! O guide exempt de supercherie, ô grand exempt de bassesse, qui anéantis l'injustice et qui crées la justice ! Oublie le mal ; je parle : toi, entends ! Fais justice, loué qu'ont coutume de louer les loués ! Écarte l'injustice qui m'est faite. Vois comme je suis accablé de soucis, vois combien je suis faible. Éprouve-moi ; vois, je suis dans le besoin. »

Nous ne goûtons pas les tournures recherchées de ce discours, mais celui-ci parut si beau au grand intendant qu'il chercha aussitôt à rejoindre son roi. Il lui annonça qu'il avait rencontré un paysan très habile dans l'art de discourir, lequel, victime d'un vol, était venu implorer son aide. Le souverain, qui était amateur de beaux discours, désira en entendre davantage. Aussi donna-t-il au grand majordome cet ordre singulier : « Retiens-le sans répondre à ce qu'il dira, afin qu'il continue à parler ; qu'on nous apporte ensuite son discours en écrit, afin que nous l'entendions. Mais veille à l'entretien de sa femme et de ses enfants et assure-lui sa subsistance. Cependant, tu lui feras donner ses rations en prenant soin qu'il ne soupçonne pas qui les lui donne. »

Tout se passe ensuite exactement suivant les instructions données par le roi et le résultat est bien celui que l'on escomptait. Dans son malheur, le paysan revient constamment à la charge et fait encore huit pétitions. Dans chaque discours, il expose à nouveau devant le dignitaire l'injustice dont il est victime, mais il le fait en termes admirables. Lui, qui a pour mission de faire triompher le droit dans le monde, qu'il ne protège pas l'injustice ! C'est ce que toujours il lui expose au moyen d'images nouvelles ; il loue la justice et la vérité comme ce qu'il y a de plus sublime au monde : le dieu du soleil n'a-t-il pas donné l'ordre suivant : « dis la vérité, agis selon la vérité, car elle est grande, puissante et durable » ? Pour finir, le paysan menace de s'ôter la vie et de porter sa plainte au dieu des morts Anu-

bis. — Toutes ces pétitions furent « écrites sur un papyrus neuf » et remises au roi ; « ceci fut agréable à son cœur plus que toute chose en son pays tout entier ». Le roi se montra généreux à l'égard du paysan et de sa famille et lui fit don de tout ce que possédait le méchant tenancier.

Le Conte du Naufragé

La même pensée, suivant laquelle le beau parler est, pour l'homme, le meilleur secours dans toutes les difficultés, se retrouve dans une autre histoire, le Conte du Naufragé, qui date également du Moyen-Empire.

Un noble Égyptien avait été envoyé en mission par le roi dans les pays du sud, mais il avait essuyé un insuccès dans cette entreprise. Il se faisait grand souci de l'accueil qu'il trouverait auprès du roi. Mais l'un de ses compagnons lui adressa des paroles bienveillantes et l'exhorta à faire preuve d'assurance, car « la bouche d'un homme peut le sauver et sa parole peut faire qu'on lui soit indulgent ». Il lui fait ensuite le récit d'une mésaventure qui lui est arrivée à lui personnellement et qui, cependant, ne lui a pas été fatale auprès du roi, car il sut en faire un plaisant exposé. Un jour, dit-il, « je me rendais aux mines du souverain et j'étais descendu à la mer avec un bateau de cent vingt coudées de long et de quarante coudées de large, dans lequel il y avait cent vingt matelots de l'élite de l'Égypte. Ils scrutèrent le ciel, ils considérèrent la terre et annoncèrent un orage avant qu'il fût venu. » La tempête éclata alors que nous étions en mer et que nous n'avions pas encore gagné le rivage. Le bateau périt et je fus seul à pouvoir me cramponner à une épave de bois ; « une vague me jeta sur une île ; je passai là trois jours seul, n'ayant que mon cœur pour compagnon, sous un arbre », puis je me levai et me mis à la recherche de nourriture. « Je trouvai là des figues et des raisins, de magnifiques légumes verts de toutes sortes et des concombres ; il y avait là des poissons et des oiseaux et il n'existe rien qui ne fût sur cette île. Je m'en rassasiai et j'en abandonnai une partie sur le sol, ne pouvant pas la porter. Je me fis ensuite un foret à feu, j'allumai un feu et je fis un holocauste aux dieux. — Alors, j'entendis un bruit de tonnerre et je crus que c'était le flot de la mer ; les arbres craquèrent et la terre trembla. Je découvris mon visage et je trouvai que c'était un serpent qui s'approchait ; il était long de trente coudées et avait une barbe de deux coudées ; ses membres étaient plaqués d'or et il avait des yeux en lapis-lazuli véritable ; il s'incurvait en avant. Je me jetai sur le ventre devant lui et il ouvrit la bouche et dit : « Qui t'a amené, qui t'a amené, petit ? Si tu ne me dis pas sur-le-champ qui t'a amené sur cette île, je te montrerai que tu n'es que cendre. » Je répondis : « Je suis étendu devant toi et pourtant je ne sais rien de moi. » — Alors, il me mit dans sa bouche, il me porta dans son abri et me déposa à terre sans me heurter ; j'étais indemne et je n'étais écorché nulle part. Il ouvrit sa bouche vers moi qui gisais devant lui. Il me dit : « Qui t'a amené ici ? Qui t'a amené sur cette île de la mer, qui pourtant est entourée des deux côtés par les flots ? » — Le naufragé raconte ensuite au serpent comment « le bateau périt » et que personne à part lui ne survécut. Le serpent dit alors : « Ne crains rien, ne crains rien, petit. Vois, Dieu a permis que tu survives et il t'a amené à cette île pleine de toutes sortes de bonnes choses. Vois, tu passeras mois après mois sur cette île jusqu'à ce que quatre mois pleins se soient écoulés. A ce moment viendra de la résidence un bateau, dans lequel il y aura des matelots que tu connais ; tu iras avec eux à la résidence et tu mourras dans ta ville et tu prendras plaisir à faire le récit de ce que tu as enduré. Je vais te raconter aussi quelque chose de semblable, qui s'est passé autrefois sur cette île. »

L'histoire que raconte alors le serpent est malheureuse-

ment relatée de manière très abrégée. Il fut un temps où le serpent vivait avec soixante-quinze autres serpents sur l'île ; un jour qu'il s'était absenté, une étoile était tombée et les avait tous brûlés. Il faillit en mourir de chagrin, mais il fut ferme et maîtrisa son cœur. Et il dit au naufragé : « C'est ainsi que tu dois faire aussi ; tu rempliras alors ton sein de tes enfants, tu embrasseras ta femme et tu reverras ta maison ; cela n'est-il pas meilleur que toute autre chose ? Tu regagneras la résidence et tu y vivras dans le cercle de tes frères. » — Le récit se poursuit en ces termes : « Je me jetai à terre sur le ventre et touchai le sol. Je lui dis : « Je raconterai ton existence au roi et lui ferai connaître ta grandeur. Je te ferai apporter du parfum *ibi*, du parfum *hekenou*, du parfum *ioudeneb* et du parfum *khesaït*, et de l'encens des temples, dont on réjouit tous les dieux. Je raconterai ce qui m'est arrivé et ce que j'ai vu. On te rendra grâces dans la ville en présence des notables du pays tout entier. Je sacrifierai pour toi des bœufs en holocauste, je sacrifierai pour toi des oies. Je t'enverrai des bateaux chargés de toutes les richesses de l'Égypte, comme il convient qu'on le fasse à un dieu qui aime les hommes dans un pays lointain que les hommes ne connaissent pas. » Mais le serpent se moqua de moi et de ce que j'avais dit, car cela lui paraissait insensé. Il dit : « Tu n'as pas beaucoup de myrrhe ; tout ce que tu as, c'est de l'encens. Mais moi, je suis le souverain de ce pays de Pount (p. 175) et c'est à moi qu'appartient la myrrhe ; ce parfum *hekenou*, que tu prétendais me faire apporter, c'est le produit essentiel de cette île. D'ailleurs, lorsque tu auras pris congé de cet endroit, jamais tu ne reverras cette île : elle deviendra flots. » Le bateau en question vint réellement comme le serpent l'avait prédit. Je montai sur un grand arbre et reconnus les gens qui s'y trouvaient. Je l'annonçai au serpent, mais il le savait déjà. Il me dit : « Parviens en santé, en santé, petit, à ta maison, afin que tu revoies tes enfants. Et fais-moi un

bon renom dans ta ville ; c'est sur quoi je compte de ta part. »

« Il me donna une cargaison de myrrhe, de *hekenou*, de *ioudeneb*, de *khesaït*, de *teshepes*, de, *shaâsekh* de fard, de queues de girafes, un grand monceau d'encens, des défenses d'éléphants, des lévriers, des guenons, des singes et toutes sortes de choses précieuses. Je les chargeai sur ce bateau. » Je remerciai ensuite le serpent et il me promit qu'en deux mois je serais parvenu à la résidence et que j'y finirais mes jours.

« Je descendis vers le bateau et je proclamai encore, sur le rivage, les louanges du seigneur de l'île et ceux qui étaient sur le bateau firent de même. » « Nous parvînmes en deux mois à la résidence du roi, exactement comme le serpent l'avait dit. J'entrai jusque devant le roi et lui présentai les trésors que j'avais rapportés de l'île. Il me remercia en présence des notables du pays tout entier. Je fus nommé homme de la suite et gratifié de serviteurs. » — Le naufragé s'adresse de nouveau au noble personnage dont son récit devait ranimer le courage. Mais l'interlocuteur ne se laisse pas si facilement convaincre et il continue à craindre la colère du roi : « Donne-t-on à l'aube, dit-il, encore de l'eau à une volaille que l'on va égorger le matin ? »

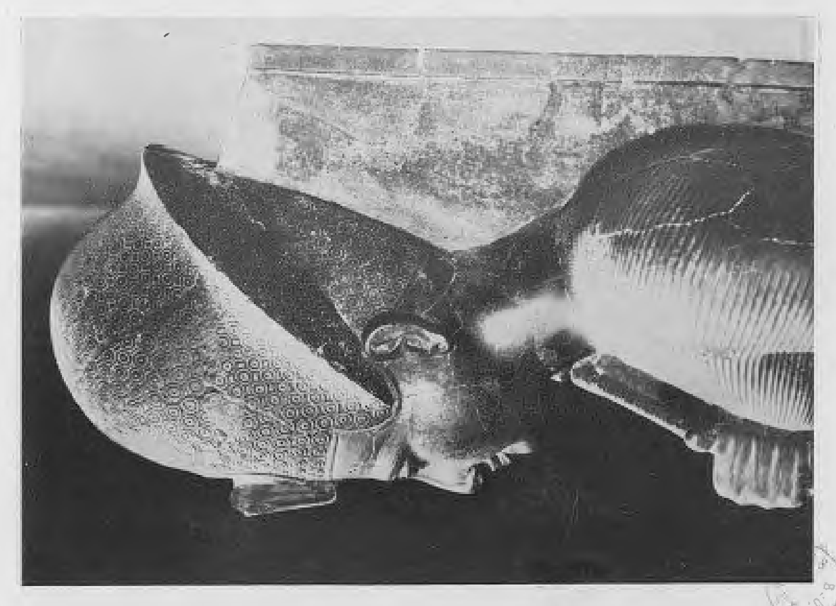
CHAPITRE XVII

LA MÉDECINE DES TEMPS ANCIENS

Les papyrus du Moyen-Empire nous ont, en outre, conservé deux ouvrages qui n'appartiennent pas à la littérature proprement dite, mais qui présentent un intérêt purement pratique. L'un de ces ouvrages traite des maladies des femmes, l'autre des maladies des animaux domestiques. Nous profiterons de l'occasion qui nous est offerte ici de dire quelques mots de la littérature médicale (1), remontant à toutes les époques de l'histoire égyptienne, qui nous est parvenue.

Déjà les inscriptions de l'Ancien-Empire font mention de médecins et de médecins-chefs de Pharaon. Qu'il nous suffise de citer Ni·ânkh·sekhmet, médecin-chef du roi Sahou·rê (vers 2550 av. J.-C. ou avant), auquel ce dernier était redevable de sa santé et qu'il récompensa en lui aménageant un beau tombeau. Ainsi donc, la médecine fut hautement estimée de tout temps en Égypte et ce n'est pas par un simple effet du hasard que quelques-uns des plus beaux et plus importants papyrus soient précisément consacrés à cet art. Mais ce serait commettre une erreur que d'accorder aux anciens Égyptiens des connaissances particulièrement profondes en médecine. En peuple sensé et pratique, les Égyptiens ont recueilli leurs expériences en ce domaine et les ont réunies dans leurs livres d'ordonnances, sans cependant se demander longtemps la raison de l'efficacité des remèdes. Le médecin n'en fait pas moins un examen sérieux et consciencieux du malade et il note avec précision dans ses livres les symptômes d'un cas particulier. On lit par exemple : « Si tu rencontres un homme dont le cou

(1) Cf. aussi Erman-Ranke, *Ægypten und ägyptisches Leben*, Tubingue, 1923, p. 408. (Une traduction française paraîtra prochainement dans la Bibliothèque Historique des Editions Payot, Paris. — N. d. T.).



b) Ramessès II.
(XIXe dynastie).



a) Touthmosis III.
(XVIIIe dynastie).



a) Portique à colonnes du temple de Deir el Bahari.
(XVIIIe dynastie).



b) Temple de Louxor :
Vestibule, cour à portiques et colonnade élevés par Aménophis III.
(XVIIIe dynastie).

présente une enflure et qui souffre des muscles du cou, — il souffre de la tête, la vertèbre de son cou est raide et son cou ne peut se mouvoir, de sorte qu'il ne peut regarder son ventre — ..., dis : il a une enflure au cou ; fais en sorte qu'il se frotte avec de la pommade ou de l'onguent, et il guérira aussitôt. » Voici ce qui est écrit au sujet d'une maladie d'estomac : « Si tu rencontres un homme qui souffre de constipation..., dont le visage est pâle et dont le cœur a des palpitations, et si tu trouves en l'examinant qu'il a le cœur brûlant et le ventre gonflé, — il a un abcès consécutif à l'absorption d'aliments échauffants. Applique quelque chose qui diminue la brûlure et qui relâche les intestins, à savoir un breuvage de bière douce que l'on a versée sur des fruits *nekaout* secs ; le malade en absorbera à quatre reprises. Examine six jours de suite, le matin, ce qui est évacué par l'anus ; si ce qui est évacué ressemble à de petites pierres noires, dis que cette inflammation a disparu. » A l'occasion d'une blessure grave à la tête, le médecin observe avec raison que le cerveau palpite sous ses doigts et cela le fait penser à l'endroit du sommet du crâne qui, chez les nourrissons, n'est pas encore durci. Pour des blessures de ce genre, l'ordonnance est, en traduction libre, la suivante : Si tu découvres que le crâne du patient présente une fracture, ne le lui bande pas ; maintiens-lui son régime habituel, jusqu'à ce que la crise de douleur soit passée. Le traitement à suivre est : « être assis » (c'est-à-dire le repos complet). Fais-lui deux supports de brique jusqu'à ce que la crise ait disparu. (Alors) mets de la pommade sur sa tête et enduis-en également son cou et ses épaules.

Le nombre des maladies que le médecin peut être appelé à soigner est innombrable. Un traité particulier est consacré aux blessures et aux fractures, un autre aux maladies de la femme et un troisième aux maladies des yeux, lesquelles ne devaient pas être moins fréquentes dans l'Égypte ancienne que dans l'Égypte actuelle. La diversité de ces mala-

dies exigeait évidemment une égale diversité dans la manière de les combattre. Les dents creuses sont « bourrées » au moyen d'une masse, autrement dit on les obture ; mais le médecin utilise surtout les bandages et les frictions, les pommades, les pilules et les potions. Il est précisé si les médicaments doivent être pris à jeun et combien de fois de suite. On fait également usage de l'inhalation ; ainsi, l'on procède de la manière suivante pour combattre la toux : Prends des graines « joie du cœur », des graines *meny* et la plante *ââmou* ; broie-les ensemble. Prends ensuite sept pierres et chauffe-les au feu. Retire l'une d'entre elles et place un peu de ce remède par-dessus. Recouvre ensuite le tout avec un vase neuf. Fais éclater un morceau du fond de ce dernier et introduis un roseau dans ce trou. Place ta bouche à ce roseau, de manière que tu inhales la fumée qui y monte. Fais de même avec les (six) autres pierres et ingurgite ensuite quelque chose de gras, par exemple de la viande grasse ou de l'huile.

Nous disions ci-dessus que les Égyptiens se laissaient guider, dans leur médecine, par l'empirisme. Il nous est cependant parvenu un livre où est développée une théorie sur le corps. Ce devait être un ouvrage réputé que ce « Secret du médecin, connaissance du fonctionnement du cœur », car nous en connaissons plusieurs rédactions. Il nous y est expliqué que le « cœur » est le point central du corps. De lui partent vingt-deux ou quarante-six « vaisseaux » qui se dirigent vers les différents membres. Leurs fonctions sont diverses, car ils ne servent pas seulement au transport du sang, mais aussi de l'eau, de l'air et de l'urine. En réalité, ces vaisseaux correspondent aux grandes artères ; on en a d'ailleurs la preuve dans la remarque suivante : le médecin pose-t-il ses doigts sur la tête, sur l'arrière-tête, sur les mains, à la place du cœur, sur les bras ou les pieds, partout il rencontre le cœur, car ses vaisseaux mènent à tous les membres ; — il est évidemment fait allu-

sion au pouls. Ces vaisseaux expliquent la cause de nombreux maux, car ils peuvent s'obstruer, s'échauffer, durcir, occasionner des démangeaisons ; ils doivent être raffermis ou calmés ; ou encore, ils ne veulent pas assimiler le remède.

Si le médecin a constaté le succès d'un traitement, il note tout réjoui en marge de son ordonnance « bon » ; parfois, on lit même dans le livre d'ordonnances la remarque : « excellent, je l'ai vu et expérimenté mainte fois. »

La plupart des remèdes consistent en plantes, parmi lesquelles certaines sont si rares qu'on est obligé de les décrire au médecin. Il est dit par exemple d'une plante qu' « elle croît sur son ventre » (ce qui signifie qu'elle rampe), elle a des fleurs comme le lotus et ses feuilles sont comme du bois blanc. Comme toute médecine populaire, celle de l'Égypte utilise des produits ou substances bizarres ou dégoûtants : le sang de lézard, les dents de porc, la viande pourrie, la graisse puante, l'humidité des oreilles de porc. Des vertus toutes spéciales sont attribuées aux excréments. On utilise ainsi la crotte d'âne, d'antilope, de chien, de chat et même la chiure de mouche qui se trouve sur la paroi ; les excréments des adultes et des enfants ne doivent pas être dédaignés non plus.

D'ailleurs, plus d'une parmi ces nombreuses ordonnances peuvent se réclamer d'une origine plus ancienne. L'une, à la vérification, s'est retrouvée au temple d'Ounen-nefer (c'est-à-dire Osiris). D'autres prescriptions sont censées avoir été trouvées pour lui-même par le dieu solaire, qui, dans sa vieillesse, eut de grands maux à endurer. Une pommade pour les yeux doit son succès au fait qu'elle a été inventée par un Phénicien de Byblos et les dames égyptiennes accordèrent certainement une confiance entière au remède pour faire pousser les cheveux à l'emploi duquel la vieille reine Shekh, mère de la reine Titi, devait sa belle chevelure ; il s'agit d'une pommade préparée au moyen

d'un sabot d'âne, d'un pied de chien et de noyaux de dattes cuits ensemble dans de l'huile. On consultait les médecins pour d'autres remèdes capillaires, principalement en vue de rendre aux cheveux gris leur teinte noire. Il existe à cet effet de nombreux remèdes qui tous consistent à utiliser le sang de quelque animal de couleur noire. Malheureusement, il arrive occasionnellement que les dames requièrent du médecin un remède qui fasse tomber les beaux cheveux de la maudite, c'est-à-dire de la rivale. Le remède est placé, en secret naturellement, sur la tête de la rivale. Mais par bonheur, il existe aussi un antidote : carapaces de tortues cuites et broyées et mélangées à des pieds d'hippopotames ; ce remède, à vrai dire, n'est efficace qu'à l'usage répété.

Enfin, il est exigé du médecin qu'il s'occupe de choses qui, suivant notre manière de voir, ne vont guère de pair avec la médecine. Non seulement, il doit traiter les piqûres de moustiques et de mouches, mais encore débarrasser la maison des puces qui l'infestent. Il sait aussi que le serpent, ce méchant hôte des demeures égyptiennes, reste dans sa cachette lorsqu'on pose sur son trou un poisson séché ou un morceau de natron. Si l'on veut protéger quelque chose des souris, dans la maison, il ordonne qu'on y étende de la graisse de chat.

Chacune des classes élevées de l'Égypte avait parmi les dieux un patron. Les scribes avaient Thoth, les artistes Ptah et les guerriers Montou ; les médecins avaient, eux aussi, une patronne, Sekhmet, la terrifiante déesse léontocéphale de la peste. Mais d'autres dieux doivent accorder leur protection au médecin, pour que ses interventions soient couronnées de succès. Lorsqu'il prépare son remède, il est bon qu'il songe pieusement à Isis qui protégea son fils des souffrances, et qu'il dise alors : « Isis a délivré, a délivré Horus de tout le mal qui lui était fait. O Isis, grande magicienne, affranchis-moi, libère-moi de toutes

choses méchantes et mauvaises. » Et quand le malade prend son médicament, il convient de dire : « Viens, remède, viens, chasse le mal de mon cœur, de ces miens membres. » A côté de ces simples prières existent toutes sortes de formules magiques (1) sur lesquelles nous ne pouvons nous étendre ici ; qu'il nous suffise de relever ce fait assez curieux qu'elles apparaissent en plus grand nombre dans les livres de médecine de la fin du Nouvel-Empire que dans ceux des époques plus anciennes.

(1) Pour plus ample information sur la magie, qui joua un si grand rôle dans l'ancienne Égypte, cf. Erman, *La Religion des Egyptiens*, chapitre XVII.

CHAPITRE XVIII

DÉBUTS DU NOUVEL-EMPIRE

La grande époque des Amen·em·hat et des Sésostris devait prendre fin. Nous ne savons que peu de chose des rois qui leur succédèrent (XIIIe dynastie, environ 1790-1700 av. J.-C.). Un malheur s'abattit ensuite sur l'Egypte. Le pays, autrefois si puissant et si florissant, tomba aux mains d'un peuple barbare, les Hyksos (vers l'an 1700 av. J.-C.), qui le gouvernèrent pendant plus d'un siècle. C'étaient là vraisemblablement des Bédouins venus des déserts de Syrie et d'Arabie. D'Avaris, leur capitale, située dans le Delta oriental, ils régnèrent à leur manière sur le pays, à la manière dont un peuple barbare exerce le pouvoir sur un pays civilisé. Ce dut être une époque terrible ; longtemps après sa disparition on ne parlait qu'avec horreur du temps où les Asiatiques régnaient à Avaris et où les temples furent détruits. Si les inscriptions ne font pas volontiers mention de cette époque, la tradition ne l'oublia pas. Nous possédons encore le début d'une légende qui met en scène le roi hyksos Apophis et Sekenen·rê, prince de la ville méridionale, c'est-à-dire Thèbes. Ce dernier se trouvait être encore le vassal du roi hyksos et il adorait son dieu Amon-Rê. Quant à Apophis, à qui le pays tout entier payait le tribut, il adorait Soutekh, dieu d'Avaris, à l'exclusion de tout autre. Apophis chercha une occasion de dispute avec le prince de Thèbes. Ses scribes et ses savants lui conseillèrent de se plaindre au sujet du canal de l'Hippopotame, alléguant qu'il l'empêchait de dormir. Lorsque le messager d'Apophis arriva à Thèbes, on lui demanda : « Pourquoi t'envoie-t-on à la ville du sud ? » Le messager dit : « C'est le roi Apophis qui m'envoie au sujet du canal de l'Hippopotame, car celui-ci ne lui permet de dormir ni de jour ni de nuit et il entend sa voix. » Nous ne pouvons

soupçonner de quoi il était véritablement question dans cette plainte ; ce devait être, certes, quelque chose de terrible, car le prince se lamenta et pleura longtemps et ne sut que répondre au messager du roi Apophis. Finalement, il promit d'accomplir tout ce que désirait le roi. Mais il convoqua ses conseillers et ses officiers et demanda leur avis. « Eux aussi demeurèrent longtemps silencieux et ne surent que lui répondre, ni en bien ni en mal. » Ici s'interrompt le récit. Nous ne pensons pas nous tromper en admettant que le narrateur y racontait par la suite comment le prince thébain, appuyé par Amon-Rê, s'insurgea contre le roi Apophis et son dieu Soutekh. Il est peu vraisemblable que le motif de la guerre contre les Hyksos ait été celui dont fait mention le conte. Nous savons aujourd'hui, grâce à un discours du roi Ka·mosé, successeur de Sekenen·rê(1), quelles en furent les circonstances. Le jeune roi Ka·mosé, avide d'exploits, s'adresse en ces termes à ses hauts dignitaires : « Je voudrais savoir à quoi me sert ma force. Un prince réside à Avaris et un autre en Nubie ; ainsi je me trouve entre un Nubien et un Asiatique. Chacun d'eux possède une portion de l'Égypte et partage le pays avec moi. » L'ennemi a pénétré maintenant jusqu'en Moyenne-Égypte et il y lève des impôts. « Mais moi, dit le roi, je vais m'approcher de lui et je vais l'éventrer. » Toutefois, les dignitaires de la cour ne sont pas de son avis. Ils disent : « Si les Asiatiques sont venus jusqu'à Cousae et s'ils ont tous tiré leur langue (en manière d'insulte), nous



Fig. 41. — Soutekh, dieu des Hyksos.

(1) Ce texte figure sur une palette de scribe. Traduction plus littérale dans : Erman : *Die Literatur der Ægypter*, p. 83 et suiv.

n'en vivons pas moins en paix dans notre Égypte. » Aujourd'hui comme autrefois, nous pouvons faire paître nos troupeaux de bœufs dans le Delta et c'est de là que nous obtenons le froment pour nos pourceaux. L'ennemi possède le pays des Asiatiques et nous avons l'Égypte. Lorsque l'ennemi viendra pour nous attaquer, nous agirons. » Mais ce discours déplut à Sa Majesté et elle dit : « Votre pensée est fausse, et je me battrai tout de même avec les Asiatiques et il faut que l'on dise de moi : « Ka·mosé, le défenseur de l'Égypte. » Le roi descendit alors le fleuve en vainqueur afin de frapper les Asiatiques, comme Amon, qui a les pensées justes, le lui avait ordonné. Sa vaillante armée le devançait comme un brasier. Une troupe auxiliaire de la tribu nubienne des Medjaïs l'accompagnait. L'Orient et l'Occident apportaient de la graisse et du vin, et l'armée était partout pourvue de vivres. Le roi attaqua la ville d'un certain prince Teti, qui faisait cause commune avec les Hyksos, et il ne le laissa pas s'échapper. « Je passai la nuit, dit-il, dans mon bateau, le cœur joyeux. Quand vint le jour, je fus au-dessus de lui comme un faucon. A l'heure du repas matinal, je le repoussai, j'abattis ses murs et je tuai ses gens. J'emmenai sa femme prisonnière au port, mes soldats étaient comme des lions avec leur proie et se partagèrent ses biens d'un cœur joyeux. »

Les exploits de l'amiral Aâh·mosé

La lutte engagée sous le règne de Ka·mosé se termina, sous celui du roi Aâh·mosé (Amôsis) (1580-1555 av. J.-C.), par une victoire définitive et par l'expulsion des Hyksos. C'est ce que relate en détail l'inscription funéraire de son amiral, qui portait le même nom que le roi, Aâh·mosé. C'était un homme plein de courage, qui, à maintes reprises, « captura une main au cours du combat », c'est-à-dire abattit un adversaire et lui trancha la main en signe de victoire.

Il ne fut pas récompensé moins de sept fois de l'or de la vaillance par le roi Amôsis et ses successeurs. Ces récompenses en or, dont il est souvent fait mention à cette époque, ne consistaient pas seulement en chaînes de cou et en ustensiles, mais aussi en figurines de lions ou de mouches, symboles de courage. Les mouches n'incarnent-elles pas aussi la témérité chez Homère (Iliade, 15, 131) ? Aâh·mosé pouvait être fier à juste titre de ses exploits et croire que son nom ne périrait jamais dans ce pays. « Mon père, raconte-t-il, était officier du roi et je grandis dans la ville d'El Kab. Dans ma jeunesse, alors que j'étais encore célibataire, je devins officier sur le bateau du « Taureau Sauvage » au temps du roi Amôsis, mais après que j'eus fondé un foyer, je fus affecté à la flotte du Nord à cause de ma vaillance » — vraisemblablement dans la flotte qui combattait les Hyksos. « Lorsqu'on mit le siège devant Avaris, je luttai à pied devant Sa Majesté et prouvai ma vaillance. Je fus ensuite affecté au bateau « Resplendissant dans Memphis ». Lorsqu'on se battit sur l'eau dans le Djedkou d'Avaris, je fus courageux et rapportai une main ; on en informa le héraut et l'on me donna l'or de la vaillance ». La lutte pour Avaris fut interrompue par un soulèvement en Haute-Égypte. Là encore, Aâh·mosé combat avec succès et il relève qu'il ramena un prisonnier à la nage. Cet exploit lui valut une nouvelle récompense en or. Avaris fut enfin prise ; à cette occasion, Aâh·mosé captura un homme et trois femmes que le roi lui donna comme esclaves. On poursuivit la guerre contre les Hyksos en Palestine, où la ville de Sharoukhen, dont fait aussi mention l'Ancien Testament, fut prise après un siège de trois ans. « Ainsi triompha des Asiatiques Sa Majesté ; elle remonta ensuite vers la Nubie septentrionale, afin d'y anéantir les tribus du désert. Sa Majesté en fit un grand carnage. » « Le cœur plein de joie à cause de la grande victoire, Sa Majesté redescendit le fleuve, car elle avait soumis

tous les peuples du Sud et du Nord. » Mais après ces victoires, le roi eut à combattre à plusieurs reprises des ennemis à l'intérieur du pays et Aâh·mosé prit également part à ces luttes. Il raconte : « Vint ce rebelle du Sud, mais son destin laissa approcher sa fin et les dieux d'Égypte le saisirent. » Sa Majesté le rejoignit à Tent·ta·â et l'amena comme prisonnier et tous ses gens comme butin. Aâh·mosé, lui aussi, fit de nouveau des prisonniers, qu'on lui donna comme esclaves et il obtint en outre cinq arpents de terre dans sa ville ; tout le reste de l'équipage fut gratifié semblablement. « Vint ensuite ce criminel de Teti·ân, entouré de gens mal intentionnés. Mais Sa Majesté le tua et sa troupe fut anéantie. »

Lorsque le successeur d'Amôsis, Aménophis Ier (1555-env. 1540 av. J.-C., suivant le comput habituel ; — cf. cependant la remarque p. 50 ; la datation du règne des souverains suivants doit être alors modifiée en conséquence), se rendit en Nubie au pays de Koush, « pour élargir les frontières de l'Égypte », Aâh·mosé était aussi auprès de lui dans le bateau. Le roi tua, au cours de cette campagne, le prince nubien au milieu de son armée, et quiconque s'enfuyait était massacré » comme s'il n'avait jamais existé. » En cette circonstance, Aâh·mosé était, comme il le dit, « à la tête de notre armée » et il fut de nouveau récompensé pour son audace ; il ramena ensuite le roi en Égypte en deux jours seulement, exploit qui lui valut de nouveau une remise d'or, en même temps qu'on lui décernait le titre de « Combattant du souverain ». Par la suite, lorsque le roi Touthmosis Ier (1540-1501 av. J.-C.) prit le pouvoir et commença son règne avec des guerres, Aâh·mosé prit aussi part à celles-ci. Dans la campagne de Nubie, il eut à naviguer sur les eaux mauvaises, peut-être l'une des cataractes, et il s'y distingua à tel point qu'il fut nommé « chef des navigateurs ». Par la suite, au cours d'un combat où Sa Majesté « était furieuse comme une panthère », le roi

frappa son ennemi de sa première flèche, et tous s'enfuirent de peur devant son serpent, c'est-à-dire devant son diadème. Il y eut un horrible carnage et les gens furent emmenés comme captifs ; puis le roi redescendit le fleuve et tous les pays étaient dans sa main. Quant à ce misérable prince nubien, il était pendu à la proue du bateau royal jusqu'à ce qu'on eut atteint Karnak. Plus important encore fut une autre campagne qui mena le roi jusqu'aux régions de l'Euphrate au pays de Naharina et où « il déchargea sa colère sur les peuples étrangers ». Là encore, Sa Majesté fit un grand massacre et emmena d'innombrables prisonniers. Aâh·mosé, en tête de l'armée, captura un char de combat avec

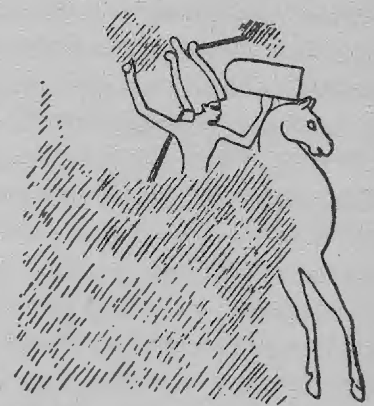


Fig. 42. — La déesse Astarté.



Fig. 43. — Char attelé et son conducteur.

son attelage. « Quant à moi, dit-il en manière de conclusion de la relation de ses exploits, je suis maintenant devenu vieux et j'ai atteint la vieillesse, et je fais mon entrée dans la tombe rupestre que je me suis faite moi-même. »

Les combats, dont Aâh-mosé nous fait, dans sa manière simple et prosaïque, le récit, constituent un chapitre de l'histoire universelle. Ils sont à l'origine du Nouvel-Empire, ce demi millénaire au cours duquel l'Égypte atteignit sa plus grande prospérité. Les guerres contre les pays asiatiques en firent la première puissance de l'époque et ce furent les luttes engagées contre les rebelles qui donnèrent le pouvoir à la grande famille régnante de la XVIII[e] dynastie. C'est cette puissante Maison qui, sous l'égide de son dieu Amon-Rê, régna par son éclat et sa richesse sur les pays, et c'est sous son gouvernement que l'Égypte elle-même connut une période de floraison comme elle n'en avait point vu jusqu'alors. Cette rapide évolution fut d'ailleurs favorisée par un contact constant avec les peuples civilisés de l'Asie. Des mots étrangers, cananéens, s'infiltrent dans la langue et les dieux étrangers Baal et Astarté deviennent familiers aux Égyptiens. Partout apparaît aussi maintenant quelque chose dont on n'avait aucune idée auparavant sur les bords du Nil : les chevaux et les chars. A cause de leur nouveauté, on leur attache un prix tout particulier. On se plaît à représenter, dans les œuvres sculptées et peintes, les chevaux fougueux, et l'on utilise aussi maintenant, en guise d'ornement, la belle tête du cheval à côté des fleurs de lotus et des têtes de canards connues de longue date. Nous ignorons de quel pays provient le cheval, mais nous savons avec certitude qu'en Égypte il fut introduit de Palestine, car les Égyptiens employaient des noms cananéens pour désigner chevaux et chars. Les chevaux n'étaient que rarement utilisés pour l'équitation ; on les attelait à des chars légers à deux roues et l'on se réjouissait qu'ils fussent rapides, « aussi rapides que le vent ; lorsqu'un bon cheval entend le claquement du fouet, on ne peut le tenir ». L'introduction du cheval à la place de l'âne constitua un grand progrès dans le monde d'alors. A vrai dire, il en fut de ce progrès comme de bien d'autres,

aux temps anciens comme aux temps modernes : chars et chevaux, qui eussent dû aider les rapports pacifiques, furent immédiatement utilisés pour faire la guerre. A côté du cocher se tenait l'archer qui, du haut du char, envoyait ses traits sur l'ennemi. A partir de ce moment, les guerriers roulant sur chars forment la troupe équestre, ainsi qu'on l'appelle, l'élite de l'armée égyptienne. Et « la grande écurie du roi » est l'endroit où les jeunes nobles de la cour reçoivent leur formation.

CHAPITRE XIX

LES ENFANTS DE TOUTHMOSIS Ier

Dans une maison régnante d'Orient, la succession au trône ne s'effectue pas toujours aussi simplement que chez nous. En effet, outre les enfants de la reine existent aussi ceux d'autres épouses du souverain, et leurs enfants aussi prétendent quelquefois posséder des droits à la couronne. Ainsi, il y eut dans la famille de Touthmosis Ier des descendants d'origine différente. Il y avait une fille, Hat·shepsout, dont la mère fut la reine Aâh·mosé. Une autre épouse, Mout·nefert, avait donné au roi un fils du nom de Djehouti·mosé (Touthmosis). Outre ces deux enfants existait encore un autre garçon, dont le nom était également Djehouti·mosé; il était le fils d'une concubine, du nom d'Isis. On a supposé qu'Hat·shepsout fut l'épouse de l'aîné des deux princes et que celui-ci avait adopté le plus jeune comme fils et comme co-régent. Il est peu probable que nous en sachions jamais davantage sur ce point, car suivant la conception des Égyptiens, les rois étaient des demi-dieux, dont les relations humaines ne regardaient pas le monde.

Des trois enfants du roi, la fille n'avait, suivant la coutume, aucun droit au trône. Mais le vœu du roi et de la reine devait l'emporter sur la tradition et le roi la désigna ainsi en l'an XV de son règne comme co-régente et successeur. Tous les dieux donnèrent leur assentiment et le plus grand de tous, Amon-Rê, la reconnut pour sa fille et lui accorda la royauté par le moyen d'un oracle. Le roi expliqua à ses sujets : « J'établis cette mienne fille comme mon substitut, car elle est l'héritière de mon trône. C'est elle qui s'asseoira sur mon siège merveilleux et qui commandera les sujets ; c'est elle qui vous conduira. Écoutez ses ordres et observez ses commandements. » Lorsque les

nobles du roi, les grands du royaume et les plus élevés parmi les sujets entendirent cet ordre, ils baisèrent le sol aux pieds du souverain et ils le remercièrent. Puis ils sortirent, jubilèrent et se réjouirent. Il n'est pas certain que les deux princes qu'aujourd'hui nous désignons sous les noms de Touthmosis II et Touthmosis III se soient réjouis pareillement. En fait, Hat·shepsout monte sur le trône et l'occupe de 1495 à 1475 av. J.-C. Elle passe officiellement pour être le roi. Elle en porte les titres et les couronnes, ainsi que toute la parure du souverain ; ses portraits la montrent pourvue même de la barbe postiche que portent les rois. Elle s'appelle néanmoins « fille d'Amon » et revêt la dignité sacerdotale d'une épouse divine. Dans ses inscriptions, il est également question d'elle comme d'une femme et les statues qui la représentent la figurent, par la couleur de la peau et par les formes du corps, sous l'aspect d'une femme. Les deux princes partagèrent temporairement le pouvoir avec elle à titre de co-régents ; et il ne dut certes pas manquer entre la sœur et les deux frères d'occasions de rivalité et d'animosité. Lorsque Touthmosis III détint seul le pouvoir par la suite (1475 av. J.-C.), ne fit-il pas marteler l'image et le nom de sa sœur ?

L'expédition au pays de Pount

Au nom de la reine Hat·shepsout est liée une grande entreprise, dont on trouverait difficilement l'équivalent en Égypte à une époque antérieure : la reine envoya une expédition aux pays de l'encens. L'encens jouait un grand rôle en Égypte ; il était indispensable dans le culte rendu aux dieux. Son parfum ne devait-il pas remplir toutes les salles des temples ? Mais l'encens provenait des pays qui s'étendent au sud de la Mer Rouge, en particulier d'une région appelée Pount, correspondant à peu près à la côte des Somali actuelle. Nous avons vu ci-dessus (p. 158), que ce

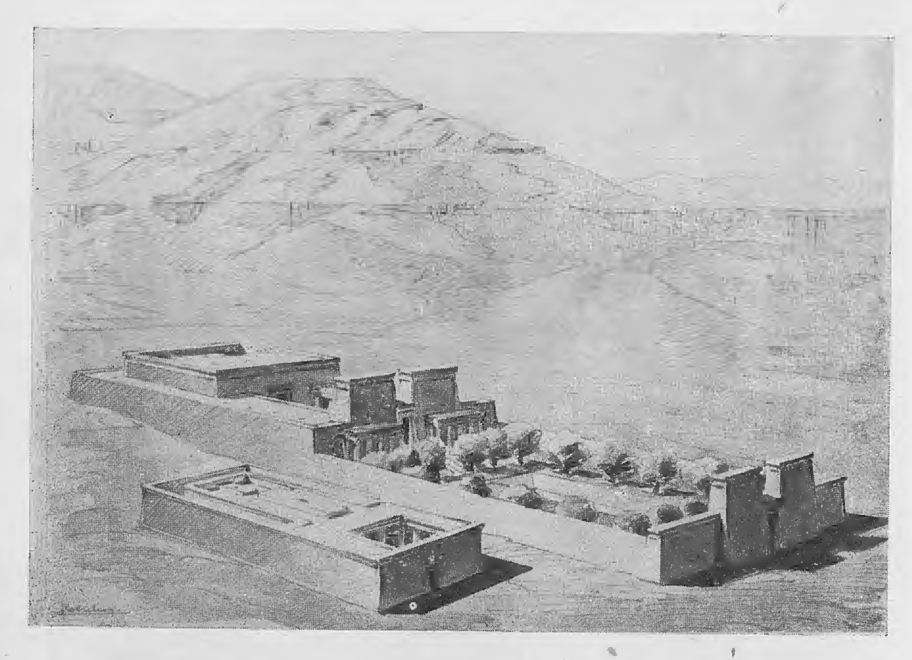
lointain pays de Pount, que l'on ne connaissait que par ouï-dire, passait auprès du peuple pour un pays légendaire. Peu de bateaux, en tout cas, l'avaient atteint et, de mémoire d'homme, il n'existait de trafic avec lui que par voie de terre. Ce trafic était très onéreux et élevait considérablement le prix de l'encens et des autres produits précieux originaires de Pount. Aussi le dieu Amon-Rê ordonna-t-il à la reine par un oracle d'appareiller une flotte pour le pays de Pount. Comme la souveraine priait à l'escalier du grand dieu, une voix retentit du fond du saint des saints, en ces termes : « Cherche la voie qui mène à Pount et ouvre les chemins qui conduisent aux montagnes de la myrrhe. » — Cette expédition eut réellement lieu et c'est en tableaux tout empreints de vie qu'elle est illustrée sur les bas-reliefs ornant le temple de la reine à Deir el Bahari. N'était-ce pas là, en effet, l'entreprise la plus marquante de son règne ?

Nous voyons ici le départ des bateaux, qui doivent amener les soldats de Sa Majesté dans le lointain pays. Cinq grandes barques à voile, équipées en outre chacune de trente rameurs, mouillent dans un port de la Mer Rouge. Deux bateaux sont encore amarrés à un arbre ; une chaloupe amène des jarres de provisions de bord. On apporte aussi une offrande à Hathor, déesse de Pount, afin qu'elle accorde un vent favorable à la flottille. Déjà les autres bateaux prennent le large et déjà les rameurs commencent leur travail tandis que des matelots fixent les derniers cordages sur les vergues. A la proue de l'un des bateaux se tiennent les deux chefs de l'expédition, qui donnent le commandement : « vers l'est ». « Ainsi donc les soldats du roi naviguent sur la mer ; ils commencent leur beau voyage au Pays du Dieu et se dirigent heureux vers Pount. »

Une autre série de bas-reliefs représente l'arrivée de la flotte. Les Égyptiens, en abordant au pays de Pount, découvrent un monde fort différent de celui qu'ils sont



Les colosses de Memnon et la montagne thébaine.



a) Le temple funéraire du scribe royal Amen-hotep, fils de Hapoū. (Reconstitution).



b) Hiéroglyphes peints de la XVIIIe dynastie.

accoutumés à voir sur les bords du Nil. Au milieu de palmiers et d'arbres thurifères se dressent des huttes de la forme d'une demi-sphère et montées sur pilotis — il s'agit là sans doute d'un moyen de défense contre les ennemis et contre les bêtes sauvages ; l'ouverture servant de porte ne peut être atteinte qu'au moyen d'une échelle. Entre les huttes repose le bétail, de petites génisses aux cornes courtes et des ânes. Les indigènes ont la peau brune et portent les cheveux longs et une courte barbe. La visite inopinée des Égyptiens suscite chez eux un vif étonnement et ils leur demandent : « Comment donc êtes-vous venus dans ce pays que les hommes ne connaissent pas ? Êtes-vous tombés du ciel ? Avez-vous voyagé par eau ou par terre ? » Le premier qui s'approche, très humblement, des messagers du roi est le chef de tribu Parahou, accompagné de sa famille. Le tableau qui retrace cet épisode nous montre que les Égyptiens ne témoignaient guère de respect à ce « grand », sinon l'artiste qui a taillé ce bas-relief n'eût pas fait de la femme du chef indigène une caricature aussi impitoyable. Il l'a représentée sous l'aspect morbide d'une femme atteinte d'obésité, comme la chose est fréquente encore de nos jours chez les femmes de certaines tribus africaines. Ses jambes, ses bras et surtout son séant présentent une adiposité monstrueuse. Cette princesse est si lourde qu'elle peut à peine avancer ; aussi un âne, de taille raisonnable, la suit-elle de près sur le tableau, « l'âne qui porte sa dame », ainsi qu'en témoigne la légende qui l'accompagne.

Plus loin, on assiste aux tractations commerciales ; les Barbares amoncellent l'encens devant l'envoyé du roi et ses soldats et leur amènent des singes et des panthères. Les Égyptiens, de leur côté, dressent une table sur le rivage et y déposent tous les objets que les indigènes convoitent : épées, haches de guerre, colliers multicolores. Outre cela, les Égyptiens ont apporté encore autre chose avec eux, qui probablement devait avoir plus de prix à leurs yeux qu'aux

yeux des indigènes : une effigie de la reine accompagnée du dieu Amon. Cette statue de granit était destinée à entretenir journellement chez les gens de Pount le souvenir de Sa Majesté et de son divin père Amon, le plus grand de tous les dieux.

Une fois le marché conclu à la satisfaction des deux parties contractantes, les grands de ce pays sont introduits dans la tente de l'envoyé royal, où ils reçoivent du pain, de la bière, du vin, de la viande, des fruits et de toutes les bonnes choses d'Égypte, comme l'ordre en avait été donné en haut lieu.

Ainsi donc, l'affaire est réglée par voie d'échange comme ont coutume de le faire aujourd'hui encore des tribus à demi sauvages. Mais en style égyptien officiel, le troc n'est pas admissible ; comment Pharaon pourrait-il acheter quoi que ce soit à des Barbares, lui à qui tous les pays apportent leurs offrandes, afin qu'en retour il daigne leur « accorder le souffle de la vie » ? C'est pour cette raison que, dans les inscriptions, l'encens qui fait l'objet de la transaction est désigné comme « le tribut du prince de Pount », et que ce qui en constitue la contrevaleur, versée par les Égyptiens, passe pour offrande faite à la déesse Hathor, dame de Pount. Cette version officielle ne porte cependant aucun préjudice à l'affaire et les tableaux montrent que les choses vont à souhait. Sur les planches servant à l'embarquement défilent sans fin les porteurs ; « on charge aussi haut que l'on peut les bateaux des trésors du pays de Pount, de toutes les belles plantes du Pays du Dieu, de monceaux de résine aromatique, de verts arbres à myrrhe, de bois d'ébène et de pur ivoire, d'or blanc du pays d'Amou, de bois odoriférants et de fards, de babouins, de guenons et de lévriers, de peaux de panthères du sud, d'esclaves et leurs enfants — jamais chose semblable n'avait été apportée à aucun roi de toute éternité. »

Un surveillant préside avec zèle au chargement de tous

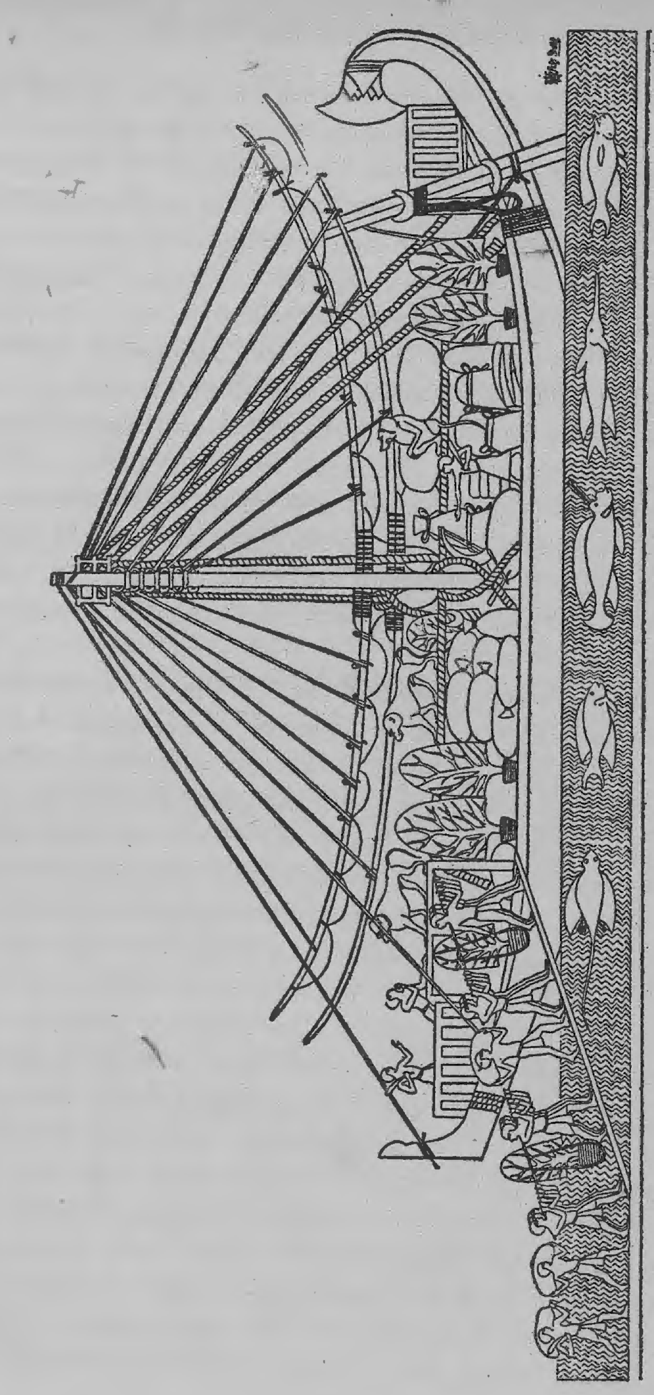


Fig. 44. — Chargement d'un bateau avant le départ du pays de Pount.

ces trésors, dont la masse est si grande qu'elle atteint la vergue inférieure. Les babouins sont laissés en liberté ; ils grimpent et se promènent de préférence sur la solide corde tendue au-dessus du pont sur toute la longueur du bateau, mais l'un d'eux se tient le plus sérieusement du monde devant le capitaine, comme s'il prenait part, lui aussi, au commandement du bateau.

La flotte achève sans encombre son voyage de retour en Égypte et c'est à Thèbes que sont déchargés devant la reine les trésors qu'elle transporte et « dont jamais l'équivalent ne fut apporté à d'autres rois ». Ne ramène-t-elle pas, parmi tant d'autres choses précieuses, deux panthères vivantes « qui devront suivre Sa Majesté » et, curiosité plus étonnante encore, trente et un arbres thurifères verts, qui seront plantés à Deir el Bahari et transformeront le temple en un nouveau Pount ?

Ce temple de Deir el Bahari était d'ailleurs agrémenté par d'autres jardins ; devant l'entrée se dressaient deux perséas et l'on pouvait admirer dans la première cour des étangs où poussaient des papyrus, plantes particulièrement chères aux Égyptiens. Le temple s'adossait en trois terrasses superposées au pied de la falaise, et sur chacune d'elles se dressaient des portiques à colonnes, des salles et des chapelles, creusées en partie dans le roc. Tout cela était paré des couleurs les plus riches ; toutes les murailles étaient couvertes de bas-reliefs qui, à côté d'Amon, célébraient également la reine. Le temple était aussi orné de statues et de sphinx ; l'avenue qui y donnait accès était bordée, à la manière d'une allée, de cinquante sphinx de dimensions colossales. Ce merveilleux temple n'était pas seulement consacré à Amon et à d'autres dieux, mais il servait en même temps de temple funéraire de la reine. Derrière la haute falaise rocheuse auquel il s'adosse se trouve la vallée désertique dans laquelle elle fut enterrée. Son étroite tombe taillée dans le roc n'offrait pas l'espace

suffisant pour la présentation des offrandes et toutes les cérémonies indispensables au repos de l'âme de la souveraine et c'est la raison pour laquelle elles avaient lieu au temple de Deir el Bahari.

Mais ce temple n'est pas le seul monument admirable que Hat-shepsout ait érigé pour ses dieux. Elle porta avant tout son attention sur le grand sanctuaire que son père et les rois antérieurs avaient élevé à Karnak ; elle dit elle-même qu' « elle ne dormait pas à cause de ce temple ». Aujourd'hui, deux obélisques gigantesques y rappellent son règne. L'un d'eux, encore debout, a plus de vingt-neuf mètres de haut et est constitué par un unique bloc de granit. Leur taille en carrière avait duré sept mois et lorsqu'ils furent dressés, à Thèbes, leur sommet fut très richement revêtu de l'or le plus fin de tous les pays, que la reine fournit « par boisseaux » pour ce travail ; ainsi, est-il mentionné dans une inscription, « ces obélisques se mêlèrent alors au ciel. Leurs rayons se répandent en flots sur l'Égypte et quand le soleil monte entre eux deux, c'est comme s'il se levait à l'horizon ». C'est pourquoi la reine ajoute : « O hommes qui verrez cela dans de nombreuses années et qui en parlerez, ne dites pas que c'est un mensonge, dites au contraire que cela lui ressemble. »

On connaît d'ailleurs l'homme qui a fait ces obélisques : il s'est fait représenter à Assouan, dans la carrière d'où ils ont été extraits. C'est Sen-mout, personnage de très haut rang, que l'on rencontre aussi par ailleurs en qualité de conseiller de la reine (Pl. XXII *a*). Frère du précepteur de la souveraine, il remplissait les fonctions d'intendant des biens du temple d'Amon et fut élevé par la reine à une dignité encore plus haute. Il devint chef des chefs et directeur des travaux. Et, si nous comprenons bien les allusions, un honneur plus grand encore lui échut une fois : à la mort du roi, vraisemblablement Touthmosis II (env. 1480 av. J.-C.), il gouverna le pays. Il occupait aussi un autre poste de con-

fiance auprès de sa souveraine : il était la nourrice, c'est-à-dire le précepteur de sa petite fille Nefrou·rê. Aussi son image se rencontre-t-elle en des lieux où l'on n'irait pas chercher, étant donné leur sainteté, l'effigie d'un particulier. Dans l'une des chapelles du temple de Deir el Bahari, on le voit priant pour sa souveraine. Il n'a pas été oublié non plus dans les bas-reliefs qui figurent l'expédition au Pays de Pount. Tout cela prouve suffisamment que Sen·mout jouissait auprès de la reine d'une situation particulièrement privilégiée : il était son confident et son favori. Les fouilles des dernières années ont révélé un fait surprenant. Lorsque Sen·mout construisit le temple de Deir el Bahari, il eut l'audace, dans cet édifice destiné à assurer le repos de l'âme de sa souveraine, à songer secrètement aussi à celui de sa propre âme. Il ne se contenta pas du beau tombeau qu'il s'était fait aménager lui-même parmi ceux des autres courtisans, mais il se fit une seconde sépulture, située au-dessous du temple funéraire de la reine et à laquelle donnait accès un long couloir secret.

De cette manière, il pouvait participer à toutes les offrandes et profiter des prières faites à la souveraine. Cette obtention subreptice de la grâce divine paraît pour le moins bizarre aujourd'hui, mais un tel sacrifice ne devait pas être incompatible avec la piété d'un Égyptien. D'ailleurs, la tombe n'a jamais été achevée : d'autres temps étaient venus pour l'Égypte, sans doute.

TOUTHMOSIS III

A la reine Hat·shepsout succéda (en 1475 av. J.-C.) le roi Touthmosis III, qui depuis longtemps devait aspirer à exercer seul le pouvoir (Pl. XV *a*). Nous ne connaissons pas les circonstances dans lesquelles s'est effectué ce changement de règne ; mais assurément des troubles l'accompagnèrent, car partout l'image et le nom de la reine furent martelés. Tous ses sphinx, toutes ses statues furent brisés et jetés dans des carrières. On n'épargna pas ses favoris : leurs noms furent effacés et le sarcophage de Sen·mout réduit en pièces.

Touthmosis III est, de tous les pharaons, le plus grand guerrier. « Élargir les frontières de l'Égypte », tel est la tâche qu'il s'est fixée une fois pour toutes et il parle de ses expéditions comme d'événements dont la périodicité n'a rien que de régulier. Il était primitivement destiné à être prêtre d'Amon. Mais au cours d'une fête, le dieu avait montré par un prodige que cet enfant était appelé à une plus haute destinée. Contre toute attente, le jeune prêtre se trouvait, au cours de la solennité, à l'endroit où le roi avait coutume de se tenir. Le dieu l'avait conduit au saint des saints et l'avait salué comme fils et comme roi. Il lui promit dès ce moment que tous les peuples étrangers viendraient à lui pleins d'épouvante. A vrai dire, la tâche que le jeune roi rencontra, lorsqu'il prit le pouvoir, à la mort de Hat·shepsout, ne fut pas si simple. Les peuples ne vinrent pas à lui remplis de terreur, mais le nouveau souverain se trouva en face d'un monde qui ne voulait plus rien savoir d'une domination égyptienne. Toutes les villes et tous les pays de Palestine et de Syrie s'étaient alliés contre l'Égypte et le prince de Kadesh était à la tête de la coalition. Les ennemis campaient au nord du Carmel, dans la ville de Megiddo. Le roi voulut lancer une armée contre eux, mais, pour que la chose fût possible, il fallait tout d'abord que la route qui menait d'Égypte en Palestine fût libre. Cette route longeait la côte du pays des Philistins et se trouvait coupée entre autres par la ville de Joppé (l'actuelle Jaffa). Un récit d'époque tardive raconte comment Djehouti, général du roi, s'y prit pour enlever cette place forte (1).

(1) Traduction littérale dans Erman : *Die Literatur der Ægypter*, p. 216.

La prise de Joppé

Le roi lui-même était encore en Égypte, cependant que Djehouti se trouvait devant Joppé. Il invita le prince à un entretien, il le reçut à sa table et lui confia qu'il désirait se rendre, lui, avec sa femme et ses enfants. Quand le prince fut ivre, il demanda à Djehouti qu'il veuille bien lui montrer la grande massue du roi qu'il avait auprès de lui. Djehouti y consentit ; il s'avança au-devant de lui et dit : « Regarde-moi bien, prince de Joppé, voici la massue du roi Touthmosis, le lion rugissant, le fils de la déesse Sekhmet ; son père Amon lui a donné sa force pour abattre ses ennemis. » A ces mots, il frappa le prince à la tempe et celui-ci tomba sans connaissance. On le ligota et l'on chercha cinq cents sacs, dans lesquels on cacha autant de soldats. Chacun d'eux s'était muni de liens et cinq cents autres soldats portèrent les sacs à la ville. On chargea le conducteur du char du prince de Joppé d'aller annoncer, à la ville, à la princesse : « Réjouis-toi, le dieu Soutekh nous a donné Djehouti avec sa femme et ses enfants, et voici ses présents. » C'est ce qu'il fit ; on ouvrit les portes aux soldats. Ceux-ci firent sortir leurs compagnons de leurs sacs et tous les habitants de la ville, grands et petits, furent ligotés. Djehouti écrivit ensuite au roi : « Réjouis-toi ! Amon, ton bon père, t'a donné le prince de Joppé avec ses hommes et sa ville. Ordonne donc de les emmener captifs, afin que tu emplisses la maison de ton père Amon d'esclaves, hommes et femmes. » Nous avons plus d'une preuve que ce Djehouti ne fut pas seulement un héros de légende ; sa tombe, à Thèbes, est connue, le Musée de Berlin possède son poignard et le Musée du Louvre une coupe en or, dont son souverain lui avait fait présent.

La bataille de Megiddo

Mais revenons du pays de la fable et de la légende à l'histoire réelle, telle que les annales du roi nous la transmettent. La ville de Megiddo, où se trouvaient les alliés, est située sur le versant nord du Carmel, dans la fertile plaine de Jesréel. Lorsque l'armée égyptienne fut à proximité de la montagne, le roi tint un conseil de guerre et proposa de franchir le Carmel par le plus court chemin. Mais ses officiers ne furent pas de cet avis et dirent : « Pourquoi irions-nous par cet étroit chemin ? Le bruit ne court-il pas que l'ennemi est là qui attend et occupe la route ? Un seul cheval peut avancer là de front et les hommes y passent à la file indienne. Notre avant-garde devra déjà se battre quand l'armée proprement dite sera encore à Arouna (au pied de la montagne). Il y a pourtant encore deux autres chemins ; l'un passe par Taanak, l'autre par Djefet, d'où nous ferions irruption par le nord sur Megiddo. Que notre maître victorieux aille donc par le chemin qui lui plaît, mais qu'il ne nous oblige pas à passer par une route si difficile. » Mais le jeune roi fait fi de ces remarques et déclare : « Aussi vrai que le dieu du soleil m'aime et aussi vrai que mon père Amon m'est favorable, je prendrai la route d'Arouna. Que ceux d'entre vous qui le veulent prennent les autres routes dont vous avez parlé, et que ceux qui le veulent me suivent! » Cependant, les officiers jurèrent qu'ils le suivraient tout de même sur le chemin qu'il désirait prendre, comme un serviteur suit son maître. Alors, Sa Majesté ordonna à toute l'armée de s'engager sur l'étroite route. Lui-même marcherait en tête et guiderait l'armée.

L'entreprise réussit, « l'armée passa heureusement le défilé et l'on se prépara à la bataille le soir même ». Le lendemain à l'aube, — c'était le jour du couronnement du roi —, la bataille fut engagée. Ordre fut donné à toutes les troupes

d'avancer et les ailes de l'armée combattirent au sud et au nord de Megiddo. Le roi, sur son char de guerre doré, s'élança au milieu de l'armée. « Il était équipé comme Horus le victorieux et ressemblait à Montou, dieu de la guerre. » Il vainquit à la tête de son armée et ses adversaires s'enfuirent à toutes jambes vers Megiddo. Ils abandonnèrent leurs chars de combat d'or et d'argent et, comme la ville était déjà fermée, on dut les tirer par leurs vêtements par-dessus les murs. Ce fut une grande victoire. Et si les soldats ne s'étaient pas attardés à rassembler le butin, Megiddo serait tombée le jour même. Il ne resta qu'à faire le siège de la ville. Le roi l'entoura d'une forte enceinte, occupée par les troupes ; même les arbres fruitiers furent sacrifiés pour ces travaux d'encerclement. Après six mois de résistance, les assiégés se rendirent et le roi leur fit jurer que jamais plus ils n'entreprendraient quelque chose contre lui. Ils lui apportèrent tous les trésors et les armes de prix avec lesquels ils étaient venus et les trois cent trente princes s'en furent dans leurs patries. Venus sur des chars de guerre couverts d'or et d'argent, ils durent retourner chez eux modestement à dos d'âne.

La bataille de Megiddo ne fut que le début des guerres de Touthmosis III. La soumission des princes palestiniens avait rendu libre le terrain d'où il pouvait combattre des adversaires plus importants, les villes phéniciennes, la Syrie septentrionale et avant tout les pays de l'Euphrate. Le roi ne fit pas moins de seize campagnes et lorsqu'il mourut, à un âge avancé, il possédait un immense empire s'étendant de l'Euphrate jusqu'en Nubie méridionale. Cependant, il laissait aux princes de ces pays leur souveraineté, mais leurs fils étaient élevés à la cour d'Égypte et « lorsque l'un de ces princes vient à mourir, Sa Majesté met à sa place un de ses fils ». Les richesses qui affluaient en Égypte étaient incalculables, tant en esclaves, hommes et femmes, qu'en troupeaux, chevaux et chars, en objets précieux et avant

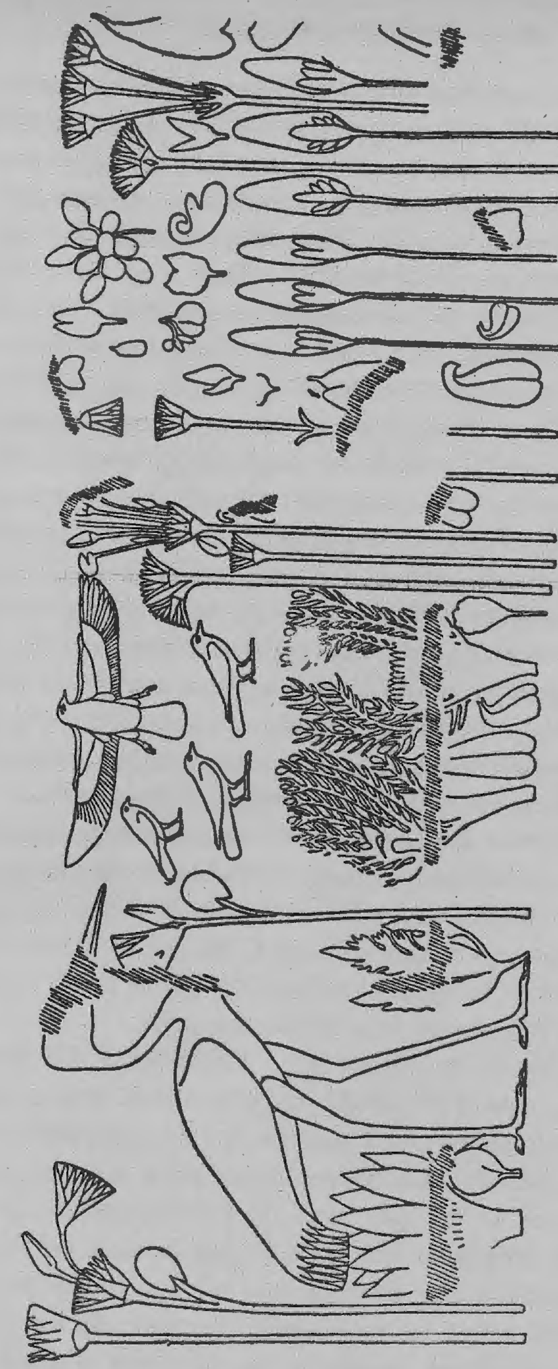


Fig. 45. — Oiseaux et plantes rassemblés par Touthmosis III au cours de sa troisième campagne.

tout en bois que fournissait le Liban. Mais les guerres de Touthmosis III on contribué surtout à élargir l'horizon des Égyptiens. Les pays des Barbares, qui ne leur avaient jusque-là inspiré que mépris, leur étaient maintenant devenus familiers ; le jeune souverain considérait d'un œil attentif le nouveau monde qui s'offrait à sa vue. N'a-t-il pas, à l'endroit le plus admirable qui existât pour lui, le temple de Karnak, fait représenter les plus curieux animaux et les plantes et les fleurs les plus étranges qu'il avait rencontrés au cours de sa troisième campagne (Fig. 45) ?

Combien, par ailleurs, la vie était-elle différente dans les ports luxuriants de Phénicie et en Égypte ! Ce n'est pas sans raison que les annales du roi, généralement avares de détails pittoresques, signalent qu'au cours de la cinquième expédition militaire, dont la Phénicie fut le champ d'action, « l'armée de Sa Majesté s'enivrait et s'enduisait le corps d'huile jour après jour, comme à l'occasion d'une fête en Égypte ». Au point de vue stratégique aussi, ces ports, avec leurs grands bateaux, jouaient un rôle considérable. Lorsque le roi faisait la guerre sur les bords de l'Euphrate et qu'il voulut traverser ce fleuve, il fit construire de nombreux bateaux de cèdre sur les monts de Byblos et les fit ensuite transporter sur des chars à bœufs jusqu'à l'Euphrate, parcourant ainsi une distance énorme. On sait qu'Alexandre le Grand a usé de la même tactique et que ce fait a toujours passé pour l'un de ses plus grands exploits.

Sur les bords de l'Euphrate, Touthmosis III remplit en outre un devoir de piété ; son père s'était avancé autrefois jusque-là et y avait dressé un monument pour commémorer une victoire. Le fils en dressa un à son tour tout à côté. Mais ce ne fut pas tout. Il existait encore, à cette époque, des éléphants dans une région du nom de Nii et le roi prit plaisir à leur faire la chasse ; il attaqua un troupeau de cent vingt bêtes. Il parle lui-même de cet exploit comme d'une chose qu'aucun roi égyptien n'avait faite

avant lui. Son fidèle compagnon d'armes Amen·em·heb raconte qu'il trancha la trompe du plus gros éléphant qui était en train de charger le roi. Ce même Amen·em·heb fait encore le récit d'autres exploits qu'ignorent les annales. Un jour, le prince de Kadesh imagine un moyen de répandre le désordre parmi les troupes montées sur chars de combat. Il fait sortir une jument de la ville et, comme les chars de combat sont tous attelés d'étalons, le danger de voir ceux-ci s'emballer est imminent. Déjà la jument fait irruption dans l'armée, lorsqu'Amen·em·heb, bondissant de son char, la poursuit et lui fend la panse d'un coup d'épée ; il lui coupe ensuite la queue et l'apporte au roi. — Nous ne pouvons citer ici tous les hauts faits dont Amen·emh·eb se glorifie. Encore moins pouvons-nous faire le récit des nombreuses occasions qu'il eut de recevoir du souverain des prisonniers ou l'or des récompenses. Il survécut à son roi, après l'avoir servi « avec fidélité » pendant toute sa vie. Le fils de Touthmosis III, Aménophis II continua à l'honorer de sa faveur. Il lui dit : « Je sais ce que tu vaux. Tandis que j'étais encore enfant, tu faisais déjà partie de l'escorte de mon père. Aussi, prends le commandement de ma garde du corps. »

CHAPITRE XX

LA FIN DE LA XVIIIe DYNASTIE ET LA PÉRIODE HÉRÉTIQUE

Le fruit des conquêtes de Touthmosis III profita à ses descendants et en particulier à son petit-fils, Aménophis III (1411-1375 av. J.-C.), qui jouit d'un long règne de paix et de prospérité. Il ne semble pas qu'il ait dû entreprendre de guerres sérieuses et c'est de faits bien différents qu'il se glorifie. Il rapporte, sur des scarabées commémoratifs en pierre qu'il distribuait sans doute comme on répartit des médailles, les faits les plus marquants et les plus étonnants de son règne. Ici, par exemple, il prétend avoir abattu lui-même, au cours des dix premières années de son règne, cent deux lions. Ailleurs, il se vante de ses exploits au cours d'une chasse aux taureaux sauvages. On lui avait signalé qu'un troupeau de cent soixante-dix bêtes s'était montré ; il se rendit aussitôt la même nuit à l'endroit indiqué et les soldats qui l'accompagnaient établirent une clôture autour du troupeau. Il n'abattit pas moins de soixante-quinze bêtes au cours de quelques journées, — procédé qui ne fait penser que d'une manière trop frappante à certaines chasses officielles actuelles. Mais ce que tient à faire connaître avant tout le jeune roi est que lui, le puissant souverain, dont l'empire s'étend de l'Euphrate au pays nègre Kari, a élevé à la dignité de reine une jeune fille dont les parents n'étaient pas de sang royal. Il s'agit de la grande reine Tii. La beauté de ses traits nous est conservée dans une charmante petite tête que possède aujourd'hui le Musée de Berlin. La position qu'elle occupa fut exceptionnelle, car, contre tout usage, son nom figure toujours à côté de celui du roi. Il fit aménager pour elle un grand lac sur la rive occidentale de Thèbes, où il avait construit une de-

meure de plaisance ; et il raconte comment il inaugura solennellement ce lac en y naviguant sur son bateau « Étincelant-comme-le-Soleil ». Tii survécut à son mari et joua encore, ainsi que nous le verrons bientôt, un rôle à la cour de son fils Aménophis IV. Il va de soi que l'amour qui attachait le souverain à Tii ne l'a pas empêché d'épouser aussi les filles de rois étrangers, comme l'exigeait la politique. Il relate aussi sur un scarabée que Soutarna, roi du pays de Mitanni sur l'Euphrate, lui a envoyé sa fille Gilu-khipa comme épouse avec une suite de trois cent dix-sept jeunes femmes. La nièce de la princesse mitannienne, Tadu-khipa, entra également dans le harem royal et nous possédons encore la longue liste de ce qui lui fut donné en dot.



Fig. 46. — Scarabée commémorant des chasses aux lions.

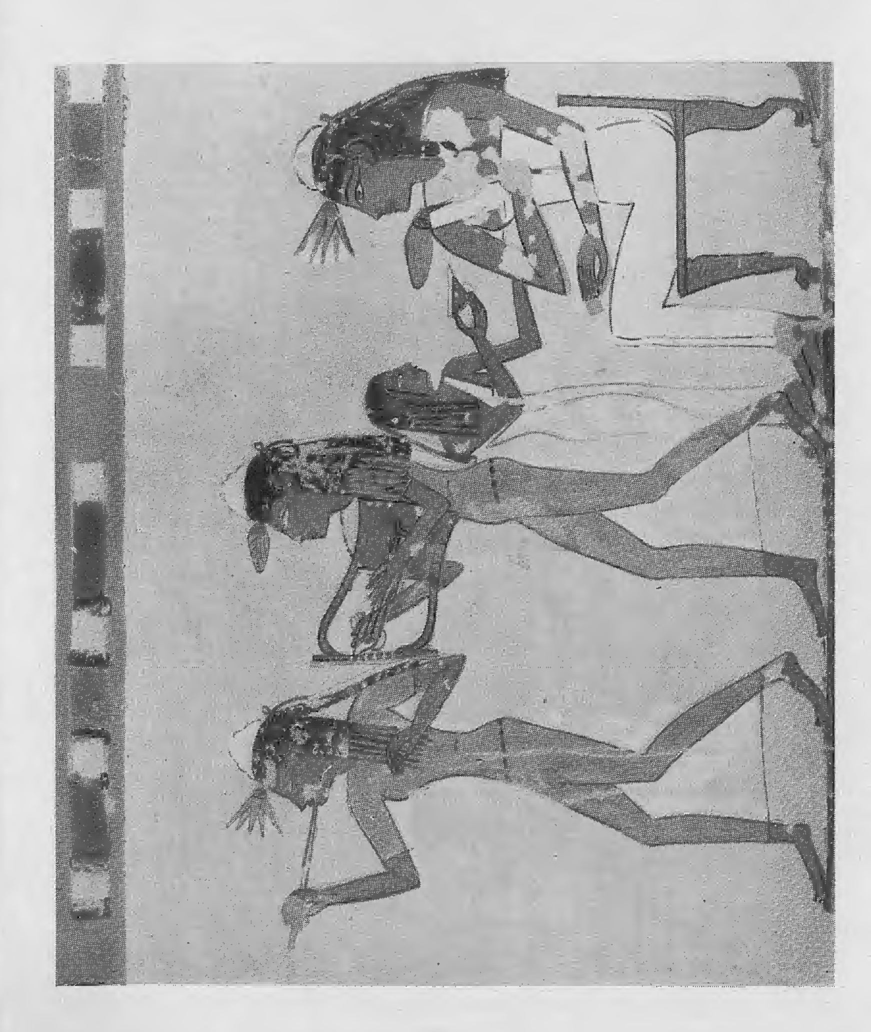
Les tablettes de Tell el Amarna

Si nous connaissons ces relations avec tant de précision, nous le devons avant tout à la merveilleuse découverte des tablettes d'argile de Tell el Amarna. Grâce à cette trouvaille, nous possédons une partie des archives d'État égyptiennes. Il s'agit en effet des lettres adressées, en écriture cunéiforme, par les rois asiatiques et les vassaux syriens et palestiniens à Aménophis III et Aménophis IV. Ces tablettes d'argile, qui se trouvent aujourd'hui au Musée de Berlin, offrent mieux que tout autre document un aperçu des relations politiques et diplomatiques de cette époque. Les rois communiquent entre eux au moyen d'envoyés spéciaux. Ces messagers royaux envoyés dans les pays étrangers, dont il est si souvent fait mention dans les ins-

criptions égyptiennes, ont pour mission de remettre à leurs destinataires les lettres et les présents de leurs souverains. Ces lettres sont rédigées suivant un code de politesse bien établi, dont les règles ne peuvent être enfreintes sans risquer d'offenser ceux auxquels ces messages sont destinés. Par exemple, il ne convient pas que l'on place son propre nom au commencement de la lettre et avant celui du destinataire. Voici comment, en style correct, se rédige un tel message : « A Nimmouriya (nom d'Aménophis III), le grand roi, roi d'Égypte, mon frère, mon gendre, que j'aime et qui m'aime. Doushratta, le grand roi, roi de Mitanni, ton frère, ton beau-père, qui t'aime. Je vais bien. Salut à mon frère et gendre ! Salut à ta maison, à tes femmes, à tes fils, à tes gens, à tes chars de combat, à tes chevaux, à ton pays et à tout ce que tu possèdes ! » — Mais on ne se contente pas de civilités d'une portée aussi générale ; on s'enquiert de façon plus précise de l'état de santé du souverain ami. On juge comme un manque de tact que l'expéditeur ait négligé de s'informer sur ce point. Ainsi, Bourrabouriash, roi de Babylone, écrit à son frère, c'est-à-dire au roi Aménophis IV : « Depuis le moment où le messager de mon frère est arrivé auprès de moi, mon état de santé n'a pas été bon et pour cette raison son messager n'a jamais pris d'aliments ni bu de vin devant moi. » Ton envoyé te confirmera tout cela. « Comme mon état de santé n'était pas bon et que mon frère ne m'apportait aucune consolation, je fus plein de colère envers mon frère et je dis : « Mon frère n'aurait-il pas appris que je suis malade ? Pourquoi ne m'a-t-il pas consolé ? » Le messager de mon frère répondit alors : « La route n'est pas brève, et si ton frère l'avait appris, il n'aurait pas manqué de t'adresser un salut... Ton frère aurait-il pu, te sachant malade, ne pas t'envoyer son messager ? » — L'émissaire du roi lui-même confirme qu'en effet l'Égypte est très éloignée de Babylone ; le roi se tranquillise. Cependant, le souci que ces souverains se font réciproque-



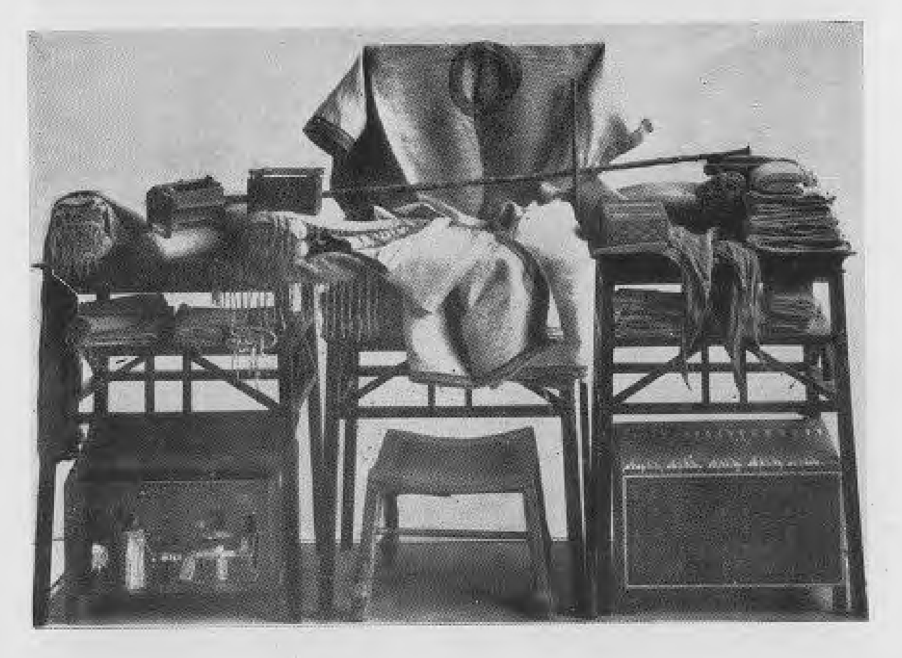
b) Statuette de femme.
(XVIIIe dynastie).



a) Jeunes filles faisant de la musique et dansant au cours d'une réception.
(XVIIIe dynastie).

a)

b)



Tombe intacte de l'architecte Khâ :
a) Objets personnels de l'épouse du défunt.
b) Objets personnels du défunt.
(XVIIIe dynastie).

ment au sujet de leur santé ne se traduit pas seulement en paroles. Lorsqu'Aménophis III est malade, le roi Doushratta de Mitanni lui envoie la statue guérisseuse et miraculeuse de la déesse Ishtar de Ninive, afin qu'elle le guérisse. Il souligne, il est vrai, qu'Ishtar a déjà fait un voyage en Égypte où elle a été entourée de grands honneurs et qu'elle y retournera volontiers à condition toutefois qu'on la renvoie par la suite. Malheureusement, la protection d'Ishtar ne fut d'aucun secours et Aménophis III mourut. Doushratta écrit alors au nouveau roi Aménophis IV : « Lorsqu'on m'apprit que mon frère Nimmouriya (Aménophis III) était mort, je pleurai ce jour-là jour et nuit ; je restai assis sans manger et sans boire et je fus affligé. Je dis : « Ah ! que ne suis-je mort et mon cher frère fût-il encore en vie ! Combien nous nous aimerions ! » Lorsque j'appris ensuite que Napkhourouria (Aménophis IV), le grand fils de Nimmouriya (enfanté) par Tii, sa grande épouse, avait pris le pouvoir, je dis : « Nimmouriya n'est pas mort si Napkhourouria, son grand fils (enfanté) par Tii, sa grande épouse, exerce le pouvoir à sa place. Il ne détournera aucune parole touchant le passé. « Non, dis-je en mon cœur, Napkhourouria est mon frère ; il sait combien nous nous aimions, moi et Nimmouriya, son père, car Tii, sa mère, qui était la grande épouse de Nimmouriya, la bien-aimée, vit et elle dira à son fils combien moi et Nimmouriya, son époux, étions liés d'amitié. » « Mais tous ces témoignages de politesse et d'amitié ne vont pas sans une preuve matérielle d'attachement — les cadeaux. Bien que l'on souligne de part et d'autre que les deux pays sont si riches qu'ils ne manquent réellement de rien, les présents n'en sont pas moins attendus avec impatience. Ainsi, Bourrabouriash de Babylone écrit un jour à Nimmouriya : « On me dit que tout se trouve dans le pays de mon frère et qu'il n'a besoin de rien, exactement comme aussi tout se trouve dans mon pays et que je n'ai besoin de rien ; je t'envoie néanmoins

quatre mines de lapis-lazuli et cinq attelages de chevaux. Un envoi plus important n'est pas indiqué en ce moment, car il fait trop chaud. Par un temps plus favorable, je t'enverrai d'autres présents ; que le roi écrive d'ailleurs simplement ce que, pour sa part, il désire. » — Pour finir, le Babylonien, de son côté, exprime ses propres vœux, qui portent, suivant la règle, sur un don d'or, car l'Égypte passe, avec ses mines de Nubie, pour le pays de l'or. Bourrabouriash a besoin de « beaucoup de bon or » pour faire honneur à quelque engagement et il demande au roi d'Égypte de le lui envoyer. Mais il a soin d'ajouter : « Mon frère veuille bien ne confier à aucun fonctionnaire l'or que m'enverra mon frère, mais que mon frère veuille le voir de ses propres yeux, le sceller et l'expédier. Car l'or que mon frère m'a envoyé précédemment, que mon frère n'avait pas vérifié lui-même et qu'un fonctionnaire de mon frère avait scellé et expédié, était de valeur inférieure et lorsqu'on le mit au creuset, il s'avéra ne pas être de bon poids. »

Si l'Égypte est le pays d'où l'on espère obtenir l'or, c'est d'Alashia (Chypre) que l'on convoite le cuivre. Une lettre adressée par le roi de l'île à son frère, le roi d'Égypte, nous a été conservée. Il lui envoie en présent cinq cents talents de cuivre. « Puisse ton cœur ne pas se sentir offensé de la petite quantité : dans mon pays la main de Nergal (dieu de la peste) a tué tous mes gens, de sorte qu'il ne peut plus être extrait de cuivre. » A l'avenir, il lui enverra davantage de cuivre, mais il lui demande en retour une grande quantité d'argent et lui exprime en outre toutes sortes de vœux : « des vêtements, des lits dorés, des chars de combat et des vases d'huile ». Cette lettre comporte en outre un post-scriptum présentant un intérêt particulier. « Un bourgeois d'Alashia est mort en Égypte et ses biens se trouvent dans ce pays, alors que son fils et sa femme sont auprès de moi en Alashia ; le roi d'Égypte veuille, par conséquent, rassembler les biens de ces gens et les remettre au messager. »

Cependant le présent le plus envié est toujours une fille du roi. A vrai dire une princesse n'est pas livrée ainsi sans autre ; les convenances aussi bien que le désir d'être richement payé de retour exigent alors une certaine réserve. Ainsi, Touthmosis IV envoie jusqu'à cinq, et même six fois, une délégation pour obtenir la fille d'Artatama de Mitanni, et ce n'est qu'à la septième fois qu'elle lui est accordée. La cour d'Égypte se comporte de manière plus inflexible encore, arguant tout simplement qu'aucune fille de roi égyptien n'a encore été donnée à l'étranger. Le roi de Babylone qui reçoit cette réponse, fait à son tour une curieuse proposition ; il écrit qu'il existe pourtant suffisamment de filles nubiles et de belles femmes en Égypte, et qui prétendrait, si le roi lui envoyait seulement l'une d'elles, que ce n'est pas une fille de roi. Il lui propose donc réellement de lui envoyer une fausse princesse, afin que soient sauvées les apparences de l'amitié qui lie leurs familles.

Art. Architecture

Il n'est rien d'étonnant que les souverains asiatiques de l'époque aient éprouvé un profond sentiment de respect pour l'Égypte et ses souverains, car la vallée du Nil n'était pas seulement un pays de richesses, mais de haute culture. A aucune autre époque, l'art plastique de l'Égypte n'a créé d'œuvres aussi belles et aussi gracieuses et c'est aussi le moment où l'architecture atteignit son point culminant. Lorsque les envoyés de Babylone et de Mitanni venaient en Égypte, ce n'étaient pas seulement les constructions prodigieuses des siècles précédents qu'ils pouvaient contempler, mais devant leurs yeux se dressaient aussi les nouveaux édifices imposants et somptueux de Thèbes, les deux grands temples d'Amon, servant au culte qu'Aménophis III rendait à ce dieu. Sur la rive orientale s'élevait le temple de Louxor, peut-être le plus bel ouvrage d'archi-

tecture que l'Égypte ait produit. Sur la rive occidentale, où se trouvait aussi le château du couple royal, fut construit un temple dont les proportions dépassaient celles de tous les temples plus anciens. Le temple de Louxor (Pl. XVIb) est encore aujourd'hui en assez bon état de conservation et sa noble ordonnance n'a souffert que des adjonctions exécutées par des souverains ultérieurs. Quant au temple gigantesque de la rive occidentale, consacré non seulement à Amon, mais destiné à servir de temple funéraire du roi, il a disparu de la surface du sol. Les générations suivantes l'ont utilisé comme une carrière d'exploitation aisée pour leurs propres constructions. Seuls subsistent, commandant la plaine thébaine de leur silhouette puissante, les deux colosses du roi assis sur son trône qui autrefois flanquaient l'entrée du temple. Ce sont ces deux statues gigantesques que, sous le nom de colosses de Memnon (Pl. XVII) des voyageurs de l'époque romaine allaient visiter. On croyait alors que l'un d'eux figurait Memnon de la légende homérique et qu'il saluait chaque matin sa mère Eôs, l'aurore « aux doigts de rose », par un appel plaintif. Les inscriptions grecques de ces touristes témoignent encore aujourd'hui du bonheur qu'ils ont eu — ou qu'ils n'ont pas eu — d'entendre Memnon.

Les noms des deux architectes d'Aménophis III chargés de la haute direction des constructions d'Amon nous sont parvenus. Ce sont les frères jumeaux Hor et Souti, dont l'un remplissait les fonctions sur la rive orientale et l'autre sur la rive occidentale. Nous devons ici prêter attention à une évolution profonde dont la stèle funéraire de ces deux frères nous apporte de manière indubitable le témoignage. En leur qualité de maîtres de constructions d'Amon ils furent sans aucun doute de fidèles partisans de ce dieu et participèrent certainement en toute bonne foi aux offrandes et aux fêtes qui lui étaient consacrées ; ils servirent aussi, à n'en pas douter, les autres dieux du pays fidèlement. Mais

en ces temps nouveaux et modernes, un esprit neuf commençait à souffler sur le terrain de l'ancienne religion et l'on en sent les traces dans l'inscription funéraire de ces deux frères. Cette inscription, en effet, ne fait aucune allusion à ce qui constitue habituellement la matière de ce genre de documents, mais elle exalte uniquement la gloire de l'être suprême, le soleil (1). « Il est la mère excellente des dieux et des hommes, le bon créateur, qui se donne tant de peine pour ses innombrables créatures. Puissant berger, qui mène ses troupeaux ; leur abri, qui les conserve en vie ! »

La nouvelle croyance

Les innombrables dieux adorés depuis des temps immémoriaux dans les temples commençaient à perdre du crédit auprès des croyants des classes cultivées, qui préféraient maintenant concentrer leur pensée sur un seul grand dieu, créateur de toutes choses et dont la bonté assurait la subsistance et la sécurité de toutes ses créatures. On reconnaissait cet être plein de bonté dans le soleil, dont on éprouvait chaque jour la force et les bienfaits. C'est à lui que l'on rendait adoration, fût-ce sous le nom d'Amon-Rê, comme à Thèbes, d'Hor·akhti, comme à Héliopolis ou de Ptah, comme à Memphis. Si toutefois l'on préférait ne pas faire usage des anciens noms de dieux, on disait simplement, pour désigner l'être suprême, le « soleil », l' « Aton ». Pour représenter cette très haute divinité qu'était l'Aton, on renonça à lui donner, comme on avait coutume de le faire précédemment pour les autres dieux du soleil, un aspect humain ou animal, et on la figura simplement comme le disque solaire lui-même, dardant des rayons terminés par des mains comme autant de bras apportant aux humains sa bénédiction.

(1) Pour plus de détails sur ces hymnes et sur la croyance de la période hérétique, cf. Erman, *La Religion des Egyptiens*, p. 134 seq., et Erman, *Die Literatur der Ægypter*, p. 358 seq.

Cette nouvelle orientation de la religion était certainement déjà admise à la cour sous Aménophis III, car vers la fin de ce règne s'élevait déjà, derrière le temple d'Amon de Karnak, un temple spécialement consacré au soleil. Mais c'est le jeune roi Aménophis IV (Pl. XXI) qui fit triompher définitivement le culte atonien et c'est de son époque que datent les beaux hymnes qui nous révèlent la nature du nouveau dieu. En voici quelques fragments :

« Ton apparition est belle à l'horizon du ciel, ô soleil vivant, qui as vécu le premier... Tes rayons embrassent les pays autant que tu en as créés. Tu es éloigné et pourtant tes rayons sont sur la terre.

« Lorsque tu te couches à l'horizon occidental, la terre est dans l'obscurité comme si elle était morte. Ils dorment dans leur chambre la tête enveloppée, et aucun œil ne voit l'autre ; si on leur dérobait tous leurs biens qu'ils ont sous leur tête, ils ne le remarqueraient pas. Chaque lion sort de sa tanière et tous les reptiles mordent... la terre est dans le silence, car celui qui l'a créée repose dans son horizon.

« Quand tu te lèves, tu dissipes l'obscurité. Les hommes sont joyeux, ils s'éveillent et se tiennent sur leurs pieds quand tu les as fait lever. Ils lavent leur corps et ils prennent leurs vêtements. Leurs mains saluent ton apparition et le pays tout entier se livre à son travail. Tous les troupeaux sont contents de leur herbage. Les arbres et les plantes verdissent. Les oiseaux s'envolent de leurs nids et leurs ailes te louent. Tous les animaux bondissent sur leurs pattes, tout ce qui vole et bat des ailes vit quand tu t'es levé pour eux.

« Les barques descendent et montent le fleuve et les poissons, dans la rivière, bondissent devant ta face ; tes rayons pénètrent dans la mer.

« C'est toi qui crées l'enfant dans le sein maternel... quand il sort du sein maternel au jour de sa naissance, tu ouvres sa bouche à la parole et tu pourvois à ses besoins. Le poussin dans l'œuf pépie déjà dans la coquille et là, tu lui donnes le souffle afin qu'il reste en vie ; quand tu lui as donné la force de la briser, il sort et court sur ses pattes.

« Combien multiples sont toutes tes œuvres..., ô seul dieu, à côté de qui n'en existe point d'autre ! Tu as créé la terre suivant ton désir, toi seul, avec ses hommes, ses troupeaux et tous ses animaux.

« Les territoires étrangers, la Syrie et la Nubie, et le pays d'Égypte, — tu établis chacun à sa place et tu fais ce qui leur est nécessaire ; chacun a sa nourriture et ses jours sont calculés. Leurs langues parlent diversement comme est divers leur aspect. Leur peau est différente, car tu as distingué les peuples.

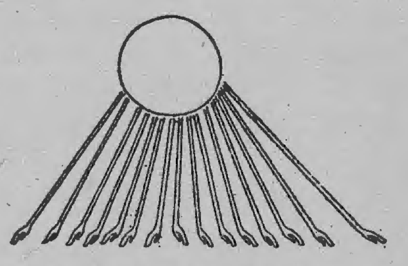


Fig. 47. — La nouvelle figuration du dieu du soleil.

« Tu crées le Nil dans le monde inférieur et tu l'amènes à ton gré pour nourrir les peuples.

« Tous les pays éloignés, tu prends soin d'eux. Tu as placé un Nil (c'est-à-dire la pluie) dans le ciel afin qu'il tombe pour eux. Il produit des vagues sur les montagnes, pour arroser leurs champs. Que tes pensées sont excellentes, ô seigneur de l'éternité ! Le Nil au ciel, tu le donnes aux peuples étrangers, mais le (vrai) Nil, il jaillit du monde inférieur pour l'Égypte.

« Tu as le ciel éloigné pour y monter et pour contempler tout ce que tu as créé.

« Tu crées des millions d'êtres de toi seul.

« Villes, localités, champs, chemin et fleuve — chaque œil te voit en face en tant que soleil du jour sur la terre. »

Ainsi donc, c'est le soleil qui a tout créé et qui fait tout subsister ; il pourvoit à tout avec une égale bonté et pour lui tous les hommes sont semblables, si divers que soient leur aspect et si différentes les langues qu'ils parlent. Cette

idée est étrangère à l'Égypte des temps anciens qui considérait hautainement les barbares. La raison est que nous sommes alors en des temps « modernes » ; mais autre chose encore, dans ces hymnes, est moderne : la langue. On s'était efforcé jusque-là, dans toutes les inscriptions, d'employer la langue en usage plusieurs siècles auparavant ; mais on utilise maintenant sans arrière-pensée la langue servant à l'usage journalier. C'est comme si, dans un livre de l'Italie médiévale, le latin traditionnel était subitement remplacé par l'italien.

Cette croyance à un créateur plein de bonté, telle qu'elle apparaît dans ce mouvement religieux, éveille en nous compréhension et sympathie, et il semblerait naturel qu'elle ait supplanté progressivement l'ancienne religion depuis longtemps vieillie ; mais, pour le malheur de l'Égypte, elle n'y parvint pas. Cette réforme de la religion échoua devant l'opposition légitime du peuple, qui ne voulait pas se laisser ravir ses anciens dieux. Elle ne se heurta pas moins à la résistance du clergé ; celui-ci tenait à son culte, avec ses temples et ses offrandes, et à l'existence paisible que lui valait son rôle de gardien de la tradition. Mais le jeune roi Aménophis IV lui-même, qui s'était constitué l'enthousiaste défenseur de la nouvelle croyance, sans doute aussi a contribué, par son zèle même, à l'échec de la réforme. Son enthousiasme pour ce qu'il appelait la « vérité » ne connaissait point de bornes. C'était un fanatique et l'on ne s'étonne pas de lire sur son visage un caractère morbide.

C'est auprès du clergé d'Amon qu'il rencontra la plus forte résistance, car c'est lui qui, en cas de réforme de la religion, avait aussi le plus à perdre. Par conséquent, la haine du souverain se porte avec plus de véhémence contre Amon que contre les autres dieux. Et cette haine se manifeste de la manière insensée dont on persécutait de tout temps des rois exécrés ou des hommes en disgrâce, en martelant leurs noms dans les inscriptions. Aussi la guerre est-

elle déclarée aux trois signes composant le nom d'Amon et on les efface même dans des mots où il n'est nullement question d'Amon. La haine vouée à Amon conduit à d'autres folies. Le dieu n'a-t-il pas une épouse en la personne de la grande déesse Mout ? Le nom de cette divinité s'écrit au moyen du signe , qui doit ainsi disparaître également. Il devient déplaisant et même intolé-

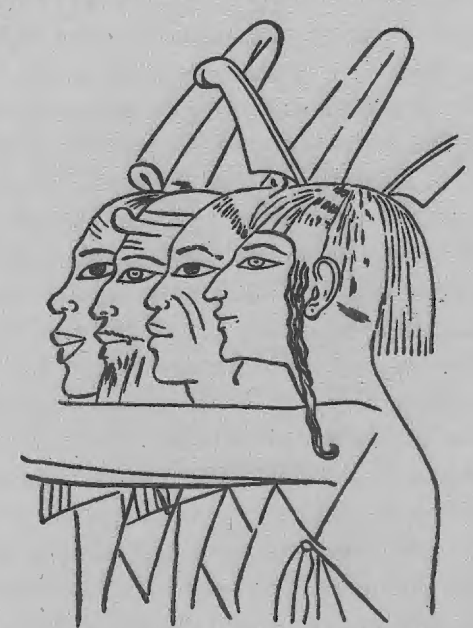


Fig. 48. — Les peuples étrangers.

rable, en conséquence, d'écrire au moyen du même signe le nom habituel désignant « la mère » et un partisan de la nouvelle doctrine renonce dorénavant à cette graphie et écrit le mot mère au moyen des signes . Mais ce n'est pas tout ; il y avait quelque chose de beaucoup plus fâcheux ; le jeune roi s'appelait Amen-hotep (Aménophis), ce qui signifie : « Amon est content ». Un pareil nom n'était

plus tolérable. Le roi n'eut d'autre ressource que de changer de nom ; il se nomma dorénavant d'après son nouveau dieu, Aton, le soleil : Akh·en·aton, « Il plaît à Aton ». C'est le nom qui nous sert à le désigner encore aujourd'hui.

Mais le souverain pouvait-il encore habiter la ville de ses pères ? Tout ne proclamait-il pas le nom d'Amon dans Thèbes, les grands temples de Karnak et de Louxor et l'imposant sanctuaire que le propre père du roi avait élevé sur la rive occidentale ? Akh·en·aton se résout à fonder une nouvelle capitale, qui, sous le nom d'Akhet·aton « l'Horizon d'Aton », marque le point central du nouvel empire divin. Il choisit, au milieu de l'Égypte, un emplacement vierge de toute habitation, portant aujourd'hui le nom de Tell el Amarna, et il y commence l'établissement d'une ville gigantesque avec ses temples, ses palais, ses jardins, son réseau de routes et ses tombeaux. C'est dans cette ville qu'il réside désormais avec son épouse et ses filles et plus tard aussi avec sa mère, la vieille reine Tii. Les hauts dignitaires de la nouvelle cour viennent également s'y établir. Parmi eux se trouve le prêtre Aï, enthousiaste partisan de la nouvelle doctrine, qui, plus tard (cf. p. 207) devait jouer un rôle si néfaste. Son épouse avait eu autrefois l'honneur d'être la nourrice de la jeune reine Nefert·iti. On ne peut se figurer avec assez d'éclat la vie qui s'épanouit à Tell el Amarna. C'est avant tout un nouvel art qui se développe, dégagé des liens de l'ancienne tradition. Tout, à Tell el Amarna, respire un air nouveau et joyeux ; même les inscriptions perdent leur ton déclamatoire. On souhaite au roi de vivre à Tell el Amarna « jusqu'à ce que le cygne devienne noir et le corbeau blanc, que les montagnes se dressent et s'éloignent et que l'eau coule en amont ». Il faut qu'il célèbre autant de jubilés que les oiseaux ont de plumes et posséder autant de trésors que les poissons ont d'écailles et les bœufs de poils. Et avec quel plaisir représente-t-on maintenant le roi et la reine, non plus comme d'inabordables divinités ainsi que l'avaient été jusqu'ici les rois d'Égypte, mais comme d'heureux humains. Le roi tient la reine sur ses genoux et lui donne un baiser, ou bien c'est elle qui lui verse à boire du vin, ou encore ils jouent avec leurs fillettes (Pl. XXI). Il semblerait que le paradis se fût installé sur terre à Tell el Amarna. Malheureusement, non loin du palais se trouve « la maison de l'épistolographe », c'est-à-dire le bureau des archives, et c'est là que sont rassemblées les tablettes d'argile reçues de Syrie et de Palestine et portant des messages qui ne parlent que d'insurrections et des appels au secours désespérés. Déjà sous Aménophis III, en effet, la Syrie et la Palestine avaient été le théâtre de profondes transformations. Une fois de plus, les Bédouins du désert syro-arabe s'avisèrent de faire irruption dans des régions fertiles. Mais, cette fois, il n'y eut pas que des tribus isolées pour tenter l'entreprise, mais il s'agit d'une grande invasion. Ces Khabiri, pour employer le nom qui les désigne sur les lettres de Tell el Amarna auxquelles il vient d'être fait allusion, sont, de toute évidence, les mêmes peuples qui, par la suite, établis à demeure, s'appellent Araméens et Hébreux. La tribu d'Israël à qui les Égyptiens firent la guerre plus de cent ans plus tard a peut-être pénétré en Palestine à ce moment-là. Même les villes fortifiées de Phénicie ne purent résister à l'assaut des Khabiri. C'est en ces termes, par exemple, que Rib·addi, prince de la vieille place fidèle de Byblos, s'adresse au pharaon : « Le roi sait que Byblos, la fidèle servante du roi, se portait bien, mais à présent le roi a laissé échapper sa fidèle ville de sa main. Toutes mes villes situées dans la montagne et sur le rivage sont tombées aux mains des Khabiri. Mes champs restent incultes, car on n'a pas de quoi les labourer. » La misère est si grande à Byblos en ces années-là que les habitants vendent leurs enfants comme esclaves en échange de blé. C'est ce qui explique les incessants appels de détresse du prince : « Envoie des troupes

égyptiennes, envoie de l'aide sitôt que possible. » Une autre fois le même prince écrit : « Si le roi m'ordonne : défends-toi toi-même et défends la ville du roi qui t'est confiée, — à l'aide de qui pourrai-je bien défendre la ville ? N'avais-je pas, autrefois, à ma disposition des troupes de garnison du roi et le roi ne fournissait-il pas du blé de Iarimouta pour leur entretien ? Aujourd'hui je n'ai pour moi ni bœufs ni vivres et nos sujets gagnent les régions où il existe encore du blé pour leur subsistance. » — Pour comble de misère, plusieurs princes locaux font cause commune avec les Khabiri et espèrent étendre leur propre autorité au moyen d'eux.

La situation n'est pas meilleure en Phénicie qu'en Palestine ; tout est en révolte jusqu'aux confins de l'Égypte. Ici également des princes locaux semblent vouloir livrer le pays du roi aux Khabiri. C'est ainsi, qu'Abd-khiba, prince d'Ourousalim, la ville que nous appelons aujourd'hui Jérusalem, écrit que le roi l'a établi autrefois par faveur spéciale en qualité d'officier et de fonctionnaire dans la ville de ses pères : « Par la vie du roi, les fonctionnaires du roi se sont ralliés aux Khabiri et ils ont fait tort aux princes indigènes. Ils me calomnient auprès du roi, parce que je prétends que les territoires du roi vont s'anéantissant. Veuille donc le roi prendre soin de son pays. Je voudrais me rendre à la cour et voir le visage de mon maître, mais les ennemis sont puissants et je ne puis aller à la cour ; que le roi envoie donc des troupes... Si des troupes arrivent ici encore cette année, le roi, mon maître, conservera ses territoires ; mais s'il n'arrive point de troupes, les possessions de mon roi et maître sont perdues. » Abd-khiba fait ensuite le récit de toute sorte de crimes commis : « Les princes Tourbasa et Sapti-addi ont été assassinés et le roi reste inactif. » Il finit en ces termes : « S'il n'y a pas de troupes cette année, que le roi envoie donc l'un de ses fonctionnaires pour qu'il vienne me chercher avec ma famille et que nous puissions mourir auprès du roi, notre maître. »

Un nouveau malheur vient s'ajouter à tous les autres. Désormais, l'Égypte n'a plus à se préoccuper seulement des royaumes voisins de l'Euphrate ; un puissant rival a surgi pour elle : les Khatti (Hittites) habitant le nord de l'Asie mineure. Ceux-ci prennent part aux querelles de Syrie et ils deviennent peu à peu l'adversaire principal de l'Égypte.

L'inertie dont fit preuve le gouvernement égyptien devant tous ces troubles a certainement pour cause les difficultés d'ordre intérieur qui menaçaient le royaume divin de Tell el Amarna. Le peuple et le clergé n'acceptèrent pas sans résistance de se voir privés des anciens dieux et de toute la pompe du culte. Les conseillers du jeune roi, qui s'étaient aménagé de belles tombes à Tell el Amarna, n'étaient plus les mêmes que ceux qui dirigeaient auparavant le gouvernement. Une nouvelle société s'était imposée, qui devait sa prépondérance avant tout à son exacte interprétation de la « nouvelle doctrine ». Car le roi s'élève contre celui qui ignore tout de sa doctrine, et il récompense celui qui la connaît. Aussi chacun se vante-t-il d'avoir entendu « la doctrine », la « belle doctrine de vie ». L'un d'eux a même été instruit chaque matin par le roi en personne. Ce détail montre suffisamment déjà que les hauts personnages nouvellement créés constituaient une société assez curieuse. Déjà leurs inscriptions en témoignent ; ils se vantent surtout d'être des créatures de leur souverain, qui les a élevés et nourris. L'un dit que le roi a fait de lui un homme ; jamais il n'avait espéré lui-même se mêler aux conseillers et aux loués du roi. Et maintenant, il était même devenu un confident du roi et celui-ci le rendit riche, car il avait été pauvre auparavant. Un autre dit même qu'il était de petite condition de par son père et sa mère, un qui n'avait rien, il était « de l'extrémité du peuple » et il demandait son pain. Et de ce mendiant, le roi fit quelque chose. Il lui permit de se mêler aux courtisans et tous ses gens portent maintenant leurs regards sur lui. Des fonctionnaires de cette

taille n'étaient pas faits pour sauver le royaume en ces temps critiques ; d'ailleurs la nouvelle croyance était vouée à l'anéantissement. Ce fut encore un bien grand malheur pour le pays lorsque le roi mourut, en 1358 av. J.-C., dans la dix-neuvième année de son règne, sans laisser de fils. Son successeur immédiat fut l'époux de sa fille aînée ; puis vint au pouvoir un autre gendre, Tout·ânkh·aton, l'époux de sa troisième fille. Les hommes qui placèrent sur le trône ce jeune prince se rendaient déjà nettement compte que la cause de la nouvelle croyance était perdue. Il ne restait qu'une seule solution, faire la paix avec Amon et avec les anciens dieux et retourner à Thèbes pour y faire amende honorable. Mais pour cela, il fallait que le jeune couple royal changeât ses noms hérétiques en noms orthodoxes. Tout·ânkh·aton, « L'image vivante d'Aton » devint Tout·ânkh·amon, « L'image vivante d'Amon » ; de même, la jeune reine ne s'appela plus désormais Ânkhes·en·aton. mais Ânkhes·en·amon, « Sa vie est celle d'Amon ».

Nous ignorons comment s'est effectué le retour à l'ancienne croyance, mais on conçoit que le clergé et le peuple donnèrent à cette occasion libre cours à leur haine et à leur fureur. La ville du roi hérétique fut rasée jusqu'au sol et ses temples et palais détruits de façon systématique comme sans doute aucun autre édifice d'Égypte. Les tombeaux de la famille royale semblent n'avoir pas subi de meilleur sort ; ils nous ont livré pourtant bien des objets ou documents précieux, peut-être même la momie de l'hérétique. On a découvert dans une tombe thébaine des objets qui, selon toute apparence, proviennent des tombeaux royaux de Tell el Amarna. Parmi eux se trouve une momie qui, d'après l'inscription du cercueil qui la contenait, devait être celle d'un « fils d'Aton », autrement dit d'un souverain hérétique. Le cadavre du roi exécré n'a-t-il pas été caché là par le jeune couple royal ?

CHAPITRE XXI

TOUT·ANKH·AMON ET HOR·EM·HEB

Le roi Tout·ânkh·amon, à peine sorti de l'enfance, n'agit pas, il va de soi, sur sa propre initiative, lorsqu'il abjura la nouvelle doctrine. Il était sous la tutelle des gens qui l'avaient placé sur le trône. Au nombre de ceux-ci se trouvait certainement le prêtre Aï, ancien partisan enthousiaste de la foi atonienne et probablement aussi le très influent général Hor·em·heb, qui résidait à Memphis. Ce sont précisément les deux personnages qui portèrent la couronne par la suite.

Ce n'est pas sans rancœur que nous lisons encore aujourd'hui le décret par lequel le jeune roi fut obligé de faire sa soumission à Amon et aux autres dieux. Ce document assure que pendant la période hérétique les temples du pays tout entier furent détruits et que, pour cette raison, les dieux se détournèrent du pays et que l'armée ne remporta plus aucun succès. Mais à présent les dieux placent sur le trône de ses pères un nouveau roi, le péché est banni du pays, la vérité triomphe et le mensonge est devenu une infamie. — Avec quelle rapidité tout était changé ! Ce qui, hier encore passait pour le péché et le mensonge était, aujourd'hui, redevenu la vérité.

Naturellement la piété du roi s'exprime principalement en présents merveilleux offerts aux dieux : statues d'Amon et de Ptah en or pur, splendides bateaux si brillants d'or qu'ils éclairent le fleuve, esclaves hommes et femmes de la maison du roi, tout cela est maintenant livré aux temples. On veille aussi à ce que le clergé possède dorénavant la bonne croyance : on institue des prêtres de rang supérieur et de rang inférieur, choisis parmi les familles notables, des fils de la classe cultivée que l'on paie largement.

Le jeune roi mourut après quelques années de règne.

On a trouvé récemment dans les archives du royaume hittite une lettre d'un contenu surprenant, émanant vraisemblablement de sa jeune veuve. En effet, une reine d'Égypte devenue veuve y supplie le roi des Khatti (Hittites) de lui envoyer un prince de sa maison, afin qu'elle puisse le prendre pour époux et l'élever sur le trône d'Égypte. Ceci n'arriva pas ; Aï gravit le dernier échelon et monta lui-même sur le trône. Devenu roi, il ordonna pour Tout·ânkh·amon des funérailles dignes de son rang et fit déposer auprès de lui tous les trésors que le jeune souverain avait préparés pour sa sépulture. Toutefois, il est certain que son tombeau n'est pas celui que Tout·ânkh·amon s'était fait aménager lui-même, lequel devait être un tombeau de grandes dimensions. Aï fit enterrer le jeune roi dans une petite tombe inachevée et si étroite que le sarcophage et les offrandes y trouvèrent à peine place. Ce n'est pas faire tort à Aï que de le soupçonner de s'être approprié lui-même, en sa qualité de nouveau roi, la grande sépulture de Tout·ânkh·amon. S'il en est ainsi, cette action ne lui a pas porté bonheur, car ce tombeau fut déjà dévasté sous le règne de son successeur. Par contre, l'insignifiant tombeau de Tout·ânkh·amon a conservé jusqu'à nos jours la momie du roi et ses trésors ; seule, parmi toutes les sépultures royales, elle échappa au pillage. Lorsque, le 26 novembre 1922, ses portes enfouies et scellées s'ouvrirent pour la première fois, un monde de splendeur apparut qu'on aurait à peine pu soupçonner. Si fréquentes que soient les inscriptions du Nouvel-Empire évoquant l'éclat de la royauté, on avait néanmoins toujours tendance à n'y voir qu'une phraséologie traditionnelle. Mais ici, dans la tombe de Tout·ânkh·amon se sont révélés en effet le faste incroyable et l'art raffiné de cette époque. L'or y est répandu partout avec une prodigalité fabuleuse. Les immenses coffres qui contiennent le sarcophage sont plaqués d'or, de même que les cercueils intérieurs. Le dernier cer-



Akh-en-aton en compagnie de sa femme, la reine Nefert-iti, et de trois de leurs filles. (XVIIIe dynastie).

Pl. XXII.



a) Sen-mout, favori de la reine Hat-shepsout et la petite princesse Nefrou-rê. (XVIIIe dynastie).



b) Message en écriture cunéiforme annonçant à Akh-en-aton une rébellion en Syrie.

cueil, dans lequel la momie était déposée, est tout entier en or et ne pèse pas moins de deux cent vingt-cinq kilogrammes. Tous les ustensiles et tous les meubles resplendissent d'or et sont incrustés de pierres précieuses et de pâtes de verre multicolores. L'ivoire, l'ébène et l'albâtre le plus fin sont ici matières courantes. Et quel art admirable a présidé à la confection de tout : sièges, lits, coffres, chars, lampes, arcs, cannes, parures et vêtements ! On a porté une attention particulière jusqu'aux ornements. Si par exemple les extrémités de l'arc se terminent par des têtes de Nègres ou d'Asiatiques, cela signifie que l'arme doit servir contre ces ennemis. Et si nous voyons sur le char de combat du roi comment, sous l'aspect d'un lion, il abat ses ennemis, la signification est la même. Une lampe d'albâtre allumée laisse apercevoir en transparence l'image du couple royal. Un bassin en même pierre, destiné à recevoir des fleurs fraîches, est conçu, pour cette raison, sous forme d'un lac sur lequel navigue une barque gracieuse. On ne saurait ici décrire toute la splendeur et toute la beauté des scènes qui décorent sièges et coffrets. Qu'il nous suffise de noter le sujet de ces tableaux, reflétant la vie que le jeune couple royal menait ou désirait mener. Voici le roi, richement paré, assis sur un fauteuil ; devant lui se tient la reine, répandant des parfums sur le large collier de son époux ; là, c'est lui qui honore semblablement la reine assise à ses pieds en lui versant d'un flacon quelque essence odoriférante dans la main. Elle accompagne le roi à la chasse aux canards, lui tend la flèche et lui montre le plus bel oiseau ; un jeune lion suit le roi comme chien de chasse. Mais lorsqu'il chasse au désert, le roi monte seul sur son char, accompagné de sa suite. Tantôt il vise l'autruche, dont les plumes servent à la confection de grands éventails ; c'est ce que montre précisément le décor d'un tel éventail. Tantôt il chasse le lion et l'auteur de ce tableau a illustré de façon saisissante comment les bêtes atteintes

se tordent de douleur. Sans doute le jeune souverain n'a-t-il pas abattu lui-même les lions comme le montre l'image. L'artiste a vraisemblablement usé ici de quelque liberté, et c'est ce qu'il a fait certainement dans les scènes représentant le roi à la bataille, où le roi, debout sur son char de combat, s'élance au milieu des ennemis et les abat de ses traits. Qu'on ait fait cela pour ses ancêtres Touthmosis Ier et Touthmosis III, la chose est admissible, mais on conçoit difficilement que le jeune roi ait jamais accompli de tels exploits guerriers, même au cas où il aurait un jour accompagné son général à la guerre. N'est-il pas, en effet, arrivé au pouvoir, ainsi que nous l'apprend une jolie statuette, environ dans sa douzième année ? Aurait-il pu, durant les cinq années de son règne, devenir un si grand héros. Il est vrai qu'on déposa dans sa tombe toutes sortes d'armes et que sa momie portait deux poignards. Mais d'autres objets ensevelis auprès de lui montrent suffisamment que ce roi n'avait pas dépassé depuis longtemps l'âge de l'enfance. Voici par exemple une petite chaise d'enfant ; voilà un arc qu'il s'est lui-même taillé un jour, ainsi qu'en témoigne une inscription ; voilà encore un coffret contenant toutes sortes d'objets chers à un garçon.

Le sort de ce roi enfant, qui n'était assurément qu'une marionnette dans les mains de quelques hauts personnages, n'est-il pas étrange ? Aujourd'hui, trois mille trois cents ans après, il jouit d'une notoriété universelle. On parle de Tout·ânkh·amon même en des milieux où le nom d'aucun autre roi égyptien n'a jamais été prononcé.

Hor·em·heb

Le roi Aï ne profita que peu d'années du trône usurpé. Un autre lui succéda qui fut plus puissant que lui et qui ne s'appuyait pas sur le clergé, mais sur l'armée. C'était Hor·em·heb, commandant en chef de l'armée égyptienne.

Il ne résidait pas à Thèbes comme Aï, mais à Memphis, le centre du pays, et il était certainement depuis longtemps le véritable chef de l'État, « le plus grand parmi les grands, placé par le roi à la tête de l'Égypte toute entière ». Il semble qu'en cette qualité il ait rétabli l'ordre en Palestine. Les bas-reliefs de son beau tombeau de Memphis montrent de façon plaisante dans quel esprit de soumission les rebelles de cette région se comportent maintenant. Hor·em·heb finit par intervenir également à Thèbes et par écarter Aï du pouvoir, ou, pour s'exprimer en style égyptien, Horus, qu'adorait la famille d'Hor·em·heb, a envoyé ce dernier à Thèbes auprès d'Amon, qui le couronna roi. On fit disparaître les derniers vestiges de l'époque du roi hérétique, ce vil « criminel de Tell el Amarna », ainsi qu'on le nommait maintenant officiellement. On démolit tout ce qu'Akh·en·aton avait construit à Thèbes et on utilisa les blocs récupérés à l'édification de portes monumentales élevées par Hor·em·heb en l'honneur d'Amon. Cependant, Hor·em·heb fit, au cours de son long règne, œuvre plus utile et plus importante. De même qu'il avait rétabli l'ordre dans les relations extérieures de l'Égypte, il s'efforça aussi, en sa qualité de roi, de réorganiser la situation intérieure du pays, qui avait également bien souffert en cette période instable. Un long décret nous est parvenu, que le roi dicta à son scribe et dans lequel il énumère toutes les tyrannies que fonctionnaires et soldats se permettaient à l'égard du peuple. Ceux-ci, par exemple, prélèvent tout bonnement les redevances que les pauvres sont tenus de verser au roi pour la cuisine et la brasserie. Ou bien, ils ôtent aux bourgeois leurs esclaves pour les occuper aux champs des jours durant. Pire encore est l'attitude des soldats en Haute comme en Basse-Égypte ; ils s'emparent de peaux de bœufs qui ne portent même pas le sceau du roi. Tous ces abus seront punis avec la plus grande rigueur, soit en coupant le nez du coupable soit en le frappant de

cent gros coups de bâton. Le prélèvement des redevances ne se fait pas non plus loyalement et les hauts fonctionnaires chargés du contrôle partagent le bénéfice de la fraude avec les employés subalternes. Hor-em-heb a signalé tous ces délits de la même manière que l'avait fait autrefois Touthmosis III. Ce dernier s'était arrêté partout sur son passage, en se rendant à la fête de Thèbes, et avait interrogé lui-même le peuple ; le roi Hor-em-heb parcourt maintenant à son tour tout le pays et fait éclater au grand jour tous les abus. Il crée en outre deux postes de juge suprême et vizir, l'un à Memphis, l'autre à Thèbes. Il institue encore dans chaque ville une cour de justice, dans laquelle des prêtres et des personnages de haut rang sont appelés à juger les habitants.

Ainsi donc, Hor-em-heb fut l'un de ces souverains auxquels incomba la tâche d'empêcher la chute d'un royaume en décadence et de raffermir ses assises au dedans comme au dehors. C'est donc un solide patrimoine qu'il laissa à ses successeurs, les souverains que nous avons coutume de désigner sous le nom de XIXe dynastie. Avec Hor em-heb commence vraiment une époque nouvelle. L'hérésie est définitivement bannie et les anciens dieux ont été réintégrés de leurs droits. Cependant, un examen plus approfondi révèle, aussi dans le domaine religieux, bien des changements. Les grands dieux de Thèbes, d'Héliopolis et de Memphis tendent à devenir toujours plus une divinité suprême, le dieu du soleil, que l'on se représente le plus volontiers sous la forme du roi des dieux Amon-Rê de Thèbes. Un hymne proclame que ce dieu a tout créé et qu'il contient toutes choses. Les veuves l'appellent leur époux ; pour les orphelins, il est un père et une mère. Le prisonnier s'adresse à lui et le malade l'implore. Il est un berger qui aime son troupeau, il est bon pour chacun. Il prend soin aussi du bétail et toutes les plantes se tournent vers sa beauté. Les mêmes idées nous avaient déjà réjouis

dans les hymnes en l'honneur de l'Aton, le dieu du soleil de la période hérétique (p. 198). Une autre innovation heureuse de l'époque amarnienne subsiste. On continue à se servir de la langue vulgaire et l'on ne se fait point scrupule de l'utiliser en poésie et dans les inscriptions royales. En art également subsiste quelque chose de la spontanéité propre aux temps d'Akh-en-aton et de son père. Cependant la perfection de l'art de cette époque ne devait pas durer ; elle disparut lorsqu'on se mit à construire les monuments gigantesques dus à l'initiative des rois de la XIXe dynastie. Car il n'est guère de famille régnante qui ait créé de si nombreux et de si impressionnants ouvrages d'architecture. C'est évidemment à Thèbes, la ville d'Amon, que sont édifiés les plus grands temples, constructions gigantesques qui répandirent dans le monde entier, déjà dans l'antiquité, la gloire de la « Cité d'Amon ». Quelle que fût la splendeur de ce lieu saint, il avait toutefois perdu un trait essentiel de sa gloire, qu'il ne devait jamais plus retrouver par la suite : depuis le règne d'Hor-em-heb, Thèbes ne fut plus la capitale du royaume. Dorénavant c'est à Memphis, située au centre du pays, ou dans quelque ville importante du Delta, que siégea le gouvernement. Thèbes ne fut plus que la ville sainte, où trône le plus grand de tous les dieux. Les rois s'y rendent pour les grandes solennités, ils y possèdent des palais et ils y reposent après leur mort dans les tombeaux qu'ils se sont fait creuser dans le roc à côté de leurs prédécesseurs.

CHAPITRE XXII

RAMESSÈS II

L'œuvre entreprise par Hor·em·heb fut poursuivie par le roi Sethi Ier (Pl. XXX *b*), qui monta sur le trône après le règne de courte durée de son père Ramessès Ier. Ce fut un souverain plein d'autorité qui s'efforça de rendre à l'Égypte son rang de puissance mondiale. Il s'agissait avant tout de rétablir l'ordre en Palestine, où triomphait de nouveau l'anarchie et dont les Bédouins harcelaient de nouveau les habitants. Il intervint dès la première année de son règne, battit les Bédouins et emmena en Égypte un grand nombre d'entre eux en captivité. Il soumit également des princes indigènes qui avaient fait jusque-là cause commune avec les Bédouins. Le riche butin rapporté de cette expédition fut consacré à Amon. Tout cela est décrit en de grands tableaux sur la face extérieure du plus grand de tous les monuments, la fameuse salle hypostyle de Karnak, dont Sethi Ier entreprit la construction. Il n'acheva pas cet étonnant ouvrage d'architecture, que son fils Ramessès II, dont la renommée universelle relégua dans l'ombre celle de son père, mena à bonne fin. Ramessès II fut entouré d'une haute vénération déjà dans l'antiquité, car les dieux lui avaient accordé un règne de soixante-sept ans, et les souverains qui lui succédèrent se flattèrent de porter son nom et de se composer une titulature semblable à la sienne, comme si son temps avait été particulièrement béni. La lecture des hiéroglyphes devait révéler aux modernes, à leur étonnement, que peu de temples, en Égypte et en Nubie, ne portent pas le nom de Ramessès II. Partout, ce roi rénova ou agrandit considérablement les édifices déjà existants ; il en construisit lui-même de nouveaux et acheva ceux que son père Sethi Ier avait commencés. C'est à lui

que, avant tout, nous devons l'immense salle hypostyle de Karnak (Pl. XXVI) qui passe à juste titre pour l'une des merveilles du monde. Cent trente-quatre colonnes en supportent la toiture ; celles de la double rangée du milieu s'élèvent à vingt-quatre mètres et ont un diamètre de trois mètres et demi. Au temple de Louxor, Ramessès II ajouta une vaste cour à colonnades, dont l'entrée monumentale était ornée de colosses représentant le roi et d'obélisques. Le même souverain éleva encore une troisième merveille d'architecture sur le sol de Thèbes : le Ramesseum. De même que les autres temples de la rive occidentale du fleuve, celui-ci n'était pas seulement consacré à Amon, mais était destiné à servir de temple funéraire du roi lui-même. En Nubie, où l'étroite vallée n'offrait pas l'espace suffisant pour de si grandes constructions, Ramessès II fit creuser dans le rocher le merveilleux sanctuaire qu'est le temple d'Abou-Simbel, dont les salles se succèdent jusqu'à une profondeur de cinquante-cinq mètres. L'entrée est flanquée de quatre statues colossales du roi siégeant sur son trône, atteignant vingt mètres de haut ; elles aussi sont taillées à vif dans le roc (Pl. XXVII *a*).

Cependant, le roi ne se contenta pas d'honorer partout les dieux d'une manière aussi grandiose. L'une de ses plus grandes entreprises accuse des préoccupations d'ordre purement pratique et politique. Il fonda une nouvelle capitale, ville à laquelle il donna son propre nom. Elle est située, comme le dit un hymne, entre la Palestine et l'Égypte et elle regorge de nourriture et de vivres. « Tous les hommes quittent leur ville pour s'établir dans l'enceinte de cette ville. » Cette ville, à l'édification de laquelle les Juifs furent utilisés, ainsi que le veut la légende, était située au nord-est du Delta, à l'endroit où les Hyksos possédaient autrefois leur capitale, Avaris (p. 166). Après l'expulsion de ces derniers, elle demeura déserte pendant des siècles. Mais Ramessès II, dont la famille était originaire de cette région,

la fit ressusciter et donna ainsi à son empire, qui comprenait aussi la Palestine, une métropole bien située.

Mais Ramessès II ne doit pas sa célébrité seulement à sa grande œuvre pacifique ; il est aussi connu pour ses exploits guerriers, ainsi qu'en témoignent aujourd'hui encore les grands bas-reliefs des temples. Ces tableaux et les inscriptions qui les accompagnent nous renseignent également avec précision sur la technique de la guerre au Nouvel-Empire. La grande armée que Ramessès mena en Syrie comprend quatre divisions nommées d'après les quatre dieux principaux, Amon, Rê, Ptah et Soutekh. A côté de ces corps d'armée existe une troupe spéciale, qui se recrute sans doute en Palestine, car son nom de « Nearouna » signifie en langue cananéenne « les adolescents ». Une autre troupe, celle de « Shardana », frappe déjà par son aspect extérieur et par son armement particulier. Les hommes qui la composent portent la lance et le poignard, le bouclier rond ; leur casque est orné d'une demi-lune. Ils ne viennent ni d'Égypte ni d'Asie, mais de Sardaigne ; ce sont « les guerriers de la grande mer du nord ». Le roi les fit prisonniers lorsqu'ils envahirent l'Égypte avec d'autres peuples pirates et il les obligea à faire la guerre dans l'armée égyptienne. Mais au-dessus de toutes ces troupes d'infanterie vient celle des guerriers montés sur chars de combat (fig. 43). A chaque équipage sont attachés non seulement le guerrier proprement dit et son conducteur, mais encore un groupe de palefreniers ; des ânes chargés de vivres et de fourrages pour les hommes et les bêtes accompagnent aussi le char de combat.

Quand l'armée fait une halte, les soldats dressent leurs grands boucliers en guise d'enceinte. Cette clôture n'a qu'une entrée, protégée au moyen d'abattis d'arbres et par une troupe de garnison spécialement consignée à cet effet. Au centre du camp se dressent la tente du roi et celles des officiers. Le grand espace qui reste abrite les soldats, les

chevaux et les chars de combat, avec tout le train de l'armée. Voici les chariots à bœufs, les ânes servant de bêtes de somme et tous les jeunes gens qui accompagnent l'armée, et l'on voit que les artistes ont pris plaisir à représenter ce monde dans tous ses faits et gestes. Voyez cet âne indocile affaissé au sol : il se refuse à porter son fardeau. Voyez cet autre se rouler dans la poussière à côté de sa charge. Quant aux jeunes gens chargés de fixer les ânes à leur pieu d'attache, ils se querellent et se bourrent de coups au moyen de ces piquets. D'autres jeunes gens apportent aux soldats leur nourriture et l'outre pleine d'eau ; mais à cette occasion encore, on se querelle et on se bat.

La guerre hittite

Telle apparaissait l'armée avec laquelle Ramessès II marcha sur la Syrie en l'an V de son règne. L'ennemi qui l'attendait là était le roi des Hittites, Mouwattal. Cet État d'Asie Mineure (p. 205) avait profité de la période de décadence égyptienne pour agrandir son territoire et pour étendre sa domination aussi sur la Syrie septentrionale. Le jeune pharaon s'étant décidé à mettre un terme à cet envahissement, le roi des Hittites leva une grande armée dans tous les pays qui lui étaient alliés ou soumis, « jusqu'aux extrémités de la grande mer ». Il avait distribué à ses alliés tout l'argent de son pays, afin qu'ils prissent part à la guerre.

D'après les nouvelles parvenues à Ramessès, Mouwattal devait se trouver avec sa grande armée dans la région de Kharebou (aujourd'hui Alep). Ramessès remonta tranquillement avec l'armée d'Amon la vallée de l'Oronte (aujourd'hui le Litani), qui sépare les deux chaînes du Liban. Il traversa encore ce fleuve sans être inquiété, deux Bédouins lui ayant confirmé que Mouwattal se trouvait loin de là, près d'Alep. Mais ces Bédouins, qui se faisaient passer pour

transfuges, étaient en réalité des émissaires du roi des Hittites, chargés de tromper Ramessès. Mouwattal ne campait pas dans les parages d'Alep, mais il était prêt à engager la bataille dans la vallée de l'Oronte, s'étant dissimulé derrière la ville de Kadesh. Ramessès ne se rendit compte véritablement de la situation qu'en forçant des espions ennemis à parler. Les Hittites ne tardèrent pas à attaquer, ils écrasèrent l'avant-garde égyptienne et firent irruption dans le camp. Le danger fut grand ; au surplus, les autres armées, appelées d'urgence par le pharaon, se trouvaient loin du champ de bataille. Le roi d'Égypte résista héroïquement jusqu'à l'arrivée inattendue d'une troupe accourue à son secours, et lorsqu'une deuxième armée le rejoignit, la défaite imminente se transforma en une victoire décisive. Les Hittites périrent en grand nombre dans les flots de l'Oronte et parmi eux des frères du souverain asiatique.

Un poète a longuement célébré la bataille de Kadesh et s'il a, dans son hymne, traité les événements avec une certaine liberté, son épopée rend bien le drame vécu par le roi en cette journée mémorable (1).

Le roi fond courageusement sur l'ennemi, mais se voyant encerclé par les chars de combat de l'adversaire, il s'écrie : « Aucun prince n'est auprès de moi, aucun automédon, aucun officier des troupes d'infanterie ou de chars ! Mon infanterie et mes troupes de chars m'ont abandonné à l'ennemi et personne n'a tenu jusqu'au bout dans la lutte. » Mais le roi a confiance en son dieu : « Qu'arrive-t-il, ô mon père Amon, un père a-t-il jamais oublié son fils ? Ai-je donc fait quelque chose sans toi ? Si je marchais ou si je m'arrêtais, c'était sur ton ordre. Oh ! combien grand est le seigneur de Thèbes ! Quelle importance ont pour toi, ô Amon, ces misérables qui ne connaissent pas Dieu ?

(1) Traduction littérale dans : Erman, *Die Literatur der Ægypter*, p. 325 et suiv.

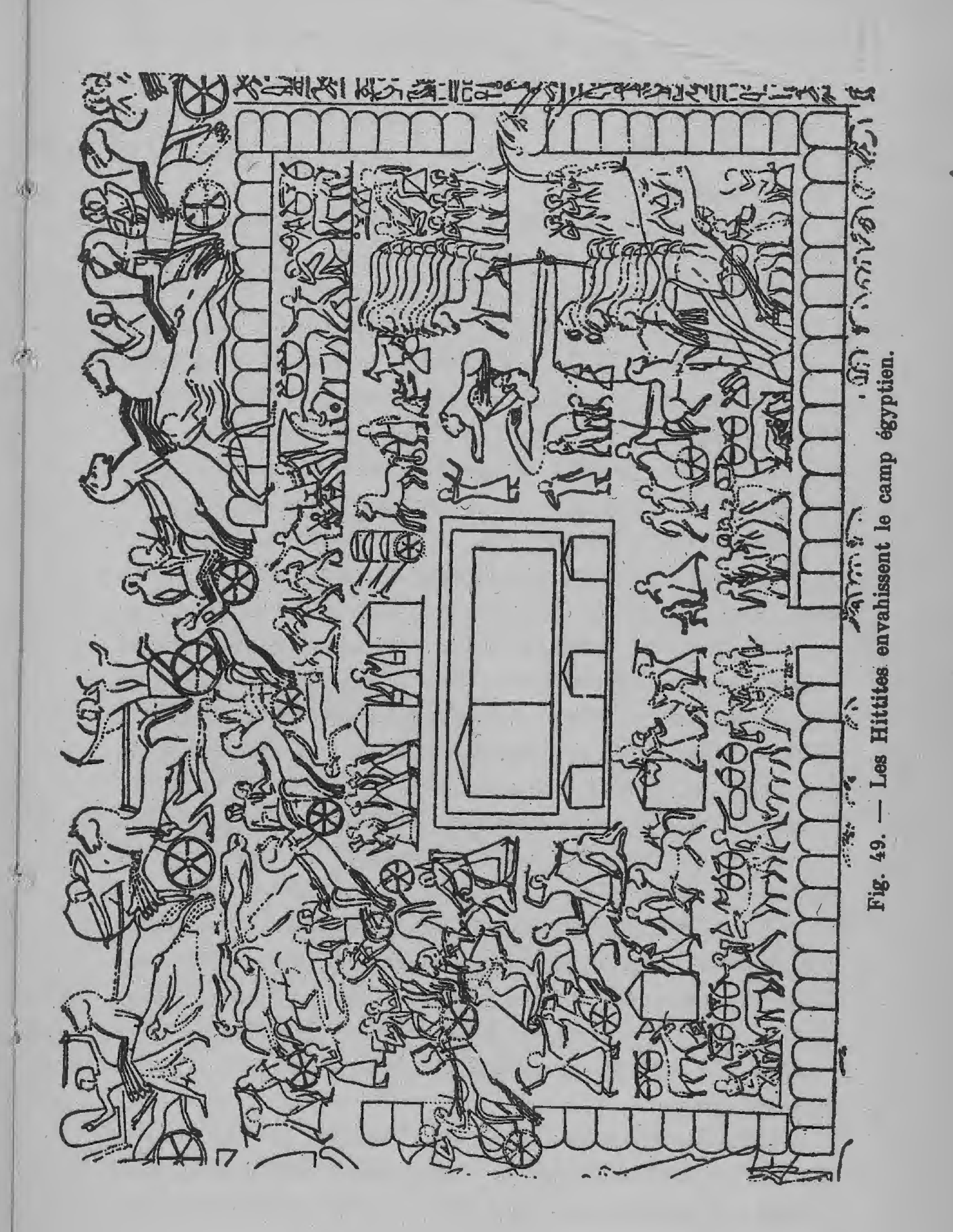


Fig. 49. — Les Hittites envahissent le camp égyptien.

Ne t'ai-je pas élevé de nombreux monuments et n'ai-je pas rempli ton temple de prisonniers ? Je t'ai bâti un temple pour l'éternité. Je fais sacrifier pour toi dix mille bœufs, et j'envoie des bateaux pour te ramener les trésors des pays étrangers.

Je t'invoque, ô mon père Amon. Me voici au milieu d'ennemis qui ne te connaissent pas ; toutes les nations se sont unies contre moi, et je suis tout seul et personne n'est avec moi. Mes soldats m'ont abandonné, aucun de mes combattants sur chars ne s'est soucié de mon sort. Quand je les appelais, pas un n'a entendu. Mais je crie à Amon et alors je sens qu'il compte davantage pour moi que des millions de soldats à pied et des centaines de mille sur chars. Et bien que ma prière s'élève dans un pays éloigné, ma voix retentit jusqu'à Hermonthis. » A partir de ce moment, le roi se sent comme conduit par la main du dieu. Amon l'exhorte : « En avant, en avant ! Je suis avec toi, moi, ton père, qui accorde la victoire. » Le roi reprend courage : « J'ai retrouvé mon cœur, mon cœur se dilate de joie, et ce que je veux accomplir se réalise. Je suis pareil à Montou, dieu de la guerre : à droite, je lance mes traits ; à gauche, je combats. Je suis comme le dieu Baal, quand il est en colère. — Je vois que les deux mille cinq cents chars de combat au milieu desquels je me trouvais sont réduits en pièces, jonchant le sol devant mes chevaux. De tous les ennemis, aucun homme n'a su combattre ; leurs cœurs sont épuisés et leurs bras sont sans force. Ils ne tirent pas et n'ont pas le courage de saisir leurs javelots. Je les laisse tomber à l'eau comme des crocodiles ; ils roulent l'un par-dessus l'autre et je tue parmi eux qui me plaît. »

Affolés, les Hittites s'écrient : « Ce n'est pas un homme qui est au milieu de nous, c'est le dieu Soutekh en personne, fort entre tous. C'est Baal qui anime ses membres. Ce ne sont pas des actions humaines qu'il fait. Accourez ;

fuyons-le et sauvons notre vie ! Voyez, celui qui s'approche de lui, sa main et tous ses membres se paralysent. »

Quand enfin les soldats se furent de nouveau rassemblés autour du roi, celui-ci leur reprocha en termes amers de



Fig. 50. — Assaut d'une forteresse.

l'avoir ainsi abandonné, bien qu'il leur eût fait tant de bien : « J'ai combattu seul et j'ai vaincu des millions de nations et je n'avais avec moi que mes deux chevaux « Victoire-à-Thèbes » et « Mout-est-satisfaite », que je continuerai

à faire manger devant moi une fois de retour en mon palais. Menna aussi, mon automédon, m'a été d'un grand secours, de même que les serviteurs du palais. » Le lendemain, le roi poursuit la bataille à la tête de son armée. Les Hittites font leur soumission, baisant le sol devant lui. Leur roi adresse au pharaon un message pour lui demander grâce : « Est-il bien que tu extermines tes serviteurs ? Hier, tu en as tué des centaines de mille et aujourd'hui tu viens et n'épargnes aucun de nos héritiers. Ne sois pas sévère envers nous. La clémence vaut mieux que la violence. Laisse-nous le souffle. » Ramessès donne connaissance de cette lettre à ses généraux ; eux d'ajouter aussi : « La clémence est très bonne, ô roi ; vouloir la paix n'est jamais blâmable. » Alors, Sa Majesté ordonne qu'on exauce la prière du roi des Hittites et il lui tend la main en signe de paix.

Il est évident que les événements ne se sont pas déroulés tels que les expose le poète. Si la bataille de Kadesh fut une victoire, elle ne fut pas un succès durable. Chaque année, la lutte recommençait et même les grandes villes de Palestine se soulevèrent contre l'Égypte. Ce sont encore les bas-reliefs des temples qui nous décrivent l'assaut qu'elles eurent à subir. Les troupes ennemies, rangées devant la ville dans l'attente des Égyptiens, sont mises en déroute par les chars de combat et se retirent précipitamment dans la ville. L'infanterie, dont font partie aussi les fils du roi, se lancent dans la bataille. Ils se protègent, en tenant leurs boucliers au-dessus d'eux, contre les traits et les pierres qui pleuvent sur eux, ils escaladent les murs et forcent les portes. Il va de soi que le roi figure en personne sur ces tableaux et nous voulons bien le croire lorsqu'il affirme qu'il sauta de son char et combattit pendant deux heures sans cuirasse.

Au bout de vingt ans cependant s'établit une paix définitive, après laquelle soupiraient certainement les deux

États. Il se trouve qu'en ces années précisément, le pays des Hittites fut éprouvé par une sécheresse tenace. Le traité de paix stipule l'égalité de droit des deux États, avec engagement d'assistance réciproque. — Ce curieux document nous est parvenu en deux versions, la première en égyptien dans les temples de Karnak et du Ramesseum, la seconde en cunéiformes hittites, sur une tablette d'argile, dans les archives de Boghazkeui. Les familles royales des deux pays saluèrent avec joie la conclusion de la paix ; les reines Nefert·ari et Putukhépa échangèrent des lettres pleines d'amabilités. Et à la mort de Nefert·ari, Khattusil, qui régnait alors sur les Hittites, accorda sa propre fille en mariage à Ramessès. Un fait plus étonnant encore advint : le roi Khattusil fit alors une visite à son nouveau gendre et allié. Dans divers temples, on perpétua le souvenir de cette visite comme un grand événement. Combien le monde dans lequel on vivait était différent de celui d'autrefois ! Une princesse étrangère était devenue officiellement reine d'Égypte et un roi étranger, que l'on avait l'habitude d'appeler autrefois « le misérable prince des Hittites », était l'hôte fêté de Pharaon. Ramessès eut encore plus de quarante ans de règne paisible. Mais il dut assister à la mort de ses douze fils aînés ; et ce fut son treizième fils, Mer·en·ptah, qui lui succéda sur le trône.

Mer·en·ptah

Mer·en·ptah eut à reprendre la lutte en Palestine et c'est dans un hymne célébrant les victoires de ce roi qu'apparaît pour la première et la seule fois le nom du peuple d'Israël, mentionné comme une race que le pharaon a détruite et dont il n'a laissé subsister aucun rejeton. Il n'est donc guère étonnant que la tradition juive place précisément à ce moment-là les hostilités entre Israël et l'Égypte. Cette tradition veut que ce soit à la construction

des villes de Ramessès et de Pithom que les Juifs furent utilisés ; ces deux villes, en effet, ont été édifiées par Ramessès II, père de Mer-en-ptah. Il se pourrait que la tribu d'Israël ait été emmenée en captivité pendant les guerres de la XIXe dynastie en Égypte, où, suivant la coutume, elle aurait été employée aux grandes constructions. Il se pourrait en outre que cette tribu ait finalement secoué le joug de la servitude et qu'elle se soit sauvée par le désert en Palestine. C'est ici que Mer-en-ptah l'aurait attaquée et « anéantie », pour autant que l'on peut anéantir dans son désert une tribu de Bédouins. A vrai dire, tous les détails bien connus de la légende, l'histoire de Joseph et de Potiphar, celle de Moïse enfant et de la fille de Pharaon, celle du passage de la Mer Rouge et des quarante années passées par Israël dans le désert, sont certainement de pures créations. Et quoique bien des traits y rappellent fidèlement l'Égypte, il est hors de doute que ces récits n'ont été écrits que plusieurs siècles plus tard. C'est ce que prouve avec certitude les noms égyptiens qui y figurent ; le nom de Potiphar et celui de Zaphnatpaneakh que porte Joseph dans le texte hébreu, sont des noms datant d'une époque beaucoup plus tardive. Ils se rapportent aussi peu au temps de Ramessès II que si une histoire, remontant à Auguste, présentait des noms tels que Constantin et Théodose.

Mais ce ne sont pas ces luttes engagées contre la tribu d'Israël et contre les villes de Palestine qui valurent à Mer-en-ptah d'avoir bien mérité de son royaume. Il s'acquit un titre de gloire beaucoup plus grand en préservant son État d'un grave danger qui le menaçait. Les peuples libyens habitant les pays et les déserts situés à l'ouest de l'Égypte furent de tout temps des voisins dangereux, toujours prêts à envahir les plaines du Delta. Une grave agitation régnait de nouveau parmi eux, mais cette fois ils ne se livraient pas seulement, suivant leur habitude, à des razzias localisées, mais leur roi Mouroayou s'apprê-



a) Participants à un cortège funèbre.
(XVIIIe dynastie).



b) Scribes.
(XVIIIe dynastie).



a) Prisonniers nègres.
(XVIII[e] dynastie).



b) Cavalier.
(XVIII[e] dynastie).

tait à déclencher une grande guerre. Il s'était assuré à cet effet le concours d'alliés, à savoir les peuples pirates qui infestaient en ces temps-là les côtes de la mer Méditerranée. On a suggéré non sans fondement, d'après leurs noms d'Akaïvasha, Toursha, Shakalousha et Shardana qu'il s'agissait d'Achéens, d'Etrusques, de Siciliens et de Sardes. Une grande armée, par conséquent, menaçait l'Égypte et déjà la ville de Memphis se trouvait en danger. Mais Ptah, dieu de la ville, apparut en songe au roi ; il ranima son courage, lui promit la victoire et lui tendit le coutelas-faucille des rois. En effet, Mer·en·ptah réussit à rassembler son armée en quinze jours seulement. La bataille ne dura que six jours et dut être un carnage effroyable. Les annales égyptiennes donnent les détails suivants : 6.200 Libyens et 2.370 hommes des peuples de la mer périrent, 9.376 furent faits prisonniers, parmi lesquels se trouvaient notamment les femmes et les enfants du roi de Libye ; on fit un important butin de troupeaux, d'armes et de vases d'argent. Quant au roi Mouroayou, il avait pu prendre la fuite et seul le commandant d'une forteresse de la frontière fut à même de donner de ses nouvelles. Il signala que Mouroayou avait passé dans son voisinage à la faveur de la nuit. On ignorait s'il était encore vivant, mais de toutes façons il ne régnerait plus, car son peuple l'avait remplacé par son frère, et celui-ci engagerait la lutte contre lui, en quel temps et quel lieu que ce fût. Son attitude arrogante avait trouvé un terme et tout ce qu'il avait proféré était maintenant retombé sur sa propre tête. — Le danger se trouva ainsi écarté ; mais on ne pouvait soupçonner qu'il surgirait à nouveau quelques dizaines d'années plus tard.

CHAPITRE XXIII

RAMESSÈS III

Une époque de trouble intérieur succéda au règne de Mer·en·ptah. Les inscriptions, il est vrai, ne nous renseignent pas à ce sujet, car elles ignorent toujours des événements de ce genre. Par bonheur nous est parvenu cependant le long récit dans lequel le roi Ramessès III (1200-1168 av. J.-C.) a retracé sa vie. Il s'exprime en ces termes : Le pays d'Égypte était à l'abandon ; chacun agissait pour son propre compte et il n'y avait point de chef. Cet état de choses dura des années. Le pays était aux mains de quelques princes, qui s'entretuaient. Puis vinrent d'autres temps, lorsqu'Arsou, certain prince syrien, exerça son hégémonie sur le pays tout entier et en fit une province tributaire. On se volait l'un l'autre ; on ne traitait pas mieux les dieux que les hommes et l'on n'apportait point d'offrandes dans les temples. Puis, les dieux accordèrent de nouveau leurs faveurs et remirent le pays sur la bonne voie ; car ils placèrent leur fils, le fils de leur chair, sur leur grand trône en qualité de souverain de tous les pays, lui, le roi Seth·nekht. Celui-ci rétablit l'ordre en Égypte, fit mourir tous les malfaiteurs et permit de nouveau aux hommes de se connaître.

Le roi Seth·nekht semble ne pas avoir régné longtemps et c'est son fils Ramessès III qui lui succéda. Son nom déjà devait évoquer le temps de Ramessès II, mais il était accompagné en outre d'épithètes qui permettaient de le confondre avec celui de son illustre prédécesseur. De plus, il donna à ses fils les noms que portaient ceux de Ramessès II et il leur confia les mêmes charges que ceux-ci. Ainsi, un autre Khâ·em·hat fut grand prêtre de Memphis et un autre Meri·atoum grand prêtre d'Héliopolis, comme si la cour de Ramessès II était ressuscitée.

Les édifices somptueux datant de Ramessès III suffiraient à témoigner de l'éclat de son règne. Mais cette période fut aussi marquée par des luttes sévères. Tout d'abord à l'ouest ; la grande victoire remportée autrefois par Mer·en·ptah sur les Libyens n'avait fait qu'écarter provisoirement le danger qui menaçait constamment l'Égypte de ce côté. Une fois de plus, les Libyens et la tribu parente des Mashawasha s'étaient installés à la limite occidentale du Delta sur toute sa longueur, pour s'y livrer au pillage. Par deux fois, au cours de la cinquième et de la onzième année de son règne, le roi les vainquit et les extermina : « ils gisaient dans leur sang comme des monceaux de cadavres ». On ne compta pas moins de 12.530 morts après la première bataille.— Et le roi dit : « Ceux que le glaive a épargnés, je les ai faits prisonniers et je les ai liés devant mes chevaux comme des oiseaux ; le nombre de leurs femmes et de leurs enfants s'élevait à des dizaines de mille et le bétail à des centaines de mille. » L'immense masse de prisonniers dut se fixer en Égypte et fut incorporée comme soldats à l'armée, sous le commandement d'officiers égyptiens. Qui eût soupçonné que de ces barbares sortiraient un jour les familles princières de Bubastis et de Saïs, dont les chefs devaient régner avec tant d'éclat sur l'Égypte ?

Un autre danger non moins sérieux menaça ensuite l'Égypte, par le nord ; ce n'est pas un peuple isolé qu'on eut alors à combattre, mais il fallut se défendre contre une véritable invasion venue d'Europe et déferlant sur l'Orient. Nous ignorons ce qui se passait à cette époque en Europe. Les peuples qui habitaient les côtes de la Méditerranée furent pourchassés et ils cherchèrent de nouveaux territoires pour s'y établir. Nous savons seulement qu'ils envahirent le royaume des Hittites et d'autres pays d'Asie Mineure et que Chypre était aussi devenue leur proie. Ils se trouvaient maintenant en Syrie septentrionale où ils dévastaient tout sur leur passage. Déjà s'approchait de

l'Égypte la horde sanguinaire des « Barbares », les uns montés avec femmes et enfants sur des chariots à bœufs, les autres sur des bateaux. Mais ni les uns ni les autres ne réussirent à pénétrer en Égypte. « Ceux qui vinrent par voie de terre, Amon-Rê les attaqua et les anéantit, et ceux qui pénétrèrent dans les embouchures du Nil furent pris au filet comme des oiseaux. » Non seulement les embouchures étaient fermées par les bateaux qu'on avait coulés, mais la flotte égyptienne était bien équipée et l'emportait sur celle des « Barbares ». Les Égyptiens réussirent à faire chavirer les bateaux ennemis ou à déchirer leurs voiles au moyen de crochets. Sur la rive se tenait le roi à la tête de son armée et les archers criblaient de leurs traits les ennemis. Tel fut le terme affreux de cette migration de peuples. Deux d'entre eux, les Zakkari et les Pelesti, s'assurèrent néanmoins une nouvelle patrie et s'établirent sur la côte de Palestine. Les Pelesti notamment nous sont bien connus par la suite ; ce sont en effet les Philistins de l'Ancien Testament. La Palestine actuelle leur doit encore son nom. Et si, dans notre propre langue, nous traitons quelqu'un de Philistin, nous faisons survivre, quelque impropre que soit cet usage, le nom de cet ancien peuple de pirates.

Ramessès III se couvrit encore de gloire, en faisant, à côté de ces grandes guerres, des campagnes pacifiques en pays étranger. Il envoya entre autres une expédition par terre et par mer, en vue de rétablir l'exploitation des mines de cuivre abandonnées d'Atika, vraisemblablement au Sinaï. La quantité de métal que l'on put extraire et charger sur les bateaux fut considérable. Lorsqu'on entassa les lingots devant le palais, ils étincelaient comme de l'or véritable et tous les admirèrent. Mais plus étonnante encore fut l'expédition aux pays de l'encens, vers lesquels la reine Hat-shepsout avait autrefois envoyé sa flotte. Le roi précise que ses bateaux ont atteint « la grande mer de l'eau à l'envers », c'est-à-dire jusqu'au Golfe Persique dans lequel se jette

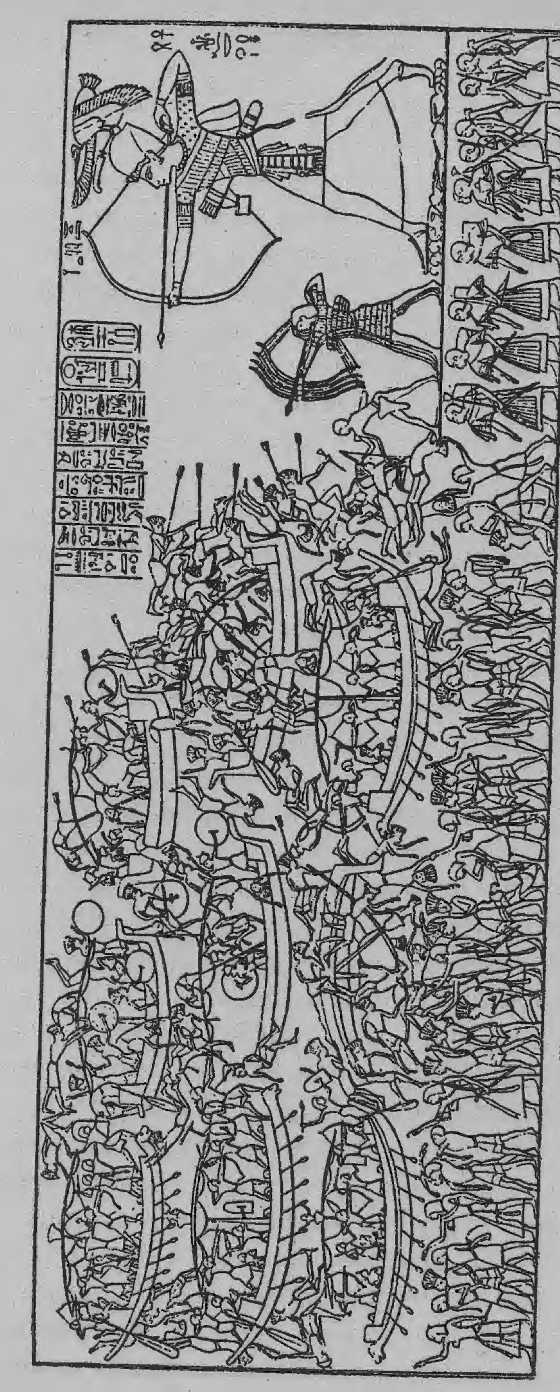


Fig. 51. — Bataille de Ramessès III contre les peuples de la mer.

« l'eau à l'envers », à savoir l'Euphrate. Si l'Euphrate porte ce nom bizarre, c'est que les Égyptiens ne pouvaient concevoir qu'un fleuve raisonnable, tel leur Nil, pût couler autrement que du sud au nord. L'expédition rapporta les trésors « du Pays du Dieu » et « la myrrhe de Pount ». A côté de ce butin furent ramenés également les enfants princiers « du Pays du Dieu », lesquels firent leur soumission au roi et baisèrent le sol devant lui. De telles entreprises n'avaient aucun caractère belliqueux et le roi put déclarer que, dans la dernière partie de son règne, il n'y eut de guerre ni avec la Nubie ni avec la Syrie ; les troupes d'infanterie et les combattants sur chars étaient au repos et les Barbares devenus soldats de Pharaon « restaient étendus », leurs arcs et leurs armes serrés dans les magasins. Ils étaient rassasiés et heureux, eux et leurs femmes.

Ainsi donc, l'Égypte était devenue une terre de paix ; le roi prenait plaisir à y planter des arbres verdoyants, à l'ombre desquels les hommes pouvaient s'asseoir. Il déclare avec fierté que de son temps une femme pouvait parcourir le pays sans être inquiétée ni attaquée. Cependant, Ramessès ne se contenta pas de se soucier du bien-être des hommes, mais il songea également aux dieux et prit soin de leurs temples, ce dont témoigne un document conservé au British Museum. Ce grand papyrus, de soixante-dix-neuf pages de très grand format, décrit dans le détail ce que le souverain fit pour les dieux, quels temples il leur érigea, quels domaines il leur donna, tous les précieux cadeaux, toutes les offrandes et tous les dons qu'il leur fit.

Le dieu qui fut le plus favorisé par ces donations fut, bien entendu, celui que l'on considérait alors comme le dieu suprême, Amon-Rê, roi des dieux. On comprendrait aisément que le souverain eût achevé l'œuvre colossale entreprise par son illustre prédécesseur Ramessès II. Ce pharaon et son père avaient élevé la gigantesque salle hypostyle de Karnak (p. 214), sans toutefois la faire précéder, comme il était dans leurs intentions, de la grande cour. Ramessès III n'osa pas non plus s'attaquer à cette tâche, qui ne fut menée à bien que quelques siècles plus tard. D'ailleurs, un fait certain prouve qu'il n'eut aucunement l'intention d'entreprendre la construction de cette cour : il fit édifier lui-même un petit temple dont la moitié du plan eût empiété sur l'espace réservé à la cour en question. Du reste, ce temple ne peut soutenir la comparaison, au point de vue de ses dimensions, avec d'autres constructions gigantesques de Karnak, car il ne mesure que cinquante-deux mètres de long. Mais il présente un intérêt particulier : il est l'un des très rares temples anciens dont le plan primitif n'a subi ni transformation ni adjonction. Il se présente donc à nous tel que l'a conçu son architecte et il illustre parfaitement à nos yeux l'aspect que devait offrir un temple égyptien du Nouvel-Empire. Son entrée est une porte monumentale flanquée de deux tours imposantes ; c'est ce que l'on appelle le pylône. De hauts mâts, au sommet desquels flottaient des banderoles multicolores, étaient encastrés sur sa façade extérieure et s'élançaient dans le ciel. Deux statues colossales du roi se dressent encore de part et d'autre de l'entrée. Sur les parois extérieures du pylône, de vastes bas-reliefs montrent le roi tenant par les cheveux un groupe compact d'ennemis qu'il menace de sa massue levée, tandis que devant lui se tient le dieu qui lui tend le coutelas-faucille. La cour à laquelle on accède est entourée de portiques dont le toit est soutenu par des piliers, auxquels s'adossent des statues colossales du roi. A cette cour fait suite le temple proprement dit, dont le sol est légèrement surélevé. On pénètre premièrement dans un vestibule ouvert, où une porte donne accès à la pièce principale du temple, la salle hypostyle. Cette salle, dont le toit est supporté par de puissantes colonnes, servait aux cérémonies du culte ; les bas-reliefs peints qui la décorent représentent le roi faisant des of-

frandes aux dieux. Derrière la salle hypostyle se trouve le saint des saints ; il se compose de trois chambres servant d'habitation aux dieux du temple : Amon, son épouse Mout et leur enfant, le dieu de la lune Khonsou. Chacun d'eux possédait sa chapelle ; le matin, le prêtre s'en approchait pour y réveiller le dieu, pour l'habiller et lui remettre des parfums et des aliments, ainsi que nous l'avons vu au chapitre VI. Ces temples ne manquaient pas de faire une très forte impression sur quiconque les visitait, par les vives couleurs de leurs tableaux, la beauté de leurs colonnes et la splendeur de leur aménagement intérieur. A ce sentiment venait s'ajouter encore l'impression de profonde religiosité qui se dégageait du sanctuaire. Dans la cour, la foule des fidèles recevait encore dans tout leur éclat les rayons du soleil ; en la salle hypostyle ne régnait plus qu'une lumière adoucie que laissait filtrer de petites ouvertures réservées dans le plafond, tandis que dans les chambres où habitaient les dieux ne régnait qu'une obscurité pleine de mystère.

Tel était, dans ses grandes lignes, le plan d'un temple égyptien, « la maison du dieu ». Le saint des saints était réservé aux dieux, dans la salle hypostyle se déroulait le culte et dans la cour avaient lieu des cérémonies auxquelles participaient un plus grand nombre de fidèles (cf. Pl. XVIII *a* et XXXI). Mais, ainsi qu'il a été relevé déjà, on se contenta rarement de cette disposition simple et logique ; on ajouta toutes sortes de pièces aux temples, ainsi que l'exigeait un culte plus riche. Les rois avaient toujours tendance à vouloir surpasser, dans leurs constructions, leurs prédécesseurs. A force de transformations et d'adjonctions, les sanctuaires égyptiens présentent souvent un plan d'une lecture assez malaisée ; ainsi, par exemple, le grand temple d'Amon de Karnak.

Le temple élevé par Ramessès III à Karnak ne pouvait être comparé au monument gigantesque que Ramessès II

y avait fait construire. C'eût été un bien faible témoignage de reconnaissance pour toutes les faveurs que le roi des dieux lui avait accordées. Aussi éleva-t-il à Thèbes encore un autre sanctuaire, beaucoup plus grand, « la splendide maison, qui durera des millions d'années », au dieu Amon. Ce temple se dresse sur la montagne Neb·ânkh et nous tous l'appelons aujourd'hui Médinet-Habou (Pl. XXVIII *b*) Comme les grands temples de la rive occidentale, il avait une double destination ; consacré à Amon, il était destiné en même temps à glorifier le roi, dont il était le temple funéraire. Non loin de Médinet-Habou se trouvait aussi le Ramesseum, temple funéraire de Ramessès II. Ce n'est pas par hasard que le plus récent de ces deux temples imite jusque dans le détail le plus ancien ; nous avons vu que Ramessès III s'efforçait d'être l'émule de son illustre homonyme. Le temple de Médinet-Habou présente, à l'exemple du Ramesseum, deux vastes cours, dont chacune est précédée d'un pylône. Derrière elles vient, un peu plus haut, la salle hypostyle, dont vingt-quatre colonnes supportaient autrefois le toit ; ensuite viennent trois salles plus petites, consacrées à différents dieux. Parmi les autres chambres donnant sur la salle hypostyle, quelques-unes servaient à la garde du trésor. Les bas-reliefs et les inscriptions des temples présentent ceci de particulier qu'ils ne montrent pas seulement, suivant la coutume, la manière dont le roi adorait les dieux, mais aussi ses hauts faits, ses victoires et le déroulement des fêtes auxquelles il prenait part. Mais, ce qu'il y a de plus curieux à Médinet-Habou, c'est que le temple y est, comme au Ramesseum, relié à un palais destiné au roi. Comme les rois n'avaient plus, à cette époque, leur résidence à Thèbes, mais dans le Delta, il fallait qu'ils eussent un palais dans la cité d'Amon lorsqu'ils y venaient participer aux grandes fêtes religieuses. Le côté gauche de la première cour était en même temps la façade du palais ; le reste de l'édifice était en briques comme toutes

les habitations égyptiennes et non pas en pierres de taille, que l'on utilisait uniquement dans les monuments religieux ou funéraires. La plus grande splendeur régnait néanmoins dans le palais. Les colonnes et les encadrements de portes étaient en or clair et la « grande fenêtre d'apparition » était en or pur. C'est à cette fenêtre, qui s'ouvrait sur la première cour du temple, que le roi se montrait au peuple ; c'est là qu'il recevait le tribut, tenait audience et récompensait ses hommes de confiance. A l'intérieur du palais, il y avait une salle du trône au siège surélevé pour le roi, des salles de bains et une fontaine. Nous ne savons évidemment rien de la vie qui se déroulait dans cette résidence royale. Mais, un curieux édifice est orné de scènes où le roi apparaît au milieu de son harem. Il s'agit de la porte monumentale à plusieurs étages et en forme de tour (Pl. XXIX), qui, au lieu d'un pylône ou d'un grand portail, marque l'entrée de toute l'enceinte sacrée. Une chambre y est décorée d'une série de tableaux charmants. Le roi est assis parmi ses jeunes femmes. Les unes font de la musique devant lui, d'autres lui tendent des fleurs. Ailleurs, le souverain est installé devant un damier et joue avec une jeune fille.

Le complot du harem

A lire tout cela, on éprouve le sentiment que le règne de Ramessès III, les périodes de guerres mises à part, fut une époque de bonheur et de prospérité, et l'on s'imaginerait volontiers que le roi, lorsqu'il mourut, dans la trente-deuxième année de son règne, eût pu s'endormir en toute tranquillité. Il existe malheureusement une feuille de papyrus au Musée de Turin dont le texte apporte un démenti formel à de telles apparences. Ce document nous apprend que le roi fut victime d'un complot ourdi par ses proches. N'est-il pas surprenant déjà que sur les bas-reliefs de Médinet-Habou les représentations de la reine et des princes

ne soient jamais accompagnées de leurs noms, comme si le roi n'avait point su laquelle de ses femmes il dût élever au rang de reine et auquel de ses fils il voulût transmettre le pouvoir ? D'après le papyrus de Turin, l'une des femmes, nommée Tii, aurait tenté de faire monter sur le trône son fils Pa-en-taour (ce nom n'est qu'un pseudonyme). Mais le dieu du soleil « ne permit point que ces choses méchantes réussissent » et c'est un autre prince qui devint roi, celui que l'on nomme aujourd'hui Ramessès IV. Mais, si le complot avait échoué, il est néanmoins évident que le roi était mort lorsque ce document fut rédigé. Il était déjà « un

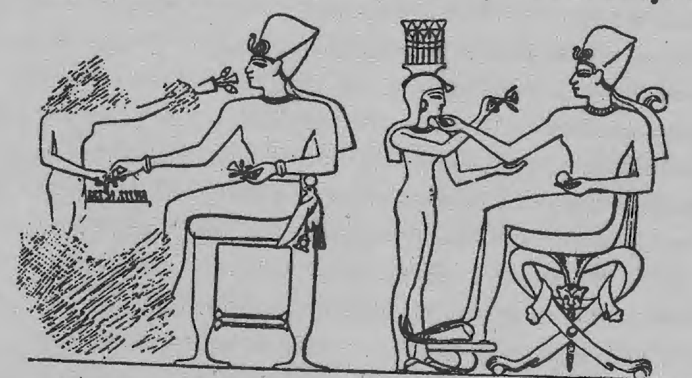


Fig. 52. — Ramessès III au milieu de son harem.

grand dieu » et séjournait dans l'autre monde parmi les rois justes qui vivent auprès d'Amon et d'Osiris. Il se peut qu'il ait été assassiné, mais avant de mourir il avait pourtant pu exprimer ses dernières volontés, lesquelles exigeaient le châtiment des criminels. Ainsi fut fait et notre papyrus nous informe sur le développement de l'enquête. Celle-ci fut menée par des fonctionnaires du palais, et non pas par un tribunal. Ordre avait été donné — c'était soi-disant l'ancien roi qui l'avait voulu, mais en réalité c'était certainement le nouveau — que tout se déroulât dans le secret. Le roi ne voulut pas savoir ce qui était arrivé et les conspirateurs devaient périr, sans que rien y parût, en se

donnant eux-mêmes la mort. Les coupables ne sont pas nommés, mais désignés seulement par des noms intentionnellement déformés. Ainsi, l'un d'entre eux porte le nom impossible de « Cet-aveugle-serviteur », un autre s'appelle « Mauvais-dans-Thèbes », et un troisième, qui se nommait à coup sûr Meri·rê « Aimé-de-Rê », s'appelle « Haï-de-Rê ». Aucune mention n'est faite du sort réservé à Tii, âme du complot. Quant à son fils Pa·en·taour, qui, en tant que prince, portait ce deuxième nom, il nous est dit de lui : Il fut arrêté comme complice de sa mère, lorsque celle-ci ourdit un complot avec les femmes du harem, et comme ennemi de son maître. On l'amena devant les fonctionnaires du palais, ils le livrèrent à lui-même et il se donna la mort. D'autres coupables eurent le privilège de mourir de la même manière : « Ils se donnèrent la mort et ils ne subirent aucun châtiment. » Ce ne fut pourtant pas le cas pour le principal complice désigné sous le nom fictif de « Mauvais-dans-Thèbes ». Alors qu'il commandait les troupes en Nubie, sa sœur lui écrivit de susciter une rébellion parmi ses hommes contre le roi et de s'insurger lui-même contre le roi. Il fut condamné et les juges lui firent subir sa peine. Le même sort advint à « Cet-aveugle-serviteur », haut fonctionnaire du palais qui avait joué le rôle d'agent intermédiaire entre les dames du harem et leurs familles. Il avait dit à leurs mères et à leurs frères d'inciter la population à se révolter contre le souverain. Lui aussi fut déclaré coupable et reçut son châtiment. D'autres fonctionnaires attachés au harem furent punis, parce qu'ils n'avaient pas dévoilé ce qu'ils savaient de la conspiration ; les femmes de certains gardiens de portes se trouvaient parmi eux.

On avait eu recours jusqu'à la magie pour faire périr le roi. Un personnage de haut rang, l'intendant des troupeaux de bœufs, s'était procuré à la bibliothèque du roi un livre de magie, suivant les recettes duquel il avait confectionné des figurines magiques en cire. Celles-ci furent intro-

duites secrètement dans le palais et étaient censées y répandre la maladie et la paralysie. Même les hommes de confiance qui durent instruire l'affaire ne se montrèrent pas tous irréprochables. Les femmes inculpées avaient organisé avec eux et avec l'un des coupables une brasserie, c'est-à-dire un festin ; pour les punir, on leur coupa le nez et les oreilles.

Triste tableau que celui dont ce document nous apporte la révélation ; il nous montre que, malgré tout son éclat, le pouvoir royal était ébranlé. La même impression se dégage aussi de tout ce que nous savons des époques subséquentes. De Ramessès IV à Ramessès XI se succèdent huit rois, dont nous ne savons pour ainsi dire rien. Avec eux, appelés généralement les Ramessides, prend fin le Nouvel-Empire et commence la longue période de décadence. Mais avant de parcourir ces derniers siècles de l'histoire de l'Égypte ancienne, nous nous attarderons encore un peu à un domaine plus édifiant : la vie de l'esprit au Nouvel-Empire.

CHAPITRE XXIV

L'ÉCOLE ET LE GENRE ÉPISTOLAIRE SOUS LE NOUVEL-EMPIRE

En se forgeant leur écriture, à une époque des plus reculées, les Égyptiens devaient inévitablement voir s'établir parmi le peuple, par cette possession même, deux classes bien distinctes. A côté de la classe des paysans et des artisans apparut celle des gens qui savaient lire, écrire et calculer. Cette connaissance valut à cette nouvelle couche sociale une supériorité qui grandit de siècle en siècle. Les Égyptiens sentaient eux-mêmes cette différence et ils l'exprimaient d'une manière pittoresque par cette image : l'illettré ressemble à un âne qui est chargé ; quant au scribe, c'est lui qui dirige et fait marcher l'animal patient. Il est donc indispensable pour l'homme qui veut progresser dans la vie de connaître avant tout l'écriture, et l'école, grâce à laquelle s'acquiert cette connaissance, est la porte du bonheur et de la prospérité. Lorsque Kheti, fils de Douaouf (1), sage du début du Moyen-Empire se rend avec son fils à la résidence pour le mettre à l'école, il l'exhorte à « mieux aimer les livres que sa propre mère » puisque l'art d'écrire surpasse toute autre profession. Il décrit ensuite à son garçon tous les autres métiers et leurs inconvénients. « J'ai vu, dit-il, l'ouvrier en bronze à son travail, à la gueule de son four ; ses doigts étaient plus rugueux que la peau du crocodile et il sentait plus mauvais que les déchets de poisson. Le tailleur de pierre cherche du travail en toutes sortes de pierres dures. Quand il a terminé son ouvrage, il a les bras brisés. Quand il s'assied au crépuscule, son échine et ses cuisses sont rompues. — Le barbier va de rue en rue et cherche client. Il s'applique fortement en travaillant de

(1) Pour une traduction plus littérale, cf. Erman, *Die Literatur der Ægypter*, p. 100.

ses bras pour se rassasier, comme une abeille qui se nourrit de son travail. — Le jardinier porte de lourds fardeaux ; le matin, il arrose le poireau et le soir la vigne. — Le pêcheur est plus misérable que n'importe quel artisan : il travaille sur le fleuve, à côté des crocodiles. — L'oiseleur a un sort bien malheureux. Voit-il les oiseaux traverser le ciel, il dit : « Que n'ai-je ici un filet ! », mais le dieu ne lui accorde aucun succès.

Le sage passe ainsi en revue tous les métiers et seule la profession de scribe trouve grâce à ses yeux : Il est le seul homme qui ne dépende de personne.

Les avertissements exprimés ici par le sage Kheti, les maîtres du Nouvel-Empire les adressent mille ans plus tard à leurs élèves, car encore à cette époque les autres professions paraissent plus engageantes aux garçons que celle de scribe. Les jeunes gens doivent être mis en garde même contre le plus rude des métiers, celui de laboureur. « Ne penses-tu pas, dit le maître, à ce qui arrive au cultivateur, lorsqu'on fait rentrer l'impôt sur la moisson ? » Le ver a enlevé la moitié du grain, et le reste, l'hippopotame l'a mangé. Les souris pullulent dans le champ et les sauterelles se sont abattues ; le bétail a mangé et les moineaux ont pillé. Quelle calamité pour le cultivateur ! Le reste, qui était sur l'aire, les voleurs lui ont fait un sort. — Quand le scribe aborde à la digue, accompagné de ses policiers et de ses nègres armés de bâtons, on lui dit : « Donne du blé » et le malheureux de répondre : « Il n'y en a pas. » Alors on l'étend sur le sol, on le frappe et on le jette dans le fossé. Deviens donc scribe ; il est au-dessus des travaux de tous les hommes.

Mais à cette époque de guerres multiples existe un métier qui séduit la jeunesse plus qu'aucun autre : celui d'officier. Sans cesse les maîtres doivent mettre en garde les écoliers contre une telle vocation, source d'un bonheur bien minime. Une foule de supérieurs tourmentent et maltraitent

le jeune officier et, pour finir, quand il est en campagne, son sort est misérable : « Viens, que je te dise comment il marche à travers les montagnes vers la Syrie. Son pain et son eau, il doit les porter sur l'épaule et son cou en est raide comme celui d'un âne. Il est forcé de boire de l'eau corrompue et, lorsqu'il arrive en face de l'ennemi, il n'a plus de force dans ses membres. Revient-il ensuite en Égypte, il est semblable à un morceau de bois que les vers ont rongé. Le voilà malade ; on le ramène sur un âne, mais ses vêtements lui ont été volés et son serviteur s'est enfui. Détourne-toi donc de cette pensée que l'officier est plus heureux que le scribe. »

D'autres garçons s'imaginent que leur origine noble leur permet d'aspirer à la carrière de guerrier royal sur char de combat et que ce sera là une belle vie. Mais, le maître sait que cette condition n'est rien moins qu'heureuse. Il est vrai que le garçon a le privilège, grâce au père de sa mère, d'être envoyé aux écuries du roi et d'avoir cinq esclaves à son service. Il se rend en hâte au haras de Sa Majesté pour s'y choisir des chevaux. Il est joyeux, il jubile de galoper avec eux dans sa propre ville. Mais il ne soupçonne pas ce qui l'attend. L'achat d'un char va lui coûter beaucoup d'argent. Quand plus tard il devra courir au combat, trop souvent il sera obligé d'abandonner son char au milieu des montagnes de Palestine. A la marche, péniblement, il poursuivra sa route, ses pieds et ses jambes déchirés par les épines. A l'inspection des troupes, sa situation est au pire et on le fustigera affreusement.

Mais le maître n'a pas à se préoccuper seulement de l'avenir de ses élèves ; il lui faut avant tout lutter contre la paresse et les vices des écoliers. Il les avertit : « O scribe, ne sois point désœuvré, sinon on te châtiera d'importance. Ne mets pas ton cœur à la poursuite du plaisir, ou tu courras à ta perte. Écris de ta main, lis de ta bouche et prends avis de ceux qui en savent plus long que toi. Ne



Couple assis.
(XVIIIe dynastie).



Grande colonnade de la salle hypostyle de Karnak.
(XIXe dynastie).

passe pas un seul jour dans l'oisiveté, sinon tu seras battu, car le jeune homme a ses oreilles sur le dos et il écoute quand on le frappe. »

Voici l'instruction que reçoit un autre écolier : « Ne te conduis pas comme un insensé qui n'a point d'éducation. La nuit on t'instruit, le jour on t'éduque ; mais tu n'écoutes aucune instruction et tu agis comme tu l'entends. L'animal *kaïry* obéit aux ordres qu'on lui donne lorsqu'on l'amène d'Éthiopie. On peut dresser les lions et dompter les chevaux, mais ton pareil n'existe pas dans tout le pays. Tiens-toi pour averti. »

Une autre fois, le maître s'exprime en ces termes : « Je suis dégoûté de continuer à t'instruire. A quoi bon te donner cent coups de bâton, ils ne portent aucun fruit chez toi. Tu es semblable à un âne rétif qui reçoit la bastonnade, tu es comme un Nègre bégayant amené avec le tribut..., mais je ferai néanmoins de toi un homme, sache-le ! »

Cependant, le maître n'a pas à combattre seulement la paresse, il doit encore blâmer la conduite de l'écolier : « On me dit que tu abandonnes l'écriture pour t'adonner au plaisir, que tu vas de rue en rue, là où cela sent la bière. La bière chasse les hommes de toi. Tu es comme un gouvernail de bateau qui n'obéit plus, ni dans un sens ni dans l'autre, tu es comme une chapelle sans dieu ou comme une maison sans pain. On te trouve en train de grimper sur un mur et les gens s'enfuient loin de toi en courant, car tu leur fais des blessures. — Ah ! que ne sais-tu que le vin est une abomination et que ne fais-tu un serment touchant les boissons fortes ! »

Le maître cependant ne prend pas trop au tragique ces mauvais penchants ; il sait fort bien qu'il ne valait pas mieux lorsqu'il était jeune. Il ne craint pas d'avouer : « Ah ! si tu regardes à moi ! Étant jeune comme toi, on m'a ligoté et les liens serraient mes membres. Trois mois durant, je suis resté lié et enfermé au temple, tandis que mon père,

ma mère et mes frères étaient à la campagne. Rendu à la liberté, je fis mieux que dans le passé et je devins premier parmi mes condisciples. »

Mais quelque bien fondés que fussent les sentiments d'irritation des maîtres à l'égard de leurs élèves, il faut bien reconnaître que ceux-ci n'avaient pas une tâche aisée : apprendre l'écriture égyptienne n'était pas une petite affaire. Il fallait tout d'abord apprendre un demi-millier d'hiéroglyphes avec leur signification. Il fallait ensuite savoir comment combiner signes-mots et signes phonétiques et quel déterminatif ajouter à chaque mot (cf. p. 39). Une fois cet art bien acquis, le jeune homme était à même de lire les inscriptions des temples et des tombeaux, mais il lui restait à apprendre autre chose encore, l'écriture hiératique (p. 42), forme abrégée des hiéroglyphes utilisée dans les livres et pour l'usage courant. Pour connaître cette écriture hiératique, il fallait apprendre une même quantité de signes et savoir la manière de lier ces signes et de les disposer. Ce n'est pas tout : il ne suffisait pas d'être maître dans l'art de la calligraphie des livres, mais avoir la pratique de l'écriture cursive des affaires, où les fins de mots se réduisent à quelques traits et quelques points (p. 44). L'orthographe aussi devait être apprise, car au Nouvel-Empire il y avait abondance de mots étrangers ou rares. L'écolier devait naturellement connaître la littérature ancienne et les textes classiques, connaissance qui ne s'acquérait que par la copie de ces écrits.

Nous connaissons aujourd'hui quelques-unes des écoles où les futurs scribes recevaient leur formation. Tout comme les écoles du Moyen-Âge dépendaient d'abbayes, elles se rattachaient la plupart du temps elles aussi, semble-t-il, à de grands sanctuaires. Bak·en·khensou, qui fut grand prêtre d'Amon sous Ramessès II, nous dit formellement avoir fréquenté l'école du temple de Mout à Karnak. Nous sommes mieux renseignés sur une autre école de temple,

celle du Ramesseum. On a découvert à côté des magasins, sur un tas d'ordures ancien, une quantité de tessons de poterie et d'éclats de pierre. Les écoliers d'autrefois les avaient utilisés pour leurs exercices d'écriture et on les avait ensuite jetés, comme nous jetons de vieux papiers à la corbeille. Ils ont été retrouvés récemment et les jeunes élèves doivent endurer, après trois mille ans, de nous voir encore une fois corriger, dans leurs beaux exercices d'écriture, les fautes d'orthographe.

Ce que les petits Égyptiens copiaient en classe, c'étaient des morceaux choisis d'œuvres littéraires du Moyen-Empire : Hymne au Nil, Enseignements du roi Amen·em·hat Ier, Conte de Si·nouhé, Instructions de Kheti. Doit-on s'étonner que cet écrit, de portée pédagogique (p. 238), ait été particulièrement apprécié ?

Quand les jeunes gens avaient ainsi achevé leur instruction scolaire, on les détachait, pour les perfectionner, à l'une des nombreuses branches de l'administration. On les confiait à quelque haut fonctionnaire à titre de stagiaires ; à côté de lui, ils s'initiaient aux affaires courantes et particulièrement à la rédaction de lettres en style correct. Rédiger des messages capables de satisfaire aux plus hautes exigences n'était, en effet, pas une mince affaire, car une bonne lettre devait briller par des tournures élégantes et des formules de politesse. On y invoque les dieux pour qu'ils se montrent bons à l'égard du destinataire et lui procurent la faveur du roi. On lui souhaite de recevoir la lettre « en vie, bien-être et santé ». Enfin, il sied de caractériser chaque communication contenue dans la lettre comme « quelque chose de réjouissant pour mon maître », même quand cela n'a rien d'agréable.

Voici, par exemple, ce que dit une lettre :

« En vie, bien-être et santé, — ceci est écrit pour que mon maître le sache. Autre chose pour réjouir mon maître. J'ai reçu le message envoyé par mon maître m'ordonnant

de donner du fourrage pour les chevaux de la grande écurie de Ramessès. — Autre chose pour réjouir mon maître. Les ouvriers agricoles du domaine de Pharaon, domaine qui est sous les ordres de mon maître, trois d'entre eux se sont enfuis parce que l'intendant des écuries Nefer·hotep les avait battus. Les champs se trouvent depuis lors délaissés et il n'est personne pour les cultiver. Ceci est écrit pour que mon maître en soit informé. »

Si par hasard de telles phrases font défaut dans une lettre, celle-ci émane assurément d'un supérieur, qui n'a pas de ménagements à prendre à l'égard de ses subordonnés.

Même une lettre de famille se rédige au moyen de phrases protocolaires. Ainsi, lorsque le scribe Amen·mosé s'enquiert de la santé de son père : « En vie, bien-être et santé et dans la faveur d'Amon-Rê, roi des dieux. Je dis à Rê-Hor·akhti et à Atoum et à son Ennéade : « Puisses-tu être bien portant. » Donne-moi de tes nouvelles par écrit au sujet de ta santé par toutes les personnes qui viennent ici de chez toi, car je désire chaque jour savoir comment tu vas. Tu ne m'écris rien, ni de bon ni de mauvais, et aucun de ceux que tu envoies ne passe auprès de moi pour me dire comment tu vas. »

Son stage terminé, le jeune scribe est encore tenu de subir devant son maître un examen particulier. Sur une grande feuille de papyrus (hélas ! arrachée parfois à d'anciens documents), il écrit chaque jour trois pages de calligraphie. Le maître corrige en marge les signes mal réussis, sans toutefois se soucier beaucoup du contenu du texte. Pour un tel examen peut servir n'importe quel ouvrage, mais on donne souvent à cette épreuve la forme d'un échange de lettres entre élève et maître, et généralement le ton laisse à penser que l'élève est encore un jeune garçon. Le jeune candidat reconnaissant termine son travail d'examen par une dédicace à son maître, mais il se permet aussi quelquefois des imprécations contre quiconque jugerait défavorablement son travail. Ainsi prenait fin l'apprentissage du jeune scribe, qui appartenait désormais à ceux qui « avaient légitimement reçu le matériel de scribe » (1).

Nul autre fonctionnaire ne pouvait dorénavant le juger avec dédain parce qu'il n'était qu'un « petit scribe ». Mais il va de soi qu'il ne manquait pas de collègues pour se permettre par la suite de douter de la bonne préparation du scribe.

Le pamphlet d'Hori

C'est ce qui arriva à Hori, attaché aux écuries royales au temps de Ramessès II. Il était déjà passé maître dans l'art d'écrire et un instructeur pour ses subordonnés. Il était capable de déchiffrer les passages épineux des livres, comme s'il les avait rédigés lui-même. Et pourtant, Amen·em·opé, scribe des ordres royaux à l'armée, l'attaqua dans une lettre grossière ; il est vrai, ce n'est pas sans raison qu'il le fit, car Hori l'avait blessé par ses propos railleurs. Le pamphlet d'Amen·em·opé ne nous est point parvenu, mais par contre nous possédons la longue réplique dans laquelle Hori règle son compte avec son adversaire. C'est un écrit plein d'ironie, dont nous pouvons, — encore que beaucoup de traits d'esprit nous y échappent —, goûter l'humour subtil qui l'agrémente. L'épître d'Hori, dont nous donnons ici une traduction libre (2), débute, ainsi que le voulait la coutume pour les lettres, par une foule de compliments. Hori s'informe de l'état de santé de son ami et excellent frère et lui souhaite tout le bien imaginable dans la vie comme dans la mort. Il dit ensuite : « J'ai reçu ta lettre tandis que j'étais

(1) Nous tenons à préciser que nous n'avons pas ignoré, en traduisant ce chapitre, la traduction parue dans le nº 24 de la *Chronique d'Egypte*, pp. 195-198 (N. d. T.).

(2) Traduction intégrale de ce texte — ici très réduit — dans : Erman, *Die Literatur der Ægypter*, p. 270 et suiv.

assis content et joyeux à côté de mon cheval. Mais quand je suis rentré dans mon écurie et que je l'ai lue, j'ai constaté qu'elle ne contient ni louange, ni injure ; tu mélanges les deux. Toutes tes paroles sont à rebours et sans lien. — Je pensais que tu répondrais du moins seul à ma lettre, mais manifestement tu as dû avoir recours à des aides. Tu étais sûrement entouré de six de tes employés et tu leur as donné à chacun deux paragraphes à rédiger ; l'un était chargé d'écrire les louanges, l'autre les injures. Au contraire, l'épître que je t'adresse sera nouvelle du commencement à la fin et je ne demande l'aide de personne. Je répondrai personnellement à chaque paragraphe de ta lettre. Prends donc en mains mon papyrus et laisse-toi inonder d'un flot de belles paroles. Moi, j'écris comme il se doit, et non pas comme toi qui commences ta lettre par des injures et ne t'informes même pas de ma santé. D'ailleurs, tes injures ne me touchent pas du tout ; quel mal ai-je donc commis contre toi ? N'ai-je pas écrit simplement une chose plaisante qui a mis tout le monde en joie ?

« Tu me dis que je suis faible et paresseux et tu m'as avili en tant que scribe, disant : « Il ne sait rien. » Pourtant, j'en connais assez d'autres qui sont faibles et paresseux et qui néanmoins vivent dans l'opulence. Songe donc au scribe Roy, surnommé « brasier de fenil » ; depuis qu'il est né il n'a pas encore bougé. Et songe à tant d'autres, contre qui, je l'espère, tu séviras.

« Tu te vantes d'être un savant et tu me cites une parole de Her-djedef (fils du roi Khéops) ; sais-tu au moins où elle se trouve et si elle est bonne ou mauvaise ?

« Tu as prétendu que je n'étais point scribe, ni même officier et que je ne figurais pas sur la liste. Rien n'est plus facile pour toi, en vertu de ta charge, de consulter les listes : tu y trouveras mon nom en ma qualité d'officier de la grande écurie de Ramessès et tu verras en même temps quelles rations sont consignées sous mon nom. Si, je suis officier ; si, je suis scribe.

« Tu as dit en outre que je n'étais point scribe et que je n'avais nul droit à porter l'attirail de scribe. Tu commets là par tes paroles une injustice à mon égard. Qu'on soumette donc tes lettres au dieu Onouris, et que son oracle juge entre toi et moi.

« Et maintenant, si nous parlions un peu de toi et de ta situation, toi le scribe des ordres de l'armée ? Te charge-t-on de creuser un lac, tu dois tout d'abord me consulter et me faire évaluer la quantité de provisions qu'il te faudra pour tes soldats. Les montagnes ont-elle fourni de gros blocs de pierre et le roi te demande-t-il d'en assurer le transport, tu te trouves de nouveau embarrassé, bien que tu sois le scribe expérimenté (que tu dis). Va-t-on construire une grande rampe de briques, longue de sept cent trente coudées et large de cinquante-cinq, on aimerait que tu dises combien l'ouvrage nécessitera de briques. Tous se fient à toi, car tu es un scribe éprouvé et tu as un nom fameux. Comment prétendre après cela qu'il est des choses que tu ignores ? Cependant, si l'héritier du trône te signale par écrit qu'un obélisque d'une hauteur de cent dix coudées, taillé et achevé, gît sur la Montagne Rouge (à proximité du Caire) et que tu doives calculer combien de soldats son transport exige, je t'offre (humblement) mes services ! »

Jusqu'ici, tous les reproches formulés par Hori à l'adresse de son adversaire se rapportent aux travaux incombant, suivant la coutume égyptienne, aux soldats ; bien qu'il fût scribe, Amen-em-opé y manquait des connaissances requises. Mais par malheur, Amen-em-opé s'était également vanté de ses hauts faits et de ses aventures en campagne, et il l'avait fait en termes si redondants — n'alla-t-il pas jusqu'à se qualifier lui-même en cananéen de *mahir*, c'est-à-dire de héros ? — que Hori eut beau jeu de le tourner en ridicule. Le voici donnant libre cours à son ironie : « O flam-

beau à la tête de l'armée, lumière qui précèdes l'armée dans l'obscurité ! Tu as été envoyé en Phénicie avec une vaillante armée pour réprimer une révolte des Nearouna (les troupes locales, cf. p. 216). Tu disposes d'une armée de cinq mille hommes, au nombre desquels se trouvent aussi toutes sortes de troupes étrangères, mais les provisions de pain, de bétail et de vin que l'on te livre sont insuffisantes. Les provisions sont dans le camp, l'armée est prête et équipée ; procède donc rapidement à la répartition des vivres et donne à chacun ce qui lui revient. Les Bédouins qui accompagnent l'armée épient et disent en leur langue : « *sopher yode* », un scribe intelligent. C'est midi et l'ordre du départ est donné. Ne t'emporte pas, commandant, nous avons une grande marche devant nous. — « Pourquoi n'y a-t-il pas de pain encore ? Notre camp nocturne est encore bien éloigné, — à quoi sert-il de nous battre, puisque tu es un scribe intelligent ? Donne-nous plutôt des vivres : Si le souverain apprend que tu nous bats, il enverra quelqu'un pour te faire périr. »

« Ta lettre est remplie de grands mots ; tu te nommes scribe et *mahir*. C'est bien vrai ce que tu dis ; sors donc qu'on t'éprouve. Qu'on te harnache un cheval, aussi rapide que le chacal et semblable à une bourrasque. Saisis ton arc que nous voyions de quoi est capable ta main. Je te dirai alors ce qu'est un *mahir*. »

Hori accable ensuite son adversaire de questions, pour savoir s'il connaît tel ou tel endroit de Palestine, le plus souvent, bien entendu, avec l'arrière-pensée qu'il ne la connaît pas. Il demande : « N'es-tu pas allé au pays de Khatti ? N'as-tu pas vu le pays d'Oupé ? N'as-tu point parcouru Meger, où le ciel est sombre pendant le jour, où poussent des cèdres, des chênes et des cyprès qui atteignent le ciel ? Les lions y sont plus nombreux que les panthères et les hyènes et, de tous côtés, les Bédouins sont aux aguets. »

Parlant d'une montagne, il dit : « Tu as peur de l'escalader

et tu préfères passer le fleuve. Tu vois quelle joie c'est d'être *mahir*, quand tu dois porter ton char sur l'épaule. Parviens-tu à faire halte le soir, ton corps est comme moulu. Puis, tu t'éveilles pendant la nuit, lorsqu'il est temps de plier bagage, et personne ne t'aide à harnacher. Des fuyards ont pénétré dans le camp ; ils ont détaché le cheval, pillé tes affaires et volé tes vêtements. Ton valet d'écurie s'est éveillé pendant la nuit ; il a vu ce qui s'était passé ; il a pris ce qui restait et s'en est allé chez les méchants ; il s'est mélangé aux Bédouins et s'est fait Asiatique. Te voilà un *mahir* bien équipé ; tu peux te prendre l'oreille !

« Que je te parle aussi d'une ville mystérieuse, dont le nom est Byblos ; à quoi ressemble-t-elle ? De sa déesse, — une autre fois ! N'es-tu pas entré dans la ville ? Renseigne-moi donc sur Béryte, Sidon et Sarepta. On parle aussi d'une autre ville, située en mer ; elle s'appelle Tyr-le-Port et l'on est obligé d'y amener l'eau par bateaux. »

Le ton ne change pas par la suite ; l'auteur ne se lasse pas de mettre en demeure le *mahir* de prouver qu'il connaît réellement les nombreuses villes de Palestine. Il ajoute : « O *mahir*, toi qui es rompu aux entreprises de bravoure, allons, montre ce que tu vaux au tir ! Voici un gouffre rempli de rocs et de cailloux ; tu en fais le pourtour, tu prends ton arc et les princes voient tes exploits. « *A bala kemo ari mahir naem* », disent-ils en leur langue (ce qui signifie à peu près : tu combats comme un lion, aimable *mahir*). Tu reçois le nom de *mahir* parmi les officiers d'Égypte. On célèbre ton nom comme celui de Kazardi, prince d'Eser, quand l'hyène le trouva dans le térébinthe (allusion à quelque légende).

« Regarde, voici le défilé où les Bédouins se cachent sous les buissons ; ils regardent sauvagement et ne prêtent pas l'oreille aux flatteries. — Tu es seul ; aucun aide ne se trouve près de toi. Tu te décides à aller de l'avant, bien que tu ignores la route. Tu frissonnes et tes cheveux se hérissent.

Le chemin est plein de rocs et de cailloux et envahi de plantes épineuses. D'un côté, tu as l'abîme ; de l'autre, la montagne, et tu avances avec ton char. L'un de tes chevaux s'élance et ton char est endommagé ; tu déharnaches le cheval, mais tu ne parviens pas à réparer le char. Tu es écœuré et tu te mets en route à pied. Il fait chaud et tu crois que l'ennemi est à tes trousses. Tu es pris de frissons ; tu apprends le goût de la souffrance.

« Parvenu enfin à Joppé, dans la plus belle saison de l'année, tu trouves dans le vignoble une belle jeune fille qui y en a la garde et tu te prends d'amitié pour elle. Cela te coûte ton vêtement de meilleur lin d'Égypte ; pendant la nuit, on te vole ton arc et ton carquois et l'on coupe tes brides. — Ton char se brise sur la route glissante et tu perds tes armes dans le sable. — Parvenu à destination, tu vas à la forge et fais réparer ton char ; les ouvriers s'affairent et font tout ce que tu veux. Vite, tu quittes la place pour te distinguer par tes actes de bravoure sur le champ de bataille.

« Voilà, bon *mahir*, scribe distingué, commandant des *Nearouna* et chef de *zaba* (mot cananéen signifiant « armée »), je t'ai cité tous les pays étrangers jusqu'aux confins de Canaan. Je vais pourtant te demander encore quelque chose. »

Il interroge alors Amen·em·opé sur toutes sortes d'endroits et de villes situés à la frontière ou déjà à l'intérieur de l'Égypte. Assurément, ces questions sont en partie ironiques (il lui demande par exemple s'il s'est baigné en tel ou tel endroit), mais pour bien comprendre les intentions d'Hori, nous devrions connaître la lettre d'Amen·em·opé, qui se trouve ici parodiée.

« Je gage que tu m'en veux de t'avoir dit tout cela. Mais, vois-tu, j'ai été formé par mon père et je sais mieux conduire un char que toi ; je suis habile au service du dieu de la guerre. Aussi tes calomnies ne me touchent-elles point et, pour comble, elles sont pleines de confusion.

« Ainsi, j'ai répondu à ta lettre et je t'ai rapporté tous tes propos confus. Ils sont aussi incompréhensibles que lorsqu'un homme du Delta parle à un homme d'Eléphantine. Il est vrai que toi, en ta qualité de grand scribe, tu n'as nul besoin d'écrire plus clairement.

« Ne prétends surtout pas que j'ai voulu que ton nom sente mauvais auprès d'autrui ; je n'ai fait que te dire ce qu'est un *mahir*, j'ai parcouru toute la Palestine pour toi et je t'ai amené tous les pays et toutes les villes. Prends la chose en bonne part et considère-la dans le calme, de manière qu'à l'avenir on te trouve à même de parler de ces pays. »

Nous ignorons si cette controverse littéraire se poursuivit ; mais une chose est sûre, c'est qu'elle réjouit des personnes cultivées qui n'étaient point mêlées à la polémique. Le texte du pamphlet fut mis au programme des écoles et, comme les jeunes élèves ne pouvaient retirer grand chose de son contenu, c'est à coup sûr pour son style satirique qu'il leur fut proposé comme modèle.

CHAPITRE XXV

CONTES DU NOUVEL-EMPIRE

Le pamphlet d'Hori, dont il a été question au chapitre précédent, fut certainement goûté de tous ceux qui, comme son auteur et son antagoniste, étaient scribes ou fonctionnaires. Mais les autres Égyptiens prirent sans doute plus de plaisir à des productions littéraires plus simples, légendes ou récits, charmants livres de sapience et chants de toutes sortes.

Le peuple égyptien est, aujourd'hui encore, amateur de contes, et il l'a toujours été. Nous avons déjà vu plusieurs histoires au cours de ce livre ; les deux qui vont suivre sont particulièrement dans le goût populaire.

Le conte des Deux Frères (1)

Il y avait une fois deux frères d'une seule mère et d'un seul père ; l'aîné se nommait Anubis et le cadet s'appelait Bata. Anubis possédait maison et femme, et son jeune frère vivait auprès de lui comme son fils. C'était lui qui faisait les vêtements pour Anubis ; il gardait ses troupeaux aux champs, il labourait et moissonnait pour lui et il exécutait tous les travaux des champs. C'était un bon cultivateur, qui n'avait pas son semblable dans tout le pays, plein de force comme un dieu.

Tous les jours il gardait le bétail et chaque soir il rentrait à la maison, chargé de toutes sortes d'herbes des champs, de lait et de bois, qu'il déposait devant le frère aîné, assis auprès de sa femme. Puis, il buvait et mangeait, il s'installait dans l'étable et surveillait le bétail. Le matin, il cuisait les aliments et les apportait à son frère aîné ; celui-

(1) Cf. Erman, *Die Literatur der Ægypter*, p. 197 et suiv.

ci lui donnait des pains pour aller aux champs ; il faisait alors sortir les bœufs, pour les faire paître aux champs. Tandis qu'il allait derrière ses bœufs, ceux-ci lui disaient : « L'herbe est bonne en tel ou tel endroit » et il écoutait tout ce qu'ils disaient et les menait à l'endroit où l'herbe était bonne. Aussi les bœufs prospéraient-ils à souhait et multipliaient-ils énormément.

Or, quand ce fut la saison du labourage, le frère aîné lui dit : « Prépare-nous une paire de bœufs pour labourer, car la terre est déjà sortie de l'eau et bonne à labourer ; viens ensuite sur le champ avec des semences, car nous commencerons sérieusement les labours dès demain à l'aube. » Le cadet fit tout ce que l'aîné avait ordonné. Le lendemain, ils allèrent au champ, labourèrent avec zèle et furent très joyeux à leur travail. Il se trouva qu'ils avaient besoin de grain ; l'aîné envoya son frère au village pour y chercher des semences. Le jeune homme trouva la femme de son frère, assise, en train de se natter les cheveux. Il lui dit : « Lève-toi, donne-moi du grain que je retourne au champ, car mon frère m'attend ; fais vite. » Elle lui dit : « Va, ouvre toi-même le grenier, sinon ma frisure restera en plan. » Le jeune homme se rendit à son étable et prit une grande jarre, car son intention était d'emporter beaucoup de grain. Il se chargea d'une grande quantité d'orge et de blé et lorsqu'il sortit, elle lui dit : « Combien est-ce, ce que tu portes là ? » Il répondit : « Trois sacs de blé et deux sacs d'orge, ce qui fait cinq sacs que je porte sur l'épaule. » Elle lui dit alors : « Quelle force tu as ! chaque jour, je constate combien tu es fort. » Elle voulut le séduire, mais cette bassesse le rendit furieux comme un léopard et elle eut grand peur. Il lui adressa la parole en ces termes : « Voici, tu es certes pour moi comme une mère et ton mari est pour moi comme un père, puisqu'il m'a élevé. Que signifie cette grande horreur que tu as dite ? Ne me la dis pas de nouveau. Je ne la répéterai à personne et elle ne sera pas

divulguée à d'autres par ma bouche. » Il chargea son fardeau et s'en alla au champ. Il arriva auprès de son frère et ils travaillèrent ferme. Le soir venu, le frère aîné retourna à la maison, tandis que le cadet gardait encore le bétail. La femme du grand avait peur à cause des propos qu'elle avait tenus. Elle feignit d'avoir été honteusement frappée, car elle voulait dire à son mari : « Ton frère m'a battue. » Quand son mari revint, le soir, à la maison, suivant son habitude de tous les jours, il trouva sa femme couchée comme si elle avait été brutalisée. Elle ne versa point d'eau sur sa main, ainsi qu'il y était accoutumé ; elle n'avait point allumé de lampe auparavant et sa maison était dans l'obscurité. Son mari lui dit : « Qui donc a parlé avec toi ? » Elle répondit : « Personne ne m'a parlé, excepté ton jeune frère. Lorsqu'il est venu chercher du grain, il a voulu me séduire. Mais je ne l'ai point écouté. « Ne suis-je pas ta mère, et ton frère aîné n'est-il pas un père pour toi ? » lui ai-je dit. Il a pris peur et m'a battue, pour que je ne te fasse part de rien. Si tu lui laisses la vie, je me donnerai la mort. Car, lorsqu'il reviendra à la maison ce soir, il trouvera certainement moyen de se disculper. » A ces mots, le frère aîné devint furieux comme un léopard. Il aiguisa son arme et, la tenant en main, attendit derrière la porte de l'étable, afin de tuer son frère lorsqu'il ramènerait son troupeau le soir.

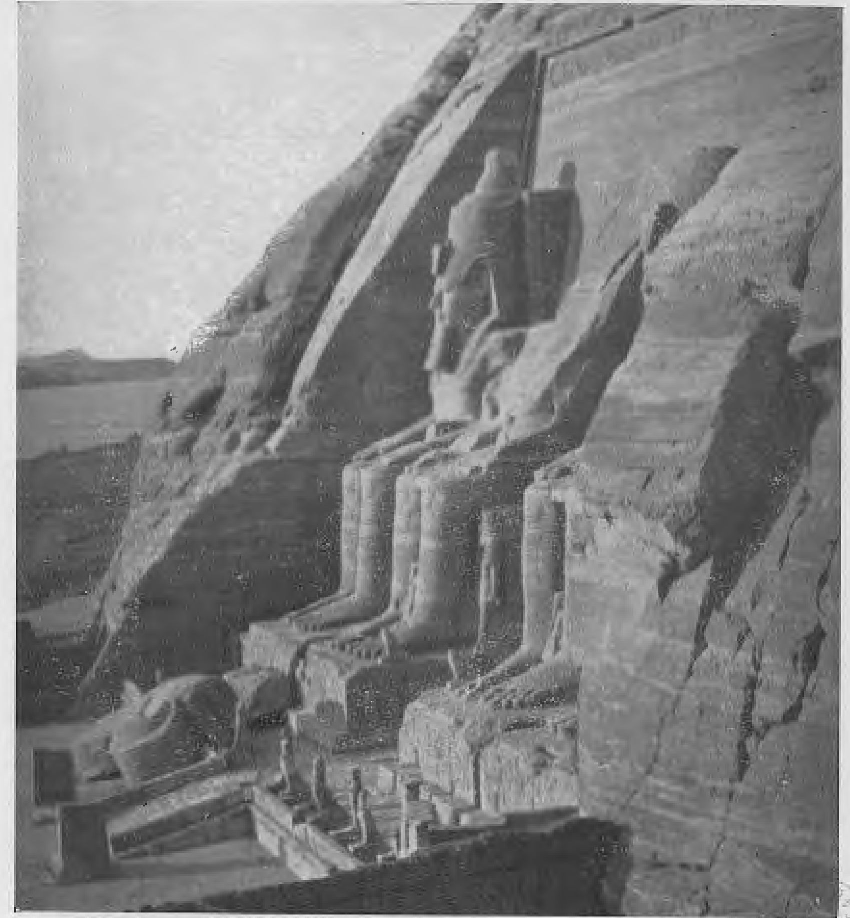
Au coucher du soleil, le jeune homme se chargea de l'herbe du champ et ramena son troupeau à la maison. Lorsqu'il arriva à l'étable et que la première vache y entra, elle dit à son berger : « Attention, ton frère se tient là avec son javelot, il va te tuer. Sauve-toi ! » Il entendit ce que lui dit la première vache. La suivante entra et lui parla de même. Il regarda par-dessous la porte de son étable et vit les pieds de son frère, debout derrière la porte, le javelot dans la main. Il jeta son fardeau à terre et s'enfuit à toutes jambes ; son grand frère courut à sa poursuite avec son javelot. Le frère cadet cria vers Rê-Hor-akhti et lui dit :

« Mon bon maître, toi seul peux juger entre le criminel et l'innocent. » Rê entendit sa prière et fit surgir entre eux une eau immense, pleine de crocodiles, et chacun des frères se trouva sur l'un des bords. L'aîné devint furieux, parce qu'il ne pouvait tuer son frère. Et le plus jeune cria de l'autre rive : « Reste là jusqu'à l'aube. Lorsque le soleil se lèvera, je plaiderai contre toi devant lui, et le (dieu du) soleil décidera qui est coupable et qui est innocent. Car plus jamais je ne demeurerai avec toi et plus jamais je ne serai à un endroit où tu te trouves. J'irai au Val du Cèdre. » Le lendemain, lorsque Rê-Hor-akhti (le soleil) se leva, ils se regardèrent l'un l'autre, et le plus jeune dit : « Pourquoi viens-tu à ma poursuite pour me tuer sans même avoir entendu ce que j'avais à te dire ? Ne suis-je pas ton frère cadet, et n'es-tu pas pour moi comme mon père et ta femme n'est-elle pas pour moi comme une mère ? N'est-ce pas ainsi ? Quand tu m'as envoyé chercher du grain, ta femme a voulu me séduire. Mais, vois-tu, elle a tout dénaturé pour toi. » Il jura par Rê-Hor-akhti et dit : « A quoi bon vouloir me tuer sur le témoignage d'une sale femelle ? » Anubis devint triste et pleura tout haut, mais il ne put passer l'eau à cause des crocodiles. — Son frère lui cria : « Mais pourquoi donc as-tu immédiatement songé à quelque chose de mal et non à quelque chose de bon ? Ou encore à quelque chose que j'aurais fait pour toi. Ah ! va-t'en chez toi, soigne toi-même ton bétail, car je ne demeurerai plus où tu seras. Je m'en irai au Val du Cèdre. Or voici, tu feras une chose pour moi : si tu apprends qu'il m'est arrivé quelque chose, il faut que tu viennes à ma recherche. Car voici ce qui adviendra : je prendrai mon cœur et je le placerai sur le sommet de la fleur du cèdre. Mais si l'on coupe le cèdre et que mon cœur tombe à terre, tu viendras pour le chercher, — et si tu devais passer sept années à le chercher, ne permets pas que ton cœur se décourage. Mais une fois que tu l'auras trouvé et déposé dans un vase d'eau

fraîche, je vivrai de nouveau et je répondrai du mal que l'on m'a fait. Voici à quoi tu reconnaîtras que quelque chose m'est arrivé : on te tendra un vase de bière et celle-ci bouillonnera. Ne tarde pas un instant : c'est toi que cela concerne. »

Il s'en alla au Val du Cèdre et son frère aîné retourna dans sa maison, plein d'affliction et la tête barbouillée de poussière. Il tua sa femme et la jeta aux chiens, puis il s'assit rempli de tristesse à cause de son jeune frère. Bien des jours plus tard, Bata se trouvait dans le Val du Cèdre et personne n'était auprès de lui. Il passait la journée à chasser le gibier du désert, et le soir il se couchait sous le cèdre, sur lequel était son cœur. Il se construisit aussi au Val du Cèdre un château plein de toute bonne chose, car il désirait s'établir. Comme il sortait un jour de son château, il rencontra les neuf dieux, en tournée d'inspection générale du pays. Les neuf dieux lui dirent d'une seule voix : « Ah ! Bata, taureau des neuf dieux, te voilà seul ici et tu as abandonné ta ville devant la femme d'Anubis, ton frère aîné. Vois, sa femme a été tuée, car tu lui as révélé franchement le mal commis contre toi. » Ils éprouvaient une grande compassion pour lui et Rê-Hor-akhti dit à Khnoum : « Façonne donc une femme à Bata, qu'il ne demeure pas ainsi tout seul ! » Khnoum lui créa une compagne qui possédait des membres plus beaux qu'aucune autre femme dans le pays tout entier et l'essence de chaque dieu était en elle. Quand les sept déesses Hathor vinrent la voir, elles s'écrièrent tout d'une voix : « Elle mourra de mort violente ! »

Il s'éprit fort d'elle et elle habita dans sa maison. Il chassait le gibier du désert et le déposait devant elle. Mais il ne manquait pas de la mettre en garde en ces termes : « Ne sors pas, de peur que la mer ne t'emporte : je ne saurais te délivrer d'elle, car je suis une femme tout comme



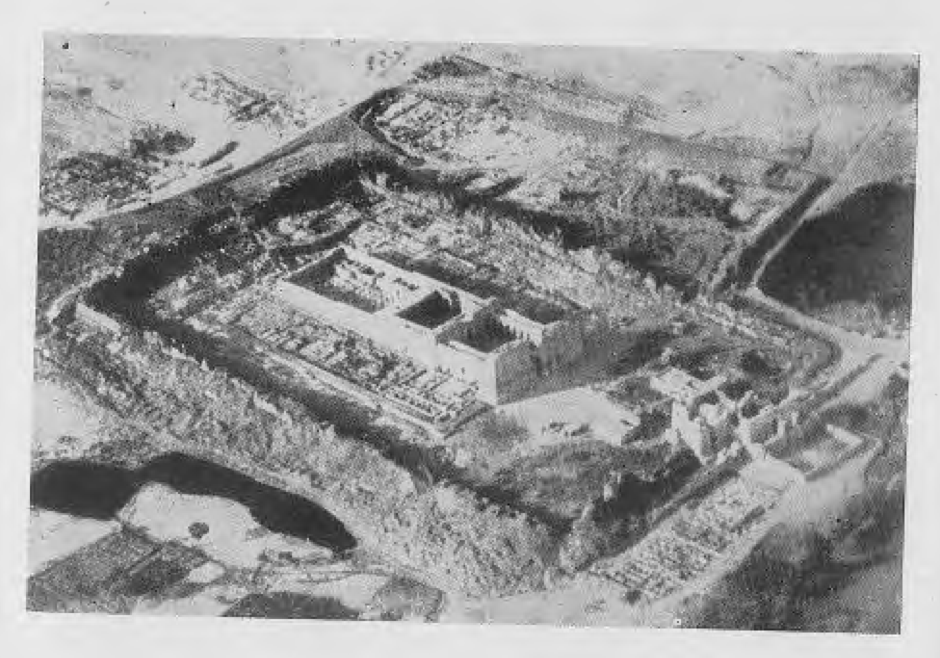
a) Le grand temple rupestre d'Abou-Simbel. (XIXe dynastie).



b) Le temple de Dendéra. (Epoque gréco-romaine).



a) Les dieux Toth et Horus font une libation d'eau de « vie et prospérité » au souverain. (XIXe dynastie).



b) Le temple de Médinet-Habou et son enceinte. (Vue aérienne).

toi. Mon cœur est posé sur la fleur du cèdre et si quelqu'un la trouve, je serai à sa merci. » Et il lui révéla tout.

Or, beaucoup de jours après cela, Bata étant parti à la chasse, comme il le faisait quotidiennement, la jeune fille sortit se promener sous le cèdre qui se dressait à côté de la maison. La mer la vit et roula ses flots à sa poursuite. Mais la jeune fille prit la fuite et entra dans sa maison. La mer cria alors au cèdre : « Tiens-la-moi ferme ! » et le cèdre rapporta une tresse de ses cheveux. La mer l'apporta à son tour en Égypte et la jeta à l'endroit où les blanchisseurs de Pharaon faisaient la lessive. L'odeur de la tresse se répandit dans les vêtements de Pharaon ; on querella les blanchisseurs et on leur dit : « Les vêtements de Pharaon sentent l'onguent. » Chaque jour, on les querellait et ils ne savaient plus que faire. Le chef des blanchisseurs de Pharaon vint au quai et fut très mécontent de ces disputes quotidiennes. Lorsqu'il fut sur le sable de la berge, il remarqua la tresse dans l'eau, la fit chercher et l'on constata qu'elle avait une odeur très agréable. On la porta à Pharaon. On amena les scribes et les savants de Pharaon et ils lui dirent : « Cette tresse appartient à une fille de Rê-Hor-akhti, en qui se trouve l'essence de tout dieu. C'est un présent pour toi d'un pays étranger. Envoie donc des messagers dans tous les pays pour la chercher. Quant au messager qui ira au Val du Cèdre, qu'il prenne une nombreuse escorte pour la ramener. » Sa Majesté dit : « Ce que vous dites est très bien » et l'on effectua le départ des messagers. Quand les envoyés retournèrent de l'étranger, de ceux qui étaient allés au Val du Cèdre un seul revint ; Bata avait tué tous les autres. Alors Sa Majesté envoya des soldats et des hommes de char en grand nombre pour ramener la femme de Bata. Ils avaient avec eux une femme porteuse de toutes sortes de beaux ornements de femme. La femme de Bata vint avec elle en Égypte et le pays entier acclama sa venue. Le roi lui adressa la parole pour lui faire dire la condition de son

mari. Elle répondit à Sa Majesté : « Qu'on coupe le cèdre et qu'on le détruise ! » On envoya des soldats avec leurs armes pour abattre le cèdre. Ils arrivèrent au cèdre, coupèrent la fleur sur laquelle était le cœur de Bata et il tomba mort à l'instant même.

Le lendemain du jour où le cèdre fut abattu, Anubis, le frère aîné, entra chez lui, s'assit et se lava les mains (pour manger). On lui donna une cruche de bière : elle faisait des bouillons ; on lui en donna une autre de vin : elle se corrompit. Il prit alors ses sandales, ses vêtements, ses armes et se mit en route pour le Val du Cèdre. En pénétrant dans le château de son frère cadet, il trouva celui-ci gisant sur son lit et il était mort. Il pleura quand il le vit ainsi étendu mort et il s'en alla à la recherche du cœur de son frère sous le cèdre, où son frère avait coutume de se coucher le soir. Il passa trois ans à le chercher et ne le trouva point. Mais lorsqu'il entama la quatrième année, il désira retourner en Égypte et dit en son cœur : « Demain, je m'en irai. » Le lendemain, il chercha encore sous le cèdre ; le soir, il trouva un fruit : c'était le cœur de son frère. Il le mit dans une écuelle d'eau froide. Quand la nuit fut venue et que le cœur eut absorbé l'eau, Bata tressaillit de tous ses membres et se mit à regarder son frère, bien que son cœur fût encore dans l'écuelle. Alors, Anubis prit l'écuelle d'eau fraîche dans laquelle était le cœur et la fit boire à son frère, et quand le cœur fut de nouveau à sa place il redevint tel qu'il avait été. Ils s'embrassèrent et se parlèrent. Bata dit : « Vois ! je vais devenir un grand taureau avec toutes les marques distinctives d'un taureau divin. Toi, assieds-toi sur mon dos et quand le soleil se lèvera, nous serons à l'endroit où est ma femme et je lui répondrai. Conduis-moi chez le roi et l'on te donnera de l'argent et de l'or autant que j'ai de poids, pour m'avoir amené à Pharaon, car je serai un grand prodige et l'on s'en réjouira dans tout le pays. Ensuite, tu t'en iras dans ton village. »

Lorsqu'il fit jour et que le lendemain fut là, Bata se changea en taureau, ainsi qu'il l'avait dit, et Anubis se mit sur son dos. Le jour suivant, il parvint à l'endroit où était le roi ; on en fit part au roi. Il regarda le taureau et se réjouit beaucoup. Il lui apporta de grandes offrandes et dit : « C'est un grand miracle, ce qui s'est produit ! » L'allégresse régna dans tout le pays à cause de lui et l'on donna au frère aîné autant d'argent et d'or que pesait le taureau. Le frère s'établit ensuite dans son village et le roi lui donna des gens en grand nombre et des biens en quantité, et il l'aima plus que tout autre homme dans le pays.

Bien des jours après cela, le taureau entra dans la cuisine où se trouvait la princesse. Il engagea la conversation avec elle et dit : « Vois ! je suis encore en vie. » Elle répondit : « Qui donc es-tu ? » Il lui dit alors : « Je suis Bata. Tu sais bien que tu as fait abattre le cèdre par Pharaon, pour que je ne vive plus. Mais tu vois, je vis encore et suis un taureau. » La princesse eut grand peur en entendant ce que venait de lui dire son mari. En sortant de la cuisine, elle versa à boire à Sa Majesté ; Sa Majesté fut très aimable à son égard. Elle dit alors à Sa Majesté : « Jure-moi par Dieu que tu exauceras le vœu que je vais t'exprimer » et il lui accorda tout ce qu'elle lui demanda. Elle dit alors : « Donne-moi à manger du foie de ce bœuf, car on n'en fera jamais rien. » Le roi s'affligea fort de ce qu'elle disait et il eut grand pitié de lui.

Le lendemain, on célébra une grande fête d'offrande en l'honneur du taureau, et le premier boucher du roi l'égorgea. Le taureau secoua son cou et fit tomber deux gouttes de sang de chaque côté de la porte du palais. Elles poussèrent en deux perséas de toute beauté. On alla annoncer au roi : « Un grand miracle s'est produit cette nuit : deux grands perséas ont poussé à côté de la porte de Sa Majesté. » On s'en réjouit dans tout le pays et le roi leur fit des offrandes. Alors le roi monta sur son char d'or et

sortit du palais pour aller voir ces perséas, et la princesse l'accompagna. Quand le roi s'assit sous l'un des perséas, Bata dit à sa femme : « Ah ! perfide ! Je suis Bata. Je vis encore, en dépit de toi. Tu sais bien que tu as fait abattre le cèdre par Pharaon, qu'ensuite je suis devenu un bœuf et que tu m'as fait tuer. »

Bien des jours après cela la princesse entra pour verser à boire à Sa Majesté et le roi fut très aimable à son égard. Elle lui dit : « Jure-moi par Dieu : ce que la princesse me dira, je l'exaucerai. » Il acquiesça à sa demande. Elle dit : « Qu'on coupe ces deux perséas et qu'on en fasse de beaux meubles. » Le roi accorda tout ce qu'elle demanda.

Sa Majesté envoya donc d'habiles ouvriers et ils abattirent les perséas. Pharaon s'en vint assister à l'opération avec sa royale épouse, la princesse. Un copeau s'envola et entra dans la bouche de la princesse ; elle l'avala et conçut. Beaucoup de jours après, elle donna le jour à un fils. On alla annoncer au roi : « Il t'est né un fils ! » On l'apporta et on lui donna une nourrice et des gouvernantes. Tout le pays fut dans la joie ; l'on s'assit et prit son plaisir. On l'éleva et Sa Majesté l'aima beaucoup. Le roi le proclama vice-roi de Nubie et, plus tard, on le nomma prince héritier du pays tout entier.

Et après qu'il eut été prince héritier pendant bien des années, Sa Majesté monta au ciel.

Le nouveau roi dit alors : « Qu'on fasse venir mes grands conseillers royaux, que je les instruise de tout ce qui m'est arrivé. » Lorsqu'on lui amena sa femme, il plaida contre elle par devant eux et ils lui donnèrent gain de cause. On lui amena son grand frère et on le fit prince héritier du pays tout entier. Trente ans durant, Bata régna sur l'Égypte, et lorsqu'il quitta cette vie, son frère aîné prit sa place le jour de sa mort.

Un conte comme celui des « Deux Frères » est fait pour plaire et distraire ; il ne faut donc pas que le lecteur se demande longtemps si tel détail est raisonnable ou non. Et s'il arrive que le narrateur passe quelque chose sous silence, il faut savoir s'accommoder de semblables lacunes.

Le conte du Prince (1)

La charmante « Histoire du Prince qui ne put échapper à son sort » offre un caractère bien différent du « Conte des Deux Frères » : Il y avait une fois un roi, qui n'avait point de fils. Il demanda un fils aux dieux qu'il servait et ceux-ci ordonnèrent qu'il lui en naquît un. Et sa femme donna le jour à un fils. — Lorsque les déesses Hathor vinrent pour lui fixer son destin, elles dirent : « Il mourra par le crocodile ou par le serpent ou encore par le chien. » Les gens qui se trouvaient auprès de l'enfant entendirent ces mots et les répétèrent au roi. Le roi devint triste excessivement. Alors, il fit construire pour son fils une maison de pierre au désert ; elle était pourvue de toute bonne chose, comme il convient à une demeure royale ; l'enfant n'en sortait jamais. Or, quand le garçon fut devenu grand, il monta un jour sur le toit de la maison. Il vit un lévrier, qui suivait un homme sur la route. Il dit à un serviteur qui se tenait près de lui : « Qu'est-ce donc, ce qui marche derrière l'homme qui s'avance sur la route ? » Le serviteur répondit : « C'est un lévrier. » Le garçon dit : « Qu'on m'en amène un pareil. » Le serviteur alla rapporter ces paroles à Sa Majesté. Le roi dit alors : « Qu'on lui amène un tout petit chien, afin qu'il ne s'afflige pas » et on lui amena un lévrier.

Or, après que les jours se furent écoulés là-dessus et que le garçon eut grandi, il envoya (un messager) à son père et lui fit dire : « A quoi sert-il que je demeure ici ? Vois, je suis asservi aux trois destins. Qu'on me laisse donc agir

(1) Cf. Erman, *Die Literatur der Ægypter*, p. 209 et suiv.

à mon gré, Dieu fera toujours ce qu'il voudra. » On lui donna char et attelage et son serviteur comme écuyer. Puis on le fit passer sur la rive orientale et on lui dit : « Eh bien, va-t'en selon ton désir »; mais son chien était avec lui.

Il alla donc à son gré vers le nord, à l'étranger, et se nourrissait du meilleur gibier. Il arriva chez le prince de Naharina (Mésopotamie). Or, le prince de Naharina n'avait point d'enfants, excepté une fille. Il avait bâti pour elle une maison, dont la fenêtre était à une hauteur de soixante-dix coudées du sol, puis il avait fait venir tous les fils des princes du pays de Kharou (Palestine) et leur avait dit : « Celui qui atteindra la fenêtre aura ma fille pour femme. »

Bien des jours après cela, les enfants princiers essayaient comme tous les jours d'escalader la fenêtre. Le jeune homme vint à passer près d'eux. Ils le conduisirent dans leur maison, ils le lavèrent, l'oignirent, ils donnèrent du fourrage à ses chevaux et du pain à son serviteur et ils firent pour lui toutes sortes de choses agréables. Au cours de la conversation, ils lui dirent : « D'où viens-tu donc, beau garçon?» Il répondit : « Je suis le fils d'un officier du pays d'Égypte. Ma mère est morte et mon père a pris une autre femme, qui s'est mise à me haïr et je me suis enfui loin d'elle. » Ils le prirent dans leurs bras et couvrirent son corps de baisers.

Alors, il dit aux jeunes gens : « Que faites-vous donc ici ? » Ils répondirent : « Celui qui atteindra la fenêtre de la fille du prince de Naharina, il recevra celle-ci pour femme. » Il leur dit : « Ah ! si je pouvais le faire aussi ! » Ils essayèrent d'escalader suivant leur habitude de chaque jour, tandis que le garçon se tenait à l'écart pour regarder. Les yeux de la fille du prince de Naharina s'arrêtèrent sur lui. Or, quand le jeune homme se joignit aux fils de princes pour l'escalade, il atteignit la fenêtre de la fille du prince. Elle lui donna un baiser et le prit dans ses bras.

On alla apporter à son père la joyeuse nouvelle : « Un homme a atteint la fenêtre de ta fille. » Le prince interrogea :

« De quel prince est-il le fils ! » On lui répondit : « C'est le fils d'un officier d'Égypte ; il s'est enfui loin de sa marâtre. » Le prince de Naharina se mit dans une grande colère et dit : « Moi, donner ma fille à un fugitif du pays d'Égypte ? Qu'il s'en retourne ! »

Et l'on vint dire au jeune homme de s'en retourner au lieu d'où il était venu.

La princesse le saisit et jura devant Dieu : « Par Rê-Hor-akhti, si on me l'arrache, je ne mangerai et ne boirai plus et je mourrai sur l'heure. »

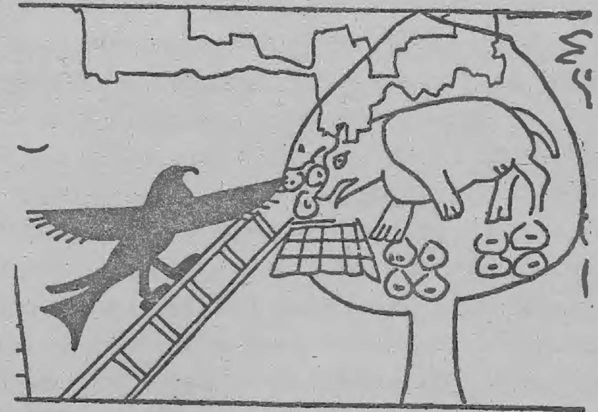


Fig. 53. — L'hippopotame perché sur un arbre.

Le messager alla annoncer à son père tout ce qu'elle avait dit.

Mais le prince envoya des gens pour tuer le jeune homme dans sa maison. La fille leur dit alors : « Par Rê, si on le tue, au coucher du soleil je serai morte. Je ne lui survivrai pas d'une heure. » On s'en fut le dire à son père.

Alors le prince fit amener le jeune homme et sa fille. Il le prit dans ses bras et couvrit son corps de baisers. Puis il lui dit : « Raconte-moi qui tu es, car tu le vois, tu es maintenant pour moi comme un fils. » Il répondit : « Je suis le fils d'un officier du pays d'Égypte. Ma mère est morte et mon père a pris une autre femme, qui se mit à me haïr, et

je me suis enfui loin d'elle. » Alors, le prince lui donna sa fille pour femme et lui offrit une maison avec des champs, ainsi que des troupeaux et toutes sortes de bonnes choses.

Or, après que les jours se furent écoulés là-dessus, le jeune homme dit à sa femme : « Je suis asservi à trois destins, le crocodile, le serpent et le chien. »

Elle lui répondit : « Fais donc tuer ton chien. » Mais il dit : « Par Rê, je ne ferai pas tuer mon chien, que j'ai élevé tout petit. »

A partir de ce moment, elle veilla sur son mari sans répit et ne le laissa plus sortir seul.

Voilà le début du conte. Malheureusement, la suite du papyrus est fort fragmentaire et nous ne pouvons saisir le fil du récit. Nous y apprenons cependant que le prince est retourné en Égypte, accompagné de sa femme. Dans la ville où il s'arrête, le lac cache un crocodile, mais il y a « un fort » dans la ville qui empêche le crocodile de sortir. Deux mois durant, le « fort » monte la garde quotidiennement. Un autre épisode relate les faits suivants : Un jour, le jeune homme resta chez lui pour se divertir. Pendant la nuit, il reposait, profondément endormi, sur son lit. Sa femme emplit une coupe de bière. Un serpent sortit de son trou pour mordre le jeune homme. Mais sa femme était assise à côté de lui et ne dormait point. Le serpent but la bière et s'enivra. La femme le mit en pièces à coups de hache. On éveilla son époux et elle lui dit : « Vois, ton dieu a placé dans ta main l'un de tes destins, il te livrera les autres également. » Le prince fit alors des offrandes au dieu et il exalta quotidiennement sa puissance.

Les quelques phrases qui subsistent de la fin de l'histoire nous apprennent que le jeune homme parvint, au cours d'une promenade où son chien l'accompagnait, au lac où vivait le crocodile. Celui-ci lui adressa la parole en ces termes : « Je suis ton destin qui te poursuit ; mais, vois, je vais te laisser. » Ainsi, le jeune prince échappe au deuxième

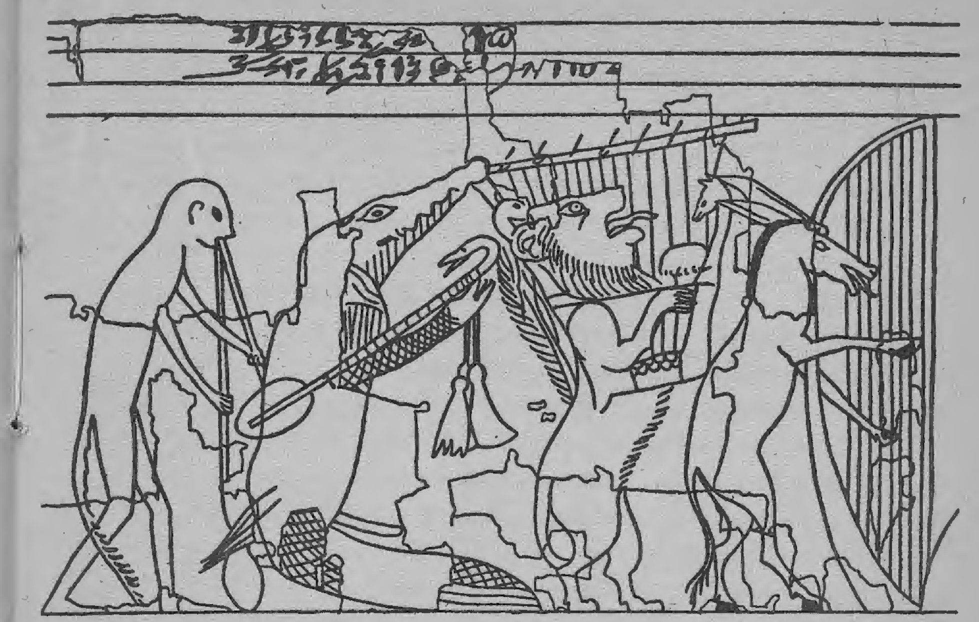


Fig. 54. — Animaux musiciens.

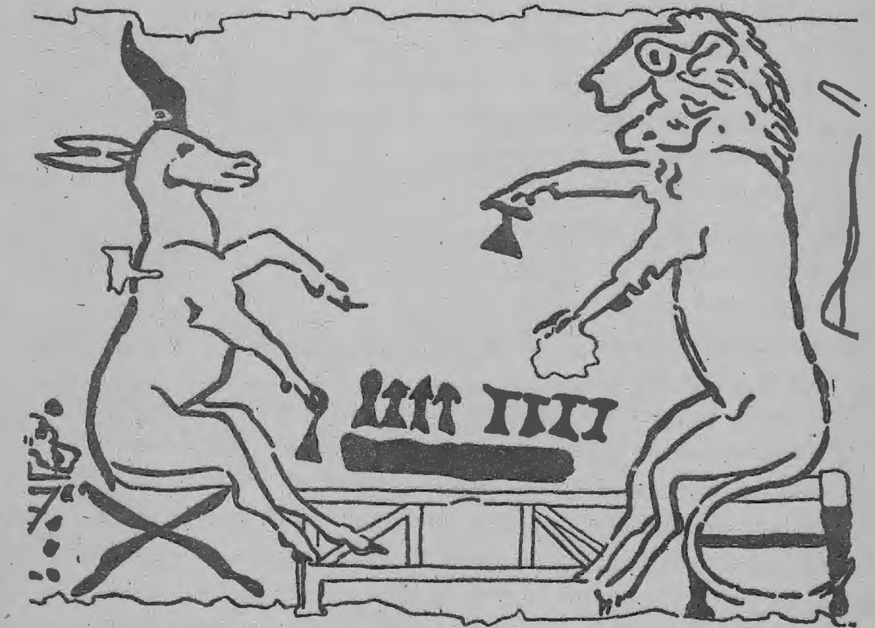


Fig. 55. — Le lion et le bouc jouant aux dames.

destin, mais sans doute est-il victime du troisième et son propre chien est-il cause de sa mort, sans en avoir eu, bien entendu, l'intention.

Tant de détails, dans cette histoire charmante, éveillent pour nous un monde qui nous est plus familier et plus proche que celui des Égyptiens : le jeune homme partant à l'aventure à l'étranger, accompagné de son chien fidèle, les fils de roitelets escaladant la muraille pour atteindre la fenêtre de la princesse, la princesse elle-même faisant du jeune inconnu l'élu de son cœur et le retenant à tout prix, — tout cela semble appartenir à notre propre patrimoine de légendes. Mais, nous ne nous étonnerons pas de cette analogie : nous verrons au chapitre suivant combien, par ses chants, cette époque est proche de la nôtre dans le domaine du sentiment. Cependant, avant d'aborder ce genre, jetons un coup d'œil sur les dessins spirituels au moyen desquels les scribes de ce temps-là s'amusèrent aux dépens de leur propre monde.

Il est vrai que l'humour n'a jamais fait défaut au peuple égyptien. Les amusantes légendes des vieux mastabas (cf. p. 96) le prouvent déjà. Mais la chose apparaît avec plus d'évidence dans les multiples petits détails plaisants que les artistes égyptiens se permettaient d'ajouter à leurs tableaux. L'un d'eux n'a-t-il pas — pour ne citer que cet exemple assez incongru — représenté dans un tombeau, autrement dit en un lieu consacré, un banquet où l'une des dames a bu du vin à l'excès ; elle est pitoyablement assise sur le sol et vomit.

Dans les dessins satiriques des musées de Turin et de Londres, les artistes se plaisent au thème inépuisable du monde renversé. Le monde n'est-il pas, en effet, comme si l'hippopotame était perché sur un arbre et que l'aigle fût obligé d'escalader une échelle ? Quel harmonieux concert font, certes, la harpe, la lyre, le luth et la flûte ! mais hélas, c'est l'âne qui pince les cordes de la harpe, le lion celles de

la lyre, c'est le crocodile qui joue du luth et le singe de la flûte ; pour comble de malheur, l'âne et le lion s'accompagnent en chantant de leur plus belle voix ! Et quel ordre règne dans l'État où le renard mène paître les chèvres et où les chats gardent les oies ! Et lorsque le lion est paisiblement à jouer aux dames avec le bouc, ne doit-on pas craindre que ce jeu finira autrement ?

Une scène non moins amusante n'est que la parodie des grands tableaux de bataille ornant les temples de l'époque (p. 219). Le combat se livre entre chats et souris. Le roi de la gent trotte-menu roule sur son char, que tirent deux



Fig. 56. — La guerre des chats et des souris.

chiennes, et il tire de l'arc. Une armée de souris l'entoure et donne l'assaut à une forteresse défendue par les chats ; mais les souris dressent les échelles d'escalade et forcent la porte. — Impossible de deviner pourquoi, sur une autre vignette, un âne apporte des offrandes au roi des chats ! Une idée, néanmoins, se dégage avec certitude de ces petits tableaux satiriques : les Égyptiens prenaient plaisir à railler les actions insensées des hommes au moyen d'animaux, exactement comme dans les fables grecques et dans notre *Roman de Renart*.

CHAPITRE XXVI

CHANTS DU NOUVEL-EMPIRE

Certes, les chants dont il sera question dans ce chapitre ne sont pas ceux qui glorifient, en termes pompeux, le souverain. Il faut déjà être un loyal Égyptien pour trouver plaisir à des phrases comme : « le roi est un taureau puissant sur le champ de bataille » ou « le glaive, sur le char de combat, emplit sa bouche du pays de Palestine ». Les hymnes aux dieux, pour peu qu'ils n'empruntent pas les tournures livrées par la plus ancienne tradition, nous touchent déjà davantage. N'est-ce pas un charmant tableau que celui où il nous est dit qu'au lever du soleil les arbres s'agitent, que les feuilles se déploient, que les poissons bondissent dans la rivière, que le bétail gambade devant la face du dieu et que les oiseaux dansent avec leurs ailes ? N'est-ce pas une idée charmante aussi que le dieu qui conjure le mal et qui chasse la maladie soit désigné comme un médecin qui n'a besoin d'aucun remède ? (1).

Pourtant, nous sommes plus sensibles, assurément, aux chants qu'entonnent les chanteuses au son de leur luth ; il n'est plus question, dans ces hymnes très simples, de dieux et de rois, mais de deux êtres qui s'aiment, d'un frère et d'une sœur, car c'est ainsi qu'en égyptien l'on désigne les amants (2). Il est question, dans le livre « de la joyeuse, de la beauté sans pareille de la jeune fille ». Ses lèvres sont douces quand elle parle et ne dit rien de superflu, son cou est svelte et sa gorge est blanche, ses cheveux sont foncés comme du lapis-lazuli, ses bras sont plus beaux que l'or ; ses doigts sont comme des boutons de lotus. Elle a pris mon

(1) Cf. Erman, *La Religion des Egyptiens*, p. 163.
(2) Pour ce qui suit, cf. mon article dans *Geistige Arbeit*, du 5 juillet 1935, ainsi que dans *Die Literatur der Ægypter*, p. 304.

cœur, elle a fait que les cous de tous les hommes se tournassent, parce qu'ils voulaient la voir.

Voici ce que pense de lui la jeune fille : Le frère a enchanté mon cœur de sa voix et m'a rendue malade ; il est le voisin de la maison de ma mère, mais je ne puis aller auprès de lui. Mon cœur est mécontent si l'on se souvient de lui. — Son amour m'a conquise. Il est un insensé, et je suis comme lui ; ne sait-il donc pas que je voudrais l'embrasser ? Ah ! que n'écrit-il à ma mère ! — Je te suis consacré par la Dorée (la déesse de l'amour), viens à moi, que je contemple ta beauté. Père et mère s'en réjouiront et tous les hommes jubilent à cause de toi.

Lui aussi rêve qu'il est assis dans la chambre de sa bien-aimée et il est si intimidé qu'il prend la rivière pour la route et il ignore où il va : Que tu es fou, mon cœur !

La jeune fille ne va pas mieux. Lisez plutôt sa plainte :

> Combien mon cœur bat vite, quand je songe à ton amour.
> Il ne me laisse pas aller à la manière des hommes,
> je ne peux plus mettre mes vêtements,
> et ne sais plus ranger mes éventails ;
> je ne sais plus farder mes yeux
> ni m'enduire d'onguents,
> ... ne t'affole pas, mon cœur,
> sinon les gens diront : c'est une fille qui est folle d'amour.
> Maîtrise-toi, chaque fois que tu te souviendras de lui,
> mon cœur, ne bats point !

Mais le jeune homme s'adresse à la Dorée et la célèbre, et celle-ci exauce sa prière et lui accorde la belle : Elle vient spontanément pour le voir ; oh ! combien il se réjouira, lorsqu'on lui dira : La voici !

La jeune fille n'est pas moins favorisée : J'ai passé devant sa maison et j'ai trouvé sa porte ouverte. Le frère se tenait à côté de sa mère parmi ses frères et sœurs. Qui passe dans la rue s'éprend de lui, cet excellent garçon qui n'a pas son pareil ! Quand j'ai passé, il m'a regardée. Oh ! combien jubilait mon cœur, quand je l'ai vu, mon frère.

Ah ! si ma mère connaissait mon cœur ! Elle entrerait. Dorée, mets-lui cela au cœur ! J'irais auprès du frère et je l'embrasserais devant ses camarades, je ne rougirais devant personne ; je me réjouirais de les entendre dire que tu me connais. Je ferai fête à ma déesse pour que je puisse voir le frère cette nuit.

Et le frère, dans une dernière strophe, s'exprime en ces termes : Hier, cela faisait sept jours que je n'avais vu la sœur et la maladie s'est abattue sur moi. Mes membres sont pesants, et je ne sais rien de moi. Les médecins viennent me voir, mais leurs remèdes sont sans effets, et les magiciens n'y peuvent rien. Ma maladie reste inconnue. Mais celui qui me dit : « la voici » me fait revivre. Quand un messager vient à moi de sa part, cele me fait revivre Ma sœur, vaut mieux pour moi que tous les remèdes et elle a plus de prix à mes yeux que tout le livre d'ordonnances. Elle serait pour moi une amulette, si elle entrait du dehors.

Des sentiments tout semblables ont inspiré un autre chant. Le jeune homme y dit : Je m'étendrai dans ma maison et je serai malade à cause de l'injustice qui m'est faite. Mes voisins entreront pour prendre de mes nouvelles. Mais si ma sœur vient avec eux, elle confondra les médecins, car elle connaît ma maladie.

Ailleurs se retrouve l'idée que la jeune fille, victime de l'amour, ne peut achever sa coiffure (cf. p. 253). Et si la jeune fille avait plaisir déjà à tendre des pièges aux petits oiseaux dans les champs, cela également ne lui réussira plus :

L'oie prise à son ver (c'est-à-dire à son appât) piaille, mais mon amour pour toi me retient et je ne puis la libérer. Je vais enlever mon filet. Mais que dirai-je à ma mère près de qui je retourne chaque soir, chargée d'oiseaux ? « N'as-tu pas tendu de piège ? » dira-t-elle. Ton amour m'en a empêchée.

Quant au jeune homme, il voudrait être la négresse qui accompagne sa belle ; il pourrait ainsi voir la couleur de

tous ses membres. Ou encore, il voudrait n'être que son blanchisseur, qui laverait ses vêtements de leurs onguents. Il décrit, en quelques traits pleins de vivacité : dans la maison de la sœur, la porte centrale est ouverte ; la sœur en sort pleine de colère : « Ah ! que ne suis-je son portier pour qu'elle me réprimande ! Ainsi j'entendrais sa voix lorsqu'elle est en colère, comme un garçon rempli d'effroi devant elle. » Et quand la sœur tient sa porte fermée et veut ne point lui accorder l'accès de sa maison, il imagine de suborner les ouvriers pour qu'ils fassent un verrou de jonc et une serrure de roseau. L'a-t-elle fait prisonnier comme une bête du troupeau, ses cheveux étaient le lasso, ses yeux l'amenèrent à elle, son collier lui servit à l'attacher et de sa bague à cachet elle l'a marqué de son sceau.

Si le bien-aimé est loin, la jeune fille souhaite de le voir près d'elle : « Ah ! que ne viens-tu aussi vite qu'un messager du roi, attendu impatiemment par le souverain. Des coursiers harnachés l'attendent à toutes les stations, le char est déjà attelé et il ne fera aucune halte en chemin. Oh ! si tu venais aussi vite qu'un cheval du roi, choisi entre mille ! Son allure est dégagée et lorsqu'il entend claquer le fouet, rien ne l'arrête. »

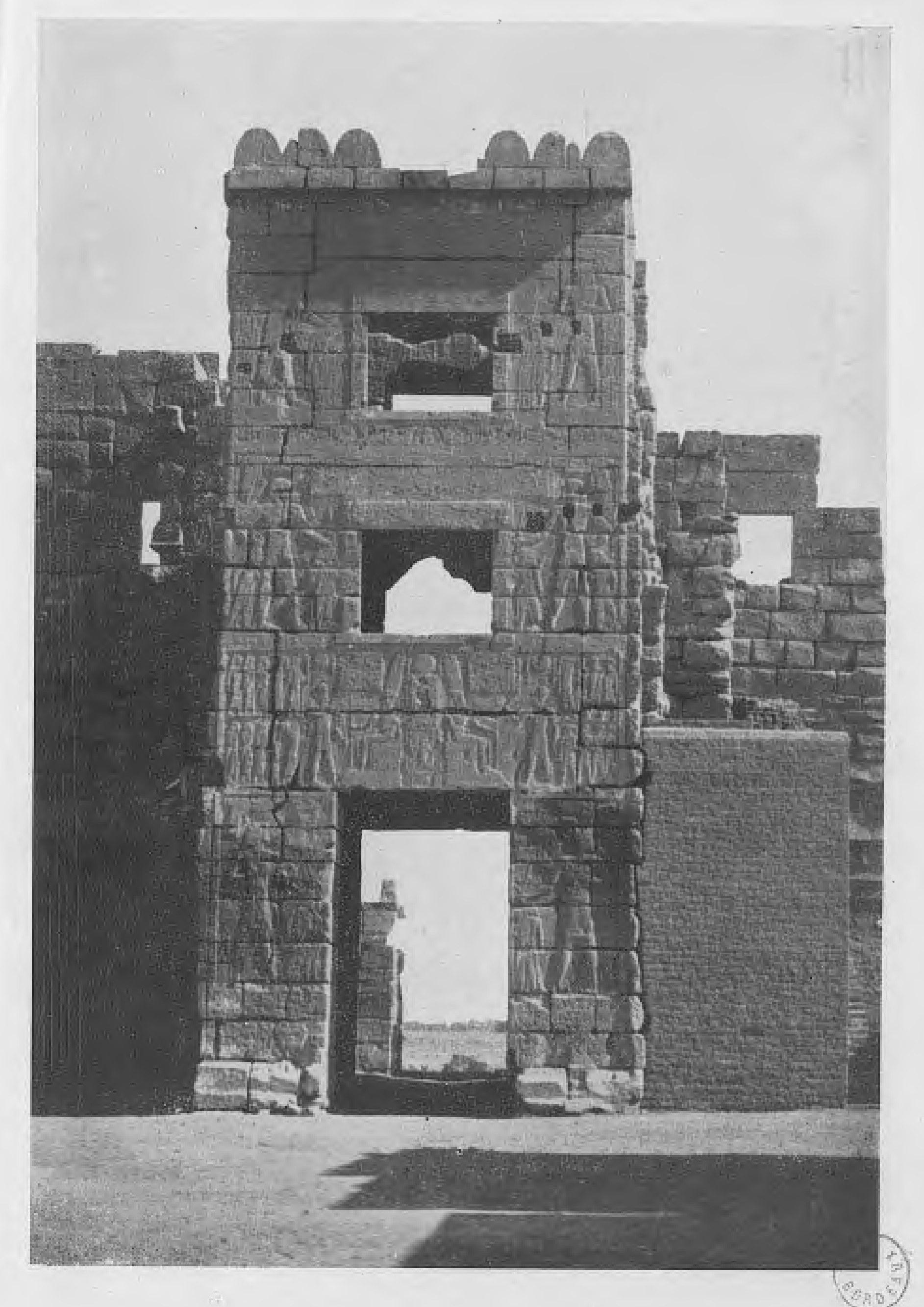
De tout temps, les Égyptiens aimèrent les fleurs. Ils les apportaient en offrandes aux dieux, ils en ornaient les momies. Aucun festin ne pouvait se concevoir sans guirlandes et sans bouquets. Les objets de parure imitaient les fleurs et pour l'architecte, le motif préféré était celui de la fleur de lotus ou du papyrus. Les Égyptiens vouaient le même amour aux arbres à ombrage, et comme leur pays ne possède pas de forêts, le jardin, avec ses arbres et ses fleurs, constitue pour eux ce qu'il y a de plus beau dans la nature. C'est à lui que s'attachent aussi les sentiments des amants. La jeune fille tresse une guirlande et chaque fleur qu'elle prend la fait penser à son bien-aimé. Le nom de l'une des fleurs ressemble à « Combien magnifiée parmi

elles » ; il n'en faut pas plus pour que la petite amoureuse s'imagine que son ami la préfère à toutes les autres jeunes filles : Je suis ta première sœur, je suis pour toi comme un jardin que j'aurais planté de fleurs et de toute espèce d'herbes odoriférantes. — Beau est l'étang qui s'y trouve et que ta main a creusé, quand le vent du nord apporte la fraîcheur. Oh ! le bel endroit où je me promène, quand ta main est dans la mienne et que mon cœur déborde de joie parce que nous sommes ensemble. C'est une joie bien douce pour moi quand j'entends ta voix et je vis parce que je l'entends. Pour moi, te voir est mieux que de manger et de boire.

Les arbres eux-mêmes se mettent à parler à ceux qui s'aiment. Le figuier agite ses lèvres et ses feuilles murmurent. Il dit à la maîtresse : « Y eut-il jamais dame semblable à moi ? — mais si tu n'as point d'esclave, je serai ton serviteur. On m'a rapporté d'un pays étranger comme butin pour la bien-aimée ; elle m'a fait planter dans son verger et je n'y ai rien à faire qu'à boire de l'eau de fontaine.

Ou bien, c'est le petit sycomore, que l'amante a planté de sa main, qui prend la parole ; il parle et le murmure de ses feuilles est doux comme le miel. Combien sont beaux ses jolis rameaux ! Il est chargé de fruits, plus rouges que le jaspe. Son feuillage ressemble à la malachite, et son bois a la couleur de la pierre *neshmet* ; il attire à lui ceux qui ne sont pas sous lui, car son ombre est fraîche.

Il met un billet dans la main d'une petite, la fille de son jardinier en chef, et lui dit de se rendre en hâte auprès de l'amant : « Viens parmi les jeunes filles. Le jardin est en pleine floraison ; une tonnelle et un pavillon t'attendent ; mes jardiniers se réjouissent et jubilent quand ils te voient. Certes, on est déjà ivre quand on se hâte vers toi, avant que d'avoir bu, et malgré cela, tes serviteurs viennent t'apporter toute espèce de bières et toute sorte de pains et



Entrée monumentale du temple de Médinet-Habou.
(XIXe dynastie).

Pl. XXX.



a) Localités de Juda prisonnières.
(XXIIe dynastie).



b) Momie de Séthi Ier.
(XIXe dynastie).

beaucoup de fleurs et des fruits rafraîchissants variés. Viens donc et donne-toi du bon temps aujourd'hui, demain et après-demain, trois jours durant, et assieds-toi sous mes ombrages. » Son ami est assis à sa droite, elle l'enivre et fait tout ce qu'il ordonne. Le festin tourne à la buverie, mais je suis discret et je ne dis pas ce que je vois. Je ne dirai pas un mot.

Le festin dont il est question dans ces chants avait aussi sa poésie propre, inspirée toujours d'ailleurs par la même pensée : « Jouis de la vie, aussi longtemps qu'elle t'est accordée. » Les chants qui s'expriment ainsi figurent dans les tombeaux, où l'on avait coutume d'honorer les morts au moyen de fêtes et de banquets. On pensait, ce faisant, que le mort participait lui-même au repas et c'est pourquoi on l'exhortait hautement à jouir de la vie. Voici ce qu'on lit dans une tombe du Nouvel-Empire :

Fête joyeusement la journée, ô prêtre ! Couvre-toi d'onguent et d'huile fine et mets des guirlandes et des fleurs de lotus sur le corps de ta sœur, que tu aimes et qui est assise à côté de toi. Ordonne qu'on chante et qu'on fasse de la musique devant toi. Rejette tout mal derrière toi et songe à te réjouir jusqu'à ce que survienne le jour où l'on aborde au pays qui aime le silence.

Une version plus ancienne de ce chant, notée dans le tombeau du roi Antef devant l'image du harpiste, est plus belle encore : « Fête joyeusement la journée et ne t'en lasse point. Vois ! personne ne peut emporter ses biens. Vois ! personne ne revient, qui est parti. » La même idée est ici développée en ces termes : « Les corps trépassent et d'autres subsistent — depuis le temps des ancêtres. Les dieux (les rois) qui étaient auparavant reposent en leurs pyramides ainsi que les nobles et les bienheureux enterrés dans leurs pyramides.

« Ceux qui ont bâti des maisons, leurs demeures n'existent plus. Qu'en a-t-on fait ?

« J'ai entendu les paroles d'I·m·hotep et de Her·djedef (les anciens sages), que l'on cite partout, — que sont aujourd'hui leurs demeures ? Leurs murs sont détruits, leurs demeures n'existent plus ; c'est comme s'ils n'avaient jamais existé.

« Personne ne revient de là pour nous dire comment ils se portent et ce qui leur manque, pour calmer notre cœur jusqu'au moment où nous parviendrons à l'endroit où ils sont allés.

« C'est pourquoi, sois joyeux et fais que ton cœur oublie qu'on te glorifiera un jour. Satisfais ton désir tant que tu vis. Enduis ta tête de myrrhe, revêts-toi de lin fin et oins-toi d'authentiques onguents miraculeux des choses divines. Accorde-toi du bien-être et ne tourmente point ton cœur, jusqu'à ce qu'arrive pour toi le jour des lamentations. Mais celui dont le cœur s'arrête n'en entend pas la plainte. »

Une idée semblable à celle qui anime ces chants se retrouve chez Hérodote : les Égyptiens de son temps auraient eu l'habitude, à l'occasion de leurs banquets, de faire circuler une figurine imitant un mort, afin qu'en la voyant on jouisse de la vie.

CHAPITRE XXVII

MAXIMES DU NOUVEL-EMPIRE

Le sage Ptah·hotep enseignait déjà à une haute époque (cf. p. 112) le genre d'existence que devait mener un homme droit, et les siècles suivants continuèrent à se conformer à cet idéal. Certes, cette morale a quelque chose de prosaïque : elle n'exige guère de l'homme que d'être équitable et aimable, de n'être pas fier de sa science, et, chose essentielle, de faire preuve de distinction et de modération. Il doit aussi se conduire en homme vertueux et créer de bonne heure un foyer.

Au Nouvel-Empire, où le sentiment se raffine, cette éthique non dépourvue de sécheresse se fait déjà plus fraîche. Et sur bien des points, le ton des enseignements du sage Anii (1) à son fils Khensou·hotep diffère sensiblement déjà de ceux de Ptah·hotep.

Anii, à son tour, recommande la discrétion : Si tu pénètres dans la maison d'autrui, ne porte pas tes regards sur ce qui est injuste dans cette maison. Si ton œil le voit, tais-toi. N'en parle à personne au dehors, de peur qu'on t'en fasse un crime lorsqu'on l'entendra.

Garde-toi de dévoiler des secrets : si l'on en dit dans ta maison, fais le sourd. Ne réponds pas à un supérieur en colère, mais éloigne-toi de son chemin. Parle doux lorsqu'il a des propos amers, et apaise son cœur. Il se retournera et te louera de nouveau après son heure de fureur.

Anii conseille ensuite : N'épanche point ton cœur devant n'importe qui : une parole fausse a-t-elle franchi tes lèvres, tu te fais des ennemis quand l'autre la répète. Par sa langue, un homme se ruine. Le corps de l'homme est un grand

(1) Traduction intégrale dans : Erman, *Die Literatur der Ægypter*, p. 294 et suiv.

magasin plein de réponses de toutes sortes ; choisis la bonne et dis-la, et la mauvaise, tiens-la enfermée dans ton corps.

N'entre pas dans le tribunal et n'en sors pas, de peur que ton nom ne sente mauvais et ne te mêle pas à une foule qui est prête à te battre, de peur que tu ne sois blâmé au tribunal devant les conseillers.

Garde-toi de l'immoralité. De même, ne bois pas avec excès, car si tu tombes et que tu brises tes membres, personne n'est là pour te tendre la main. Tes compagnons disent : « Qu'on sorte cet ivrogne ! » Sort-on à ta recherche pour t'interroger, on te trouve étendu sur le sol comme un petit enfant.

Sois respectueux : ne reste pas assis, quand un autre, plus âgé que toi ou qui t'a dépassé dans sa carrière, est debout.

Mais, avant toute chose, honore tes parents : verse de l'eau à ton père et à ta mère, qui reposent dans la vallée désertique. — Donne à ta mère du pain en abondance et porte-la comme elle t'a porté. Elle eut une lourde charge avec toi. Et quand elle t'eut donné le jour, elle te porta encore sur sa nuque, et trois années durant son sein fut dans ta bouche. Elle n'éprouvait pas de dégoût devant tes excréments. Elle te mit à l'école pour qu'on t'enseignât l'écriture et chaque jour elle se tenait là avec du pain et de la bière de sa maison. — Quand toi-même tu prendras femme, songe à ce que ta mère fit pour toi, en sorte qu'elle ne te blâme pas et qu'elle n'élève pas la main vers Dieu et qu'il n'entende pas ses cris. Mais prends une femme quand tu es un jeune homme, afin qu'elle te donne un fils. — Si tu sais que ta femme est diligente dans sa maison, n'exerce point de contrôle sur elle et ne lui dis pas : « Où est ceci ? Apporte-le-nous ! » si elle l'a mis à la bonne place.

Sois dans l'attente de la mort, car un jour viendra ton messager de mort ; alors, ne dis pas : « Ne suis-je pas trop jeune pour que tu viennes me chercher ? » La mort survient

et emporte l'enfant qui se trouve encore sur le sein de sa mère, aussi bien que l'homme devenu un vieillard. Aménage-toi donc un beau lieu de repos dans la vallée du désert, qui serve un jour de cachette à ton corps.

Cependant, ce qu'enseigne jusqu'ici Anii ne dépasse guère ce qu'exigeait la morale habituelle des Égyptiens ; mais combien plus profond et plus intime nous semble ce qu'il dit de la relation qui doit exister entre l'homme et Dieu ! Il est vrai qu'un sage du Moyen-Empire avait déjà enseigné (p. 132) qu'aux yeux de Dieu la vertu d'un homme de bien a plus de prix que le bœuf qu'un malfaiteur lui sacrifie. Mais chez Anii, la pensée va plus loin : « Fais des offrandes à ton dieu, enseigne-t-il, mais garde-toi de te rendre coupable envers lui. — Ne te préoccupe pas de son apparence ; ne t'impose pas dans sa procession et ne joue pas des coudes pour le porter. — Que ton œil voie bien en quel courroux il se met ; crains son nom. C'est lui qui prête vie à des millions de créatures et ne grandit que celui qu'il grandit. — Le dieu de ce pays est le soleil qui est à l'horizon, mais ses images sont sur terre, auxquelles l'encens doit être offert chaque jour.

Et n'est-ce pas une bien belle pensée que celle d'Anii sur la prière ? — La demeure de Dieu, les cris lui sont en abomination. Prie d'un cœur fervent, dont toutes les paroles restent cachées. Il fera ce dont tu as besoin et exaucera tes paroles.

Mais plus encore que le livre d'Anii nous touche un autre écrit paraissant dater d'une époque un peu plus récente. Ce sont trente préceptes donnés par l'intendant du blé et du cadastre Amen·em·opé (1) à son fils pour qu'il devienne lui aussi un jour un fonctionnaire juste et débonnaire. De l'arrogante fierté qui caractérisait les fonctionnaires et les scribes des époques antérieures, il ne reste plus trace en ce

(1) Voir mon article dans : *Orient. Literaturztg.*, mai 1924, ainsi que : *Sitzungsberichte der Berliner Akademie*, 1924.

livre. Elle a fait place à un esprit d'humilité, qui ne repose plus sur le mérite personnel, mais qui ne compte que « sur le dieu ». L'idéal, maintenant, est d'être un « silencieux », c'est-à-dire un homme rempli d'humilité, réservé et content de ce que « le dieu lui accorde ». Tout autre est le « bouillant », c'est-à-dire l'homme plein de passion ; écarte-toi de sa route et ne suis pas son exemple. Il est comme un arbre qui a poussé dans la forêt ; on l'abat et l'on en fait du feu quelque part. Mais le silencieux est semblable à un arbre fruitier couvert de fruits et ombreux à souhait se dressant devant son maître.

Ce sage attache un prix tout spécial, comme il convient à sa profession, à l'honnêteté et à l'exactitude du fonctionnaire : Ne trempe pas ta plume pour faire tort à autrui. — Ne déplace aucune borne. Ne fausse ni mesure ni poids et ne te laisse point suborner. — Juge équitablement, n'opprime pas le faible au profit du riche et ne renvoie pas celui qui est mal vêtu. — Ne sois pas dur quand tu perçois les impôts. Et si tu découvres dans les listes un grand arriéré chez un pauvre, partage-le en trois parts, jettes-en deux et n'en laisse subsister qu'une seule.

Ce que tu fais de manière injuste ne t'apporte aucune bénédiction. Mieux vaut un boisseau que Dieu te donne que cinq mille acquis injustement. Les richesses que tu amasses ainsi ne restent pas même une nuit auprès de toi. Quand point le jour, elles ne sont plus dans ta maison ; on voit bien encore la place où elles étaient, mais le sol a ouvert sa bouche et les a avalées, ou bien elles se sont fait des ailes et, comme des oies se sont envolées au ciel. — Mieux vaut du pain avec un cœur satisfait que la richesse avec des soucis.

Ne vise surtout pas au gain ! — L'image que le sage choisit pour illustrer ce précepte est typiquement égyptienne : Ne te fais pas de bac sur le fleuve afin d'en retirer le prix du passage, ou bien n'exige le prix de la traversée que des riches. Et s'il te reste de la place dans ton bateau, ne refuse personne qui désire passer le fleuve.

Ne ris pas d'un aveugle et ne ris pas d'un nain ; ne tourmente pas un estropié et ne raille pas celui qui est dans la main de Dieu, car — c'est là le sens — tu n'as aucun mérite à être plus favorisé qu'autrui. L'homme n'est que boue et que paille, et Dieu est son architecte, mais un jour il édifie et l'autre il démolit.

Aussi, sois bon envers la veuve et prends soin de l'étranger. Dieu aime mieux celui qui réjouit le pauvre que celui qui honore l'homme de qualité.

Il n'y a point de perfection devant Dieu. Ne dis pas : « je n'ai point de péchés » ; le péché, c'est l'affaire de Dieu.

La nuit, ne te ronge pas d'inquiétude pour savoir ce que, le jour venu, sera le lendemain. Comment l'homme saurait-il ce que sera le lendemain ?

Dirige donc ta vie jusqu'au jour où, dans le royaume des morts, tu reposeras heureux dans la main de Dieu.

La divinité à laquelle songe ici Amen·em·opé et que toujours à nouveau il cite est moins un dieu particulier bien défini comme le dieu du soleil ou comme Thoth, le dieu des scribes. Il songe bien plutôt, comme cela se produit déjà dans des ouvrages anciens, à un être divin suprême, gouvernant le monde et les hommes. Le livre d'Amen·em·opé n'accuse donc pas un caractère spécifiquement égyptien et il pouvait plaire à un homme qui ne croyait pas aux dieux égyptiens. C'est ainsi que, peut-être à l'époque perse, où beaucoup de Juifs vivaient en Égypte, l'un d'eux prit plaisir à ce livre et le traduisit en hébreu. Il remplaça, bien entendu, le mot « Dieu » d'Amen·em·opé par le nom de son dieu, Yahvé, et il modifia certainement bien des passages qui portaient trop nettement le sceau égyptien. Ce livre hébraïque ne nous est pas parvenu lui-même, mais l'auteur inconnu qui, à une époque plus tardive, réunit les prétendus Proverbes de Salomon, lui emprunta des passages iso-

lés qu'il incorpora à son propre texte, et c'est ainsi que nous lisons encore dans notre bible toutes sortes de pensées formulées il y a trois mille ans par un intendant du blé du pays d'Égypte. Quand aujourd'hui nous citons le beau proverbe : « mieux vaut peu, avec la crainte de l'Éternel, qu'un grand trésor, avec le trouble » (Prov., XV, 16), nous ne nous doutons nullement que nous rapportons la maxime égyptienne : « mieux vaut la pauvreté dans la main de Dieu, que des richesses dans le grenier ». Autre maxime égyptienne : « ne fraye pas avec le bouillant et ne t'approche pas de lui pour converser », d'où fut tiré le verset : « ne fréquente pas l'homme colère, ne va pas avec l'homme violent » (Prov., XXII, 24). De même, le début des Enseignements d'Amen·em·opé : « prête l'oreille, écoute mes paroles, incline ton cœur à les comprendre » se retrouve parmi les Proverbes de Salomon (XXII, 17) : « prête l'oreille et écoute les paroles du sage ; applique ton cœur à ma science ». Ailleurs encore, un passage, corrompu dans nos traductions, stipule même que les préceptes enseignés par notre sage étaient précisément au nombre de trente. Dans un autre passage, le traducteur juif embellit le texte à sa manière. Quand Amen·em·opé, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus, décrit la fragilité de la richesse mal acquise, engloutie par le sol où bien se faisant des ailes pour s'envoler au ciel comme des oies, le texte hébraïque dit : « ne te tourmente pas pour t'enrichir... », et plus loin : « si tu lèves les yeux, la richesse a disparu, car elle s'est fait des ailes comme l'aigle et elle s'est envolée vers les cieux (Prov., XXIII, 4, 5). Ici, le traducteur, obéissant à son sentiment poétique personnel, a remplacé les oies, volatiles très communs chez les Égyptiens, par l'aigle.

L'Égypte n'est-elle pas une terre remarquable, de recéler ainsi tant de choses que personne ne songerait à y chercher ?

CHAPITRE XXVIII

DÉCADENCE ET DOMINATION ÉTRANGÈRE

A la grande époque du Nouvel-Empire, durant laquelle l'Égypte fut la première puissance de son temps, succéda une longue période de déclin. Le moment où l'on déposa dans son tombeau somptueux la dépouille mortelle de Ramessès III marque la fin de l'épopée égyptienne. La décadence devait s'étendre sur plusieurs siècles. De cette période nous sont parvenus des papyrus et des inscriptions en grand nombre, mais il n'est pas surprenant que leur contenu ne fasse que rarement honneur au vieux peuple. Contentons-nous de rapporter ici le récit de voyage d'un fonctionnaire égyptien qui s'était rendu en Syrie (1). Le peu d'estime dont jouissait l'Égypte à l'étranger n'apparaît que d'une manière trop évidente dans ce document.

Le voyage d'Oun·amon

Vers l'an 1100 avant Jésus-Christ, l'Égypte s'était morcelée en petits Etats ; à Thèbes régnait Heri·hor, grand prêtre d'Amon ; à Tanis, port de l'est du Delta, le pouvoir était aux mains de Smendès et de son épouse Tent·amon ; et il existait dans d'autres villes de nombreux princes locaux. Les conditions avaient changé au point que le roi des dieux lui-même, Amon-Rê, dont la richesse était naguère si fabuleuse, se trouvait être pauvre maintenant. La grande barque d'apparat Ouser·hat, qu'Amon utilisait pour ses déplacements, exigeant réfection, les prêtres de Thèbes se trouvèrent dans un sérieux embarras. Le bois de cèdre du Liban, que l'on devait faire venir de Byblos, manquait, et comment pouvait-on l'obtenir sans argent ?

(1) Traduction intégrale dans : Erman, *Die Literatur der Ægypter*, p. 225 et suiv.

Devant cette dure nécessité, on décida d'organiser une collecte auprès des différents potentats d'Égypte ; cependant, on ne put se permettre de mettre sur pied une importante délégation, ainsi qu'il était de coutume en des temps meilleurs. On n'envoya qu'un seul homme, un certain fonctionnaire sacerdotal du nom d'Oun-amon, et on lui confia une statue d'Amon pour qu'il l'emportât avec lui, dans l'espoir qu'une visite divine comme celle-là ferait impression sur le prince de Byblos et le disposerait favorablement. Porteur de lettres de recommandation, Oun-amon fut envoyé auprès de Smendès et Tent-amon, qui, à partir de Tanis, devaient lui accorder des facilités pour la poursuite de son voyage. Le couple princier reçut chaleureusement les messages qui lui étaient adressés, mais ils ne mirent pas à la disposition du délégué thébain le bateau particulier sur lequel il comptait certainement. Il dut se contenter de voyager sur un bateau quelconque se rendant à Byblos. En route, ce bateau fit escale dans différents ports, et le malheur voulut qu'à Dor, ville des Tchakkar (au sud de l'actuelle Haïfa), un homme s'échappa du bateau en emportant tout l'argent d'Oun-Amon : 455 grammes d'or et environ 2.820 grammes d'argent.

« Ce matin-là, raconte Oun-amon, je me levai et me rendis à la maison du prince et je lui dis : « J'ai été volé dans ton port ; or, tu es le prince de ce pays et son juge, cherche donc mon argent. En vérité, cet argent appartient à Amon, maître des pays ; il appartient à Smendès ; il appartient à Heri-hor, mon maître et aux autres grands d'Égypte. » Il répondit : « Ou tu es fâché, ou tu es bien disposé, — mais vois-tu, je ne comprends rien à cette affaire. Si c'était un voleur qui appartienne à mon pays celui qui est descendu dans le bateau et qui a dérobé ton argent, je te le rembourserais de mon trésor, jusqu'à ce qu'on ait trouvé ton voleur. Mais en vérité le filou qui t'a dévalisé est à toi et il appartient à ton navire... Reste donc quelques jours ici près de moi, afin que je le cherche. » Oun-amon passe neuf jours à Dor, mais le voleur demeura introuvable, et notre voyageur se décide à repartir. Mais, dans son malheur, il se laisse persuader par quelqu'un d'agir comme d'autres feraient en pareil cas. En poursuivant sa route, il rencontre des Tchakkar et leur enlève tout bonnement un sac d'argent ; il leur explique qu'il le gardera jusqu'au moment où il sera rentré en possession de son propre argent. Cette manière de se faire justice à soi-même lui vaut la haine de cette tribu de pillards et cette haine aggrave sa position. En effet, à son arrivée à Byblos, Tchekar-baal, le prince de l'endroit, ne veut rien savoir de lui, sans nul doute par crainte des Tchakkar. « Éloigne-toi de mon port ! » c'est tout ce qu'il répond aux déclarations d'Oun-amon. L'envoyé égyptien, las de tant de malheurs, se décide à retourner dans son pays avec son dieu qu'il a tenu caché jusque-là en lieu sûr. Heureusement, le prince change d'avis : au cours d'une fête, l'un de ses pages est saisi par le dieu et se met à crier en pleine extase : « Tire le dieu de sa cachette ! Amène le messager qui le porte ! C'est Amon qui l'envoie. » « J'avais précisément trouvé ce soir-là, poursuit Oun-amon, un bateau qui devait se rendre en Égypte. Je chargeai tout ce qui m'appartient et, regardant vers l'obscurité, je pensai : quand elle descendra, je chargerai le dieu pour empêcher qu'aucun autre œil le voie. Alors, le capitaine du port vint à moi et me dit : « Reste ici jusqu'à demain à la disposition du prince. » Et je lui répondis : « N'est-ce pas toi qui venais me trouver chaque jour et me disais : « Éloigne-toi de mon port ! » ? Jamais tu ne m'as dit : « Reste. » Le prince fera partir le bateau que j'ai trouvé et tu reviendras me dire : « Va-t'en ! » — Il s'en alla répéter ces mots au prince et le prince fit dire au capitaine du bateau : « Reste ici jusqu'à demain à la disposition du prince. » Le prince mande alors Oun-amon ; il l'accueille dans son cabinet de réception « appuyé à la fenêtre », et l'on voit jaillir

derrière lui « les vagues de la grande mer de Syrie ». A la salutation d'Oun·amon, le prince réplique par la question peu charitable : « Depuis quand as-tu quitté Thèbes ? » Oun·amon répond : « Depuis cinq mois », sur quoi le prince dit : « Dis-tu bien la vérité ? Où donc est le rescrit d'Amon ? et où as-tu la lettre du grand prêtre ? » Oun·amon répond qu'il les a réunis à Smendès et à Tent·amon de Tanis. Le prince s'irrite fort : « Vois, tu n'as ni rescrit ni lettre ; mais où donc se trouve le bateau en bois de cèdre que t'a donné Smendès ? T'aurait-il peut-être confié à ce capitaine, pour qu'il te tue et te jette à la mer ? » Ainsi, le prince laisse bien entendre à Oun·amon qu'il ne le tient pas pour beaucoup mieux qu'un charlatan. Mais Oun·amon ne perd pas contenance, il se justifie à chaque nouveau reproche ; il rappelle enfin au prince que son père et son grand-père ont également livré du bois pour la barque d'Amon. Le prince reconnaît que les siens ont, en effet, livré du bois dans ce but, « mais », ajoute-t-il, « Pharaon envoyait six navires chargés de produits de l'Égypte et on les déchargeait dans leurs magasins. Toi, apporte-moi donc aussi quelque chose. » Il fait chercher les registres journaliers de ses pères et ordonne qu'on en fasse lecture devant Oun·amon ; et voici ce qui était noté : « mille *deben* d'argent » (c'est-à-dire 91.000 grammes d'argent), et, très imbu de lui-même, le prince remarque : « Je ne suis pas ton serviteur, ni le serviteur de celui qui t'a envoyé. — Il me suffit de crier au Liban, et le ciel s'ouvre, les arbres sont ici et gisent sur le bord de la mer. » Il expose ensuite au pauvre Oun·amon qu'il n'est pas du tout équipé pour transporter de grandes poutres de bois et que son bateau se rompra sous leur poids en cas de tempête ; et ce n'est pas sans dédain qu'il compare l'Égypte d'alors avec l'Égypte dont autrefois tous les peuples tiraient leur science : « Amon a formé tous les pays, et le pays d'Égypte d'où tu viens, il l'a formé le tout premier, car la perfection est sortie

de lui et elle est parvenue jusqu'au lieu où je suis, et l'enseignement aussi est sorti de lui et il est parvenu jusqu'au lieu où je suis, — que signifient donc les pitoyables démarches qu'on te fait faire ? » Oun·amon se défend en termes emphatiques : « Il n'est point de bateau sur l'eau qui n'appartienne à Amon. A lui appartient la mer, à lui appartient le Liban, dont tu dis qu'il est à toi ; il constitue bien plutôt un domaine de la barque divine Ouser·hat, souveraine de toutes les barques. En vérité, Amon-Rê, roi des dieux, parla ainsi à Heri·hor, mon maître : « Envoie-moi ! » et il m'a fait voyager avec ce dieu. Or, vois, tu as laissé ce grand dieu passer vingt-neuf jours depuis qu'il est abordé dans ton port, sachant bien qu'il était là. Il est celui qui a toujours été et toi, tu te tiens là à vouloir traiter affaire au sujet du Liban avec Amon qui en est le maître. Et si tu te targues de ce que les rois précédents envoyaient de l'argent et de l'or, je t'apporte, moi, quelque chose de meilleur ; je t'apporte vie et santé, comme seul Amon peut te les dispenser, lui que tes pères adorèrent autrefois et dont tu es aussi le serviteur... Si tu dis à Amon : « Oui, je le ferai », et que tu exécutes son ordre, tu vivras et tu seras en bonne santé et tu seras agréable à ton pays tout entier et à tes sujets. » A partir de ce moment, Tchekar·baal devient plus accommodant et tous deux se mettent d'accord. On envoie immédiatement une petite partie du bois à Tanis, à l'adresse de Smendès, et Oun·amon demande par lettre à ce dernier une avance. Cette avance, qui ne comporte pas seulement de l'or et de l'argent, mais aussi des vêtements, du papier et toutes sortes de denrées, arrive à Byblos ; là-dessus, le prince envoie trois cents hommes pour abattre du bois dans les montagnes. Cinq mois après, les arbres sont sur la côte et le prince peut déclarer avoir fait son possible, malgré la médiocre rémunération. Mais qu'Oun·amon fasse en sorte de s'en aller sur-le-champ et de ne pas, par exemple, hésiter à partir par peur de la mer,

car si la mer est en furie, lui aussi peut le devenir. Qu'il aille donc contempler les tombes de certains émissaires égyptiens, qui passèrent dix-sept ans en prison à Byblos et y moururent. — Nous ne savons quelle méchanceté se cache sous cette invitation, mais Oun·amon en comprend le sens et se contente de répondre qu'il ne veut pas voir les tombes de ces envoyés, car ceux-ci n'étaient qu'une délégation d'hommes, tandis que dans son cas ce n'est en somme pas un homme que l'on a envoyé de Thèbes, mais une statue divine, dont il n'est lui-même que le serviteur. Au lieu de tenir de tels propos, le prince serait mieux inspiré de se réjouir des relations qu'il a maintenant avec Amon ; que ne fait-il dresser une stèle et y inscrire comment Amon lui envoya à titre d'émissaire une statue divine au sujet du bois, et comment il exécuta son ordre, en sorte que le dieu lui accorde dix mille années (1) de vie ? Lorsque, par la suite, un autre messager viendrait du pays d'Égypte et qu'il connût l'écriture, il lui verserait sur sa tombe une libation d'eau. — Le prince se montre satisfait de cette leçon et comme Oun·amon lui promet expressément de lui envoyer encore de l'argent à l'arrivée du bois à Thèbes, tout semble parfaitement en ordre ; malheureusement, ce n'est pas encore le cas. A ce moment apparaissent devant le port onze bateaux appartenant aux Tchakkar, qui, au cours du voyage d'Oun·amon, sont entrés en hostilité avec lui. Leur intention est de le faire prisonnier et de ne laisser partir aucun de ses bateaux en Égypte. Oun·amon poursuit ainsi son récit : « Alors, je m'assis et pleurai. Le scribe des lettres du prince sortit vers moi et me dit : « Qu'as-tu ? » Je lui répondis : « Ne vois-tu pas les oiseaux se diriger pour la seconde fois vers l'Égypte ? Regarde-les, ils vont au marais frais ; mais, moi, jusqu'à quand serai-je abandonné ici ? Ne vois-tu pas ceux qui viennent pour me saisir ? » Il alla raconter la chose au prince et le prince se mit à pleurer en entendant ces tristes nouvelles. Il m'envoya son scribe avec deux cruches de vin et un bélier. Il me fit aussi amener Tent·niout, une chanteuse égyptienne qui se trouvait auprès de lui, et il lui dit : « Chante pour lui, et qu'il ne rumine pas des idées noires. » Et il me fit dire : « Mange et bois et ne rumine pas des idées ; demain tu entendras ce que je dirai. » Le lendemain, il fit appeler les Tchakkar et leur dit : « Que signifie votre venue ? » Ils répondirent : « Nous sommes venus à la poursuite des bateaux que tu veux expédier en Égypte. » Et le prince répliqua : « Pourrais-je laisser faire prisonnier à l'intérieur de mon pays l'envoyé d'Amon ? Laissez-moi l'expédier, et vous, filez à sa poursuite et faites-le prisonnier ! »

(1) Le même signe hiératique peut se lire 10.000 ou 50. Certains savants estiment que ce dernier nombre convient mieux au récit d'Oun·amon, qui n'a rien d'un conte merveilleux (N. d. T.).

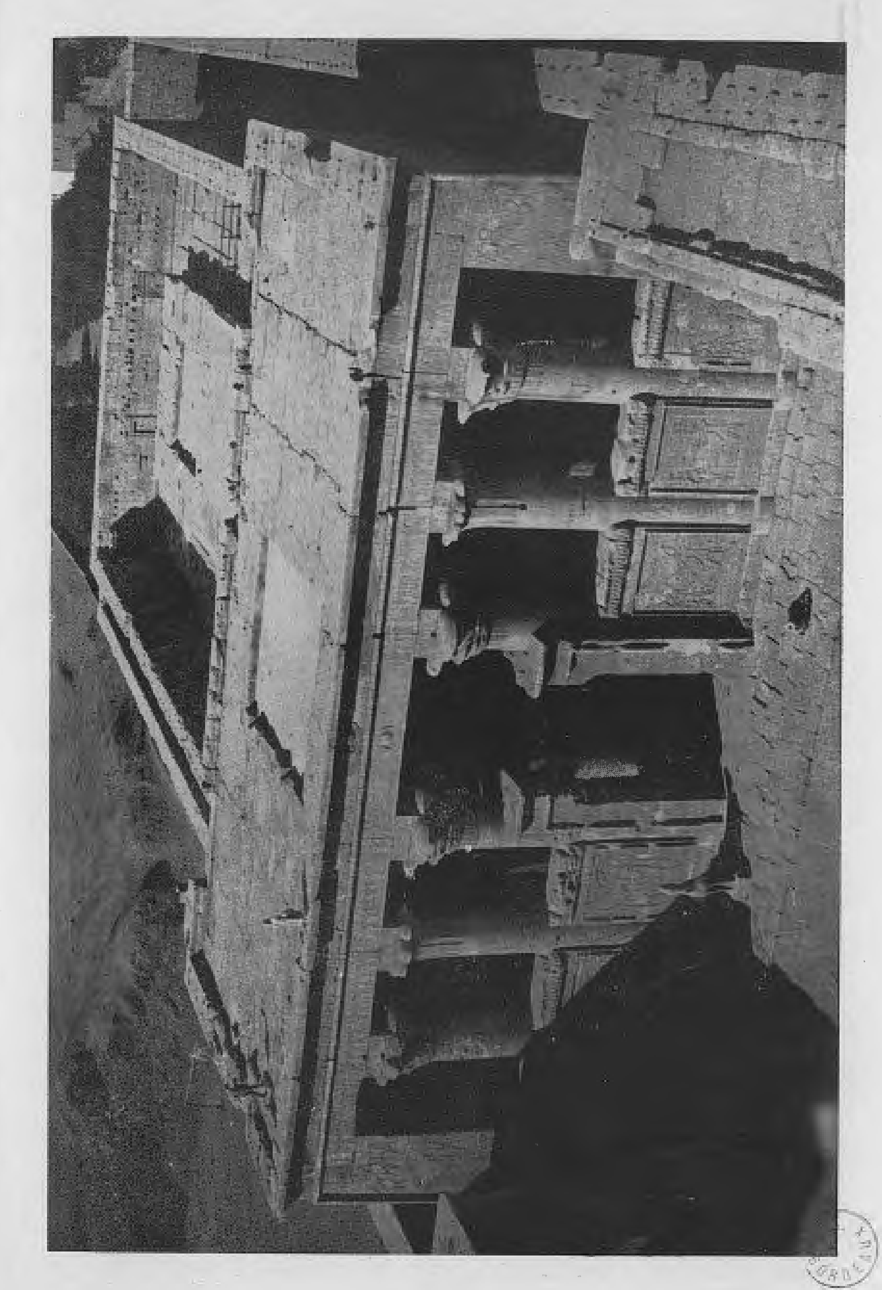
Oun·amon met à la voile effectivement, mais il échappe aux mains des Tchakkar, grâce à une tempête qui le pousse à la terre d'Arsa (Alashia, c'est-à-dire Chypre). Les habitants de la capitale de l'île sortent et menacent de le tuer. On le traîne jusque devant la princesse, qui passait justement de l'une de ses maisons dans l'autre. Il la salue et dit aux gens qui l'entourent : « N'y a-t-il pas quelqu'un parmi vous qui comprenne l'égyptien ? » L'un dit : « Je le comprends. » Et par ce truchement, Oun·amon dit à la princesse : « Jusqu'à Thèbes, jusqu'au siège d'Amon, j'ai entendu dire : en toute ville, on commet l'injustice, mais on pratique la justice dans la ville d'Arsa ; et pourtant on pratique aussi l'injustice ici chaque jour. » Elle répondit : « En vérité, que signifie ce que tu me dis là ? » Il dit : « Si la mer était en furie et si le vent m'a jeté sur ta terre, tu ne vas pourtant pas permettre qu'ils me saisissent pour me faire périr, car je suis un envoyé d'Amon. Fais attention : moi, on me recherchera tous les jours. Quant à cet équipage du prince de Byblos, que tes sujets cherchent à tuer, leur

maître se vengera et fera périr dix équipages à toi. » Elle fit alors appeler ses hommes et me dit : « Couche-toi ! »

Ici s'arrête le papyrus et nous ignorons ce qu'il advint par la suite au malheureux homme. Le bois parvint-il jamais à Tanis ? Heri·hor versa-t-il jamais le solde qu'avait laissé espérer son émissaire ? Il est peut-être permis d'en douter, car c'est précisément au temps de Heri·hor que se produisit un fait témoignant, selon les conceptions égyptiennes, de la plus grande déchéance de l'État.

La mise en lieu sûr des momies royales

C'est, en effet, sous le règne de Heri·hor que fut aménagée la cachette dans laquelle furent mises à l'abri les momies des anciens rois, par suite de l'incapacité où l'on était de les protéger contre les pillards. Déjà quelques dizaines d'années auparavant, sous Ramessès IX, il est question de voleurs mettant les tombeaux royaux au pillage ; c'est ce qu'affirme le haut fonctionnaire qui gouverne alors la rive orientale de Thèbes. Mais son collègue de la rive occidentale peut fournir la preuve que, sur les dix sépultures royales que l'on prétend violées, une seule d'entre elles, celle du roi Sebek·em·saf et de son épouse, a été mise à sac. Mais, sans contredit, le mal est plus étendu dans les tombes de particuliers. Trois ans plus tard, sous Ramessès X, on arrête une foule de gens soupçonnés du même délit ; et cette fois il ne s'agit pas seulement de petites gens, mais aussi de fonctionnaires et de prêtres. Mais, malgré tous les efforts, la situation demeure inchangée, et il devient évident que l'on ne peut rien contre les pilleurs de tombeaux ; il ne reste donc plus que de sauver au moins les momies. Sont-elles déjà dépouillées de leur enveloppe et de leur parure, on leur met de nouvelles bandelettes. Et comme leur propre sépulture ne leur garantit plus qu'un abri très incertain, on les transporte dans une



Le temple d'Edfou.
(Époque ptolémaïque).



Stèle triomphale d'Assarhaddon, roi d'Assyrie.

tombe qui semble plus sûre. La momie de Ramessès II, par exemple, est transférée dans le tombeau de son père Sethi Ier, puis, lorsque celui-ci est également violé, on la cache dans la tombe d'une certaine reine Ini·hapi, jusqu'au moment où elle trouve refuge avec d'autres momies arrachées aux mains des violateurs de sépultures, dans celle d'Aménophis Ier. Les prêtres à qui est confié ce travail notent scrupuleusement toutes ces pérégrinations sur les momies elles-mêmes. Mais à la longue, cette fuite de tombeau en tombeau s'avère inefficace, et sous Heri·hor on finit par y renoncer. On cache ce qui reste à sauver des momies royales dans un endroit auquel les voleurs ne peuvent songer. Non loin du temple de Deir el Bahari la pierre de la falaise rocheuse est si mauvaise et si friable, qu'aucune tombe n'y fut jamais aménagée. On creuse là un puits profond de douze mètres, auquel fait suite un couloir de soixante mètres de long et une chambre de huit mètres. Dans cette cachette, on enfouit les momies royales encore existantes, et c'est là qu'elles reposèrent, sans que personne les découvrît, jusqu'en 1875, quand les *fellahîn* de la rive occidentale de l'ancienne Thèbes parvinrent à la dénicher. Les descendants des anciens pilleurs de tombeaux considèrent encore aujourd'hui les tombes de l'endroit comme leur domaine, dont il faut tirer des antiquités pour les vendre ensuite aux touristes. Ils explorent chaque coin de la montagne et se faufilent dans chaque anfractuosité du roc, et c'est ainsi qu'ils tombèrent finalement sur cette cachette des momies royales. Pendant des années ils tinrent leur trouvaille secrète, mais peu à peu apparurent sur le marché de nombreux objets qui, selon toute évidence, avaient appartenu à des momies royales. On dépista les voleurs et, en 1881, les momies purent être transportées au Musée du Caire.

Quelle illustre société que celle qui avait trouvé son dernier lieu de repos en cette cachette de Deir el Bahari !

Il est vrai que le local différait fort, par son aspect, de ceux que ces monarques s'étaient autrefois préparés pour eux-mêmes. Voici les rois Sekenen-rê et Aâh-mosé (Amôsis) (p. 166), qui combattirent les Hyksos ; voici la reine divinisée Nefert-ari et son fils Aménophis Ier, fondateur de la XVIIIe dynastie. Voici la momie d'un vieillard, dont le nom a disparu, mais qui est probablement Touthmosis Ier (p. 170). Voici le fameux Touthmosis III en personne (pl. XV *a* ; p. 182). Voici les grands rois de la XIXe dynastie, Sethi Ier (Pl. XXX *b* ; p. 214) et Ramessès II (pl. XV *b* ; p. 214), et, de la XXe dynastie (p. 49), Ramessès III (p. 226). Au temps de Heri-hor et de ses successeurs, les membres de la famille royale ne dédaignèrent pas de se faire enterrer dans cette cachette. Ne savaient-ils pas avec certitude que cette tombe méconnaissable ne recevrait point la visite des voleurs ?

D'ailleurs, les momies royales ne furent pas toutes dissimulées à Deir el Bahari ; en 1898 fut découverte une autre cachette, qui paraît avoir été aménagée à la même époque. Lorsque le Service des Antiquités de l'Égypte explora à fond la tombe d'Aménophis II, on se heurta à une chambre murée. Elle abritait neuf momies remontant au temps de la XVIIIe et de la XIXe dynasties, et parmi elles se trouvaient les cadavres de Touthmosis IV (p. 129) et de son illustre fils Aménophis III (p. 190).

Il est certain que c'est par une triste nécessité que l'on fut amené à cacher ainsi les momies des rois, mais il n'est pas moins certain que pour tout Égyptien bien pensant cette mesure était une abomination. Ne croyait-on pas, depuis des milliers d'années, que les offrandes et les prières étaient indispensables au salut du mort, et qu'en lui apportant des aliments solides et liquides et en accomplissant sur sa tombe les rites nécessaires une existence bienheureuse lui était assurée ? La même sollicitude envers les disparus avait présidé à la construction des chapelles et temples funéraires et le devoir le plus sacré des survivants était de prendre soin de leurs morts. Toute négligence dans ce domaine était un péché grave, et c'en était un plus grave assurément quand il s'agissait, comme ici, de rois, ces demi-dieux « assis sur le trône d'Horus », et qu'on les cachait à un endroit où personne ne pouvait plus prendre soin d'eux. On en était donc arrivé à ce point que les rois eux-mêmes se trouvaient privés de sur quoi le plus simple mortel comptait. Ignominie sans bornes ! L'État qui avait laissé les choses en arriver là se désavouait lui-même.

Certes, l'Égypte vit encore, au cours des siècles qui suivirent, des périodes florissantes, mais, dans son ensemble, la vieillesse de ce peuple si ancien offre un triste spectacle, et c'est pourquoi elle ne retiendra que peu notre attention.

Nous avons déjà vu, à propos du récit des mésaventures d'Oun-amon, qu'à côté du grand prêtre de Thèbes et du prince de Tanis, de nombreux « grands » exerçaient le pouvoir en Égypte. C'était en bonne partie des descendants des mercenaires libyens, à qui l'on avait permis autrefois de s'établir en Égypte (p. 227). L'une de ces familles princières, résidant à Bubastis dans le Delta, parvint à soumettre l'Égypte en sa totalité. Son chef, le roi Sheshonk, s'était mêlé à la querelle des fils de Salomon ; il fit la guerre contre Roboam et pilla Jérusalem et son temple (vers 930 avant Jésus-Christ ; cf. Pl. XXX *a*). Lui-même et ses successeurs, souverains de la XXIIe dynastie, élevèrent encore de grands monuments à Karnak. Cependant, une inscription d'un certain prince Osorkon, qui marcha sur Thèbes avec son armée aux environs de l'an 800 avant Jésus-Christ, témoigne éloquemment de la manière dont les choses se passaient alors en Haute-Égypte. L'envahisseur fit mourir sur le bûcher les prêtres alors en fonctions et se fit lui-même grand prêtre. Il accomplit cette atrocité « d'un cœur plein d'amour. de manière à pouvoir restaurer le temple plus beau qu'il n'était auparavant ».

A la même époque s'était constitué en Nubie un nouvel empire que nous appelons éthiopien. Ce pays, devenu province égyptienne sous le Nouvel Empire, était maintenant puissant et fort. Ses souverains se considéraient comme les authentiques Égyptiens et ils se croyaient appelés à rétablir l'ordre et à restaurer la vraie croyance en Égypte. Le roi Piankhi, en faisant irruption en Égypte vers 730 av. J.-C. recommande expressément à son arrivée de se conduire d'une manière particulièrement digne et respectueuse dans la ville sainte de Thèbes ; mais il rend également honneur aux dieux dans les autres villes conquises. Et quand les princes vaincus viennent lui faire soumission, il leur interdit l'accès de sa tente, car ils mangent du poisson, contrairement à la tradition. Au cours des quelques décades que ces rois éthiopiens règnent sur l'Égypte, ils affichent la même tendance. Ils se considèrent comme les vrais Égyptiens ; mais n'y a-t-il pas quelque ironie dans la manière dont le roi assyrien Assarhaddon, vainqueur du roi Taharka, fait représenter ce pharaon, à peu près sous les traits d'un Nègre, sur sa grande stèle triomphale (Pl. XXXII) ?

La domination éthiopienne prit fin à son tour, et, en 663 av. J.-C., Psammétique, prince de Saïs, monta sur le trône d'Égypte. Lui aussi était de descendance libyenne, et ce furent des étrangers, mercenaires venus d'Ionie et de Carie, qui lui aidèrent à remporter la victoire. Et cependant lui-même et sa maison, les Saïtes (XXVIe dynastie), ne s'en considéraient pas moins comme les authentiques descendants des anciens souverains. L'époque qui, à leurs yeux, était la plus remarquable et la plus belle était celle de l'Ancien-Empire, dont les pyramides illustraient la grandeur ; quiconque regarde attentivement les monuments et inscriptions de cette dynastie saïte constate avec surprise combien s'y trouvent de traces d'un art très ancien. Sous le règne des rois saïtes, l'Égypte se remit

de ses longues souffrances, mais cette guérison ne fut pas de longue durée. En Asie allait surgir une puissance plus grande que toute autre, les Perses. En l'an 525, Cambyse conquit l'Égypte. Et s'il ne manqua pas de tentatives, par la suite, pour secouer le joug des Perses, l'Égypte n'en demeura pas moins une province perse. C'est à ce titre qu'Alexandre le Grand en fit la conquête en 332 av. J.-C., et cette date fatale scelle le rattachement de l'Égypte au monde hellénique.



Fig. 57. — Statue d'Isis à Cologne.

Les Ptolémées, successeurs d'Alexandre, rendent à l'Égypte son éclat et sa puissance, et la nouvelle capitale de l'État, Alexandrie, devient le centre du commerce universel et de la culture hellénique. La civilisation grecque se répand aussi de plus en plus dans le pays, mais le peuple conserve ses anciennes croyances et les rois eux-mêmes, malgré leur éducation grecque, rendent un culte aux dieux égyptiens. Les merveilleux temples de Dendéra (Pl. XXVII *b*), d'Edfou (Pl. XXXI) et de Philae sont édifiés sous leur règne dans le style ancien.

Quand enfin la puissance ptolémaïque s'effondre à la suite de luttes intestines, l'ancien royaume pharaonique est annexé en l'an 31 av. J.-C. à l'empire romain. L'Égypte n'est plus qu'une province romaine, mais l'une des plus importantes puisqu'elle assure le ravitaillement de l'Italie en céréales et qu'elle se trouve sur la route économique de l'Arabie et de l'Inde. Elle continue cependant à exercer une influence capitale dans un autre domaine : ses dieux trou-

vent à l'époque gréco-romaine dans l'Europe entière de fanatiques adorateurs et les enseignements de ses prêtres passent pour la sagesse la plus profonde. Tout comme de nos jours, l'Égypte est un pays de merveilles, où les touristes romains demeurent stupéfaits devant les pyramides et les tombeaux royaux et se réjouissent d'avoir entendu la voix de Memnon (p. 196).

Cette époque disparaît à son tour, et lorsque le christianisme se répand en Égypte, les temples ne sont plus, dans la croyance populaire, que le siège de mauvais esprits. Cet abandon des anciens dieux marque aussi la rupture du dernier lien qui rattache encore le peuple à son passé millénaire.

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

Tête de prince (XIXe dynastie). Calcaire peint. Musées royaux d'art et d'histoire, Bruxelles .... *Couverture*

I *a*. Palette de Nar·mer (Ire dynastie). Schiste vert. Musée du Caire. (D'ap. Quibell, Hierakonpolis, pl. XXIX) ... 32

I *b*. Stèle du Roi-serpent (époque thinite-Ire dynastie). Calcaire. Musée du Louvre 32

II *a*. Ostracon d'époque grecque. Tesson d'argile. Staatl. Museen, Berlin. (D'ap. Erman, Die Welt am Nil, pl. 6, haut) 33

II *b*. Page de papyrus portant un texte copte. (D'ap. Erman, *op. cit.*, pl. 6, bas) 33

III *a*. Gizeh pendant l'inondation. (Phot. de l'Egyptian Army Air Force, par permission spéciale de S. E. le Ministre de la Guerre, de l'Air et de la Marine égyptienne) 48

III *b*. Gizeh : La pyramide de Khéops, entourée de mastabas (reconstitution), IVe dynastie, et la pyramide de Mykérinos avec sa chaussée ascendante et le Sphinx. (D'ap. Uvo Hölscher, Das Grabdenkmal des Königs Chephren, pl. I) 48

IV *a*. Statue de Kephren (IVe dynastie). Diorite gris foncé. Musée du Caire. (Phot. du Metropolitan Museum de New York) 49

IV *b*. Le grand Sphinx et la pyramide de Kephren (IVe dynastie) (Phot. H. Wild) 49

V *a*. Le scribe Hen·ka (Ancien-Empire). Staatl. Museen, Berlin. (D'ap. Erman, *op. cit.*, pl. 15) 64

V *b*. Statue de Meten (début de la IVe dynastie). Staatl. Museen, Berlin. (D'ap. Erman, *op. cit.*, pl. 17, droite) .. 64

V *c*. Groupe familial (Ancien-Empire). Staatl. Museen, Berlin. (D'ap. Erman, *op. cit.*, pl. 17, gauche) 64

VI. Fausse porte de la chambre d'offrandes de Ma·nefer (fin de l'Ancien-Empire). Staatl. Museen, Berlin. (D'ap. Erman, *op. cit.*, pl. 16) 65

VII *a*. Statue de la dame Nofret (IVe dynastie). Calcaire peint. Musée égyptien du Caire. (Phot. du Metropolitan Museum of Art, New York) 80

VII *b*. Jeunes veaux à l'attache. Bas-relief du mastaba d'Hetep·her·akhti (V^e dynastie). Calcaire. Musée de Leyde. (D'ap. Capart, Documents pour servir à l'étude de l'art égyptien, Vol. II, pl. 30 c. Phot. de la Fondation Egypt. Reine Elisabeth, Bruxelles) 80

VIII. Le « Sheikh el Beled » (IVe dynastie). Bois, yeux incrustés. Musée égyptien du Caire. (D'ap. Mariette, Album du Musée de Boulaq, pl. 18) 81

IX. Dans un fourré de papyrus. Bas-relief du mastaba de Ti à Sakkara (V^e dynastie). Calcaire. (Phot. Lehnert et Landrock, Le Caire) 112
X. Tête d'homme dite « Tête Salt » (IVe dynastie). Calcaire peint. Musée du Louvre. (D'ap. Capart, *op. cit.*, vol. I, pl. 12. Phot. de la Fond. Egypt. Reine Elisabeth, Bruxelles) 113
XI. Musiciens, danseuses et porteurs d'offrandes (V^e dynastie). Bas-relief du mastaba d'Akhti-hotep. Calcaire peint. Musée du Louvre. Phot. Archives Phot. d'art et d'histoire).......................... 128
XII *a*. Le scribe accroupi (V^e dynastie). Calcaire peint. Musée du Louvre. (Phot. Giraudon).......................... 129
XII *b*. Demoiselles de Numidie. Bas-relief du mastaba de Ti à Sakkara (V^e dynastie). Calcaire. (D'ap. Capart, *op. cit.*, vol. I, pl. 22. Phot. de la Fond. Egypt. Reine Elisabeth, Bruxelles) 129
XIII *a*. Stèle dressée par Sésostris III à Semneh (XIIe dynastie) Staatl. Museen, Berlin. (D'ap. Erman, *op. cit.*, pl. 20).......................... 144
XIII *b*. Sphinx de Tanis, représentant Aménophis III (?) (XIIe dynastie ?). Granit noir. Musée du Caire. (D'ap. v. Bissing, Denkmäler ägyptischer Sculptur, pl. 25)...... 144
XIV *a*. Tête de Sésostris III (XIIe dynastie). Granit bleu. Musée du Caire. (D'ap. F. Bisson de la Roque et J. J. Clère, Tome V des « Fouilles de l'Institut Français du Caire : Médamoud 1927 », frontispice. (Cliché Clère)... 145
XIV *b*. Paysage de Moyenne-Egypte : Beni Hassan. (Phot. Cl. Robichon).......................... 145
XV *a*. Statue de Touthmosis III (XVIIIe dynastie). Basalte. Musée du Caire. (D'ap. G. Legrain, Statues et Statuettes de rois et de particuliers, Tome Ier, pl. XXX. Phot. de la Fond. Egypt. Reine Elisabeth, Bruxelles).. 160
XV *b*. Statue de Ramessès II (XIXe dynastie). Granit noir. Museo d'antichità, Turin. (D'ap. J. Capart, *op. cit.*, vol. I., pl. 56. Phot. de la Fond. Egypt. Reine Elisabeth, Bruxelles) 160
XVI *a*. Temple de Deir el Bahari : Portique à colonnes de la terrasse centrale, côté nord-est (XVIIIe dynastie, Hat-shepsout). (Phot. J. Capart) 161
XVI *b*. Temple de Louxor : Vestibule, cour à portiques et colonnades élevés par Aménophis III (XVIIIe dynastie). (D'ap. Weigall, Histoire de l'Egypte ancienne, pl. p. 161. 161
XVII. Les colosses de Memnon (Aménophis III) et la montagne thébaine. (Photo Cl. Robichon).......... 176
XVIII *a*. Le temple funéraire du Scribe royal Amen-hotep, fils de Hapou (reconstitution). (D'ap. un lavis de Cl. Robichon).......................... 177
XVIII *b*. Fragment de peinture murale de la XVIIIe dynastie. Temple funéraire d'Amen-hotep, fils de Hapou. (D'ap. une gouache en couleurs de Cl. Robichon) 177

XIX *a*. Jeunes filles faisant de la musique et dansant au cours d'une réception (Peinture murale dans un tombeau de la XVIIIe dynastie à Sheikh Abd el Gourna). (D'ap. Nina M. Davies et A. H. Gardiner, Ancient Egyptian Paintings, pl. XXVI).......................... 192
XIX *b*. Statuette de femme (XVIIIe dyn.). Bois peint. Musée égyptien du Caire. (D'apr. Borchardt, Statuen und Statuetten von Königen und Privatleuten, Vol. III. N° 803. Phot. de la Fond. Egypt. Reine Elisabeth. Bruxelles).......................... 192
XX. Tombe intacte de l'architecte Khâ (XVIIIe dynastie). Museo d'antichità, Turin.
a) Objets personnels de l'épouse du défunt : coffret de toilette avec différents vases à fards et onguents (au-dessous : le couvercle) ; armoire pour la perruque ; à côté de celle-ci, corbeille à ouvrage et au-dessous, robe de lin et amas de cheveux trouvés l'un et l'autre dans la grande corbeille 193
b) Objets personnels du défunt : tunique d'hiver bordée d'un galon, tunique d'été, morceaux de toile triangulaire servant de caleçons, linges à franges ou sans franges, trois coffrets minuscules en bois ; deux bâtons pour la promenade ; un escabeau au siège fait de cordes de lin tressées ; deux coffrets décorés. (D'ap. G. Marro, La tomba intatta dell' architetto Cha)...... 193
XXI. Akh-en-aton (Aménophis IV) en compagnie de sa femme, la reine Nefert-iti, et de trois de leurs filles. (XVIIIe dynastie). Bas-relief en calcaire. Staatl. Museen, Berlin. (Photo du Musée de Berlin) 208
XXII *a*. Sen-mout, favori de la reine Hat-shepsout, et la petite princesse Nefrou-re (XVIIIe dynastie). Staatl. Museen, Berlin. (D'ap. Erman, *op. cit.*, pl. 24, droite).. 209
XXII *b*. Tablette d'argile portant un texte en écriture cunéiforme (message de Rib-addi, prince de Byblos, à Akh-en-aton, lui annonçant une rébellion en Syrie). British Museum, Londres. (D'ap. A. Weigall, Le pharaon Akh-en-aton et son époque, pl. XXIII *b*)............ 209
XXIII *a*. Participants à un cortège funèbre. Fragment de bas-relief provenant de la tombe d'un grand-prêtre de Memphis (XVIIIe dynastie). Calcaire. Staatl. Museen, Berlin. (D'ap. Schäfer et Andrae, Die Kunst des Alten Orients, p. 374).......................... 224
XXIII *b*. Scribes (XVIIIe dynastie). Calcaire. Museo Archeologico, Florence. (Phot. Brogi. Schiaparelli : Catalogue du Musée de Florence, Vol. I, pl. IV)...... 224
XXIV *a*. Prisonniers nègres. Bas-relief provenant du tombeau d'Hor-em-heb. (XVIIIe dynastie). Calcaire. Museo Civico, Bologne. (D'ap. J. Capart, *op. cit.*, vol. II, pl. 62. Phot. de la Fond. Egypt. Reine Elisabeth, Bruxelles).......................... 225

XXIV *b*. Cavalier. Même provenance. Museo Civico, Bologne. (D'ap. J. Capart, *op. cit.*, vol. II, pl. 63. Phot. de la Fond. Egypt. Reine Elisabeth, Bruxelles) 225
XXV. Couple assis (XVIIIe dynastie). Calcaire. British Museum, Londres. (D'ap. A. W. Budge, Egyptian Sculptures. pl. XXXVIII) 240
XXVI. Grande colonnade de la salle hypostyle de Karnak (Séthi Ier et Ramessès II) 241
XXVII *a*. Le grand temple rupestre d'Abou-Simbel (Ramessès II). (Phot. Cl. Robichon) 256
XXVII *b*. Le temple de Dendéra, construit sous les derniers Ptolémées et sous Auguste. (D'ap. Erman, *op. cit.*, pl. 48). 256
XXVIII *a*. Les dieux Thoth et Horus font une libation d'eau de « vie et prospérité » au souverain. Bas-relief (relief dans le creux) du temple de Séthi Ier à Abydos. (Phot. Boutros et Leichter) 257
XXVIII *b*. Le temple de Médinet-Habou et son enceinte (Ramessès III). Vue aérienne. (D'ap. Uvo Hölscher, Excavation of Medinet Habu. Par autorisation de l'Oriental Institute of the University of Chicago) 257
XXIX. Entrée monumentale du temple de Médinet-Habou (Ramessès III). (Photo J. Capart) 272
XXX *a*. Localités de Juda prisonnières (Monument commémoratif d'une victoire de Sheshonk Ier (XXIIe dynastie). Staatl. Museen, Berlin. (D'ap. Erman, *op. cit.*, pl. 46) 273
XXX *b*. Momie de Séthi Ier. (D'ap. A. Maspero, Les Momies royales de Déir-el-Bahari. Mém. Miss. Vol. I), pl. XIII. 273
XXXI. Le temple d'Edfou (époque ptolémaïque) (Phot. J. Capart) 288
XXXII. Stèle triomphale d'Assarhaddon. Staatl. Museen, Berlin. (D'ap. Erman, *op. cit.*, pl. 47) 289

TABLE DES FIGURES

1. Fourré de papyrus (D'ap. Lepsius, Denkmäler II, 130) 15
2. Shadouf antique 16
3. Shadouf moderne (fig. 2 et 3, d'ap. Wilkinson, The manners and customs of the ancient Egyptians. New Edition by S. Birch, London, 1898) 17
4. Les quatre races humaines avec le dieu Horus (D'ap. Lepsius, Wandgemälde, Pl. XV, no 5) 19
5. La Pierre de Rosette (D'ap. E. A. W. Budge, The Rosetta Stone, Pl. I, London, 1904) 27
6. J.-François Champollion (1790-1832) (D'ap. Ed. Meyer, Geschichte des alten Ägyptens, Berlin, 1887) 31
7. Spécimen d'écriture hiératique (extrait du papyrus Westcar) (D'ap. Erman-Krebs, Aus d. Papyrus d. Königl. Museen, Pl. V. Handbücher d. Königl Museen, Berlin, 1899) 43
8. Transcription hiéroglyphique du texte précédent (D'ap. Erman-Krebs, *op. cit.* Pl. IV) 43
9. Passage tiré des fables égyptiennes du Mythe de l'Œil d'Horus. Papyrus démotique de Leyde (D'ap. un dessin de W. Erichsen) 45
10. Le ciel sous les traits d'une vache, soutenue par Shou et d'autres dieux. Sous son ventre les étoiles et les barques solaires (D'ap. Erman, La Religion des Égyptiens, p. 32. Payot, Paris, 1937) 53
11. Le ciel sous l'apparence d'une femme, portée par Shou, avec le soleil représenté sous forme de disque ou de scarabée (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 33) 53
12. La barque solaire, siège du gouvernement de l'univers. (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 35) 53
13. Thoth (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 61) 54
14. Sobek (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 68) 55
15. Bastet (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 55) 55
16. Hathor (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 51) 55
17. Horus en tant que roi (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 101). 56
18. Amon de Thèbes (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 58) 56
19. Barque de procession (D'ap. Description I, Pl. XXXVII) 57
20. Osiris (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 62) 63
21. Isis portant sur sa tête l'hiéroglyphe de son nom (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 53) 63
22. Seth (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 59) 63
23. Momie du Moyen-Empire (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 300) 69
24. L'âme sous l'aspect d'un oiseau (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 246) 71
25. La balance dans le royaume des morts (D'ap. Lepsius, Denkmäler III, 78) 71
26. Oushebti (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 333) 73

27. Stèle d'une reine 77
28. Stèle d'un nain (fig 27 et 28, d'ap. W. Fl. Petrie, The royal tombs of the earliest Dynasties, London, 1901).. 77
29. Le sage I·m·hotep (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 372).. 79
30. Navire rentrant d'une expédition. Temple funéraire de Sahou-rê. (D'ap. L. Borchardt, Das Grabdenkmal des Königs Sahou·rê, vol. II, f. 13. 26. Wiss. Veröff. d. Deutsch. Orientges. Leipzig 1913. Hinrichs'sche Buchhandlung) 83
31. Fragment d'une scène de chasse (Temple funéraire de Sahou·rê (D'ap. L. Borchardt, *op. cit.*, Pl. XVII).. 83
32. Mer·ib et son fil, le petit scribe Mer·ib (D'ap. Lepsius, Denkmäler, II, f. 18) 91
33. Tombeau de Ptah·hotep : La toilette matinale (D'ap. J. E. Quibell, The Ramesseum, Pl. XXXV. (Egyptian research account 1896), London, 1898 95
34. Tombeau de Ptah·hotep : Le ficelage des barques de papyrus (D'ap. J. E. Quibell, *op. cit.* Pl. XXXII).... 95
35. Tombeau de Ptah·hotep : La chasse au filet (D'ap. J. E. Quibell, *op. cit.* Pl. XXXII) 95
36. Tombeau de Ptah-hotep : Le sculpteur du tombeau dans sa barque (D'ap. J. E. Quibell, *op. cit.* Pl. XXXII) 97
37. Statue d'un nain (D'ap. S. Perrot et Ch. Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité) 111
38. Esclave à sa meule (D'ap. S. Perrot et Ch. Chipiez, *op. cit*) 113
39. Transport d'un colosse (D'ap. Lepsius, Denkmäler II, 134) 137
40. Cortège d'immigrants étrangers (D'ap. Wreszinski, Atlas zur altägyptischen Kultur geschichte II, Pl. VI) 139
41. Soutekh dieu des Hyksos (D'ap. Erman, *op. cit.* p. 180) 167
42. La déesse Astarté (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 181) .. 171
43. Char attelé et son conducteur (D'ap. E. Naville, Ahnas el Medineh, The Tomb of Paheri at el kab. Pl. III. IIth Memoir of The Egypt Exploration Fund, London, 1894)........ 171
44. Chargement d'un bateau avant le départ du pays de Pount (D'ap. J. Dümichen, Die Flotte einer ägyptischen Königin, Pl. II. Leipzig 1868. J. C. Hinrich'sche Buchhandlung) 178
45. Oiseaux et plantes rassemblés par Touthmosis III au cours de sa troisième campagne (D'ap. Wreszinski, *op. cit.*, pl. XXVII 186
46. Scarabée commémorant des chasses aux lions (D'ap. Newberry, Scarabs, Pl. XXXII, 2) 191
47. La nouvelle figuration du dieu du soleil (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 139)........ 199

48. Les peuples étrangers (D'ap. Prisse d'Avennes) 201
49. Les Hittites envahissent le camp égyptien (D'ap. Wreszinski, *op. cit.* Pl. LXXXII) 219
50. Assaut d'une forteresse (D'ap. Wreszinski, *op. cit.* Pl. LVIII) 220
51. Bataille de Ramessès III contre les peuples de la mer (D'ap. J. Rosellini, Monumenti storici 131) 228
52. Ramessès III au milieu de son harem (D'ap. Lepsius, Denkmäler II, 308) 234
53. L'hippopotame perché sur un arbre (D'ap. Lepsius, Pl. XXIII, Satyrischer Papyrus) 263
54. Animaux musiciens (D'ap. Lepsius, *op. cit.*) 265
55. Le lion et le bouc jouant aux dames 265
56. La guerre des chats et des souris (D'ap. Lepsius, *op. cit.*)........ 267
57. Statue d'Isis à Cologne (D'ap. Erman, *op. cit.*, p. 497).. 293

Carte de l'Égypte........ 12

Joseph Floch Maître-Imprimeur à Mayenne. 25 Aout 1952.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Ernest d'ASTER, ancien professeur de l'Université de Giessen.

Histoire de la Philosophie

Robert BARROUX, archiviste de la ville de Paris.

Paris

des origines à nos jours, et son rôle dans l'Histoire de la Civilisation

La France

et son rôle dans l'Histoire de la Civilisation

I. M. BOCHENSKI, professeur à l'Université de Fribourg.

La Philosophie contemporaine en Europe

V. Gordon CHILDE, professeur d'archéologie préhistorique de l'Europe à l'Université de Londres.

L'Aube de la Civilisation Européenne

Avec 159 figures et cartes

Sir William DAMPIER, Senior Tutor of Trinity College, Cambridge.

Histoire de la Science

Will DURANT.

Histoire de la Civilisation

Henri FRANKFORT, professeur d'archéologie à l'Université de Chicago.

La Royauté et les Dieux

Avec 50 illustrations

Raymond FURON, sous-directeur au Muséum National d'Histoire Naturelle.

Manuel de Préhistoire Générale

Avec 1 tableau, 8 planches et 180 figures et cartes

Etienne GILSON, de l'Académie française, professeur au Collège de France.

La Philosophie au Moyen Age

Lancelot HOGBEN, professeur à l'Université d'Aberdeen.

La Science pour Tous

Deux volumes avec 483 illustrations

P. LAVIOSA-ZAMBOTTI, professeur à l'Université de Milan.

Les Origines et la Diffusion de la Civilisation

Avec 64 illustrations

G. van der LEEUW, professeur d'histoire des religions à l'Université de Groningue.

La Religion dans son Essence et ses Manifestations

Phénoménologie de la religion

J. E. LIPS, ancien professeur à l'Université de Cologne, professeur à l'Université Howard de Washington.

Les origines de la Culture humaine

Avec 216 figures d'Eva Lips

W. M. SMART, professeur d'astronomie à l'Université de Glascow.

L'Origine de la Terre

Avec 14 photographies et 48 gravures

IMP. GROU-RADENEZ, 11, RUE DE SÈVRES, PARIS. 84726 9-52

L'Égypte des Pharaons

1.000 fr.

PAYOT

PARIS